

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

T O M E D O U Z I E M E .

Pow
S
F

CHEZ

●

Gal 4 B Ba
CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XV.*

T O M E D O U Z I E M E.

* * *

* *

*

A L O N D R E S ,

C H E Z J O H N A D A M S O N .



1788.

CORRESPONDANCE

SECRET

COMITE DE L'INSTRUCTION

MEMOIRE

Sur l'Instruction
du 6 Mars 1888

LE DOCTEUR

A LONDRES

ON TROUVE A LONDRES

chez M. L. B. 1888

1888

C

PO

MÉ

O

r

L

L

dans

amir

laye

dit,

plus

lesq

A c

mor

noit

ont

peu

che

tant

qua

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

*MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des
Cours , des Sociétés & de la Litté-
rature en France , depuis la mort de
Louis XV.*

De Paris , le 27 Août 1781.

LE tableau que M. de Champfort a tracé dans son discours de réception , de la tendre amitié qui unissoit M. de la Curne de Ste. Palaye & son frere , a fait , comme je vous l'ai dit , l'impression la plus vive. Elle est due bien plus à l'intérêt du sujet qu'aux couleurs avec lesquelles le nouvel académicien l'a présenté. A ces deux titres je dois vous transcrire ce morceau : vous desirez que je vous fasse connoître dans leur vie privée , les hommes qui ont de justes droits à la célébrité , & il en est peu qui méritent plus particulièrement d'attacher vos regards , que M. de Ste. Palaye , tant par ses travaux littéraires que par ses qualités personnelles.

» Une même demeure , un même appartement , une même table , les mêmes sociétés réunirent constamment Mrs. de la Curne ; peines & plaisirs , sentimens & pensées , tout leur fut commun & je m'apperçois que cet éloge ne peut les séparer. Et pourquoi m'en ferois-je un devoir ? Pourquoi M. de la Curne ne seroit-il pas associé à l'éloge de son frere ? C'étoit lui qui secondoit le plus les travaux de M. de Ste. Palaye , en veillant sur sa personne , sur ses besoins , sur sa santé ; en se chargeant de tous ces soins domestiques , qu'un sentiment rend si nobles & si précieux. Heureux les deux freres sans doute ! mais plus encore celui des deux qui , voué aux lettres , & plus souvent solitaire , arraché à ses livres par son ami , reçoit de l'amitié ses distractions & ses plaisirs ; qui , tous les jours épanche dans un commerce chéri les sentimens de tous les jours ; qui ne voit aucun moment de sa vie tromper les besoins de son cœur ; enfin qui n'a jamais connu ce tourment d'une sensibilité contrainte , aigrie ou combattue , ce poison des ames tendres , qui change en amerume secrete la douceur des plus aimables affections ! Delà sans doute dans M. de Ste. Palaye ce calme intérieur , cette tranquille égalité de son ame , qui , manifestée dans les traits & dans la sérénité de son visage , intéressoit d'abord en sa faveur , devenoit en lui une sorte de séduction , & faisoit de son bonheur même un de ses moyens de plaire. Ainsi s'écouloit cette vie fortunée , sous les auspices d'un sentiment qui , par sa durée , devint enfin

l'objet d'un intérêt général. Combien de fois a-t-on vu les deux freres, sur-tout dans leur vieillesse, paroissant aux assemblées publiques, aux promenades, aux concerts, attirer tous les regards, l'attention du respect, même les applaudissemens ! avec quel plaisir, avec quel empressement on les aidait à prendre place, on leur montrait, on leur cédoit la plus commode ou la plus distinguée ! Triomphe dont leur cœur jouissoit avec délices ; triomphe si doux à voir, si doux à peindre : car, après la vertu, le spectacle le plus touchant est celui de l'hommage que lui rendent les hommes assemblés ; & dans les rencontres ordinaires de la société, on n'apperçut jamais un des deux freres, sans croire qu'il cherchoit l'autre. A force de les voir presque inséparables, on disoit, on affirmoit qu'ils ne s'étoient jamais séparés, même un seul jour. Il falloit bien ajouter au prodige ; & leur union étoit mise dès leur vivant, au rang de ces amitiés antiques & fameuses qui passionnent les ames ardentes, & dont on se permet d'accroître l'intérêt par les embellissemens de la fiction. »

Je ne puis vous parler de M. de Ste. Palaye, sans être tenté de revenir encore sur les recherches qui l'ont occupé pendant le cours d'une longue vie & qui sont si propres à intéresser la curiosité. La premiere piece du nouveau recueil que nous leur devons, est intitulée, *le Vœu du Héron*. Ce poëme, composé en 1338, paroît n'être qu'une fiction ; mais si l'on consulte l'histoire du temps, il prend un air de vérité qui prouve que les

mœurs de la Chevalerie ne valoient guere mieux que celles auxquelles elle devoit elle-même son institution. Robert d'Artois, Prince ambitieux, voulant se venger de Philippe de Valois, son beau-frere, qui n'avoit pas favorisé ses prétentions sur le Comté d'Artois, passe en Angleterre avec le plus vif desir de le faire repentir de n'avoir pas été injuste. Il se présente à la Cour d'Edouard, & il met en usage tout ce que sa haine peut lui inspirer de raisons & d'instances pour engager ce Prince à faire valoir les droits qu'il prétendoit avoir sur la Couronne de France. Lorsqu'il vit les esprits disposés à entrer dans ses vues, il présenta au Monarque Anglois, aux Princes & aux Chevaliers qui étoient alors à sa Cour, un héron rôti, & il les invita à *faire, sur le plus vil & le plus craintif des animaux, des vœux dignes de leur vaillance.* Edouard, indigné du reproche que Robert lui fait sur son indifférence pour une Couronne qu'il abandonne à son rival, proteste que l'année ne se passera pas sans que Philippe le voie, le fer & le feu à la main, parcourir la France. Les Seigneurs présens à ce serment, s'empresrent de prendre le même engagement. Le Comte de Salisbury, éperduement amoureux de la fille du Comte d'Erby, énonce ainsi son vœu sur le héron : « Si la Vierge Marie se trouvoit ici en personne, si elle consentoit à se dépouiller de sa divinité pour disputer le prix de la beauté à celle que j'aime, je ne saurois à laquelle donner la préférence, & je craindrois de les prendre l'une pour l'autre. Eh !

où pourrois-je trouver le motif le plus fort pour m'élever au comble de la valeur, si ce n'est dans les yeux de la belle dont je ferai toujours gloire de porter les fers? Impatient d'obtenir le don de merci, je lui demande aujourd'hui pour unique grace, qu'elle me prête un doigt de sa belle main & qu'elle daigne l'appliquer sur mon œil droit, de maniere qu'il soit entièrement fermé. » La Demoiselle lui en accorde deux, & lui ferme si bien l'œil, qu'il ne peut en faire aucun usage. Le Chevalier jure de ne l'ouvrir qu'après avoir combattu l'armée de Philippe en bataille rangée. En effet pendant tout le temps que dura la guerre, le Comte ne se permit pas de voir de cet œil. La Reine même, soit par enthousiasme, soit par politique, crut ne pouvoir se dispenser de prendre part à cette scène de barbarie. « Je suis enceinte, dit-elle au Roi, je n'en puis douter, je voue donc à Dieu & à la Sainte Vierge, que ce précieux fruit ne sortira pas de mon sein, jusqu'à ce que vous m'ayez conduite par-delà les mers, pour accomplir incessamment votre vœu. Si l'enfant vouloit naître avant le terme que je prescis, je me plongerois plutôt dans le flanc ce couteau dont je suis armée : je perdrais ainsi d'un seul coup mon ame & mon fruit. » Ce serment fait horreur. Il donneroit une idée bien affreuse de l'ame de cette Princesse, si l'on ne connoissoit les vives & touchantes instances qu'elle fit en faveur des citoyens de Calais. Ces vœux atroces ne s'accomplirent que trop fidèlement, & les malheureuses batailles

de Crécý , de Poitiers & d'Azincourt qui en furent les suites , ébranlerent le trône François.

Le séjour privilégié du Temple , a souvent servi de refuge au malheureux persécuté. Quelquefois aussi le crime y a trouvé un asyle , mais il n'a jamais pu s'y soustraire long-temps aux loix dont la société entiere est intéressée à desirer l'exécution & auxquelles il n'est parmi nous personne qui ne sacrifie avec empressement ses droits. On espere donc voir bientôt arracher d'un lieu dont elle prostitue l'usage , une femme qui a cru n'y être poursuivie que par ses remords. C'est l'épouse d'un homme distingué dans la robe , qui l'a rejetée , il y a quelque temps , de la couche nuptiale à cause de ses débordemens. Elle avoit soustrait quelques effets du porte-feuille de son mari & accusé un domestique de ce vol. Celui-ci contre qui elle avoit ménagé toutes les apparences avec la plus grande adresse , a subi la question ordinaire & extraordinaire , & a été condamné à la potence par le Châtelet. Son innocence a été reconnue au Parlement & il a été élargi après une longue & affreuse détention. Ce malheureux domestique poursuit maintenant son indigne maîtresse , & tout le monde fait des vœux pour que les loix le vengent bientôt de la scélératesse dont il s'est peu fallu qu'il ne fût la victime.

Nous avons perdu , disent les amateurs , la troisième des graces. C'est la petite Cécile , danseuse précoce pour tous les talens qui réussissent au théâtre & dans les boudoirs. Eleve d'Audinot en tout genre , elle avoit d'abord

eu les plus grands succès à son spectacle : bientôt elle fut appelée à l'académie royale de musique où elle excita le plus vif enthousiasme. M. de la F.... intendant des menus, l'avoit choisie pour sa maîtresse & se disposoit à pleurer chaudement sa perte : Mlle Cécile étoit accouchée de deux enfans pendant le cours de ses amours avec ce financier : à l'heure de la mort, elle a déclaré que le danseur Nivelon étoit leur pere & lui a légué toute sa fortune, un élégant mobilier, & pour une somme considérable de bijoux & de diamans.

Il ne restera bientôt plus un arbrisseau dans le jardin du Palais royal : Quoi qu'en disent les mauvais plaisans & les insolens censeurs qui appellent l'*abatis* de ces arbres un *abatis de dindon*, il se continue avec ardeur. Lundi prochain, on arrachera les treillages qui environnent le jardin, on ouvrira les portes de la rue de Richelieu pour amener des pierres; le 15 Septembre, tout le jardin sera nettoyé & le plan des nouveaux arrangemens, sera tracé sur le terrain. Le premier Octobre, on commencera les fondations des bâtimens, & dans le courant de Novembre, la nouvelle plantation d'arbres sera faite. On a choisi des arbres de trente ans; ils formeront dès le printemps prochain, une promenade agréable.

Les derniers cahiers des *Hommes illustres de la Marine françoise*, viennent d'être mis au jour. Le précis de l'histoire de M. de la Bourdonnais termine cet ouvrage d'une maniere intéressante. On y voit cet homme aussi extraor-

dinaire dans les opérations de la guerre que dans celles du commerce , créer , pour ainsi dire , les deux importantes colonies de l'isle de France & de l'isle de Bourbon , dont il avoit été nommé gouverneur. Rien n'égalait avant lui l'indolence & l'inaction des habitans de l'isle de France. « Ce fut un spectacle singulier que de voir un gouverneur passer d'un atelier à l'autre pour dresser des bandes d'automates à manier les divers instrumens dont ils devoient faire usage , de-là se rendre sur les chemins qu'il avoit tracés , diriger les travaux , piocher même pour donner l'exemple , visiter en même temps les défrichemens , enseigner les différentes cultures , dompter les taureaux & les façonner au joug , revenir à ses soldats , leur apprendre l'exercice & les évolutions ; ensuite mesurer , niveler les terrains sur lesquels ses projets vont s'exécuter , & cependant trouver encore du temps pour remplir les autres devoirs de sa place sans s'épargner les détails les plus rebutans. » En quatre ans de temps , M. de la Bourdonnais construisit un gouvernement , des magasins , des bureaux , des arsenaux de mer & de terre , des moulins , une Eglise , des hôpitaux , enfin tout ce qui convient à une puissante colonie. En même tems , des fortifications respectables , faites sur ses desins & sous sa direction , mettent le port principal en état de défense , & l'on y construit jusqu'à des navires de cinq cens tonneaux. On voit ensuite cet homme de génie , devenir la terreur des Anglois dans l'Inde , leur enlever Madras , &

prêt à détruire tous leurs établissemens sans les indignes persécutions qui lui furent suscitées par les envieux de ses talens & de ses succès. De retour en France, il fut conduit à la Bastille le deux Mars 1748. Il y est resté trois ans exposé à toutes les rigueurs d'une instruction criminelle. Un jugement authentique l'a déclaré innocent ; mais sa longue détention avoit altéré sa santé & nui à sa fortune. Il n'a survécu que peu de temps à son jugement, & il est mort sans avoir reçu aucune récompense ni aucun dédommagement pour tant de persécutions & pour tant de services. « Telles sont, dit M. Graincourt, les propres expressions employées dans le brevet d'une pension de 2400 livres, qui a été accordée à la veuve de M. de la Bourdonnais, au mois de Décembre 1774. »

Un trait qui a échappé à M. de Graincourt, peint bien la prodigieuse activité de M. de la Bourdonnais, celle qui peut seule faire exécuter les grandes choses que le génie conçoit. Un de mes amis qui a été le compagnon de cet homme célèbre, & le témoin de toutes ses actions, m'assure qu'il n'a jamais destiné d'heures fixes au sommeil. Travaillant & agissant presque sans relâche, il ne prenoit de repos que lorsqu'il ne pouvoit résister plus longtemps à cette loi impérieuse de la nature & soit dans la journée soit dans la nuit, quand l'intervalle d'une occupation à un autre, lui laissoit la disposition de quelques instans : toujours couvert de vêtemens commodes & légers que les Européens portent dans les pays chauds, il étoit prêt sans cesse à interrompre

son repos , & à voler où sa présence devenoit utile.

Un bon Bourgeois , ayant à la vérité une perruque quarrée , se promenoit dernièrement sur le boulevard , portant un enfant dans ses bras. Une jeune femme accompagnée d'un cavalier passe ; ils rient assez légèrement de cette bonhomie , car d'autres temps , d'autres mœurs ! Mon homme apperçoit un barbet que la dame porte complaisamment , s'arrête & lui dit froidement , *Madame , vous portez votre chien , moi je porte mon fils.*

Origine du mot Malotru.

UN abbé nommé Malotru , personnage tout-à-fait singulier , & qui vivoit en 1640 , s'aperçut en disant la messe , qu'un M. Laffon , homme de beaucoup d'esprit , rioit avec un de ses amis. Cet abbé n'eut pas plutôt achevé sa messe , qu'il envoya chercher un sergent , & fit assigner Laffon en réparation d'honneur , pour avoir osé rire de lui , pendant qu'il disoit la messe. Comme M. Laffon peignoit parfaitement bien , il fit le portrait de sa partie adverse & se tint tranquille. L'affaire fut portée au bailliage , où tout Caen se rendit pour entendre les plaidoyers de ces personnages , l'un célèbre par sa folie , & l'autre par son esprit. Avant que de raconter la suite de ce procès , il faut vous dire que l'abbé Malotru étoit fort laid , & s'habilloit toujours d'une manière grotesque ; il avoit en tout temps neuf calottes sur la tête , afin de se garantir du froid ;

sa perruque n'étoit jamais peignée , & il sem-
bloit prendre à tâche de la mettre de travers ,
ajoutons encore qu'il portoit neuf paires de
bas l'une sur l'autre & autant de culottes. On
se doute bien que le portrait d'un pareil ori-
ginal devoit être fort plaisant. Après que l'abbé
eut fait son plaidoyer , dans lequel il remonta
jusqu'à la création du monde , Laffon déploya
le portrait , & parla de la sorte : *« Il est vrai ,
Messieurs , que je n'ai pu m'empêcher de rire en
voyant la figure de M. l'abbé , & je l'apporte ici
telle qu'elle étoit alors , persuadé que tout catons
que vous êtes , vous suivrez mon exemple ; je de-
mande que cette figure soit mise au Greffe , & pa-
raphée , ne varietur , comme la meilleure piece de
mon sac. »* Les juges qui ne purent s'empêcher
de rire à l'aspect d'un portrait aussi burlesque ,
renvoyerent les parties hors de cour & de
procès , dépens compensés.

COUPLETS

A UNE DAME BORGNE.

Amans des beautés à deux yeux !
L'œil de la borgne que j'adore
Est plus brillant , plus gracieux
Que tous ceux qu'on a vus encore.

Le railleur même , confondu
Par l'éclat de cet œil céleste ,
Pleure celui qu'elle a perdu ,
En voyant celui qui lui reste.

N'en avoir qu'un , mais fans pareil ,
 Est-ce une si grande infortune ?
 Le plus beau jour n'a qu'un soleil ,
 La plus belle nuit qu'une lune .

Oui , dans mon cœur cet œil si beau
 Porte la flamme la plus pure .
 L'aveugle amour n'a qu'un flambeau
 Pour brûler toute la nature .

De Paris , le 29 Août 1781.

ENCORE un mot du Palais royal & du Seigneur usufruitier (*). Vous trouverez peut-être que ce sujet revient jusqu'au dégoût , & qu'on y met bien plus d'importance qu'il n'en mérite : mais est-ce ma faute à moi , si c'est là depuis six mois la matiere des conversations de tout Paris , si elle étouffe presque toutes les nouvelles de notre guerre maritime , si l'on s'est intéressé bien plus vivement à la conservation de la grande allée qu'au siege de Gibraltar ? Quoi qu'il en soit , il faut bien vous mander où en sont maintenant les choses relativement à cette grande affaire. Il y a quelques jours que le Ministre de Paris a porté à M. le Duc de Chartres une lettre du Roi , portant que S. M. a arrêté de ne plus placer l'opéra près du Palais royal , &

(*) Le Palais royal n'a été légué au Roi par le Cardinal de Richelieu , qu'à condition qu'il seroit toujours occupé par le frere aîné du Monarque ou ses descendants.

qu'il peut disposer du terrain de l'ancienne salle. La semaine d'avant, il avoit paru un édit qui augmente de beaucoup les dépenses des bâtimens par les nouveaux impôts sur le moëlon, le plâtre, la charpente, &c. Cet édit & cette lettre ont, dit-on, entièrement déconcerté les projets du Prince, qui, dans la circonstance actuelle, paroissent une fort mauvaise spéculation. D'un côté, l'augmentation de dépense, de l'autre la diminution de valeur des terrains par l'éloignement de l'opéra : c'est ainsi que dans cette occasion, l'on peut dire que l'homme propose & le Roi dispose. En attendant, la salle provisoire, la salle de bois, va toujours son train sur les Boulevards, & l'architecte gagnera son dédit : il y a du moins grande apparence qu'elle sera prête, comme il l'a promis, pour le 5 Octobre, époque à laquelle la querelle des Gluck & des Piccini pourra librement recommencer. A présent l'on ne peut donner sur le théâtre des menus que de petits actes fort usés, & il n'y a encore de satisfait que les amateurs de la danse. On espere que tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé. On assure aussi que la salle en pierre sera placée au Carrousel, selon les uns dans la Cour des Princes, pour communiquer aux Tuileries, & selon les autres sur le territoire de l'hôtel du Tabac. Suivant ce dernier plan, on érigeroit au Carrousel une statue à Louis XVI, & l'on feroit à peu de frais une très-belle place bornée d'un côté par les Tuileries, vis-à-vis par l'opéra, à gauche par le Louvre. Il n'y auroit que quel-

ques maisons à abattre & quelques constructions à faire du côté de la rue St. Honoré. Mais tous ces beaux projets-là sont renvoyés après la paix , & Dieu fait de combien de côtés les têtes pourront tourner , avant que Mrs. les Anglois nous la demandent ! car c'est à cette démarche que nous les voulons réduire : puissent-ils être bientôt battus , & nous contens !

Samedi 25 , grande exposition des tableaux au Louvre dans le salon destiné pour cet objet. Il y a été construit un vaste escalier , à l'opposite de l'ancien qui a été supprimé. Le nouveau est très-beau quoiqu'un peu roide. Les productions de nos peintres paroissent cette année fort nombreuses : je réserve pour une autre fois les détails que vous exigez de moi à ce sujet ; car avant de parler de deux ou trois cens tableaux , il faut avoir eu le temps de les examiner. Mais ce qui frappe d'abord les yeux , ce sont quatre statues de quatre grands hommes , destinées à décorer le futur musée de la galerie du Louvre. Montausier , Pascal , Catinat & Tourville ont chacun la leur cette fois-ci ; on les voit dans la Cour d'entrée , ainsi qu'une nouvelle statue de Voltaire par Houdon. Les statues de Montausier & de Catinat paroissent très-médiocres. Le premier est assis & dans une attitude assez gauche ; le second est représenté traçant un plan par terre , par conséquent le corps à demi courbé & l'artiste qui a voulu lui donner l'air occupé , l'a gratifié en effet de l'air d'un imbécille. Pascal est beaucoup mieux : il est aussi représenté

assis & méditant des problèmes de mathématiques. Pour Tourville, il est saisi dans le moment ou ayant reçu les ordres de Louis XIV, à la Hogue, il se décide à attaquer les ennemis, quoique très-supérieurs en force. Son attitude a de la noblesse & de la fierté : mais le costume dont il est chargé produit le plus mauvais effet. La statue de Voltaire peut passer pour ce qu'il y a de mieux dans ces cinq morceaux de sculpture. Le costume est peut-être trop simple : c'est une espece de morceau d'étoffe qui a l'air de n'avoir pas été mis en œuvre & de sortir de la manufacture : mais la physionomie est pétillante d'esprit & même de génie.

Le même jour, trois heures de relevée, séance à l'Académie françoise. On y a couronné M. Garat pour son éloge de Montausier, & l'on a annoncé que M. de la Cretelle qui a obtenu l'*accessit*, avoit beaucoup balancé les suffrages. Cette circonstance avoit percé dans le public. En conséquence deux anonymes se sont présentés avec vingt-cinq louis chacun & cela sans se donner le mot. Cette somme a composé pour M. de la Cretelle, un prix égal à celui de M. Garat, qui est aussi de douze cens livres, moyennant les vingt-cinq louis qu'y a ajouté cette année le comte de Montausier, pour l'éloge du grand homme dont il porte le nom. Après tous ces préliminaires il a fallu lire le discours couronné, & M. de la Harpe s'est très-mal acquitté de cette fonction. On n'y a pas moins trouvé des détails brillans, des pensées & peu d'éloquen-

ce. On a lu ensuite les fragmens des poèmes sur la servitude abolie par le Roi, qui ont concouru pour le prix de poésie. Trois de ces poèmes ont obtenu une mention honorable, le premier de M. Flins des Oliviers, le second, du chevalier de l'Oeuillard & le troisieme du chevalier de Langeac, couronné dans son enfance à cette même académie, & n'ayant qu'un dernier *accessit* à l'âge de près de trente ans. Quelques vers heureux ont été applaudis dans ces fragmens, & le prix de poésie a été remis à l'année prochaine. M. Ducis avoit lu les vers des trois candidats versificateurs. M. de la Harpe a repris la prose & lu un peu plus passablement quelques morceaux du discours de M. de la Cretelle, où l'on a trouvé plus de mouvement, mais aussi beaucoup plus de morgue philosophique que dans celui de son ami M. Garat. La séance a fini par un éloge du cardinal Dubois, que M. d'Alembert a lu pour essayer, nous a-t-il dit, le goût du public. Le ton de son éloge qui est très-ironique, n'a point du tout semblé répondre à la dignité de la compagnie & au respect dû au public assemblé. Ce discours n'est en effet qu'un tissu de petites épigrammes & de petits contes faits pour quelques *Ana.* Une voix s'est élevée pour dire qu'après la grande piece, le secretaire s'étoit chargé de donner la farce. Le sujet du prix d'éloquence pour 1784, est l'éloge de Bernard Fontenelle, qui fournira beaucoup à l'esprit & peu à l'éloquence. Mais qui est-ce qui s'embarrasse de l'art oratoire dans ce siècle-ci? On n'en soupçonnera cer-

tainement pas Messieurs de l'académie qui sont bien immortels sans cela. Du reste, à la dernière séance, les quarante n'étoient pas douze. Il n'y avoit seulement pas un évêque.

Le Roi ne connoissoit point encore l'*Iphigénie en Tauride* du chevalier Gluck, qui a été donnée à Trianon pendant le séjour de l'Empereur. S. M. en a été si satisfaite qu'elle a désiré voir l'*Armide* du même musicien. On la répète pour ce théâtre, au grand déplaisir des Piccinistes, Sacchinistes, &c.

L'intérieur du palais (de Themis) n'étoit autrefois gardé que par des gens à robes noires, baguettes pliantes & perruques quarrées. Aujourd'hui on rencontre des satellites à hautes armes dans toutes les salles, dans toutes les avenues, dans tous les détours d'un édifice qui, par sa distribution, annonce bien le séjour de la chicane. Une garde sévère défend l'entrée du parquet, & semble l'interdire à la justice elle-même. Cette coutume date du parlement Maupeou. Depuis quelque temps, il s'en est introduit une autre sur laquelle gémissent les gens sensés : C'est qu'à chaque jugement, les tambours & les fifres viennent applaudir nos magistrats suprêmes, comme si c'étoit une chose extraordinaire qu'ils rendissent un arrêt équitable ou comme s'il falloit les étourdir sur le remors d'avoir cédé à l'intrigue & au crédit des gens puissans. Si l'objet de ces réjouissances est de féliciter celui qui gagne, pourquoi humilier un citoyen sacrifié peut-être à la faveur, ou qui, s'il soutenoit une cause injuste, est évidemment la

victime soit de l'ignorance, soit de la cupidité des conseils auxquels la sanction de Themis, a acquis exclusivement la confiance des plaideurs ?

Un homme d'un certain âge, en long habit ecclésiastique, étoit ces jours-ci, à cinq heures du soir, au palais royal, assis près d'une de nos prêtresses de Vénus, & paroïsoit avoir avec elle, une conversation fort animée. Trois femmes de chambre venant apparemment de l'autre monde, s'aviserent d'être scandalisées de ce spectacle auquel en effet nos yeux ne sont pas accoutumés ; la décence extérieure est, chez nous, l'apanage du clergé du second ordre. Elles font une scène à M. l'abbé, qui feint de ne pas les entendre : peu après elles reviennent & l'accablent des reproches les plus vifs. L'abbé perd patience & donne un coup de canne à l'une de ces femmes : celle-ci met à terre un enfant qu'elle tenoit dans ses bras, saute sur l'ecclésiastique, lui arrache sa canne, la rompt en pièces sur ses épaules, lui déchire le visage avec ses ongles. Tout cela fut l'affaire d'un moment : un inspecteur du jardin étant accouru, on a emmené l'ecclésiastique & les femmes de chambre. Celles-ci ont été relâchées sur le champ, mais on n'a pas revu l'abbé, quoiqu'il ait prétendu qu'on l'avoit insulté pendant le temps qu'il travailloit à la conversion d'une nouvelle Madeleine, & qu'on avoit arrêté le succès de ses soins apostoliques pour ramener une brebis égarée, dans le sentier de la vertu.

C'étoit avec raison, Monsieur, que je van-

rois
vent
rend
seurs
de M
fayer
faiso
puss
anno
de t
ceme
de s
tomb
ment
char
liere
l'inve
fomn
ainsi
truire
»
» un
» de
» tru
» cò
» de
» qu
» les
» a
» me
» Ce
» cil
» vo
» pa

rois dernièrement la sagacité & le génie inventif qui caractérisent ce siècle ; mais je ne rendois pas justice à l'intrépidité de nos faiseurs de découvertes , en disant que l'exemple de M. de Bacqueville les avoit dégoûtés d'essayer une promenade à travers les airs , & je faisois tort à leurs talens , en doutant qu'ils pussent suivre le vol de l'hirondelle. On nous annonce aujourd'hui bien autre chose que l'art de tomber d'un endroit fort élevé assez doucement pour ne se faire aucun mal ; il s'agit de se trouver au milieu de l'air & de ne point tomber du tout , de naviguer dans cet élément comme sur un fleuve paisible. M. Blanchard déjà connu par des découvertes singulières en mécanique , & particulièrement par l'invention d'une machine qui élève l'eau au sommet des plus hautes montagnes , décrit ainsi un navire aérien qu'il s'occupe de construire.

» Sur un pied en forme de croix est posé
 » un petit navire de quatre pieds de long sur
 » deux de large , très-solide , quoique construit avec de minces baguettes ; aux deux
 » côtés du vaisseau s'élèvent deux montans
 » de six à sept pieds de haut , qui soutiennent
 » quatre ailes de chacune dix pieds de long ,
 » lesquelles forment ensemble un parasol qui
 » a vingt pieds de diamètre , & conséquemment plus de soixante pieds de circonférence.
 » Ces quatre ailes se meuvent avec une facilité surprenante. La machine , quoique très-volumineuse , peut facilement se soulever
 » par deux hommes. Elle est actuellement por-

» tée à sa perfection ; il ne me reste plus que
 » sa tenture à faire poser , que je desire met-
 » tre en taffetas , c'est ce que je ferai à ma
 » possibilité ; & d'après cela on me verra en-
 » lever facilement à la hauteur qu'il me plaira ,
 » faire un chemin immense en très-peu de
 » temps , descendre où je voudrai , même sur
 » l'eau , car mon navire en est susceptible.
 » On me verra fendre l'air avec plus de vi-
 » vacité que le corbeau , sans qu'il puisse m'in-
 » tercepter la respiration , étant garanti par
 » un masque aigu & d'une construction sin-
 » gulière. La boussole , qui sera sur la poupe
 » de mon vaisseau , servira à diriger ma course
 » que rien ne pourra arrêter , sinon la vio-
 » lence des vents contraires ; mais *omne vio-*
 » *lendum non est durable*. Il n'y aura donc que
 » les ouragans & la force des vents contrai-
 » res qui pourront m'arrêter dans ma course ;
 » car un calme parfait me sera tout-à-fait fa-
 » vorable ; avantage que j'aurai sur les vais-
 » seaux qui ne peuvent non plus voyager
 » pendant ce temps , que par un vent con-
 » traire. L'armée des Grecs qui brûloit d'al-
 » ler faire la guerre à Priam , Roi des Troyens ,
 » fut obligée de rester six mois de suite au
 » port avec toute sa flotte , parce qu'ils avoient
 » sans cesse les vents contraires. A la vérité
 » je n'irai pas si vite par un vent contraire ,
 » mais encore j'irai beaucoup plus vite qu'un
 » vaisseau qui a le bon vent. J'espère en don-
 » ner la preuve physique dans peu. »

Le nom célèbre de Crillon , prêt à acqué-
 rir encore un nouveau degré de célébrité , est

en

en ce moment dans toutes les bouches. Vous savez , Monsieur , que le meilleur de nos Rois sembloit lui avoir particulièrement attaché l'épithete de *brave* : nous espérons y joindre bientôt celle de *victorieux*. En attendant , M. de Sancy a fait ces vers qu'il annonce comme traduits de l'espagnol , sur le futur conquérant de Mahon.

Quel est donc ce Guerrier plein de feu , de courage ;
Que l'on voit s'élancer dans les champs du carnage ?
C'est Mars , diroit sans doute un enfant d'Apollon ;
La vérité m'inspire & me dit , c'est Crillon ;
Mars aime trop Vénus ; Crillon chérit la gloire :
Mars est fait pour la Fable , & Crillon pour l'Histoire.

Les compilations , les recueils , ces productions qui n'exigent d'autre talent que celui de copier & dans lesquelles on se dispense presque toujours de mettre du goût & du discernement , font sans cesse gémir nos presses. Il vient d'éclorre un ouvrage de ce genre , intitulé : *Choix d'Histoires intéressantes*. Je puiserai dans l'histoire du gouverneur de Charles V ; un trait qui ne fait pas infiniment d'honneur au soin qu'il avoit pris pour inculquer des principes de droiture à son élève , mais qui prouve la noblesse & l'utilité du calembour. « Charles
« étant à S. Jean-de-Luz , prêt à traverser le
« royaume de France , sur la parole de François premier , & le Connétable de Montmorency l'ayant pressé de renouveler la promesse qu'il avoit faite d'investir le Duc d'Orléans du Duché de Milan , il lui répartit

Tome XII.

B

» positivement : *Je veux tout ce que mon frere*
 » veut. Le Connétable crut que ces termes
 » suffisoient pour l'assurance que son maître
 » lui avoit commandé de tirer de Charles. Mais
 » dès qu'il fut arrivé à Valenciennes, comme
 » le Connétable lui rappella cette promesse
 » du Duché de Milan, il lui répondit qu'il
 » ne lui avoit rien promis ; le Connétable,
 » tout irrité, lui ayant répliqué : n'est-il pas
 » vrai que vous m'avez dit : *Je veux tout ce*
 » *que mon frere veut ?* Il est vrai, repartit-il,
 » je veux tout ce que mon frere veut : mais
 » le Roi mon frere veut le Duché de Milan,
 » & je le veux aussi. »

V E R S

De l'abbé de Boisfont à M. le Comte d'Artois,
qui, en le rencontrant dans la galerie de Ver-
sailles, lui avoit fait compliment sur son oraison
funebre pour l'Impératrice Reine.

Dans ces cadres religieux
 Dévoués aux crayons funebres,
 Prince, j'ai conservé les noms, les faits célèbres
 Et les vertus des tes aïeux :
 J'ai pleuré ton auguste pere,
 Je l'ai vu plus grand que son sort,
 J'ai vu son cœur, son caractère
 Sa vie écrite dans sa mort ;
 Triste hommage d'un art sévere
 Qui ne se nourrit que de pleurs !
 Ah ! pourquoi, d'une main légère,
 Mêlant de plus douces couleurs,

Ne puis-je peindre l'art de plaire ;
 Cet art qu'on ne peut contrefaire ,
 Dont tu parois avoir surpris
 Tous les secrets , tout le mystere ,
 Ou que les Graces t'ont appris ?
 Tout seroit vrai dans ma peinture ;
 La vaine hyperbole , l'enflure
 Ne chargeroient point mes tableaux ;
 On ment sans le savoir pour parer les tombeaux ,
 L'éloquence a son imposture ,
 Et la chaleur de ses pinceaux
 Rend l'objet plus grand que nature .
 Mais , Prince , lorsqu'on peint ce charme si vanté
 Cet air françois où la grace étincelle ,
 Ce regard fin , doux avec dignité ,
 Ce touchant abandon d'une grace nouvelle ,
 Du touchant Mars l'élégante fierté ;
 On n'a besoin que d'un pinceau fidele ,
 L'art gâteroit la vérité :
 Le peintre doit tout au modele .

De Paris , le 5 Septembre 1781.

Si l'on recherche pourquoi la jurisprudence
 criminelle si imparfaite parmi nous , n'a pres-
 que point éprouvé de changemens dans un
 siecle où l'administrateur & le philosophe s'ac-
 cordent pour s'occuper de tout ce qui tend
 au bonheur des sociétés , on trouvera sans
 doute la cause de cette singularité , dans la dis-
 tinction qui a été faite du bien général & de
 celui seulement de quelques individus. En ef-
 fet cette matiere si importante aux yeux de
 l'humanité que fait frémir la méprise d'un juge

ou celle des loix & qui ne compte pas le nombre de ceux qui en sont les victimes, n'intéresse aux yeux de l'administrateur, qu'un petit nombre d'individus qui, s'ils ne sont pas coupables, se trouvent dans des circonstances malheureuses & extrêmement rares, où l'innocence accusée est quelquefois sacrifiée pour servir d'épouvantail au crime. Sous un gouvernement paternel on ne calcule point ainsi, & nous devons dire avec M. Boucher d'Argis, fils d'un homme célèbre qui a consacré sa vie à la défense des veuves & des orphelins, & auteur lui-même d'un ouvrage où il cherche à réveiller la sollicitude du gouvernement sur la nécessité d'une réformation dans nos loix criminelles : « Espérons que notre Au-
 » guste Monarque, après avoir préparé le
 » soulagement de ses peuples par le rétablif-
 » sement de l'ordre dans ses finances, daignera
 » s'occuper d'une manière toute particulière
 » de la réformation de nos loix, & *singulière-*
 » *ment de celles qui statuent sur la vie & l'hon-*
 » *neur des hommes* ; & Louis XVI, restaurateur
 » des tribunaux, des finances, des loix & des
 » droits de l'humanité, ne méritera-t-il pas
 » de réunir tous les titres de Sage, de Bon,
 » de Grand & de Bien-Aimé, accordés sépa-
 » rément à plusieurs de nos Rois ? »

Le vaudeville paroît rentrer parmi nous dans tous ses droits : la gaieté naturelle à notre nation l'emporte enfin sur le nombre des drames lugubres, qui l'avoit subjuguée pendant quelque temps. Abandonnons-les de nouveau à nos voisins : on vient de publier le

premier cahier d'un recueil de pieces bien plus faites pour nous. Il a pour titres : *Les après souper de la Société* : Cette épître dédicatoire le précède.

Les Belles & les Rois sont les tyrans des cœurs ;
Aussi peu de Rois & de Belles
Rencontrent des amis fideles
Parmi des flots d'adorateurs.

Il ne leur suffit pas de vouloir qu'on les aime ;
Un sentiment si beau veut être mérité.
Un Roi doit déposer l'orgueil du diadème ,
Et la Belle oublier l'orgueil de la beauté.

L'amour & l'amitié vivent de sacrifices ;
L'intervalle des rangs dispaçoit à leur voix :
Mais l'amour imprudent ne suit que ses caprices,
Et l'amitié connoît des loix.

Amitié courageuse & libre ,
Tu n'as point de l'amour les transports & les feux :
Mais dans un constant équilibre ,
Tu te plais à régner sur des cœurs généreux.

Le sentiment dont la nature
Fit le premier besoin du cœur ,
Dont les peines souvent tiennent lieu du bonheur,
L'amour le fait éclore & l'amitié l'épure.

Pardonnez ma franchise , objet charmant & doux.
S'il faut vous avouer les erreurs de ma vie ;
J'étois un infidele , ô ma chere Emilie ,
Quand je brûlois à vos genoux.

En vous idolâtrant, mon cœur jeune & volage,
 Par la fougue des sens, se laissoit égarer;
 Je ne vous aimai davantage
 Qu'en cessant de vous adorer.

Premier & digne objet d'estime & de tendresse!
 Aimons-nous, jouissons d'une nouvelle ivresse:
 C'est à l'amitié seule à consoler un jour
 Des erreurs du jeune âge & des torts de l'amour.

La piece par laquelle débute l'auteur de
 ce nouveau théâtre, est intitulée : *Les confi-*
dences à la mode. Une certaine Marquise ra-
 conte ainsi son histoire à une Comtesse son
 amie.

Quand Daphnis m'épousa je n'étois qu'un enfant;
 Lui qui ne l'étoit plus ne savoit comment plaire.
 Par le secours de l'art, il eut l'espoir de faire
 Ce que fait un mari qui veut être décent.

D'abord il se montra d'un air avantageux;
 L'obstacle l'attendoit tout droit à la barriere,
 Et cet enfant de l'art dont j'étois un peu fier
 Imperceptiblement devint respectueux.

Ne craignez rien, dit-il, ma chaste moitié,
 A mes feux aujourd'hui vous faites résistance:
 Mon amitié respecte encor votre innocence:
 Mais croyez que demain je serai sans pitié.

Au retour de la nuit, il vient avec transport:
 C'en est fait, me dit-il, je suis inexorable.

Mais non, sa complaisance étoit inépuisable;
Enfin depuis un an, il me respecte encor.

La dernière scène est aussi une confidence
entre le Marquis & la Marquise.

LE MARQUIS.

Couplet 1.

En épuisant tous les secrets
Et de l'art & de la nature,
Je sens bien que je ne vous fais
Qu'une longue & pénible injure,
Tant de vertus & tant d'appas
Dont jamais je n'ai fait usage,
Méritoient un plus digne hommage.

LA MARQUISE.

Mais, Monsieur, je ne me plains pas.

Couplet 2.

Il est vrai que vous auriez dû,
Sans recourir à la chymie,
Vous reposant sur ma vertu,
Me parler comme à votre amie.

LE MARQUIS.

Un rien me tiroit d'embarras:
J'ai toujours espéré vous faire
Un enfant beau comme sa mère.

LA MARQUISE.

Mais, Monsieur, je ne me plains pas.

LE MARQUIS.

Couplet 3.

Vous concevez présentement
Que mon crime est involontaire.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas un crime en aimant
D'employer un peu d'art pour plaire.

LE MARQUIS.

Puisse-t-il être en pareil cas,
Morbleu, le maudit empyrique
Qui me promet un fils unique!

LA MARQUISE.

Eh! Monsieur, ne vous plaignez pas.

LE MARQUIS.

Couplet 4.

Comment donc, ayez la bonté
De m'expliquer ce que vous dites.

LA MARQUISE.

Les maris ont en vérité
Plus de bonheur que de mérite.
Croyez qu'avec quelques appas
On a dû vous tirer d'affaire.

LE MARQUIS.

Quoi! Madame, je serai père!

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, ne vous plaignez pas.

(Pendant la ritournelle, ils s'embrassent.)

LE MARQUIS.

Ah! chere épouse!

LA MARQUISE.

Ah! cher époux,

Ensemble.

Que les noeuds de l'hymen sont doux!

Il faut le remettre à la mode.

L'amour est un tyran jaloux;

L'hymen est un ami commode.

LE MARQUIS.

Ah! chere épouse!

LA MARQUISE.

Ah! cher époux!

Ensemble.

Que les noeuds de l'hymen sont doux.

Voilà un échantillon de la décence perfectionnée qui regne dans ces petits drames. Il ne faut pas cependant s'imaginer que sont là les mœurs générales de la nation françoise. Dans la vérité, elles ne distinguent que quelques fats & quelques gens de qualité ou non, qui se font honneur de porter le glorieux titre de *Roués* : mais les petits bourgeois sont encore honnêtes & savent rougir dans l'occasion. On dit que les ingénieuses pieces dont il s'agit sont les délices de Dames de très-haut parage. Le recueil a pour épigraphe :

Rien n'est beau que le vrai. Vous voyez que ces jolis Messieurs persiflent maintenant les mœurs jusques dans leurs titres ; & puis l'on viendra nous dire qu'ils ne font pas de progrès ? Il faut convenir que les critiques sont bien aveugles. M. de Sauvigny , censeur royal , est l'auteur de ces délicieux *Après souper* : l'édition est magnifique. Ce sont les caractères & le format des éditions de M. le Comte d'Artois.

On regardoit autrefois comme un honneur pour l'auteur d'une tragédie , d'avoir fourni le sujet d'une parodie plaisante : le succès de la critique étoit fondé sur celui du modèle. Les bonnes tragédies sont devenues excessivement rares , & notre goût pour la plaisanterie semble s'être renouvelé. Maintenant on parodie à tort & à travers , & l'imagination gaie de quelques auteurs supplée au défaut des situations & des morceaux sublimes dont le travestissement faisoit autrefois le vrai mérite des parodies. On étouffe de rire à la *Veuve de Cancale* , & cette farce est mise à côté d'*Agnès de Chaillot* ; quoiqu'il y ait une distance immense entre la *Veuve de Malabar* & *Inès Richard* , parodie de *Richard III* , n'a pas moins réussi , quoique cette dernière tragédie n'ait occupé qu'un instant le théâtre de la nation , & que le vent des sifflets l'ait plongée dans le néant. M. Parisau , auteur de *Richard* , a eu entr'autres deux idées fort plaisantes : l'une de faire tirer les cartes à la Princesse Elisabeth , pour apprendre le sort de son amant ; l'autre de faire accourir au milieu

par
fait
les
du v
déjà
entr
leva
mis
attir
que
lui d
ruiné

de la foule dans le dénouement, un dessinateur qui vient pour en dessiner le coup de théâtre. Voici un des couplets de cette petite pièce : Richard, impatienté des refus de la Princesse, lui dit :

Air : Nous nous marirons Dimanche.

J'ai des procédés ;
 Mais vous m'excédez ;
 A la fin moi, je tranche ;
 Je suis tout rond,
 Et ma façon
 Est franche.
 Concluons donc
 L'hymen où mon
 Cœur panche ;
 Réfléchissez-y
 Jusqu'à samedi ;
 Nous nous marirons Dimanche.

On a reproché quelques longueurs à cette parodie, mais il faut avouer que son auteur fait beaucoup mieux tourner un couplet que les illustrissimes Piis & Barré, restaurateurs du vaudeville parmi nous. M. Parisau vous est déjà connu par la malheureuse issue de son entreprise d'un charmant spectacle sur le boulevard, par de jolis vers que je vous ai transmis & *Sophie de Brabant*, pantomime qui a attiré chez Nicolet une affluence prodigieuse que méritoit bien mieux que son théâtre, celui des éleyes de l'opéra, où M. Parisau s'est ruiné.

Il s'élève une question digne de toute votre attention , au sujet d'un passage de *la Description des Antiquités d'Herculanum*. On la propose en ces termes au rédacteur de cet ouvrage. « Vous dites que dans l'antiquité on » représentoit ordinairement Vénus avec des » cheveux blonds ; que la chevelure blonde » désignoit une Courtisane & qu'on ne don- » noit des cheveux noirs qu'aux femmes hon- » nêtes. Clitemnestre , Didon , Uranie , la » Pirrha d'Horace & Messaline sont peintes » blondes ; vous convenez cependant ensuite » que les poètes ont dit de la chaste Lucrece » & de la modeste Lavinie qu'elles étoient blon- » des. D'après ce résultat , on pourroit con- » clure que les brunes sont plus constantes » & les blondes plus tendres , & que vous » penchez davantage pour les unes que pour » les autres ; mais ce texte a besoin d'une » glose. Les brunes l'attendent & les blondes » l'exigent : vous leur donnerez sans doute » cette satisfaction. Expliquez-vous. Si le la- » conisme a des charmes , ce n'est pas quand » on s'entretient de pareils objets. »

S T A N C E S

A l'Auteur des quatre estampes tirées des Vendeurs , & au Courier de l'Europe.

Par M. DE PIIS.

J'ai deux remercimens à faire ;
Eh ! vite , Muse , acquittons-nous ,

Mais sur-tout, tirons d'un pierre,
Comme on dit volontiers, deux coups,

Salut au Graveur anonyme,
Dont le burin officieux
M'offre la ronde pantomime
Des Vendangeurs facétieux.

Salut au Courier de l'Europe,
Qui le long d'un épais feuillet,
Numéro du treize Juillet,
Nous fangle, en fongueux Misanthrope,

A faire un tableau de l'Été
Muse, on fait que tu te goberges:
Sans doute qu'ils ont apprêté,
L'un son burin, l'autre ses verges.

Il s'agit donc de prévenir
Le Graveur; que ma joie est franche,
Quand pour passer chez l'avenir
Il veut me prêter une planche.

Mais dis au Courier, que je ris
De ses diatribes cruelles,
En réfléchissant que Paris
N'y croit pas plus qu'à ses nouvelles,

De Versailles, le 10 Septembre 1781.

UNE ancienne maîtresse de Louis XV, mariée, comme la plupart de ses semblables, à un bon gentilhomme qui a mieux aimé vingt mille écus qu'un pucelage, vient d'accoucher.

Madame de Flamarens a été priée d'être marraine & de choisir son compere. M. le Duc de Polignac l'a été & a fait les choses avec une magnificence peu commune. Pour donner une idée du goût qui a régné dans les présens & des avantages que l'enfant avoit à espérer de ce choix, il suffit de dire que les graces ont pris la direction des premiers & que la bienfaisance s'est chargée du reste. En effet notre charmante Reine a bien voulu préfider à tout. La commere a eu un corbeille de la premiere élégance. On estime mille louis les cadeaux qu'ont reçu le pere & la mere de l'enfant; il a été assuré à celui-ci deux mille livres de rente.

Quatre-vingt-dix-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes, dit le proverbe : or le proverbe ne ment pas toujours. Jugez-en. Deux bons bourgeois ont pris la poste à Chaumont en Bassigny, pour venir apporter à M. de Maurepas un projet à l'exécution duquel étoit, selon eux, attaché le salut de l'Etat. Le Ministre s'apperçoit bientôt que les auteurs & le mémoire n'ont pas le sens commun; trop honnête pour le leur dire, mais assez gai pour s'en amuser, il prodigue des éloges à leur zele; leur conseille de retourner dans leurs foyers & leur promet de les faire avvertir quand il en sera temps. Mes Champenois bouffis d'orgueil, s'en vont à Chaumont & s'arrangent comme des gens dont la fortune est assurée. Au bout de quelque temps, fort surpris de n'entendre parler de rien, ils croient qu'on les a oubliés, mais ne doutent pas qu'une

gratification considérable ne leur soit destinée. Pour en hâter la jouissance, ils s'avisent fort spirituellement de tirer une lettre de change de vingt mille livres sur M. de Maurepas, le priant de leur faire l'amitié de la payer à compte. Le Ministre trouva le trait plaisant; mais ce qui ne le fut pas au gré des tireurs, c'est que la lettre de change leur revint protestée. Abandonner la partie n'eût pas été brave, ils en fournissent une autre de soixante mille livres : & pour assurer le payement de celle-ci, ils terminent la lettre d'avis par cette phrase : *Un Ministre qui ne met pas en usage les moyens qu'on lui offre de soulager les peuples & de faire fleurir un royaume dont les intérêts lui sont confiés, & qui ne fait pas récompenser ceux qui lui en indiquent les moyens, se rend criminel de lèze Majesté, & mérite d'être puni en conséquence.* Ceci passoit la plaisanterie; mes deux Champenois ont été amenés à la Bastille, en attendant la place qu'ils ont mieux méritée aux *Petites-Maisons*. (hôpital des fous.)

Il paroît un mémoire de M. Radix de S. Foy. On l'appelle *le vinaigre des quatre voleurs*, parce qu'il n'y est question que de Bastard, Sainte-Foy, Nogaret & Piron.

Un grand Seigneur disoit dernièrement à un de nos Ministres : « Je crois que les Espagnols se f... de nous : peut-on concevoir qu'une escadre aussi formidable que celle de D. Cordova réuni à M. de Guichenon reste à ne rien faire, & laisse Sir Darby aller & venir où bon lui semble ? » Que dire donc aujourd'hui que les Espagnols sont

retournés chez eux, que M. de Guichen n'osant s'exposer aux forces maintenant supérieures de l'ennemi, a été forcé de rentrer également? voilà un bonheur auquel les Anglois, tout présomptueux qu'ils sont, ne s'attendoient certainement pas.

Le mécontentement dans nos ports est poussé au point que plusieurs de nos négocians menacent d'aller s'établir dans les ports des Pays-Bas Autrichiens.

Il y eut jeudi dernier un dîner splendide de trente de nos courtisans de la première classe chez le restaurateur à la redoute chinoise. M. le Comte de Maurepas étoit l'un des convives. Après le repas les petits spectacles de la foire furent honorés de la présence de cette illustre compagnie.

M. d'Angevillé, directeur des bâtimens du Roi, vient d'épouser pour l'acquit de sa conscience, Madame Marchais que la chronique scandaleuse a placée quelquefois dans son lit du vivant de son commode époux. Elle a soixante mille livres de rentes, & son nouveau mari n'est pas riche, mais une belle figure, un beau poste, du crédit à la cour. C'est un contre-poids suffisant dans la balance pour une Douairière qui n'est plus jeune.

Le célèbre Vernet, peintre dont l'Europe admire les marines, refusoit depuis trois ans de travailler pour divers particuliers, croyant qu'à tout instant il pourroit être chargé par ordre du ministère de peindre les combats navals des François & des Espagnols contre les Anglois. L'activité de son génie lui faisant

dévorant avec impatience les loifirs que lui laiffe le temps néceffaire pour préparer des matériaux à fon zele patriotique , on dit qu'il s'eft mis à peindre pour un millionnaire Hollandois le combat naval entre les vice-Amiraux Zoutmann & Parker , ce qui eft pelotter en attendant partie.

De Paris , le 12 Septembre 1781.

LE fuccès prodigieux qu'ont eu les petits drames de Madame de Genlis , exige que je vous faffe connoître plus particulièrement quelques-uns de ceux qu'elle vient de mettre encore au jour.

L'Amant anonyme eft un Vicomte de Clémengis , qui vivant dans la fociété d'une jeune veuve qu'il aime , lui donne des fêtes & lui prodigue les marques de la plus vive paffion , fans qu'elle puiſſe ſoupçonner quel eft ce difcret adorateur. On juge aifément que cette difcrétion l'intérefſe , quoique fon premier mariage l'ait fort indisposée contre un ſecond engagement. Enfin le Vicomte ſe découvre à propos ; la veuve trouve qu'il eft doux d'admirer ce qu'on aime , & la femme de chambre , que M. le Vicomte vaut bien un Sylphe.

Dans les *Fauſſes Délicateſſes* , il s'agit encore de deux jeunes veuves. L'une craint de ne pas aimer avec affez de vivacité : ce n'eſt point fon ami , c'eſt fon amant qu'elle veut épouſer ; l'autre s'eſt mis dans la tête que le plus grand malheur qui puiſſe arriver eſt d'épouſer la perſonne qu'on aime paſſionnément.

Toutes deux, après avoir honnêtement tourmenté leurs amans & s'être aussi bien tourmentées elles-mêmes, finissent comme de raison, par les épouser. « Ma chere Célie, dit l'une d'elles à son amie, oublions à jamais la métaphysique, les fausses délicatesses & les systêmes : un sentiment fidele & vrai vaut mieux que tous les vains raisonnemens de l'esprit. »

La *Tendresse Maternelle* est une petite piece en un acte, où l'on a représenté sous les traits les plus attendrissans, les inquiétudes d'une mere, la veille d'une bataille où son fils doit se trouver. Cette tendre mere apprend dans la derniere scene que la bataille est gagnée, que son fils n'est pas blessé, & qu'il s'est distingué de la maniere la plus brillante.

Une autre petite piece en un acte, a pour titre *la Cloison*. Le Baron de Terville veut donner sa fille à Cléante son ami ; mais la jeune personne, qui se nomme *Sophie*, aime son cousin Lindor qui est entré au service depuis un an ; on l'a envoyé à Strasbourg ; il apprend qu'on va marier sa cousine : le voilà aussi-tôt de retour. On l'enferme dans un pavillon jusqu'à ce que la noce soit faite ; mais il trouve le moyen d'en sortir auparavant & de parler à Sophie à travers une cloison ; ce qui forme une situation très-agréable. L'ardent amour de ces deux jeunes gens touche leurs parens, qui les marient.

Le sujet de *Zélie ou l'Ingenue*, est romanesque mais plus théâtral. Zélie est une jeune fille que le Marquis de Sainville fait élever

dans une terre, hors de la vue du reste des hommes. Il évite tout ce qui peut lui donner connoissance de la plus dangereuse de toutes les passions. Cependant un certain Chevalier de Villers parvient à parler à Zélie du haut d'un mur, & prend quelques marques d'intérêt pour des preuves d'amour. Sainville en est instruit, & s'en afflige; il étoit lui-même devenu fort amoureux de la jeune Zélie. C'est la fille d'un de ses amis nommé *Dorival*, qu'une malheureuse affaire avoit forcé de s'expatrier. Ce pere infortuné revient au château de Sainville, & se fait connoître à Zélie: dans le dessein de l'éprouver, il lui fait entendre qu'elle est sa seule ressource, sa seule consolation, & lui propose de quitter Sainville pour le suivre. La tendresse filiale l'emporte sur l'amour; après quelques combats, Zélie consent à suivre son pere, & s'échappe, comme il le lui avoit prescrit. Content de cette épreuve, Dorival ramene sa fille à Sainville & reparoit avec un habit magnifique; il a fait une fortune immense, & s'acquitte envers son ami en lui donnant la main de sa chere Zélie.

M. Selis, poëte aimable, ayant été invité par Madame la Marquise de Coigny, d'aller à la campagne où elle se trouve, vient de lui adresser ce dialogue.

LE TROUBADOUR ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

Viens chez nous, gentil Troubadour.

LE TROUBADOUR.

A prodiguer mes airs je renonce en ce jour,
Las ! il n'est plus de prud'hommeie,
De bon goût, de chanson jolie,
De vers naïfs peignant naïf amour.

LE PASSANT.

Que dis-tu !

LE TROUBADOUR.

C'en est fait, je brise ma guitarré;

LE PASSANT.

Ah ! plutot répens-toi de ton courroux bizarre.

LE TROUBADOUR.

Ecoute ; si tu peux m'indiquer un Château
Où regnent loyauté, joyeuseté, simplesse,
Et qui m'offre l'accord nouveau
Des vertus & de la richesse....

LE PASSANT.

Eh bien !...

LE TROUBADOUR.

Je veux encore y trouver à chanter
Quelque beauté riante & pittoresque,
Aux yeux charmans, au cœur sincère ;
Plaisant à tous sans s'en douter,
Même en raillant se montrant débonnaire,
Que charment les talens & qui sache goûter
Romans, Histoire, Politique,
Beaux Vers, Tableaux exquis, ravissante Musique ;
A ce prix, guide-moi, je cede à ton conseil.

LE PASSANT.

Vien donc, & sans délai suis mes pas à Courteil.

Il s'est exercé à l'ouverture de notre fallon de peintures , un brigandage d'une espece assez singuliere. Vous n'ignorez pas , Monsieur , avec combien d'avidité on se jette ici sur les pamphlets que l'on suppose malins & caustiques. Le succès de l'épigramme est assuré : personne ne lit les éloges. Aussi dès qu'un fallon s'ouvre , une douzaine d'écrivains prennent la plume pour dire à tort & à travers du mal des productions de nos artistes. C'est ordinairement le seul genre d'ouvrages que de tels auteurs trouvent le secret de faire acheter au public , & même aux libraires. Cette année , l'un de ces derniers a trouvé le moyen de faire sa spéculation sans avoir de manuscrit à payer. Il a ajusté un nouveau frontispice à quelques exemplaires d'une critique du fallon de 1779 , & a eu l'effronterie de la faire débiter à nos bons badauts , au moment même de l'ouverture du fallon. On étoit assez étonné de ce qu'avant même que des tableaux aient été vus , on en eut fait la critique , mais on n'achetoit pas moins la brochure : il nous est assez ordinaire de juger avant de connoître , & l'on ne trouvoit dans cette extrême célérité qu'une nouvelle preuve de l'active sagacité qui distingue notre nation.

On vient d'apprendre un événement assez extraordinaire , arrivé , il y a quelques jours , au château de Brienne , en Champagne. Le dernier orage offroit un si beau spectacle que la Comtesse de Brienne , qui n'a pas sur cela les frayeurs de son sexe , détermina un ecclésiastique à passer avec elle sur la terrasse pour

l'observer. Ce château est situé sur une haute montagne, la seule qui existe dans un espace de quatorze lieues à la ronde : la foudre sembloit rouler à ses pieds. L'abbé n'osa montrer plus d'inquiétude qu'une femme. Ils ne furent pas plutôt arrivés sur la terrasse qu'une nuée se fendit ; le tonnerre tomba entre l'Abbé & Madame de Brienne, qui fut si violemment frappée à l'épaule, qu'elle tomba sans connaissance. L'Abbé ne sentit aucune commotion & parut n'avoir pas été atteint de la foudre : il courut chercher du secours & aida à transporter Madame de Brienne dans son appartement. Dès qu'il la vit revenue à elle & sans danger, il monta dans sa chambre. En se jetant dans un fauteuil, il dit au domestique qui l'accompagnait, je me trouve mal, je me meurs, & il expire en effet sur le champ.

Les annales du tripot comique offrent plus d'une scène sanglante. La bravoure n'est pas toujours une vaine simagrée chez les héros de théâtre. Le superbe la Rive & son confident Florence, en ont, ces jours-ci, donné une nouvelle preuve. Le premier étoit Semainier : prêt à paroître sur la scène, il s'aperçut que Florence n'étoit pas encore habillé, & lui fit d'abord des représentations fraternelles sur sa négligence. Le confident répondit avec humeur : alors le Semainier prenant le ton & le geste de son emploi, le menaça de le mettre à l'amende. On s'échauffe : la Rive traite son camarade de polisson. Après la pièce, Florence voulut avoir raison de cette injure : on s'entremet vainement : les graves histrions ser-

monerent , les femmes piaillèrent ; enfin le suprême ordonnateur du tripot survint , interposa son autorité & défendit toute voie de fait. Cette défense n'eut aux yeux du spadassin Florence , que sa valeur intrinsèque ; le lendemain matin il alla trouver son adversaire & l'emmena au Champ de Mars. Le combat fut opiniâtre , la Rive reçut une légère blessure & désarma Florence : prenant en ce moment l'air de dignité du Chevalier Bayard , il dit au vaincu : *allez , votre vie est dans mes mains ; je vous la rends avec votre épée & je vous répète que vous n'êtes qu'un polisson.* Là-dessus nos braves se sont séparés , & sont retournés chacun chez eux.

Vous ne lirez certainement pas , sans en être touché , Monsieur , la lettre suivante que le nommé *Campion* sergent dans le régiment du Soissonois , vient d'écrire à une Dame qui le protege. Elle est datée de Nantes , du 18 août dernier.

M A D A M E ,

» Je viens d'être fait sergent , je vous en fais part ; j'espère n'en pas rester à ce grade , mais c'est par des services rendus à la patrie , que je desiré en avoir un plus élevé. »

» Voilà une petite action qui vient de m'arriver ; j'ai été bien incertain si je devois vous l'écrire , Madame : connoissant votre humanité , cela pourra vous toucher en voyant jusqu'où va la tendresse d'une mere pour ses enfans. »

» Un vendredi, 3 août, en passant sur un pont de Nantes, nommé le pont de la Magdeleine, pour retourner à mon quartier avec un sergent de mes camarades, je vois une multitude de peuple sur le pont, qui levoit les mains au ciel en criant au secours de la mere & de l'enfant qui se noyoient; mais tous ces cris n'avançoient à rien, & ne salvoient ni la mere qui étoit la victime de sa tendresse maternelle, ni le fils qui l'étoit de son imprudence. J'arrive, je vois les bras de la mere & du fils qui étoient hors de l'eau, & qui demandoient qu'on leur sauvât la vie. Je jette vite mon sabre & mon habit par terre (& comme je fais très-bien nager) en deux coups de l'eau je suis sur eux; les premiers bras que je rencontre ce sont ceux de la mere, je la saisis & la porte au bord de la riviere; la premiere chose que fait une personne à qui on a sauvé la vie est d'en jouir; mais il n'en est pas de même d'une mere qui a son fils en péril; sans penser au danger dont elle venoit d'être sauvée, elle se jette à mes genoux en me disant : Monsieur, vous m'avez sauvé la vie, sauvez aussi celle de mon fils, ou je vais me rejeter dans la riviere pour mourir avec lui. Je me suis remis à l'eau pour sauver l'enfant, c'étoit bien mon dessein; mais ayant nagé quelques brasses, je me suis apperçu que pendant que je salvois la mere, un bateau de pêcheurs s'étoit détaché, & avoit sauvé le fils. Je suis revenu au bord de l'eau, & j'ai été témoin du spectacle le plus attendrissant pour l'humanité; cette femme court à son enfant,

le
qu'
la
rec
tant
ren
time
ble,
con
la c
perç
avoie
sauve
sensib
bras,
alour
jusqu'
mere.
» V
l'enfant
chiffleu
passer
en sa
rant de
ne con
& sans
me lui.
» Je
bonne
en re
la Patrie
On a
s-sing
un ne
Tome

le prend dans ses bras & lui fait rendre l'eau qu'il avoit bu ; mais quand elle l'eut rendu à la vie , elle ne s'est plus occupée que de la reconnoissance due à ceux à qui elle la devoit ; tantôt elle couroit aux pêcheurs qui lui avoient rendu son fils , & les remercioit avec ces sentimens de cœur dont une mere seule est capable , puis revenoit à moi m^e témoigner sa reconnoissance de lui avoir sauvé la vie pour la conserver à son fils ; mais je me suis aperçu avec assez de plaisir que les pêcheurs avoient la préférence sur moi de lui avoir sauvé son enfant , & qu'elle étoit bien plus sensible au plaisir de tenir son fils dans ses bras , que de jouir de la vie : je n'en fus point jaloux ; au contraire , cela m'a fait connoître jusqu'où peut aller la tendresse d'une véritable mere. »

» Voilà , Madame , ce qui a été cause que l'enfant a tombé dans l'eau : sa mere est blanchisseuse , son fils étoit auprès d'elle ; il voit passer un bateau que l'eau entraînoit , il veut s'en saisir , il perd terre & s'en va au courant de l'eau ; la mere qui voit périr son fils ne connoît plus de danger , se jette après , & sans le sauver , a manqué de périr comme lui. »

» Je vous prie , Madame , de me continuer l'honneur de votre protection ; je tâcherai de m'en rendre digne en servant bien le Roi & la Patrie. »

On consulte les avocats pour un procès très-singulier. Il y a une trentaine d'années qu'un négociant voyant ses affaires dérangées

voulut passer pour mort , de peur d'être recherché par d'impitoyables créanciers. Il demande un corps au fossoyeur de la paroisse qui lui vend le plus frais & le dernier enterré. Ce cadavre ayant été introduit secrètement chez le négociant , celui-ci ferme bien sa porte , le met dans son lit , lui tire au visage deux coups de pistolet qui le défigurent , s'en va par les fenêtres qui étoient à rez de chaussée , & qui donnoient sur un jardin , & ses précautions étant prises d'avance , se rend à l'un de nos ports où il s'embarque pour les isles de l'Amérique. Cependant on avoit entendu chez lui les coups de pistolet ; on fait dans sa chambre une descente de justice , puis la famille vient à bout d'assoupir cette malheureuse affaire : le corps est enterré : on tire de l'inhumation un extrait en bonne forme. Il faut observer que notre homme n'avoit mis personne dans sa confiance , pas même sa femme. Celle-ci en conséquence a cru pouvoir se remarier très-légitimement : aussi a-t-elle convolé en secondes noces , & elle a de son second mari plusieurs enfans. Qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Le premier mari est revenu des isles très-riche ; il offre de payer tout ce qu'il doit , & de prouver que sa mort a été fictive. Enfin il réclame jusqu'à sa femme : celle-ci ne veut pas le reconnoître ; elle prétend que ceux qui sont morts sont morts , que sans cela on ne pourroit jamais compter sur rien , & que son premier mari est bien défunt dans toutes les regles. On assure que les avocats consultés ont conseillé à ce mort-vivant de ne pas

pour suivre cette affaire qui pourroit devenir très-périlleuse pour lui, si le ministère public qu'il a le plus offensé, se mettoit en tête de le faire punir.

VERS A MADEMOISELLE ***

Qui avoit prié l'auteur de lui expliquer les noms des Graces.

Euphrosine , Aglaé , Thalie,
Ce Trio de sœurs si vanté
Dans l'antique mythologie
N'étoit qu'un emblème inventé
Pour représenter la beauté
Naïve, piquante, accomplie
En qui se trouve réunie
Au teint brillant de la santé
La fleur d'une douce gaité
Et l'esprit qui la multiplie.
En vous voyant vous & vos sœurs
Briller semblables à des fleurs
Dont l'une est par l'autre embellie
L'auteur de cette allégorie
Croiroit à sa réalité.
Mais Dieux ! Thémire est si jolie !
Quel teint de fleurs, quelle gaité !
C'est la raison !... C'est la folie,
L'innocence... La volupté.
Orchomene, aimable cité
Du Céphise rive chérie,
Aux beaux jours de l'antiquité

Vos habitans eussent quitté
 De leur charmante idolatrie
 L'objet tant de fois regretté,
 Et Thémire seule eût été
 Euphrosine , Aglaé , Thalie.

*Par M. Berenger , Professeur d'éloquence à
 Orléans & de l'académie de Marseille.*

De Paris , le 19 Septembre 1781.

LES petites ordures dramatiques de M. de Sauvigny n'ont pas un grand succès , malgré tous les ornemens typographiques dont il les a enrichies : cela prouve qu'il ne suffit pas de peindre les mauvaises mœurs pour plaire , même aux esprits corrompus : il faut encore être gai , ou du moins plaisant , & notre cher censeur royal n'est ni l'un ni l'autre. Collé est le seul qui ait réussi dans ce genre : c'est le poète dramatique des grands seigneurs. Le second cahier du petit théâtre nouveau contient une aventure dialoguée , intitulée : *Le petit souper ou l'abbé qui veut parvenir*. Cet abbé harassé de bonnes fortunes , conduit chez Hébé & Zélie , un officier assez neuf dans le monde , & c'est le sujet de la gravure , avec cette épigraphe tirée de la piece même : *je creve de fatigue , & moi de ne rien faire*. A la suite de cette aventure peu piquante , est ce que l'auteur appelle un *monodrame*. On y raconte l'histoire d'une savante poitevine & d'un bel-esprit manceau. Il s'agit de montrer que l'homme ne peut jamais empêcher ce qu'une femme a dans

la tête ; la preuve en est dans les deux couplets suivans , coupés en dialogue :

Premier Couplet.

La savante avec étalage
Et le fameux lettré du Mans,
Dans une auberge de village,
Entrent tous deux en même-temps.
Je n'ai qu'une chambre , dit l'hôte.

(*L'acteur contrefaisant la Prude*)

Ah ! si donc !

(*Contrefaisant le Bel-Esprit.*)

Ce n'est pas ma faute,

LA PRUDE.

Elle est pour moi.

LE BEL-ESPRIT.

Non par ma foi !

LA PRUDE.

Je n'en démordrai point.

LE BEL-ESPRIT.

Ni moi non plus.

LA PRUDE.

Ni moi,

Je vous trouve plaisant !

LE BEL-ESPRIT.

Et moi , je vous admire ;

Je n'habiterai pas la chambre que voici ?

LA PRUDE.

Ce n'est pas ce que je veux dire :

Mais je veux y loger aussi.
Laissons-les, dit l'hôte à sa femme:
Monsieur est trop poli pour déloger Madame.

Deuxieme Couplet.

Dans la chambre à peine ils entrèrent,
Qu'il survint nouvel embarras:
L'hôte d'abord ils rappellerent
Pour mettre fin à leurs débats.
Je n'ai que ce lit là, dit l'hôte.

LA PRUDE.

Ah! si donc!

LE BEL-ESPRIT.

Ce n'est pas ma faute.

LA PRUDE.

Il est pour moi.

LE BEL-ESTRIT.

Non par ma foi!

LA PRUDE.

Je n'en démordrai point.

LE BEL-ESPRIT,

Ni moi non plus.

LA PRUDE.

Ni moi.

Je vous trouve plaisant!

LE BEL-ESPRIT.

Et moi, je vous admire.

Je ne coucherai pas dans le lit que voici;

Ce n'est pas ce que je veux dire ;

Mais je veux y coucher aussi.

Laissons-les, dit l'hôte à sa femme ;

Monsieur est trop poli pour l'ôter à Madame.

On dit que la plupart des airs de ces polissonneries dramatiques sont jolis & faciles à chanter. On a représenté ces petites pièces dans différentes sociétés de haut parage : quelques-unes s'en sont accommodées : d'autres ont montré plus de délicatesse & les ont absolument rejetées. La musique est de différens auteurs : celle du premier cahier est d'un M. Ginguéné, poète agréable dans le petit genre, picciniste déterminé, ex-Secrétaire de madame Necker, pour la partie des hôpitaux.

Pendant la détention de M. Linguet, un autre écrivain a entrepris la continuation de ses *Annales*. Il a déjà paru six à sept feuilles de cette continuation : je n'y ai point trouvé le ton effréné de Linguet ; mais il m'a semblé que les objets qu'a traités l'auteur étoient bien raisonnés, bien développés. Il parle dans le dernier cahier, des voyages de l'Empereur, de l'édit que ce prince vient de faire publier dans ses états en faveur des juifs, & du procès du petit Joseph, que l'abbé de l'Epée veut absolument faire comte de Solar. Il démontre très-bien l'absurdité du jugement prononcé dans cette affaire à la fin du mois de Juin dernier, au Châtelet de Paris. Cazeaux accusé d'avoir supprimé l'enfant, a été déchargé de l'accusation, & Joseph a été reconnu comte de Solar.

La demoiselle Solar , dont on ressuscite le frere par cette sentence , en a interjetté appel au Parlement il y a environ fix semaines.

Le duc de Chartres n'en démord point : malgré les clameurs publiques , malgré l'éloignement de l'opéra , malgré les nouveaux impôts , il paroît déterminé à faire bâtir dans son jardin. Les circonstances ne lui ont pas fait changer , mais seulement retrécir son plan. Il vient de faire enlever avant-hier les statues de toutes les allées. Cela s'appelle , ce me semble , donner congé définitif aux amateurs. Mais il y a encore quelques centaines de chaises , & tant qu'il en restera , il y aura des gens qui viendront s'y asseoir , tout en enrageant contre le propriétaire & contre la manie de bâtir qui s'est emparée de lui.

La foire St. Germain est prête à expirer. La redoute chinoise a été très-fréquentée , & l'entrepreneur a bien fait ses affaires. Il faut qu'il y ait pris goût : car il fait batir un autre Waux-hall aux boulevards, Waux-hall d'hiver à l'abri des injures du temps. On a accordé vingt-cinq jours de répit à l'architecte de l'opéra provisoire. L'édifice s'élève déjà plus haut que celui de l'opéra brûlé. Il sera prêt pour la Touffaint. La nouvelle salle des Italiens construite sur l'emplacement de l'hôtel de Choiseul est aussi fort avancée : mais les acteurs en sont mécontents ; ils la trouvent beaucoup trop petite , & en ont porté des plaintes fort vives à leurs seigneurs les gentils-hommes de la chambre. Pendant ce temps-là , l'architecte va toujours son train. Ce qu'il y a

de sûr , c'est que les rues qui entourent cette nouvelle salle sont bien étroites.

Les acteurs de la comédie françoise ne sont pas plus satisfaits de celle qu'on leur bâtit au fauxbourg St. Germain. Les loges où ils doivent s'habiller , sont éloignées du théâtre & fort incommodés : en revanche , le foyer est d'une magnificence extraordinaire. Le bâtiment , à l'extérieur , a l'air d'un énorme colombier. On y jouera à Pâques au plus tard.

On m'envoie , Monsieur , le *Prospectus* suivant pour vous le communiquer. J'y laisse en blanc une quarantaine de noms que les éditeurs vous feront connoître , si vous le desirez : le métier de délateur n'est pas le mien.

» On mettra incessamment sous presse à
 » Hambourg , un nouvel ouvrage , intitulé :
 » *Mémoire en forme de requête , adressé à S. M.*
 » *le Roi de France , au Parlement , aux Ministres ,*
 » *au Lieutenant criminel & au Lieutenant gé-*
 » *ral de Police de la ville de Paris , portant accu-*
 » *sations juridiques contre les SS. des cri-*
 » *mes à eux imputés dans l'ouvrage intitulé : Des*
 » *Joueurs & M. du Saulx ; & d'une infinité*
 » *d'autres dont on n'a pu y faire mention , avec*
 » *les pieces justificatives , comme lettres & billets*
 » *écrits par eux ou à eux adressés , attestations ,*
 » *certificats , notices données à leur sujet , ajourne-*
 » *mens , décrets & sentences déjà rendues contre*
 » *eux , &c. copiés sur les originaux ; extraits des*
 » *portefeuilles de gens dignes de foi , des archi-*
 » *ves , protocoles & registres publics , dans tous les*
 » *lieux où se sont commis les délits : le tout léga-*
 » *lisé , recueilli , rédigé & mis en ordre , pour ser-*

» vir à l'instruction de leur procès ; par un juris-
 » consulte désintéressé , équitable & instruit. On
 » assure que ce mémoire est fait avec soin ,
 » de main de maître , & tout-à-fait propre à
 » produire les effets qu'on s'en promet pour
 » l'expulsion de ce tas de filoux qui inon-
 » dent la capitale de la France , & qui la
 » ruinent. »

Dans le grand nombre des brochures qu'on a vu naître & périr en un clin-d'œil sur l'administration de l'ex-directeur général des finances , il s'en est fait une qui me semble assez originalement absurde pour s'attirer un regard de l'observateur qui auroit quelque raison de rechercher jusqu'à quel point il est aisé d'être auteur , quel abus la sottise fait de la presse & comment on a le petit & honteux secret de vendre quelques feuilles pour un seul titre. La brochure est intitulée : *Dialogue sur les Opérations de M. Necker*. Les personnages sont un jeune Provincial , son Oncle , sa Cousine (l'ingénieuse famille !) & un Philosophe , car il faut par-tout de ces derniers. Je n'en ferai point d'extrait ; comment faire un extrait de rien ? j'ai néanmoins vu de bonnes gens s'y tromper & croire acheter quelque chose. Le sérieux incroyable du barbouilleur de papier est peut-être ce qu'on trouvera de plus plaisant sur cette matière qui a donné lieu à autant de mauvais sarcasmes que d'insipides louanges. Ici ce sont les *Fournisseurs* , ouvriers , marchands , qui maudissent M. Necker , pour leur avoir coupé les ongles , les griffes , les ailes , &c. là ce sont les plaintes de leurs fils comtes ,

chevaliers , marquis , &c. ; après viennent les médecins , les chirurgiens , les apothicaires , qui se désolent de ce que M. Necker leur a coupé l'herbe sous les pieds , les a mis à la besace , leur a tourdu le cou (pour ensuite les réduire au pain & à l'eau) &c. & toutes ces plaintes aussi intéressantes par le fait , qu'elles sont nobles dans leur style , ont pour principe cet excellent raisonnement-ci : Il a épuré les mœurs , il a diminué le luxe ; or le luxe & les mœurs dépravées causent tel nombre déterminé de maladies : Donc :

LE CHIRURGIEN.

Nous n'aurons plus de cautere à soigner.

L'APOTHICAIRE.

Nous n'aurons plus de clystere à donner.

LE CHIRURGIEN.

Adieu bassins , adieu palettes ;

Adieu bistouris & lancettes.

L'APOTHICAIRE.

Adieu seringue à bec pointu ;

Adieu matras à large cu,...

Puis vient un *chorus* plus impertinent encore. Une conséquence à laquelle on n'a garde de s'attendre , c'est que *la philosophie née en cet heureux siècle est seule la cause des grandes choses qu'a fait M. Necker , qui n'a pu que lui prêter son nom.* Cette dernière these est soutenue par l'académicien , & tout finit par la petite

coufine qui vient à condition qu'on ne parle plus latin , avertir que la soupe est servie pour la seconde fois. Voilà qui dégoûteroit presque d'être un grand homme ; quant à l'honneur si douteux d'être philosophe , les gens sensés ont bien d'autres motifs de ne pas s'en soucier.

Un ami de M. Dorat , a affayé de venger les mânes de ce poète aimable dont la critique a trop rabaisé les talens. Dans l'éloge qui vient d'être publié , il est peut-être élevé au-dessus de la place que l'impartialité lui fixe. On a joint à cette brochure un dialogue entre Gilbert & une furie. L'auteur y fait fouetter ce malheureux Gilbert par Tisiphone & le laisse entrer à la fin dans le Temple du goût , pour y servir de pupitre à l'*Encyclopédie*. Vient ensuite un Drame , dont la mort des six grands hommes que la république des lettres perdit presque à la fois en 1778 , a fourni le sujet. Il a pour titre : *La Vengeance de Pluton* , ou *suite des Muses Rivaies* , en un acte , en vers & en prose.

C O U P L E T S ;

A l'occasion du mariage de M. le Comte de Starremberg avec Mlle la Duchesse d'Artemberg.

Air : Du Vaudeville de la Rosiere de Salency.

L'amour suivi des ris , des jeux ,
Prend son effor loin de Cythere ;
Il vole en ces aimables lieux ,
Voit d'Artemberg , la croit sa mere

Il jure à ses pieds, sur ses traits;
Qu'il ne la quittera jamais.

Starhemberg est à ses genoux,
Et lui fait la même promesse,
L'Amour, loin d'en être jaloux,
Unit leurs mains avec tendresse:
Le Dieu d'Hymen serre les nœuds
Qui vont rendre ce couple heureux.

En faveur de ces nœuds si beaux
L'Amour court embrasser son frere;
Joignons, lui dit-il, nos flambeaux,
Et faisons une paix sincere:
Je veux que ces époux charmans
Ne cessent jamais d'être amans.

L'Hymen souscrit à ce traité,
Que tout l'Olympe ratifie;
Le couple heureux est enchanté,
Et chacun a l'ame ravie:
On voit triompher en ce jour,
La Beauté, l'Hymen & l'Amour.

Ce n'est tout d'être un grand Seigneur;
Ce n'est tout d'être une Duchesse;
C'est trop peu pour notre bonheur,
Que les honneurs & la richesse:
Tous ces faux biens trompent nos vœux,
C'est par le cœur qu'on est heureux.

Pour faire la félicité,
De ces amans, charmans, aimables,
L'Amour, l'Hymen, la Volupté,
Leur forment des chaînes durables:

Richesse, honneurs, gloire & plaisirs
 Tout comble aujourd'hui leurs desirs.

A M. le Comte de Starhemberg.

Comte ! recevez ces couplets.
 Si de les chanter vous amuse,
 Songez que quand je les ai faits,
 Le sentiment seul fut ma Muse :
 Jugez des vers & de l'Auteur,
 Non par l'esprit, mais par le cœur.

De Versailles, le 21 Septembre 1781.

M. Necker a mis les *Comptes rendus* à la mode. Le mémoire de M. de Ste. Foy paroît enfin. Ce n'est effectivement qu'un compte qu'il rend au Comte d'Artois de sa manutention depuis qu'il est à son service, ainsi que de l'état des finances de ce Prince. Il y réfute victorieusement les imputations qui lui sont faites par le Bel, article par article & à un seul près sur lequel il y a quelques nuances, il semble clair que les imputations sont atroces. On ne doute plus actuellement de l'issue de cette affaire en faveur de M. de Ste. Foy; la permission que M. le Comte d'Artois a donnée à M. de Ste. Foy de mettre ainsi toutes ses affaires au jour, annonce un reste de protection bien suffisant pour faire quelque impression sur ses juges : la fortune de l'accusé & son innocence sans doute feront le reste : il a un frere au nombre de nos Seigneurs, il saura aisément comment cela se pratique

& usera de la bonne recette pour écraser ses ennemis.

Je viens de lire avec le déchirement de cœur que tout François auroit éprouvé à ma place , une lettre particuliere écrite à bord de l'escadre du Comte de Grasse : — « La haine pres-
 » que générale sur nos bords contre notre
 » commandant, y est-il dit, doit être regar-
 » dée comme la seule cause du mauvais suc-
 » cès de cette campagne ; nous avons pu
 » prendre & brûler nos ennemis , jamais le
 » chef n'a été obéi.... l'imprudence a été pouf-
 » sée au point qu'un capitaine a dit tout haut :
 » *Il faut faire éprouver à cet homme-là, toute la*
 » *rage, tout le désespoir d'un général, lorsqu'il n'est*
 » *pas secondé.* M. de Bougainville a été mis
 » aux arrêts pour deux jours. On a voulu
 » lui rendre la liberté, il l'a refusée par ani-
 » mosité, afin d'être dispensé de commander
 » son vaisseau & sa division.... »

Le Roi a témoigné son mécontentement de la maniere la plus visible, lorsqu'on a fait dans le conseil d'Etat, la lecture du journal de M. de Guichen. S. M. se levoit & se promenoit avec l'air de la plus vive impatience. Enfin elle dit : « le Comte de Guichen au-
 » roit dû quitter les Espagnols & agir pour
 » son compte, j'eusse approuvé sa conduite. »
 On lut dans le même conseil le nouveau ré-
 glement de marine de l'Impératrice de Russie
 & l'on y reconnut le véritable esprit qui a
 déterminé la neutralité armée, que l'on nom-
 me actuellement ici la *neutralité russe* : un Mi-
 nistre dit à cette occasion : « Nous savons

» maintenant à quoi nous en tenir ; il est
 » heureux que les femmes ne puissent pas te-
 » nir long-temps leur secret. »

M. Necker alla ces jours-ci voir le fallon du Louvre. Dès qu'on l'aperçut, les tableaux furent oubliés, tous les visages se tournèrent de son côté : après un moment d'un respectueux silence, l'enthousiasme éclata : on entendit une voix, *voici le restaurateur des finances, vive M. Necker.* Les claquemens des mains, les acclamations le forcèrent de se retirer. Deux mille cinq cens personnes l'accompagnerent jusqu'à son carrosse : huit jours auparavant, tous nos Ministres vinrent ensemble au fallon, & n'eurent seulement pas les honneurs des coups de chapeau.

Nos gens de Cour s'occupent beaucoup d'une aventure assez plaisante, la fable du jour. Un jeune abbé de qualité s'étoit insinué dans les bonnes grâces d'une de nos jolies femmes à tabouret, l'intrigue n'ayant pas été cachée avec assez de soin, on a fait des couplets, où le mari est ridiculisé. Le petit roué d'abbé les a portés au pauvre époux, comme une nouveauté piquante ; & sous le prétexte de n'en pouvoir trouver l'air, il les lui a fait chanter à lui-même. Nos belles Dames racontent cette espièglerie avec complaisance & prennent l'abbé sous leur protection. Il en est digne & fera sûrement son chemin. On le verra Prince de l'église comme tant d'autres qui le sont devenus par la grace de Dieu & de quelque séduisante créature.

De Paris, le 26 Septembre 1781.

LES *Offervazioni critiche intorno la moderna lingua latina*, del Signor Paolo Zambaldi (Venise, 1740 in-8vo.) n'ont laissé à aucun de leurs lecteurs l'audace d'écrire deux phrases en latin moderne. M. d'Alembert & tous les gens sensés n'ont cessé de crier à l'impertinence, lorsqu'il s'est agi de prose & sur-tout de vers faits de nos jours en ce soi-disant latin. Il est clair comme le jour que la langue des Romains seroit pis que de l'Arabe pour un Romain refuscité qui entendroit un de nos latinistes. Les acceptions usuelles, les allusions locales, les conventions traditionnelles ne sont plus pour nous, & c'est toujours d'excellent latin que nos pédans croient composer. M. d'Alembert, qui a écrit si fortement contre cette manie, a néanmoins envoyé au Roi de Prusse un poëme latin sur la mort de l'Impératrice-Reine, fait par M. Luce. S. M. Prussienne a fait passer une gratification à l'auteur pour l'encourager. Il est toujours louable de se rendre l'organe de la bienfaisance, mais peut-être le philosophe plus conséquent à ses propres idées auroit-il sollicité la même gratification pour le Sr. Luce à condition qu'il écrivît en françois, ce qui seroit tout simple à un françois, & qu'il n'épuisât plus son génie en pure perte à contrefaire de l'Horace ou du Virgile que très-certainement Horace & Virgile n'entendroient pas mieux que Quintilien n'entendrait nos professeurs, ou qu'il ne parleroit bien françois en

sachant le dictionnaire de l'académie. Nous rions au nez de Quintilien s'il nous disoit : *le pont nouveau pour le pont-neuf — homme galant , pour galant homme — une malheureuse , pour une infortunée — des souliers trop équitables , pour trop justes — il voit une fille , pour il apperçoit une Demoiselle — je lui fis cela , pour je l'exécutai pour elle , &c. ;* mais nous écoutons le plus gravement du monde une harangue prétendue latine parce que nous & l'orateur nous sommes dans une trop crasse ignorance pour pouvoir soupçonner les impertinences inévitables dont elle fourmille. Que sera-ce d'un poëme !

On a imprimé avec assez de luxe typographique un nombre infini de brochures sur le luxe ; les chaires ont de tout temps retenti de pieuses diatribes contre celui des femmes, & de ceux que les Anglois appellent des *Beaux*. Des *Dissertations œconomico-morale-seporifico-politiques* qui nous ont tant fait bâiller, n'ont pas mieux remédié à ce mal épidémique que tant de capucinades qui du moins ont fait rire. L'un d'entre les seuls auteurs, les seuls prédicateurs qui pourroient se flatter de produire quelque bon effet à cet égard, vient de donner à un très-grand auditoire un petit sermon de trois minutes qui ne manquera point de faire des conversions. S'il faut classer les productions du bon esprit, celles du génie supérieur, non d'après leur volume ou leur titre, mais d'après leur but, leurs moyens, leur efficace, je ne préférerai aucun ouvrage littéraire à la lettre toute simple que S. A. R. le

Grand-Duc de Toscane a adressée à la noblesse de ses Etats. Leurs Alteesses Royales y déclarent qu'Elles estimeront, honoreront, distingueront, placeront, avanceront les hommes & les femmes de leurs Etats, selon que leur parure, celle de leurs familles, moins dispendieuse & plus modeste, annoncera plus de sagesse, de solidité d'esprit, d'économie. Qu'on ne fasse plus une injure du nom de *folliculaire* : voilà une petite feuille qui opérera un grand bien, ce que n'a pu faire le volumineux bavardage de tant d'écrivains. On ne voit en cette lettre ni jussion ni prohibition. La raison ménage si bien le pouvoir ! ici le moraliste ne veut rien devoir au maître. Ecrite en langue étrangère & pour des étrangers, cette lettre infiniment meilleure qu'un ordre absolu dans sa sphere, répandue, traduite, recherchée parmi nous, n'y a qu'une valeur purement littéraire, car ce n'est pas le bon qu'on imite ici ; c'est enfin exactement comme si quelqu'un de nos philosophes l'avoit composée, ou plutôt c'est comme un mandement ou une instruction pastorale d'Archevêque. On en jase, on l'a lue, on va son train. L'un y applaudit en faisant de nouvelles dettes pour avoir de plus beaux diamans à donner à une fille, l'autre crie : *Et les fabriques, les artistes, la circulation, &c.* Celui-là se croit un penseur. — O ciel ! du noir ! du linge uni ! cela aura toute la gaieté d'un éternel enterrement, disent nos divines : *Fi, la noblesse ainsi fagottée ! Et comment ira le peuple ? Des sacs, le sarrau ou tout nud ? &c.*

La difette de livres nouveaux propres à vous instruire ou à vous amuser , (celui-ci vaut bien l'autre) vous donneroit-elle quelque velléité de lire un ouvrage qui sort de la presse ? le papier , l'encre , les caracteres sont peut-être tout neufs ; quant au sujet , vous en jugerez fans doute sur oui-dire , ce n'est rien moins qu'une nouveauté ; auffi n'est-ce point un colifichet , ni un conte philosophique. C'est un *Essai sur l'Apocalypse*. Vous voyez qu'il y avoit matiere à s'essayer. Ce n'est vraisemblablement qu'une premiere tentative de l'auteur , car il ne passe pas deux volumes *in-12*. On y annonce une *explication littérale & historique* de la révélation de l'apôtre *St. Jean* , avec des remarques nécessaires sur le système (très-utile tout au moins) de M. Pastorini. Le Ministre Jurieu qui voyoit tout dans l'*Apocalypse* , n'y voyoit pourtant pas les belles cornes que lui faisoient porter sa chaste épouse & Bayle qui philosophoit si bien avec elle à l'âge de 27 ans , ce qui se fut enfin & excita Jurieu à le traiter d'impie , de déiste , d'athée. Je reviens à l'*Apocalypse*. J'ignore ce qu'y aura vu & ce qu'aura manqué d'y voir notre nouvel *explicateur* ; je vous laisse l'honneur d'en juger. Mais je crains fort que son ouvrage ne soit pas aussi piquant , quoique tout au moins aussi sérieux , que deux volumes *in-folio* , imprimés à Paris en 1541 , intitulés : *Les catholiques œuvres & actes des Apôtres , rédigés en écrit par St. Luc Evangéliste & historiographe.... Avec plusieurs histoires en icelui insérées des gestes des Césars , &c. Toutes les démonstrances des figures de l'Apocalypse vues par*

St. Jean Zébédée en l'isle de Pathmos. . . . Le tout vu , augmenté , expliqué , corrigé bien & dé-
cemment selon la plus vraie vérité & joué par per-
sonnages à Paris en l'hôtel de Flandres , l'an de
grace & de lumiere. . . . La lumiere a cependant
fait de grands progrès , dit-on , depuis cette
époque. — Je n'assurerais pas qu'on puisse en
dire autant de la grace.

L'événement qu'on mande de Versailles , sera
compté certainement au nombre des plus sin-
guliers effets de la foudre. Un homme de la
cour vient de mourir d'une maladie de lan-
gueur qui n'a jamais été bien connue. La fa-
mille s'est déterminée à le faire ouvrir. Tan-
dis que les chirurgiens opéroient sur le cadavre
près d'une fenêtre , & au moment qu'ils ve-
noient de faire les premières incisions , le ton-
nerre tombe & enflamme les vapeurs qui en
sortoient : les opérateurs avoient à peine en-
tendu le coup ; la frayeur les saisit ; ils tom-
bent à la renverse & ne recouvrent l'usage
de leurs sens que pour éprouver de nouvelles
impressions de terreur , causées par des ré-
flexions peu philosophiques sans doute , mais
qui , dans un autre siècle , eussent donné à
cette aventure toute naturelle , une impor-
tance qu'elle n'a pas eu cette fois.

M. de S. Julien , fils du fameux receveur gé-
néral du clergé , vient de mourir à l'âge de
trente ans , universellement regretté. Il a pres-
senti l'effet d'une saignée qui a précédé sa der-
nière heure : *Assassinez-moi donc , puisque vous le*
voulez , a-t-il dit en tendant le bras. Le fameux
Bouvard étoit son médecin.

Nous sommes dans le temps des conversions : voilà la grande , la belle , la majestueuse Mlle Heinel , qui , à l'exemple de Mlle Luzzi , s'est jettée dans un couvent. Les gens pieux y voient la main de Dieu ; les roués de nos foyers , donnent pour motif à ce parti violent , la persécution que le *diou de la danse* , a suscitée à cette nymphe. Le grand Westris s'est trouvé vivement offensé de ce que pendant ses huit mois d'absence , cette chaste concubine se soit accommodée du jeune & joli Gardel , qu'elle ait permis qu'il le doublât & qu'il fit des répétitions avec son amie , comme si l'on pouvoit ignorer qu'à l'opéra , on ne fait autre chose que des répétitions & des infidélités.

Rien de nouveau à aucun de nos spectacles. On travaille avec une activité surprenante à la salle en bois destinée à l'opéra , & elle sera prête pour le douze octobre prochain. Il y a beaucoup de prétention & peu de goût à la façade. La première pièce que l'on doit donner pour l'ouverture de cette salle , est l'*Adele de Ponthieu* de M. de St. Marc , remise en musique par Piccini.

On abat les petits arbres du Palais royal qui sera absolument nud à la fin de la semaine. Avant le premier octobre , on doit abattre aussi tous les treillages & les escaliers qui sont à l'entour du jardin. Enfin l'on fermera toutes les portes publiques & particulières.

LES ADIEUX DE L'ARBRE DE CRACOVIE.

Adieu, Nouvellistes fameux,
 Qui la canne en main sur la terre
 Traciez près de mon tronc poudreux
 La Manche, ou les Etats perdus pour l'Angleterre;
 Qui sans sortir du beau jardin
 Où depuis cent ans je végete,
 En lorgnant Life & sa soubrette
 Dans l'Inde battiez l'Africain,
 Et sur le Pô, l'Américain;
 Qui braviez les frimats, les Patagons & l'onde,
 Et les orages destructeurs,
 Et sédentaires voyageurs
 Avec Cook hardiment faïsiez le tour du monde.
 Adieu, cercles délicieux,
 Brillantes Nymphes de ces lieux,
 En robes courtes, polonoïses,
 En robes trainantes, angloïses,
 Qui tous les soirs en tapinois,
 Riant, jasant près de mon bois,
 La chevelure élégamment tressée,
 En lacs pendante ou retrouffée,
 Et dans l'ombre, au hafard, lançant des traits vain-
 queurs,
 En savourant la glace enflammiez tous les cœurs.
 Adieu fils de Mars en lévites,
 En triples colets si charmans,
 Grands cœurs sous le froc des hermites;
 Adieu, Robins en catogans!
 Adieu, pedans, bazoche, huisfiers à sombres mines,
 En fracs-puce, poudrés, musqués
 Fiérement armés de badines!
 Adieu filoux si bien masqués,

En prunes de Monsieur, en cheveux de la Reine
 Adieu, troupe gaillarde aux charmes demi-nuds !
 Marchandes étalant au palais de Vénus,
 Le soir sous mon couvert contant mainte fredaine
 Ou bien courant la prétontaine.

Ah ! reçois mes tendres adieux :

O ma fille ! ô Crofnier (*) toi qui fais tant de choses,
 Qui de ton siege as vu tant de métamorphoses,
 Tant oui de propos joyeux.

Adieu, bon Jofferan, (**) mon voisin riche & triste
 Pauvre Anbertot ! (***) quels seront tes destins ?
 Brillant Caveau, si tu t'éteins

Je plains l'essaim d'auteurs qui par toi seul existe.

Adieu, Goudard, aux gracieux concerts,

Adieu François, Anglois, Chinois, tout l'univers !

Vous frémissez, d'effroi mon sort vous glace ;

Un arbre décrépît vous fait verser des pleurs :

Rassurez-vous, sensibles cœurs ;

Bientôt un plan nouveau, plus brillant, me rem-
 place :

Or écoutez mon oracle divin :

Vous voyez ces débris & ce terrain sauvage ;

C'est-là qu'en colonnade un magnifique ouvrage

Formera le contour d'un superbe jardin ;

J'y vois mon successeur couvrir de son feuillage,

Ainsi que moi, le fou, le sage,

L'homme ignorant, l'homme lettré,

Le fat, & le héros de la terre adoré.

Vous y verrez vos Elégantes,

Turques, sultanes ravissantes,

(*) Marchande.

(**) Maître du café de Foi.

(***) Limonadier du café de Conti.

Un long voile attaché sur leurs brillans cheveux,
 Les bijoux rehaussant leurs vêtemens pompeux,
 Dans ces nouveaux atours si belles, si touchantes;

Je ne répondrais pas qu'un jour,
 Dans un ravissement, dans un transport d'amour,
 Oui, qu'un beau jour, ne les vissiez Indiennes,
 Se brunissant le teint à qui mieux:

Payennes ! non, toujours chrétiennes,
 Séchant les pleurs des malheureux.

Du grand Jeannot & des Redoutes

Vous les voyez raffoller toutes;

Vous les verrez, lassés des jeux.

Fuyant les amours & les fêtes

Se renfermer dans de sombres retraites;

Puis des vapeurs, car il en faut,

Femme à vapeurs est la perle des femmes;

Ah ! ciel ! si l'amour du Très-haut

D'un feu brûlant vient embrâser leurs ames,

Qu'il fera beau les voir, gentilles sœurs du pot,

Jetter au feu toute la kirielle

Des colifichets, des pompons,

Sacrifiant... tout hormis leurs bonbons,

Dans leurs élans prendre Agnès pour modele;

Gorge couverte & repoussant un lin

Du plus beau blanc, bien empesté, bien fin,

En croix d'or, faisant des conquêtes

Sans hérissans, sans casque, sans aigrettes;

Les reliques au bras remplaçant les rubis,

Et cachant leurs attraits sous de grossiers habits,

Pour tout dire en un mot, des Anges,

Des Chérubines, des Archanges !

Heureux François, que vous serez contents !

Dans nos mœurs, direz-vous, quel changemens

étranges !

Ne me croyez-vous pas ? vivez encor cent ans.

Tome XII.

D

De Versailles, le 30 Septembre 1781.

IL est arrivé une fâcheuse affaire à Versailles pendant que le Roi étoit à Compiègne. Des cochers, palefreniers, & valets de chenil se sont donnés des airs de braconniers & ont tué le plus qu'ils ont pu. Le fort du massacre étoit positivement dans les cantons réservés pour la petite chasse particulière du Roi. Les gardes survenus ont voulu les empêcher de continuer, mais ces forcenés n'en ont tenu compte & les ont maltraités : M. le Roi, un des inspecteurs, arrivé avec d'autres gardes, a été si rudement molesté, ainsi que ses gens, qu'il y en a déjà un de mort, & que l'inspecteur lui-même est à toute extrémité. Les coupables sont arrêtés. Leur procès s'instruit prévôtalement, & en conséquence lestement; il y va de la roue.

Le juif Cerf Beer, munitionnaire pour les fourrages, a une assez mauvaise affaire sur les bras. Il est accusé d'avoir eu deux mesures, une forte pour les livraisons que lui faisoient ses traitans & une plus foible pour les fournitures aux troupes du Roi. Son commis est arrêté. Le Parlement a pris fait & cause. On n'est guere pendu lorsqu'on a deux ou trois millions, lorsqu'on traite splendidement des Maréchaux de France, & que quoique Israélite, on est admis aux soupers fins avec les maîtresses des premiers commis; notre juif pénétré de ces grands principes de jurisprudence criminelle, les fait valoir de son mieux

auprès de ses protecteurs. On a déjà mandé au premier président d'envoyer les pièces en Cour. Il n'en a rien fait ; il prétend que c'est une affaire de grande police & que le procès doit se juger sur les lieux. Dans combien de petites maisons va-t-on faire le sien ! Les Paris sont ouverts pour le juif.

Les Espagnols font les enfans , ou leurs saints & leurs saintes sont d'une humilité chrétienne bien édifiante. Afin qu'il soit dit qu'ils ont réalisé quelques tentatives contre l'ennemi commun , on est obligé de leur envoyer des vaisseaux qui les aideront à pousser les verroux du détroit de Gibraltar , de peur que l'amiral Darby n'en force les portes. M. de Beauflet commandera cette escadre. Toute la flotte de Brest la conduira. M. de Vaudreuil avec ses vaisseaux & neuf mille hommes , se rendra aux isles du Vent pour les protéger & remplir les vuides que l'enlèvement de M. de Grasse a laissés dans les différentes garnisons , & lorsque les Espagnols auront prouvé ce qu'ils peuvent , ils ont promis de ramener nos vaisseaux à Brest. Ainsi autre promenade sur l'eau pour le printemps prochain. En prononçant à l'angloise au-lieu de ces *forces navales*, un mauvais plaisant dit ces *farces navales*.

De Paris, le 3 Octobre 1781.

L'ART de la gravure , perfectionné & employé à rendre plus sensibles (selon le précepte d'Horace : *Segnius irritant animos, &c.*) les faits ou les vérités qui intéressent ; cet art

doit être regardé comme tenant intimement aux lettres, à la philosophie bien entendue. C'est sous ce point de vue que nous considérerons ici les *Figures à l'histoire de France*, ouvrage digne d'éloge tant pour les estampes, leur exécution, que pour le choix & l'ordre des traits qui y sont consignés. Vous ne vous attendez ni à une description ni à des extraits; je dis *extraits*, car le texte de l'histoire mis au bas des estampes rend cette collection susceptible d'extraits. Je dois être pour vous, Monsieur, en littérature, ce voyageur qui dit en deux mots ce qui le frappe le plus & qui n'a jamais ni le temps, ni le talent, ni l'envie de faire de ces gros mémoires où rien n'est omis, où l'on ne vous fait grace de rien. Dans le premier cahier de la troisième race (*septième livraison*) on ne peut voir sans quelque pitié pour des temps dont cependant quelques fâcheux affecteront encore de regretter les mœurs, le Roi Robert, le prince le plus pieux de son siècle, quoiqu'il ait été excommunié, & le plus savant d'alors, ce qui n'est pas dire grand'chose, fonder, doter, orner force églises, composer des hymnes à l'honneur des saints, chanter au lutrin mieux qu'un de nos magisters de village, mais en chappe, la couronne en tête & le sceptre à la main, ce qui étoit extrêmement beau & sur-tout fort utile à son peuple; nourrir journellement quatre cens pauvres dans son palais; se faire suivre par-tout d'une foule de malades, galeux, teigneux, couverts d'ulceres, ce qui ne laissoit pas d'être un fort agréable cortège; tou-

cher leurs plaies , peut-être par amour pour la propriété , & les guérir , comme on fait , quand le bon Dieu vouloit , d'où vient incontestablement à nos Rois le don de guérir les écrouelles. La cour de Robert n'étoit pas si brillante , il n'avoit pas d'aussi doux passe-temps , & sans doute ces dons miraculeux étoient suspendus en lui durant l'excommunication , car alors tout son peuple le fuyoit comme un pestiféré ; trois ou quatre intrépides domestiques qui tinrent bon (n'allez pas les accuser de philosophie) faisoient passer par le feu tous les plats qu'il avoit touchés : il est vrai que son cas étoit épouvantable , & j'admire qu'il ait trouvé un valet-de-chambre , c'étoit sûrement quelqu'esprit fort , quelqu'encyclopédiste de ce temps-là. Berthe étoit un peu parente du Roi. Il n'en étoit que plus certain qu'elle étoit d'assez bonne maison pour lui. Comme elle n'avoit pas eu besoin de bulle pour être aimable , Robert crut n'avoir pas besoin de dispense pour l'épouser ; or , ils aimoient mieux tous les deux coucher ensemble mariés que non mariés , fantaisie en apparence assez excusable. Mais le Pape avoit sur le cœur l'emprisonnement d'un Archevêque séditieux que tout autre que le plus savant Roi d'alors eût fait pendre sans en écrire à Rome , & *c'est pourquoi Robert & Berthe furent dé mariés* , afin que leur union ne fût qu'un *concubinage* , & ce Roi fut si bien excommunié que son attouchement auroit donné aux gens en santé dix fois plus d'ulceres qu'il n'en a jamais guéri de sa vie. — Il faut avouer , dût-on en gémir

avec quelques bourrus, que les temps, les mœurs, les cours, les rois, les peuples sont bien changés.

Je vous ai déjà dit deux mots de certain plaisant qui a imaginé de changer en blanc le noir des deuils, de sa Reine Blanche, de ses prêtres dont le vêtement blanc annonçoit si bien la pureté de l'ame, du deuil des Chinois qui se porte en blanc, ce qui, vous en conviendrez, est une raison péremptoire pour leurs antipodes, car enfin il faut quelquefois prendre le bon de ses voisins ; des petites matresses de Sparte qui portoient le deuil en blanc, & qui, bien que cet auteur l'ait tû, portoient des jupons fendus & entr'ouverts jusqu'à mi-cuisse, ce qu'il auroit dû aussi proposer d'imiter, &c. — Voici, Monsieur, un autre plaisant qui s'égaie sur le deuil, matiere, il est vrai, assez burlesque. Il commence par ajouter aux citations & autorités du premier, l'ange *blanc comme neige* dont parle St. Mathieu, nos tentures en blanc pour les filles ou garçons morts vierges ou à-peu-près ; puis il se retourne brusquement pour lui donner des narfades. Il dit que les curés qui sont en habits blancs ne réjouissent pas plus que d'autres les malades à qui ils administrent l'extrême-onction, & n'en sont pas plus plaisans dans des funérailles ; que les farfadets, les revenans sont presque tous blancs ; c'est toujours un grand drap blanc, traînant, selon les témoins oculaires : que les mots *sépulchres blanchis* sont pris en mauvaise part, soit qu'ils portent sur l'ame ou sur les visages recrépis de nos beaux

tes douairieres ; que *cheveux blancs*, *barbe blanche* ne sont que de funeste augure, &c. De tout cela que conclut-il ? ni noir ni blanc. Il tient pour le *bleu* ; peut-être a-t-il une partie considérable d'indigo dont il voudroit se défaire. Le bleu ne brûle pas les étoffes ; raison d'économie que le blanc avoit aussi pour lui. Mais le bleu a été autrefois chez nous la couleur des tapis funebres. Si vous en doutiez, vous pourriez vous amuser à lire des *Progymnasmata* de *Spisame* de 1558, car nos champions du blanc & du bleu sont gens à bien s'escrimer d'armes rouilleuses. Celui-ci promet, en riant, un *Traité* sur la préférence due au bleu, ouvrage qui vaudra seul toute la *Bibliothèque bleue*. On n'en imprimera que deux exemplaires sur vélin. On dit qu'il se flatte de faire tomber un peu la vogue de la couleur si décemment nommée aujourd'hui par nos jolies femmes, *merde d'oie*. Mais je crois que c'est pure présomption d'auteur, car le *décent* tient long-temps chez nous. Si le bleu réussit pour les enterremens, je prévois d'avance que les relieurs de nos philosophes à la mode n'emploieront guere que de la couleur bleue ; car ce sont d'infatigables enterreurs.

L'abbé Sabatier de Castres jette feu & flamme parce que de charitables éditeurs de Hollande viennent de mettre au jour une *Correspondance littéraire* ou des *Lettres critiques* sous son nom, pour servir de supplément à ses *Trois siècles* (dont un railleur a dit : *propos de tête chaude : les trois siècles ne dureront pas six mois.*) Je n'ai encore rien lu de ces lettres de Hollande. Mon-

ſieur l'Abbé ſe plaint ſans doute de ce qu'on a eu le front de lui prêter quelques platitudes, & en homme qui ſent ſon opulence, il n'a pas tort de ſe piquer d'honneur & de trouver mauvais qu'on lui prête.

Nous ſommes inondés de brochures ſur les morceaux expoſés au ſallon du Louvre par nos artiſtes. Dans ce déluge de ſottifes, quelques gouttes de bon ſens ſont très-difficiles à ſéparer; il faudroit une chymie plus parfaite que la mienne. Je vous ai déjà fait part, fort à la hâte, de la première impreſſion que m'ont fait quelques ouvrages ſur leſquels je n'avois encore pu jeter qu'un coup-d'œil extrêmement rapide. Ici mon opinion ſ'étaiera du jugement des autres & de mes réflexions ſur le tout.

Quant aux ſculpteurs — Voltaire, de Houdon, a les mains & la tête fort belles; c'eſt dire qu'elles ſont bien peur. Mais il eſt preſque vêtu à la Romaine; vous crierez à la bizarre idée; point du tout. Un François en robe conſulaire, ayant une bandelette dans ſes cheveux, eſt ici auſſi reſſemblant à lui-même qu'un *Brutus* en chenille, en *catogan*, qu'un *Cicéron* en rabat, qu'une *Agripine* en *caraco* garni, en *pouf*. Le nom écrit au bas prévient obligeamment les *quiproquo* des connoiſſeurs. — L'Amiral Tourville, du même, quoique mâle, fier, a cependant encore trop l'air de ces Amiraux qui le deviennent dans les anti-chambres d'un ſous-commis ou dans le boudoir de ſa maîtreſſe. Voilà ce que c'eſt que d'être un Amiral *modelé* pour plaire aux phyſionomiſtes de

Paris. — Catinat, de Dejoux, dérobe le plus qu'il peut son visage; il a tort. Mais il n'est encore que de plâtre. On espère qu'en devenant de marbre il se corrigera d'une modestie qui lui nuit. — Montausier, de Mouchi, n'a pas, dit-on, *les bras assez longs* pour en imposer aux faiseurs de mauvaises plaisanteries. D'ailleurs il est assis comme il le seroit sur une chaise percée; cette attitude a paru trop moderne. On ne lui trouve pas la figure assez austère, assez dure; il devroit l'avoir telle plus que jamais, car cet homme avoit la plus franche haine pour les futilités & les importants. — Pascal, de Pajou, est très-beau & gagne à l'examen. — Vulcain, de Bridan, prouve comme les Hercules, les gladiateurs, &c., que qui travaille beaucoup de corps n'a pas beaucoup de tête. Mais il est un certain air de cocu talonné qui sied fort à un *vulcain*, un air de *jaloux bourru*, que M. Bridan, aussi galant qu'habile artiste, n'a pas voulu lui donner pour ne pas offrir de mauvais exemples aux Parisiens & ne pas leur présenter un incroyable mari qui ne ressembleroit exactement à rien. *Serventur mores.*

Quant aux tableaux, la plume me tombe des doigts. En effet, si je vous écris d'après mon propre jugement, que fera-ce pour vous qu'un seul suffrage? Et que transcrirois-je des — *Réflexions joyeuses d'un garçon en bonne humeur*; de — *Rassemble de Sept ou Réponses aux Critiques*, &c. de — *Cassandre au Salon*; du — *Pique-nique préparé par un aveugle* (qui croit peut-être que tout le monde l'est); de — *la*

*Berlue des Connoisseurs ; de vingt pamphlets de cette force ? si l'on y plaïsante , c'est si plate-ment ! si l'on y disserte , c'est si lourdement ! & puis dès qu'on ne fait plus quel ton prendre , on se sauve si gauchement à l'abri d'un amas de termes techniques ! nos amateurs font semblant d'y entendre finesse , & n'y entendent pas mieux qu'à de la philosophie. Toutes ces observations n'appartiennent rien à ceux qui ont les tableaux sous les yeux , que diroient-elles à plus de cent lieues ? Quel gré me sauriez-vous , si je vous écrivois sur le compte d'un peintre : *sa facilité l'empêche de rompre les tons dans les masses claires & les laisse pures sur les méplats , &c.* A propos de ce qu'on écrit en style de l'art sur une peinture qu'on ne voit pas , voici une méprise de jolie femme contre laquelle votre gravité ne sauroit tenir. Une de nos *Phryniés* de beaucoup d'esprit qui rasolle de beaux-arts comme toutes les protectrices de sa sorte , n'ayant pas pu voir le salon ni être vue , ce qui est bien pis , étant retenue sur sa bergère par une foulure , se faisoit lire celui de nos petits journaux qui parle le plus sensément des ouvrages exposés. On lisoit : *Tarquin admirant la vertu de Lucret , de M. de la Grènee le jeune. Il seroit à souhaiter que le fond de ce tableau qui est très-savamment composé & travaillé avec soin , fût autrement disposé. L'ouverture placée avec un lointain clair au milieu de ce tableau , nuit infiniment au sujet principal.* — « Ah , la pauvre *Lucrece* , s'écria la » belle ! pourquoi donc cela au beau milieu » du tableau ? quelle folie de peintre ! cela fait*

» horreur, & son *lointain clair* ne gaze pas assez
 » de pareilles choses. Ce M. de la Grenée ne
 » me peindra certainement jamais. »

Pour vous dire ce que je pense de ces chefs-d'œuvre, sans abuser du style d'artiste, j'observerai que la *Briseis*, de M. Vien, n'a point cette beauté qu'il lui faut sous peine d'être méconnue & que son *Achille* est trop douxereux. — Que Vernet, tout fameux qu'il est à juste titre, a fait dire à bien des gens, *nous avons tant vu de mers & de lunes!* Il a donné envie à tous ses admirateurs de chanter en chorus ce refrain connu :

Toujours, toujours, il est toujours le même.

Le Sr. Robert a bien peint & encore mieux vendu deux *incendies de l'Opéra* qui ont attiré tous les regards. Deux princes se les ont disputés; un particulier a eu la préférence légitimement due à l'argent comptant. Il veut être payé comme il exécute : c'est de tous les peintres, celui qui va le plus vite. — M. Doyen qui s'étoit annoncé comme le *Rubens* du siècle, semble décliner tous les ans. Il veut être chaud à tort & à travers; des figures contournées, une composition confuse & une teinte générale tirant sur la couleur de feu; il ne tient pas à lui qu'on ne prenne cela pour l'effet de la chaleur & du désordre d'un beau génie. Il nous a donné cette fois, *Març vaincu par Minerve*.

Leonard de Vinci, mourant dans les bras de François I, paroît mériter la palme. On

y a trouvé peu convenable qu'on apportât un bouillon au malade en présence du Roi; Louis XVI n'y trouveroit sûrement rien de repréhensible. On nous voudroit plats cour-
tisans, quelques siècles après notre mort & même en peinture. — Des *Vestales* qui voient fort tranquillement un coup de foudre ralumer le feu de *Vesta* qu'*Emilie* est soupçonnée d'avoir laissé éteindre, vous paroîtroient ou fort aguerries ou très-athétiques. — Un tableau représentant *la Peste*, fait honneur à M. David qui brille singulièrement par l'énergie de l'expression, ce qui me semble caractériser le peintre du public. Ce que je vous indique là, quelques portraits, & les sculptures dont je vous ai parlé, sont tout ce qu'offre de digne de quelque attention, ce fallon sur lequel fond journellement une grêle de critiques pour la plupart plus mauvaises encore que les plus mauvais morceaux. Le reste est ou détestable ou de la plus insoutenable médiocrité. Messieurs de Piis & Barré qui semblent avoir accaparé toutes les plaisanteries à vendre, ont donné une critique ou satire, intitulée *Panard au fallon*. Il paroît que les ressuscités de leur façon n'ont pas toute la gaité possible. Un long séjour chez les ombres rend sans doute un peu maussade. Leurs couplets n'ont pas fait rire. Quelque jeune peintre se fera vengé de son mieux en faisant l'épigramme suivante. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai déjà mandé de M. de Piis, autrefois nommé *Auguste*, de la place que M. Barré occupoit au Châtelet, & du singulier contingent de chacun

d'eux dans leur société, dans leur fabrique d'esprit.

Piis toujours Auguste & Barré son confrère
Immortel au Parnasse autant qu'au Châtelier,
A leurs amis, Salut : — Nous croyons nécessaire
De vous prier de rire avant chaque couplet;
Car attendre à la fin, c'est vouloir n'en rien faire.

Il court encore ici une autre épigramme
sur une petite querelle qui eut lieu dernière-
ment entre ces deux illustres; car vous ima-
ginez bien qu'entre poètes *un bon ménage n'est
pas un jour sans nuage*. La voici.

DE PIIS.

On rit tant de mes vers! On bâille à votre prose.

BARRÉ.

On rit tant à ma prose! Et l'on bâille à vos vers. (*)

LE PUBLIC.

Dans vos petits débats sur vos talens divers

Trouvez bon que je m'interpose.

DE PIIS & BARRÉ ensemble.

Nous vous en supplions respectueusement.

LE PUBLIC.

Nés pour vous aimer seuls, faites la paix bien vite.

Vous convenez tous deux & fort heureusement

Sur le point principal, celui du bâillement;

Car le reste, entre nous, ne vaut pas qu'on le cite.

(*) Vous savez que dans cette fabrique d'esprit, l'un ne fait que les vers & l'autre que la prose.

L' É C O N O M I S T E.

Un abbé beau parleur, oracle de la clique
 Qui livre aux épiciers tant de feuilles par mois,
 Sur l'art qu'elle inventa, sur l'art Économique;
 Fatigué de soumettre à son arithmétique
 Les pleurs des malheureux & leurs fragiles droits,
 Dans un cercle choisi, chez sa belle voisine,
 Pour qu'un autre parlât, se gênoit quelquefois,
 Mais non sans faire un peu la mine,
 Jusqu'à laisser passer deux minutes ou trois
 Sans citer son ouvrage & sans parler des Rois,
 De produit-net, d'engrais, de trefle & de farine,
 On y parloit un jour de ce luxe affommant
 Des nos filles entretenues;

Et notre Abbé tomboit des nues
 En voyant des travers payés si chèrement.
 Quoi, D. Th.... disoit-il, vingt mille écus de rente!
 La C.... reprend un autre, en a plus de cinquante.
 Ainsi ces deux catins dévorent tous les ans
 Plus de deux cent quarante mille francs.

» Dites donc à vos Rois de brûler ces infames,
 Abbé, dit la voisine étouffant de dépit;
 Deux de ces filles-là mangent sans contredit
 Le pain... le produit-net de vingt honnêtes-femmes.»
 Sophisme, dit l'Abbé; sachez, retenez bien
 Ces trois mots qui font tout dans la grande science;

Liberté, Cherté, Concurrence:

Lorsqu'un métier est libre, a tort qui n'y fait rien.

De Versailles, le 9 Octobre 1781;

NE cesserons-nous jamais de mâcher à vuide en payant si bien notre écot ! voilà les Anglois maîtres de la mer, nous ne voulons pas leur en laisser perdre l'habitude. Le Ministre de la marine a reçu par voie de Brest, des dépêches de l'Amérique septentrionale qui disent ce qu'on devinoit d'avance, que M. de Grasse n'a pas mieux réussi que la très-redoutable flotte combinée. Au milieu des clameurs générales sur les effets de l'impunité qui perpétue l'insubordination dont on prétend que naît notre paralysie, on croit entendre les voix dissonantes de quelques raisonneurs qui ont encore plus d'humeur que de tristesse, & qui supposent gratuitement sans doute, que ces éternelles reticences, ces succès toujours prochains & toujours avortés malgré de si onéreuses dépenses, ont une cause indépendante du choc des instrumens secondaires & passifs, entre lesquels ils ne trouveroient pas qu'il fût si mal-aisé de faire régner l'harmonie. Cette cause rêvée, cachée, supérieure, ces spéculateurs à toute outrance, ces scrutateurs des reins la placent dans quelque méfaire de Cour à Cour que le temps seul peut dévoiler, ce à quoi il seroit désespérant que les nations eussent sacrifié en pure perte des sommes immenses, leur sang, des moyens, une énergie qu'on ne recouvre que si lentement, des campagnes entières, un temps qu'on ne répare pas même dans les générations sub-

séquentes. *Le présent est gros de l'avenir.* Les premières douleurs se feront sentir, & gare les couches, s'il est vrai, comme on l'affure, que des copies subreptices de certaines dépêches d'un Ministre de la Cour d'Espagne, fortifient les soupçons qu'on avoit que cette Cour n'en agissoit pas à notre égard avec une irréprochable fraternité; copies dont on dit qu'on a envoyé des *duplicata* à l'Ambassadeur à Madrid pour en allumer sa lanterne sourde. En attendant qu'on soit initié dans des mystères d'une toute autre catégorie que ceux que nos nouvellistes pénètrent d'un coup d'œil, on voit avec autant de peine que de surprise que la sévérité si prônée de M. de Castries n'en impose guère à nos turbulents subalternes qui gâtent tout; & l'on apprend avec inquiétude que l'amiral Darby se pavane dans la Manche où tous nos vaisseaux de Brest seront autant de mouches qui tomberont dans la toile de cette vigilante araignée.

De Paris, le 11 Octobre 1781.

Nous voici dans le moment de la grande stérilité. Aucune nouvelle ni dans la politique, ni dans la littérature; tout languit, tout le monde est à la campagne. Le salon de peinture est fermé. Les productions de nos peintres sont déjà presque retombées dans un profond oubli avec les critiques très-nombreuses qu'elles ont fait naître, y compris celle du *Journal de Paris*, qui cependant étoit la plus raisonnable de toutes: car au moins étoit-elle faite par un hom-

me qui a des connoissances sur les objets dont il parle. L'auteur étoit Casanova, peintre estimé pour les batailles & les paysages. Il ne fait pas écrire, comme presque tous ses confreres : quelqu'un s'est chargé de lui redresser ses phrases, en se conformant au sens du plus près qu'il a été possible, mais qu'est-il arrivé ? C'est qu'il a ennuyé les gens du monde & qu'il n'a intéressé que les gens de l'art. Il n'a pas parlé d'un tableau de Bounieu qui a eu pourtant un grand succès. Tous les amateurs l'ont été voir dans un des ateliers du bâtiment de la bibliotheque du Roi. Il représente *Eve* notre premiere mere & son mari qui n'a l'air que d'une ombre. La figure d'Eve est assez belle. M. Bounieu est de l'académie : c'est le même artiste qui faisoit voir il y a deux ans chez lui, cette fameuse Bethsabée qui attiroit tant de monde & dont le Duc de Chartres a fait l'acquisition. Cet artiste avoit donné la figure de sa fille à Bethsabée ; il en a fait autant à son Eve : on aime beaucoup les nudités dans ce pays-ci : c'est ce qui a donné la vogue à ces deux tableaux d'ailleurs fort médiocres. Les artistes ont l'air de les mépriser beaucoup & ne daignent pas même en dire du mal. C'est mauvais signe pour le Sr. Bounieu.

Une source intarissable de bons ou plutôt de mauvais propos, c'est le palais royal. Les gens sensés sont à la fin révoltés des satyres indécentes qu'on ne cesse de répandre contre un Prince dont le plus grand tort est de vouloir être le maître chez lui. Il n'en va pas

moins son train. Son jardin a l'air maintenant d'un vaste chantier où l'on vend quelques cordes de menu bois. Il ne reste plus qu'une vingtaine de petits arbres près du bassin. Jofferan, limonadier du café de Foy, construit une boutique en bois sous les arbres qui doivent échapper à la destruction générale; il est vraisemblable par conséquent qu'on ne fermera point les portes au public, comme le bruit en a couru. Il y a eu des curieux en foule qui se sont promenés sur les débris jusqu'au dernier instant.

On a donné, il y a quelques jours, au théâtre françois, une petite piece intitulée, *Le qui pro quo*. La premiere moitié a été applaudie, & la seconde reçue froidement. On y a remarqué des traits d'esprits; mais on ne comprenoit pas grand'chose au sujet. Les critiques ont occasionné des changemens à la seconde représentation: la piece y a gagné: on a appelé l'auteur qui est le Sr. Molé, l'un des acteurs qui jouoient dans cette comédie: il n'a pas voulu avouer formellement son ouvrage: il a paru, & a dit à l'assemblée que l'auteur ne s'étant pas fait connoître, il lui étoit impossible de profiter de ses bontés.

Le Sr. de Beaumarchais, si fameux par son procès contre Goëzman, par son *Barbier de Séville* & son différend avec les comédiens qu'il vouloit réduire à ne plus voler les auteurs dramatiques, le Sr. de Beaumarchais vient de leur présenter fièrement une nouvelle comédie qui a pour titre, *Les noces de Figaro*. Ces Messieurs n'ont pas l'air d'avoir

de fiel : car ils ont reçu sa piece unanimement. Elle est, dit-on, remplie de choses très-plaisantes ; mais elle est d'une longueur extraordinaire. On dit aussi qu'il s'y trouve beaucoup d'indécences & que depuis la lecture faite devant le comique aréopage, elle est arrêtée à la police. Mais rapportons-nous en à l'activité du Sr. Beaumarchais, qui saura bien vaincre tous les obstacles. La grande édition de Voltaire, qu'il a annoncée dans un *prospectus* au commencement de l'année, avec l'appas d'une loterie fort compliquée, va enfin s'exécuter à Kehl près de Strasbourg.

On vient d'imprimer les *Maris corrigés*, comédie en trois actes & en vers, donnée aux Italiens avec quelque succès, au mois d'Août dernier. Ce petit succès a l'air d'avoir tourné la tête à l'auteur qui est un M. de la Chaiboissière, jeune officier jusques-là fort peu connu. Il a mis à la tête de sa comédie une préface dans laquelle il promet déjà des leçons sur l'art dramatique. Il prétend qu'on l'a accusé d'écrire comme l'auteur des *Fausse infidélités* : accusation dont il n'aura pas de peine à se justifier : car en lisant sa préface & sa piece, on voit très-clairement qu'il ne fait écrire ni en vers ni en prose. Cette piece des *Maris corrigés* est une foible imitation de celle de M. Barthe, de l'opéra comique des *Femmes vengées* & de la charmante comédie des *Mœurs du temps* de M. de Saurin. L'intrigue en est fort embrouillée : ce sont différens personnages déguisés dans un bal & qui changent de dominos. Il y a des scènes auxquelles

on ne conçoit absolument rien ni à la représentation, ni à la lecture. Quoi qu'il en soit, le fond du sujet, c'est que l'un des deux maris qu'il s'agit de corriger, trompé par ce déguisement de sa femme, en devient éperdument amoureux. L'autre qui est un fat se convertit à-peu-près de même. Au milieu des vers plats & des fautes de françois dont cette petite comédie fourmille, on distingue de temps en temps de jolis détails & des traits plaisans. Je n'en citerai qu'un exemple tiré de la sixième scene du premier acte. L'un des deux maris craint que les deux femmes ne se vengent de leurs infidélités. *Et quand cela seroit, répond l'autre : je ne m'en pendrois pas...*

VERSEUIL.

Comment ? vous souffririez...

GERMIVAL.

Jamais en pareil cas
Nous ne serons instruits les premiers, & nos femmes
Au public comme à nous déguiseront leurs flammes.

VERSEUIL.

Nous n'en ferons pas moins....

GERMIVAL.

Bien portans.

VERSEUIL.

Quel sang froid!

J'en mourrois moi.

GERMIVAL.

Fi donc ! quel parti mal-adroit !
Si tout mari trompé devoit prendre le vôtre
La moitié de Paris seroit en deuil de l'autre.

Notre fameuse salle d'opéra qui devoit être prête pour le 12 de ce mois, ne le sera que le 9 du prochain, & encore quelques gens en doutent. Ce n'est pas qu'on soit fort impatient d'en jouir, car on met ici publiquement en question si lorsqu'on ouvrira cette salle de carton, de bois, de boue & de crachat, quelqu'un voudra y entrer. M. le Noir son célèbre architecte a beau se faire faire beaucoup de complimens dans toutes les feuilles hebdomadaires, sur ses talens, sa prévoyance; le public est prévenu contre l'opération & ne paroît pas vouloir se mettre en tête qu'une salle à cinq rangs de loges, qui monte jusqu'aux cieux, bâtie à la hâte & de bois fort mince, soit assez solide pour résister au poids énorme qui lui est destiné, car un public ne laisse pas d'être passablement lourd, même chez nous où quelques amateurs de jeux de mots l'accusent d'être si léger. Ce M. le Noir s'entendrait-il avec le Sr. Robert pour fournir au pinceau expéditif de celui-ci un nouveau sujet de tableau d'opéra dont le marché seroit déjà conclu à la manière de ce peintre? On parle de cette salle comme des souris parleroient entr'elles d'un bel & grand *quatre-de-chiffre*. La peur d'y être écrasé, c'est l'impression actuelle, le cri général, le sujet de tous les propos, le fond de tous les raisonnemens d'artistes & d'ignorans; & M. le Noir est fort surpris qu'on ne se tranquillise pas lorsqu'il répond de tout & qu'on imprime de tout côté des complimens qu'il dicte. Mais, un trait auquel vous reconnoîtrez notre inconséquence

capitale, c'est que malgré toutes ces clameurs, dès que cette salle s'ouvrira, nous y courrons tous, on étouffera cent personnes pour y entrer plus vite, on s'y comprimera à ne pouvoir respirer, elle tiendra tant qu'elle pourra, & elle & nous, tout sera précisément comme à Paris. Si l'on a quelque frayeur d'être écrasé, c'est aujourd'hui, c'est avant d'y être, pour avoir du frappant, de l'intéressant, du pathétique à dire, de grands mots à opposer aux efforts d'un artiste; mais que cette salle s'ouvre & il s'agira tout-à-coup d'autre chose, d'une nouveauté, de ne pas perdre un jour, une heure pour bâiller, siffler ou claquer pour ou contre les Gluckistes & les Piccinistes, &c. Ici l'on va toujours à l'essentiel.

A propos d'opéra, j'ai calomnié fort mal-à-propos dans l'une de mes lettres, la grande, la belle, la majestueuse Mlle Heinel, en vous mandant qu'elle s'étoit fait religieuse. Quand je dis *calomnié*, c'est que je conviens qu'il n'y avoit absolument à donner à cette mort subite au monde, que les mauvaises raisons qu'y trouvoient nos roués des foyers. Réparation: elle n'aura passé sous les saints portiques que le temps qu'elle aura cru suffisant pour un peu se *déconcubiner*, voilà le terme reçu. Il ne lui falloit rien moins que ce coup de brosse pour entrer sans aucune tache dans la couche nuptiale de M. Clos, ancien notaire, qui a trouvé indispensable que le griffonnage d'un de ses confreres le constituât cocu en papier timbré, lui que la belle Duparc avoit fait tel autant qu'il lui étoit possible sans formes lé-

gales. Il quitte cette Duparc, pour épouser la nouvelle fiancée du Roi de Garbe, & il lui reconnoît 60,000 livres de bonnes rentes. Si vous avez, Monsieur, quelque droit de conseil sur nos arbitres de l'opinion, faites cesser leurs éternelles jérémiades contre les mœurs actuelles, que les lettrés n'injurient plus ni en vers ni en prose, l'admirable, la respectable espèce humaine. Vous voyez, vous pouvez vous armer de faits pour leur prouver que la pudeur, la timide vertu, l'austère continence sont récompensées, & que c'est au plus haut point que nous portons la sociabilité.

On vient de publier un Mémoire de M. Dupuy, renfermant les preuves d'une découverte singulière qu'il a annoncée, il y a quelques années. Il prétend que les fables anciennes sont de simples démonstrations astronomiques. Par exemple, on donnoit cette énigme à expliquer aux initiés dans les mystères de Cérès: Le taureau engendre le serpent, & le serpent à son tour, engendre le taureau. On a regardé cette doctrine comme l'opinion la plus monstrueuse en fait de religion, & il n'est question que d'un lever & d'un coucher d'étoiles.

Un docteur en médecine, las de son peu de succès à griffonner des ordonnances, vient d'exposer aux huées d'un public de Province, une pièce critique de sa façon. On lui a adressé cette épigramme.

Je veux t'immoler dans mes vers,
Dir à d'Ervail un Docteur sans pratique.

Je veux en plein théâtre exposer tes travers.

II Au souvenir de son art dramatique,

On vit l'ami d'Erval trembler :

Hélas ! dit-il, Docteur comique,

Tu veux donc me faire siffler ?

Par M. S. de M.

La littérature allemande rempliroit très-agréablement pour nous, Monsieur, les mortes faisons de la nôtre, si nous avions l'avantage de posséder ici beaucoup de traducteurs du mérite de celui à qui nous devons les trois pièces suivantes : *Le Page*, comédie d'Engel, *La Piété filiale* du même, *Les Juifs*, comédie de Lessing. Elles viennent d'être traduites par M. J. H. Ebertz. Le fond de ces ouvrages vous est trop connu pour que je doive vous en faire un extrait ; & le mérite de la traduction ne pourroit être offert que par le rapprochement des deux idiômes qui feroit ici une bigarrure déplacée. Je me bornerai donc à vous l'annoncer. Vous y trouverez avec plaisir ce naturel dont nous écarte toujours plus le faux bel-esprit, cette expression simple, vraie, trouvée sans qu'on la cherche, qui ne dit ni trop ni trop peu, qui coule de source & que ne soupçonnent pas les traducteurs ordinaires, ce qui a fait si justement dire du très-petit nombre de ceux qui se distinguent, que pour être capable de bien traduire, il faut l'être de bien composer. L'exécution typographique des deux dernières pièces décele l'élégance & la netteté des caractères de Baskerville.

LA MOUCHE ET LE COUSIN.

FABLE IMITÉE DE GELLERT.

Chantons le tragique sort

Du Cousin & de la Mouche :

O mes amis , s'il vous touche ,

Donnez des pleurs à leur mort.

La mouche folle & légère ,

Et le desir dans le cœur ,

Voltigeoit autour d'un verre

Plein d'une douce liqueur.

Le nectar couleur de rose

La charme par son odeur :

Que ce vase est enchanteur !

On veut y goûter... on n'ose...

Enfin le foible animal

Cede , s'abat , & se pose

Au bord du brillant crystal.

La liqueur est admirée

Et toujours d'un peu plus près :

Bientôt la trompe attirée

Par de si puissans attraits

S'allonge , & pompe à longs traits

La liqueur vive & sucrée ,

La liqueur tant désirée.

Et voilà l'instant d'après

La volatile enivrée

Qui dans la coupe soudain

Tombe & périt. Le Cousin ,

De sa compagne expirée

Voyant le cruel destin ,

Se dit tout bas à lui-même :
 Oh ! de ce malheur extrême
 Je saurai me garantir.
 Tout d'abord fuyons ce verre
 Où Mouche vient de périr.
 Autour de cette lumière
 Qui brille sans étourdir
 J'aime mieux me divertir,
 Que de m'enivrer comme elle.
 Fi ! quel goût ! il fait rougir !
 Il faut bien en convenir,
 Elle avoit peu de cervelle,
 Ma sœur qui vient de mourir !
 Il dit : d'abord au desir
 Il ouvre sa petite ame ;
 Le desir croît & s'enflamme.
 Il approche en tournoyant,
 Il fuit, il revient vers elle,
 Et trompé par le brillant
 De son éclat infidèle
 Le pauvre brûle son aile,
 Tombe & meurt en bourdonnant
 Sur le flambeau pétillant
 D'où jaillit une étincelle
 Qui le dévore à l'instant.
 Ne rions point... Lindor blâme
 Le sectateur de Bacchus,
 Et des philtres de Vénus
 Il laisse enivrer son ame,

De Versailles, le 15 Octobre 1781.

LES financiers voient avec bien de la joie leur véritable âge d'or renaître au moment où beaucoup d'entr'eux y renonçoient. M. de Fleury aura une belle place dans leurs litanies des Saints. Il n'est pas hérétique celui-là, on peut le canoniser. Tous les employés qui avoient déjà payé leur vingtième en ont été remboursés, & les autres en sont dispensés ; la gent publicaine porte cette opération aux nues. Les receveurs généraux sont déjà plus nombreux de six. Les trésoriers généraux seront réinstallés dans leurs places, le tout pour leurs écus, disent-ils, mais nous croyons un peu que ce sera pour les nôtres. Les affaires vont à merveille, dit le Parisien, car il ne s'agit plus à présent que de recreations. On dit que M. de Fleury guérit fort bien par des saignées ceux qui sont malades de quelque suppression. On s'attend à voir bientôt tous ces ressuscités convaincre le peuple que s'ils financent aujourd'hui avec tant de joie, c'est parce qu'ils n'ont en vue que son bien.

A voir les énormes trains de munitions d'artillerie qui s'acheminent incessamment pour Brest, on croiroit qu'il s'agit de conquérir tout le nouveau monde. Il est certain que cela trancheroit bien des difficultés politiques & autres.

Le maréchal de Richelieu vient de perdre un procès contre un nommé Corthur, propriétaire d'une maison voisine de la partie de

son hôtel , qu'on appelle le *Pavillon d'Hanovre*. M. de Richelieu ne vouloit point que ce particulier ajoutât deux étages à sa maison , comme il avoit commencé de le faire : il prétendoit que cette élévation lui boucheroit la vue : là-dessus grande instance au Palais ! Corthur a gagné & a dit en sortant à M. de Richelieu qu'il a rencontré montant dans son carrosse : *Deux étages de plus , M. le Maréchal*. Il tient parole ; sa maison a déjà l'air de menacer les nues.

La chambre des maîtres Maçons qui, depuis François I, a droit d'inspecter tous les bâtimens des ville , fauxbourg & banlieue de Paris , a voulu exercer son droit sur la salle postiche de l'opéra. Le sieur Le Noir , son architecte , leur en a refusé l'entrée , armé d'un ordre du ministre. Les jurés se sont plaints au Parlement qui a donné arrêt qui , notwithstanding l'ordre ministériel , enjoint aux experts de dresser le plus rigoureux procès-verbal , & d'en informer la Cour dans les vingt-quatre heures. Le lendemain on a vu ce frêle édifice , entouré , bridé , étayé de forts étançons & tirants de fer ; pour prévenir les dangers du manque de solidité , de porte-à-faux & autres vices de construction.

De Paris , le 17 Octobre 1781.

Si je préférois les productions d'un certain volume , la disette actuelle m'obligeroit , Monsieur , à vous mettre aux *pommes de terre* , à la *colchique* , & autres farineux pour tout régime.

Je vous ferois un long article de l'ouvrage que le censeur royal M. Parmentier vient de publier, intitulé : *Recherches sur les végétaux nour-rissans*, in-8vo. de 600 pages. Il suffira, je crois, que je vous l'annonce comme aussi bon que son *Traité de la chataigne & son Parfait Boulanger*. Ces matieres solides & utiles, traitées de la maniere la plus propre à faire un honneur durable à cet auteur citoyen, ne font pas le bruit, n'ont pas ce piquant de nos brochures de *Bel-Esprit* dont on parle d'abord à assourdir & qu'on oublie bien vite, car leur gloire est de franc-oripeau qui éblouit aujourd'hui & sera fané & terni demain.

Je vous dirai deux mots de l'éloge du Duc de Montausier, par M. Garat, que l'académie françoise a couronné : c'est un jeune philosophe qu'elle élève à la brochette. Vous y trouverez, comme je vous l'ai déjà mandé d'après la lecture qu'en a faite M. de la Harpe, du brillant, des pensées & très-peu d'éloquence. M. Garat voit son héros sous deux aspects, & lorsqu'il vit auprès d'un Monarque qui est sur son trône, & lorsqu'il est chargé de l'éducation d'un jeune Prince qui doit y monter. Cela peut être extrêmement philosophique, mais un monarque qui est sur le trône, & un Prince qui devoit y monter (indépendamment du mauvais effet de cette puérile symétrie de rhéteur, être sur le trône — devoir y monter, & de la redondance presque niaise de ce Monarque qui est sur son trône) n'offrent que des vues qui rentrent si fort l'une dans l'autre, qui tiennent si bien aux mêmes principes, soit moraux, soit politiques, soit logi-

ques, qu'on est très-surpris que l'une de ces deux parties étant traitée, il reste suffisamment à l'auteur de quoi donner à l'autre une étendue proportionnée. Aussi a-t-il recouru dans sa première aux plus hétérogènes remplissages. L'adolescence de son héros, les portraits de Richelieu, de Mazarin; puis Montausier, qui doit occuper ici précisément tant de pages, est comparé, on ne sait pourquoi, aux membres des cours souveraines; puis, ce qui ne vous surprendra pas peu, c'est à lui qu'on doit les progrès des arts sous Louis XIV, à lui, Monsieur, que vous savez bien n'avoir nullement brillé par son goût & qui s'extasioit au bavardage de l'hôtel de Rambouillet; enfin l'auteur voulant à tout prix dire autant dans cette partie que dans l'autre, peint Montausier gouverneur de Province; ce qui n'est pas être immédiatement auprès d'un monarque qui est sur le trône. C'est ainsi que nécessitent à manquer à la raison dont la marche est droite & simple, au vrai, au seul beau, ces éloges sans fin qu'une académie exige de tant de pages & la bourse à la main. Du reste, on loue Montausier de n'avoir jamais voulu entrer dans des conseils de guerre, ni prononcer un arrêt de mort. *Cet homme, qu'on accuse d'être dur, n'osoit pas même avoir la sévérité de la loi.* On a donc tort de le comparer aux membres des cours souveraines. N'auroit-il pas mieux valu pouvoir le louer de cette rectitude, de cette équité ferme qui assiste aux conseils pour y contrebalancer les passions, le plus digne triomphe de l'humanité bien entendue, aussi éloignée

de la dureté qui ne veut que des rigueurs ; que de cette susceptibilité physique & de femellelette qui laisse consommer le mal parce qu'elle répugne à un acte indispensable ? Enfin, Monsieur, il me semble que Montausier feroit une belle mine à M. Garat pour ne l'avoir que vanté en voulant le louer ; pour lui avoir gratuitement prêté des principes, des idées, que certainement ce Duc n'eut jamais. Que d'efforts ne fait pas l'auteur pour célébrer, contre son propre sentiment, le plan d'éducation qu'on suivit à l'égard du Dauphin ! combien de pernicieux effets pour la littérature ne résulte-t-il pas de ce besoin de faire un éloge pour concourir à un prix qu'on ne décerne point aux vérités utiles, mais aux phrases applaudies, puisqu'il n'est pas dispensé par des juges en histoire, en morale, en politique, en logique, mais par des personnes qui, bien que quelques-unes d'entr'elles aient des lumières sur ces objets, ne décident néanmoins ici que comme arbitres de la langue françoise seulement ! Tout cela n'a pas empêché qu'on n'admirât avec justice dans cet ouvrage couronné, quelques morceaux qui ont du mouvement, mais en trop petit nombre pour vivifier une masse de belles phrases mortes, d'idées tordues, de remplissages, de faits érigés en maximes qu'on s'efforce de prouver pour en faire un mérite au Duc qui eut le mérite plus réel de n'y point penser. D'ailleurs le ton du jour, du néologisme, des prétentions — *l'orgueil de l'autente d'un trône — un Roi qui, séparé de sa nation par sa cour, ne veut pas l'être de sa cour par son*

trône. Le siècle prochain, l'académie commandera, la bourse à la main, aux garçons penseurs, l'éloge de M. Garat & de son éloge. L'orateur omettra tout ce que je vous mande, triera les beaux passages, fera des prosopées merveilleuses, gratifiera feu M. Garat de force idées qu'il n'aura pas eues & qui seront portées aux nues; il dira sans doute : il fut séparé des beaux-esprits par la philosophie, mais il ne voulut pas l'être de la philosophie par une éloquence vraie, utile, simple, assez vigoureuse pour ne devoir faire aucun effort, &....

Vous me ferez gré de vous transcrire un *Prospectus* imprimé qui ne se donne ici qu'en confidence & qui n'étant pas susceptible d'être annoncé par les journaux, a tout naturellement droit à une place dans notre correspondance d'autant plus que l'objet en est assez piquant.

» *Collection complete de tous les ouvrages pour*
 » *& contre M. Necker, avec des notes critiques,*
 » *politiques & secretes. Trois vol. in-8vo., grand*
 » *papier. Utrecht 1781. Tome I. Lettre de*
 » *M. Turgot à M. Necker. Le Tableau com-*
 » *paratif du systême de Law, avec celui de*
 » *M. Necker. Sur l'Administration de M. Nec-*
 » *ker, par un citoyen François. Suite des Ob-*
 » *servations du citoyen François. Réponse à*
 » *la lettre de M. Turgot à M. Necker. La Lié-*
 » *geoise, ou Lettre à M. Necker, directeur gé-*
 » *néral des finances. Seconde suite des Obser-*
 » *vations du citoyen François. Tome II. Compte*
 » *rendu au Roi, par M. Necker, avec les Ta-*
 » *bleaux & les cartes enluminées, imprimées*

» en caracteres mobiles. Lettre d'un Ami à
 » M. Necker. Les Comment ; (on y ajoutera
 » *les Pourquoi.*) Troisième Suite des Observa-
 » tions du citoyen François, appelée vulgai-
 » rement *les Pourquoi*, ou *la Réponse verte* ; sui-
 » vie du Compte rendu au Roi, par M. l'Abbé
 » Terray. La Gazette Angloise & Française.
 » Tome III. Conversation de Madame la Prin-
 » cesse de P.... avec Madame Necker. Mé-
 » moire présenté au Roi, sur les Administra-
 » tions Provinciales. Lettre d'un bon Fran-
 » çois. Lettre de M. le Marquis de Caraccioli
 » à M. d'Alembert. Observations modestes
 » d'un citoyen, en faveur des opérations de
 » finance de M. Necker. Lettre de M. le Mar-
 » quis de Villette, sur la disgrâce de M. Necker.
 » Requête au Roi, sur la Retraite de M. Nec-
 » ker, par un ancien résident à la cour de
 » France. Idée d'un citoyen, relativement à
 » la gestion de M. Necker, avec un *Prospectus*
 » d'établissement, pour libérer avec facilité,
 » les dettes actuelles de la France occasion-
 » nées par ses emprunts, & y répandre un
 » bien-être général : Projet également conve-
 » nable à tous les Etats de l'Europe, avec cette
 » épigraphe : *Erit.... Favente.... Jehova....* »

On prétend que la nouvelle salle de l'opéra,
 sera construite en rotonde sur la place du Ca-
 rrousel en face du palais des Tuileries, dont
 les cours de ce côté seront entourées d'une
 superbe grille au lieu d'un vilain mur auquel
 sont adossées de petites baraques. Chez des
 Grecs, un temple voué au Dieu de l'harmoni-
 e, seroit au milieu de bosquets où les Muses

studieuses & les graces timides se déroberoient aux yeux des profânes : chez nous, nos muses banales & nos graces effrontées pourront, sans perdre de vue le temple, courre l'amateur dans le jardin public. On fait les honneurs de ce plan au danseur Noverre, auteur d'une brochure intitulée : *Observations sur la construction d'une nouvelle salle d'opéra*. En ce cas, il a droit au brevet de conseiller d'Etat, pour en avoir fait les fonctions en cette affaire d'Etat, qui en vaut bien une autre. La brochure est digne d'un homme plein de génie de la tête aux pieds. Ce qu'il y dit des acteurs & actrices qui doivent se pénétrer d'un rôle tandis que tout les menace d'un incendie ; ce qu'il dit du service des pompes, de la distribution de l'eau, des dégagemens, du rideau de double tôle à mettre, au moindre accident, entre le parterre & le théâtre, tout est d'un citoyen qui aime l'humanité & les arts, & qui juge en connoisseur de ce qu'exigent ceux-ci. Il y relève, entr'autres absurdités qui ne frappent personne, celle qui condamne nos visages de théâtre à ne recevoir de lumière, à ne former d'ombres que du bas en haut, ce qui est précisément la direction la plus contraire à celle qu'ont le plus souvent les jours & les ombres. Il est en effet très-plaisant ou très-pitoyable de voir qu'il nous faille quelque réflexion pour découvrir ce qui nous choquerait extrêmement si nos arts ne corrompoient le sens commun plutôt que de le prendre pour leur première règle.

Rien de nouveau à nos différens spectacles,

rien de nouveau chez nos libraires & encore moins chez nos politiques. Ces derniers seulement se consolent par les énormes apprêts qu'ils voient faire dans nos ports, & qui apparemment aboutiront à quelque chose de plus que ceux des années précédentes. La brochure la plus saillante qui ait paru depuis quelques mois, est le fameux *Jérôme Pointu*, petite comédie qui a mis le comble à la réputation du Sr. Janot, autrement dit Volange. Le rôle principal qui donne son nom à ce chef-d'œuvre de la foire, est moins bas que celui des *Battus payent l'amende* : car M. Jérôme Pointu est procureur. Le fond de la piece est que ce procureur veut renvoyer son clerc, parce qu'il aime la table, qu'il a le défaut de jouer & qu'il caresse sa cuisiniere. Le clerc se déguise & le fait tomber successivement lui-même dans ces trois défauts : Jérôme Pointu perd jusqu'à sa charge, & est obligé de donner sa fille au jeune homme qui à la fin se fait connoître. Il termine la piece en avouant que le projet d'être sage est aisé, mais que l'exécution est difficile. On ne peut se figurer jusqu'à quel point de vérité ce rôle de vieux procureur est rendu par le Sr. Volange. On ne se lasse point de le voir dans cette piece, quoiqu'il soit fort las de la jouer : on l'a déjà donnée au moins une soixantaine de fois. Préville lui-même est au rang de ses admirateurs, & a, dit-on, avoué qu'il étoit impossible de rendre ce personnage avec un naturel plus frappant. Il y a encore une autre piece qui a beaucoup réussi aux *Variétés amusantes* : c'est le *Fou raisonnable*. Le sujet de

cette petite comédie est une vieille historiëtte qui traîne depuis une trentainë d'années dans les recueils d'anecdotes. Un Anglois très-riche & cependant ennuyé de la vie veut s'en défaire. Il est sur le point d'exécuter son projet, lorsqu'il rencontre un autre homme qui veut se tuer aussi, mais par un autre motif : car celui-ci n'a pas le fou & ne peut obtenir à cause de sa pauvreté, la main de sa maîtresse. Il raconte le cas où il se trouve à l'Anglois qui lui donne de l'argent pour le rendre heureux, & cette bonne action fait aussi le bonheur du bienfaiteur qui consent à ne point s'ôter la vie. Ce Canevas a fourni une vingtaine de scènes assez agréables. Volange joue le rôle de l'Anglois qui comme l'on voit, est une espèce de copie du *Freeport* de l'Ecossoise, mais il y contrefait mal l'accent britannique, il a plutôt celui de la Garonne & ne réussit définitivement qu'à paroître un gascon misanthrope & prédicateur.

On vient de publier le *Tome VIII de l'histoire naturelle des Oiseaux*. L'article de l'*Ibis*, vous offrira une très-plaisante méprise de compilateur. Un passage mal traduit du bon Hérodote, a donné des *pieds d'homme* à cet animal, à qui ils vont presque aussi bien qu'une trompe d'éléphant. Hérodote parle d'une espèce d'*ibis* qui se trouve souvent sous les *pieds de l'homme*; le traducteur, plein de l'esprit de son auteur, lui a fait dire qu'ils ont les *pieds faits comme ceux de l'homme*. Vous n'imaginez pas le tas de savantes *explications* que les naturalistes raisonneurs se sont évertués à don-

ner de ces *pieds d'homme*, auxquels il ne man-
quoit qu'une *existence réelle*, bagatelle qui ne
vaut pas, entre savans, qu'on renonce à de
belles *explications*. L'Ibis aux *pieds humains* a
dès-lors fait une classe & n'a été oublié dans
aucune nomenclature; on l'a décrit, prouvé,
dessiné *sur l'original*, copié, gravé, enluminé,
vendu, admiré, & il figure encore fort ho-
norablement dans les *Mémoires* d'une illustre
académie. Cette méprise féconde en absurdi-
tés doit d'autant moins choquer en un traduc-
teur d'Hérodote, qu'on pardonne bien des
choses *en faveur du Grec*, & que sans avoir à
traduire, en ne faisant que rendre compte d'un
ouvrage françois, l'Abbé des Fontaines est
tombé dans une erreur plus forte encore &
aussi plaisante: elle est peu connue. Il s'agi-
soit d'une épître que tout le monde fait adres-
sée aux astronomes envoyés vers le Pôle pour
s'assurer de la platitude du globe près de son
axe, voyage qu'ils se feroient épargné s'il n'a-
voit fallu s'assurer que de celle de la plupart
de ses habitans. Le journaliste ayant lu ce
vers;

Revole, Maupertuis, de ces rives glacées.

mit un M. Revole, au nombre de ces astro-
nomes, & je ne doute pas qu'un scholiaste
n'en donnât le portrait. Il est très-utile au pro-
grès des lumieres de noter de pareils exem-
ples pour motiver d'autant mieux en nous, la
juste répugnance à jurer *in verba magistri*. D'aussi
fortes balourdises nous ont donné tant d'ani-

maux , tant de plantes , tant d'hommes , tant de chimeres ! nos monumens de science perpétuent ainsi tant de faussetés ! L'*Encyclopédie* (édition de Paris) fourmille de ces fautes qui en font tant commettre d'autres. Des *montagnes rouges*, (Art. *Ambohismènes*) garanties par la Martiniere & Mrs de Lisle & d'Anville, y sont des peuples ; c'est un peu plus fort que les pieds humains de l'Ibis. Mais pour qu'on ne perdît que le moins possible de montagnes, le mois éléphaboli , qui est le mois de mars, est ailleurs transformé en montagne. (Voyez : *Fêtes Dionisiennes*.) Une *Chronique novenaire* écrite ch. Novenaire, est métamorphosée en Chevalier Novenaire , (au mot, *défi d'armes*,) &c., & nos rapsodies futures offriront ces peuples, ces monts & de tels Chevaliers, comme les nomenclatures d'animaux d'Egypte ont offert jusqu'ici les ibis à pieds d'homme. Vous voyez, Monsieur, que le génie fait plus de miracles que la foi.

Car il faut bien, quoi qu'on en die ,
Qu'en nos auteurs tout soit Génie.

C O U P L E T S.

Par Madame la Marquise D***.

Clitandre avoit su m'enflammer :
Mais il me quitte pour Glycere ;
C'est lui seul que je puis aimer :
Pour l'oublier comment donc faire ?

(III)

S'il revient chanter dans ces bois,
Je fuirai pour ne pas l'entendre :
Mais non, du charme de sa voix
Mon cœur ne pourra se défendre.

Aimables habitans des airs,
Qui gazouillez sous le feuillage,
Ranimez alors vos concerts,
Eclipsez la voix du volage.

Vous, mon chien qu'il caressoit tant
Près de moi, gardez votre place,
Ne cherchez plus cet inconstant,
N'en découvrez jamais la trace.

Et toi, Berceau délicieux
Qui fus si cher à ma tendresse,
Ne favorise point les feux
De Clitandre & de sa maîtresse.

Si pour récompenser sa foi
Glycere y suivoit le parjure,
Berceau charmant, dépouille-toi
De tes fleurs & de ta verdure.

De Versailles, le 19 Octobre 1781.

UN fait particulier auquel les propos dont il est aujourd'hui l'objet dans le public, donnent une sorte d'importance qu'il n'avoit nullement par lui-même : c'est que la Demoiselle Bouquet, niece de M. Grand, banquier à Paris, a épousé le Sieur B. Hauteville, Genevois, parent de M. Necker, que celui-ci

a joint à l'immense fortune des deux conjoints un présent de trois cens mille livres & Madame Necker promet au premier né de ce couple une layette de cent mille livres. Tel a été exactement le présent que leurs Majestés ont fait à l'enfant de Madame Jules de Polignac ; l'ex-directeur singe ses maîtres avec une indiscretion qui choque ceux même qui le prônent le plus infatigablement.

On dit qu'il a reçu une lettre du Roi qui l'invite poliment à se domicilier ailleurs qu'à Paris, où sa présence cause une sorte de fermentation qui convient peu aux opérations de M. de Fleury : car les amis & aboyeurs du Genevois le rétablissent tous les matins dans sa place & crient par-tout que lui seul peut régir les finances. Ses profusions & son luxe immodéré ont ici quelques-uns des effets de ce qu'on nomme *popularité*, là où la licence des cabales s'appelle *liberty*.

De Versailles, le 22 Octobre 1781.

AUJOURD'HUI à une heure & quelques minutes après-midi, notre Reine adorée est accouchée le plus heureusement du monde d'un Dauphin qui se porte ainsi que son auguste mere, aussi bien qu'on peut le desirer. Mgr. le Dauphin a reçu l'eau du baptême à trois heures. Rien n'égale la joie dont cet événement si ardemment souhaité anime la Cour & la capitale.

De Paris , le 23 Octobre 1781.

GRANDE illumination , orchestre devant l'Hôtel-de-Ville , les distributions d'usage , & trois décharges d'artillerie. La Dame Billioni jouant la fée dans les *deux Sylphes* & le Sr. Roffiere faisant le bailli dans la *Matinée villageoise*, ont chanté hier à la comédie italienne des couplets analogues à la circonstance qui ont été accueillis & répétés avec d'unanimes transports. Quelques vers de la petite piece le *Procureur arbitre* ont aussi offert aux François des allusions à la grande nouvelle , qui ont été sifflées & applaudies avec une ardeur inexprimable. Les comédiens françois ont affiché pour demain , *gratis* , la *Chasse d'Henri IV*. On est curieux de voir s'ils la joueront & s'ils modifieront ou supprimeront les morceaux qui pourroient prêter matiere au zele très-inflammable des partisans de M. Necker , & qui prendroient d'autant plus aisément au parterre que les nouvelles impositions & les recreations n'ont pu que faire des mécontents. On a cependant lieu de compter que toutes ces impressions particulieres seront anéanties par la véhémence du sentiment plus général qui prédomine en toutes les ames françoises.

De Versailles , le 24 Octobre 1781.

M. de Segur vient de prouver combien il est susceptible de reconnoissance, en donnant, après la mort de M. de Poyanne , le com-

mandement en second de l'armée de Paris à M. de Bezenval , à qui ce Ministre a de réelles obligations. Celle de Paris est un simulacre , un corps fictif. Lors de l'émeute de la capitale sous M. Turgot , on créa un état major à la tête duquel étoit M. le Maréchal de Biron ; on assigna des régimens pour être prêts au premier ordre ; le trouble s'apaisa & les nominations subsistèrent , & ce qui est assez singulier dans les crises d'économie , les gros appointemens attachés alors aux premiers postes subsistent toujours.

Il n'est bruit égal à celui que fait la requête d'atténuation du Sr. le Seurre , ancien premier commis de M. Bertin , ci-devant Ministre , cinquieme secrétaire d'Etat , & , comme on disoit , la cinquieme roue du conseil ; contre ce même M. Bertin qui l'a accusé au criminel pour deniers divertis. Voici en peu de mots le précis de cet incroyable procès. M. Bertin avoit imaginé d'établir une caisse de ses fonds chez lui pour tripoter avec celle du feu Roi dont on fait qu'il étoit l'intendant , agioter avec celle de l'ordre du St. Esprit dont il étoit trésorier , celle des haras , celle des loteries , celle de la manufacture de Sevre qui étoient dans son département. Le Sr. le Seurre refusant de s'en charger , il confia cette caisse particuliere au Sr. Bélon , commis au bureau du Sr. le Seurre , les bâtimens immenses faits au château de Chatou & la Vicomtesse de Noé ayant fort obéré M. Bertin , des reviremens continuels d'une caisse à l'autre devoient , suivant son plan , remplir ces

vuides. Le Sr. Bélon opéra dans son genre avec zèle & finit par sacrifier le Sr. le Seurre qui l'avoit tiré de la misère pour le placer dans ses bureaux. Il s'est trouvé un *deficit* de cent quatre-vingt mille livres dans cette caisse qu'on demande au Sr. le Seurre en lui intentant un procès, & un autre vuide de deux cens mille livres dans la caisse de la manufacture de Sevre; le caissier accusé répond n'avoir jamais touché un sou, que M. Bertin a seul fait toutes les recettes. Le Sr. le Seurre promet que lorsque son affaire sera au Parlement, il produira des preuves des reviremens & même des deniers portés de ladite caisse chez la Vicomtesse de *** entretenue depuis long-temps par M. Bertin.

De Paris, le 26 Octobre 1781.

VOICI les premiers vers qui soient parvenus à ma connoissance au sujet de l'heureuse naissance d'un Dauphin,

Souvent les Rois, plus souvent leurs Ministres,
En voulant s'illustrer par de grands coups d'Etat

N'ont enfanté que des projets sinistres,
Des maux cachés sous un trompeur éclat.
Vive notre Louis, notre Reine adorable!

Ils s'y sont pris de toute autre façon.
Car pour combler nos vœux par un bienfait durable,
C'est un bon coup d'Etat que de faire un garçon.

Dès qu'on ne parle, ne rêve, on n'écrit
plus d'expéditions maritimes, on ne parle, on

ne rêve ; on n'écrit ici que de théâtres d'opéra ; encore ce dernier objet supplante-t-il souvent l'autre , & vous avouerez que rien n'est plus juste. La salle de bois du fleur le Noir , l'un des plus hauts & des plus coûteux buchers que jamais l'art ait offerts à des milliers de petites flammes rapprochées , cette salle a fait naître à un autre artiste l'idée d'un théâtre dont le projet qu'il vient de publier réclame une place ici comme une production éphémère qu'on chercheroit vainement ailleurs dans quelques jours. Ce seroit un théâtre incombustible. Les cloisons , les loges , les coulisses , les machines , tout y seroit de fer , de tôle , de cuivre , de fil d'archal. Enfin le tout pourroit fort bien s'échauffer , même jusqu'à rougir ; mais du moins les flammes ne le consumeroient pas & on n'y perdrait que les couleurs que le feu & la fumée détérioreroient inévitablement. On auroit soin de fourbir & polir la plupart des pièces tous les ans , exercice auquel , durant la clôture des spectacles , la direction pourroit , par esprit d'économie , employer les bras des acteurs ou actrices qui auroient des rhumatismes ; ce qui auroit deux bons effets à la fois. Vous devinez que les cordes & le rideau devront être d'amiante. Voilà un échantillon de ce que peut chez nous le génie inventeur de nos artistes folliculaires.

Je vous tiens pour trop bon Epicurien , je vous reconnois trop bien doué de tout ce que ce titre si souvent mal-entendu & dont on fit si mal-adroitement une injure , annonce

de pureté dans le goût , de perfection dans les organes , de délicatesse dans le tact soit physique soit moral , pour vous entretenir longtemps de la nouvelle piece soi-disant de théâtre , que son auteur a intitulée l'*Epicurien* , & qui se vend ou plutôt attend les acheteurs chez l'Esprit (*), qui très-sûrement ne l'a pas faite. C'est une prétendue comédie , en cinq mortels actes en prose , l'un de nos chefs-d'œuvre en fait de drames sans gaité , sans intérêt , sans action , sans caracteres , sans situations. Ce n'est pas même ce mauvais qui fait rire un moment aux dépens de l'auteur.

L'histoire offre plusieurs souverains , qui vont chercher dans la poussiere des archives , des droits vrais ou supposés sur des provinces qu'ils prétendent leur avoir été enlevées dans des temps reculés par tel usurpateur bien & duement mort qui n'a rien ainsi à répondre à de pareilles imputations. La littérature compte beaucoup de princes laurivores , qui vont remuant la cendre des morts pour revendiquer de douteuses ; mais de très-importantes propriétés. M. Collet , qu'il faut bien se garder de confondre avec la famille Colletet , immortalisée en son chef par Boileau , vient d'imprimer & publier un Manifeste à l'effet de notifier à tous les Etats littéraires unis ou non , neutres ou belligérans , qu'une preuve testimoniale le garantit seul propriétaire exclusif , tant lui que ses hoirs , . . . devinez de

(*) Libraire au palais-royal.

quoi, je vous prie! C'est bien d'autre chose vraiment que d'une province, — de ces deux vers-ci :

Mais pourquoi revenir sur les maux de l'absence,
La peine est déjà loin quand le bonheur commence.

que feu M. Dorat a mis dans sa comédie du *Célibataire*, acte premier, scene septieme. On a beau dire à M. Collet, que défunts ses vers sont inhumés là en assez nombreuse compagnie, qu'il a tort d'insulter aux mânes du charitable auteur qui, en leur accordant les honneurs publics de la sépulture, les a traités comme ses propres enfans; M. Collet insiste, prend l'ombre de Dorat par ses lambeaux funéraires & se fait avouer devant témoins, devant M. le Mierre, M. Rochon de Chabannes, M. Dudoyer, que ces vers sont à lui, que non-seulement on les lui a volés, mais même que, contre les loix de l'hospitalité, ce vol lui fut fait un jour, il n'y a tout au plus que douze ans, que Dorat & ces Messieurs dinoient chez l'auteur, jour où, entr'autres bons plats, il leur servit (comme on dit, à la fortune du pot,) son opéra de *Sapho*. Vous trouverez peut-être que c'est redemander un peu tard & assez inhumainement à un bon ami mort, une légère miette d'un dîner d'auteurs; car c'est ainsi que l'œil infidèle du profane, rapetisse les plus grands objets.

Le sieur Blanchard s'obstine bravement à la construction de son vaisseau volant, & donne lieu à nos érudits en matiere de vol, de re-

cherch
de l'e
qui se
cassé
les air
de ta
mer l
& les
point
rection
ficulté
tion, i
les P
lancer
de det
d'un g
par de
on ne
j'ignor
de cet
détails
sûreme
Vous
dans le
le char
ont do
Vigneu
relles p
de la
Vépres
reux,
minaire
chere,
curé &

chercher , sans doute dans la louable intention de l'encourager , tous les exemples de curieux qui se sont ou cassé le cou , ou noyé , ou fracassé les membres en essayant de planer dans les airs à l'aide de bonnets , d'ailes , de chassis de taffetas. Un amateur vient de faire imprimer les plans de la machine du sieur Besnier & les plus touchans regrets de ce qu'elle n'a point de queue , quoiqu'il avoue que la direction de cette queue auroit de grandes difficultés. Le sieur Besnier , dont il fut fait mention , il n'y a guere qu'environ cent ans , dans les *Philosophical Transactions* , débuta par s'élançer de dessus une chaise , il s'élança après de dessus une table , puis d'une fenêtre , puis d'un grenier , il étoit même parvenu à passer par dessus les maisons du voisinage. Comme on ne produit point son extrait mortuaire , j'ignore quelle aventure aura mis fin aux essais de cet *Icare*. Le sieur Blanchard promet des détails sur son vaisseau ; vous en préférerez sûrement la lecture à l'épreuve.

Vous aurez ri comme un autre en lisant dans les *Mélanges d'histoire & de littérature* , que le chartreux Dom d'Argonne & l'abbé Banier , ont donné en 1740 , sous le nom supposé de Vigneul de Marville , qu'à Chazelles ou Chazelles près de Soissons , le jour de la Nativité de la Vierge , on publioit dans l'église après Vêpres , trois branles à danser pour les amoureux , à tant de livres de bougie pour le luminaire de l'église ; qu'on les mettoit à l'enchere , & qu'à chaque enchere ou criée , le curé & le chœur chantoient : *Deposuit potentes*

de fede ; que les amoureux avoient un tel zele de faire chanter cela pour eux (peut-être y ajoutoit-on : & *exaltavit humiles* , qu'ils croyoient que leurs amours ne réussiroient pas s'ils n'avoient enchéri les branles. Eh bien, Monsieur , ne voilà-t-il pas qu'un abbé fait compulser les registres de Chazelles de près de deux cens ans , pour le malin plaisir de constater que ce fait est absolument faux , que vous avez ri pour rien , que Thiers qui le dit le premier dans son *Traité des superstitions* en a bel & bien menti ! Convenez qu'il est malheureux pour un apprentif philosophe qui note de tels faits pour être plaisant dans un cercle où l'on raille la crédulité du peuple , ou pour être fort en preuves dans une jolie brochure contre les préjugés pieux , de voir ces faits se fondre , disparoître dans le creuset de l'examen ou sous les coups de plume d'un fureteur de registres.

Les revenans ne nous effrayent pas , Monsieur , en voici un qui ne fera guere plus de bruit qu'avant sa mort. C'est M. Guillaume le disputeur. Je vous ai parlé de cette brochure lorsqu'elle parut ici pour la premiere fois. Si on l'a changée ou augmentée , c'est de si peu que ce n'est pas la peine d'en rien dire. La séance de M. Guillaume chez M. le Garde des sceaux est assez plaisante ; mais ce ne sont que lieux communs mis à la sausse au pauvre homme , comme disoit Piron. Un disputeur échappé du collège , qui débute par dire à son pere : *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; Or , vous n'avez pas perdu des cornes ; Donc vous*

avez

avez
mon J
ensui
confé
res. I
ne ri
blâma
faire
tout
pu av
eu qu

D

A
D'
Un
Da

La m
Porta

Vo

Qu

Puis
Auf
Ne
Tome

avez des cornes. — ce qui fait dire à sa mere :
mon fils est un forcier. — Ce même homme pose
 ensuite quelques principes vrais , en déduit des
 conséquences exactes ; ce sont deux caracte-
 res. D'après son début , M. Guillaume devoit
 ne rien louer de louable , ne rien blâmer de
 blâmable , toujours disputer pour disputer ,
 faire naître de nouvelles idées en heurtant à
 tout propos le sens commun ; son livre eût
 pu avoir cette originalité qu'on semble avoir
 eu quelque envie de lui donner.

LE S E R M O N.

C O N T E.

Dans un vieux canton de Bourgogne ,

Un énorme Curé

A rouge face & double trogne ,

D'un appétit bien assuré ,

Une seule fois la semaine ,

Dans le saint jour Dominical ,

Achevoit avec peine

La messe que servoit le procureur fiscal ;

Portant double menton sur sa ronde bedaine.

Dans les autres six jours ,

Voici tout ce que le saint Homme

Faisoit presque toujours

Quand il avoit fini son somme :

Il mangeoit & buvoit ,

Puis buvoit & mangeoit ,

Puis se rendormoit , le saint Homme !

Aussi ce Ministre joyeux

Ne débitoit pas plus de prônes

Tome XII.

F

Qu'un financier oïseux
 Ne débite d'aumônes,
 Et pardonnoit facilement
 Les fredaines des filles,
 Les malices d'amans
 Et les larcins des jeunes drilles.
 La certitude du pardon
 Faisoit que le troupeau vivoit à l'abandon.
 Tandis que les vieilles ouailles
 Vous faisoient danser le bouchon,
 Les jeunes fourgeoient sous les noires broussailles
 Et cotoyoient l'épais buisson.
 Pour le pasteur, deux jours seulement dans l'année
 Décoloroient son vermillon
 Et troubloient par leur carillon
 Son indolence fortunée:
 L'un étoit le jour du Patron
 Ou la fête du grand St. Jacques,
 L'autre étoit le St. jour de Pâques
 Célébre en tout canton.
 De l'éloquence pastorale
 Il falloit en ces jours dérouiller les talens
 Et réguiser quelques traits de morale
 Contre les Paysans.
 Le temps de charger sa mémoire
 D'un sermon apprêté,
 Lui ravissoit tous les momens de boire
 Et lui détruisoit la santé:
 C'étoit au moins faire d'avance
 La quinzaine de pénitence.
 Pour éviter un si grand mal,
 Il se mit dans la tête
 Un sermon naïf & bannal

Qu'il répéta depuis à chaque fête.

Tel que ce grand homme le fit

Je le transmets à la race future :

Puissent tous êtres ayant cure

En faire à jamais leur profit !

— *Mes chers enfans , dans cette chaire ,*

O mes brebis , dans ce saint lieu ,

Ma bouche est l'organe de Dieu :

Par moi , c'est lui qui vous éclaire.

Le ciel fit tous les biens , forma tous les plaisirs

Pour embellir la terre ,

Et chacun , suivant ses desirs ,

Peut se fixer aux plaisirs qu'il préfère.

Où , chacun peut opter les siens

Mais sans rien dérober aux autres :

Vous devez respecter les miens ,

Et je dois vous laisser les vôtres.

Sur cette grande vérité ,

Jettons ici quelque clarté.

Je vais vous parler sans mystères ;

Pour abréger , trois points très-courts

Vont à l'instant , mes très-chers freres ,

Diviser mon discours.

Joignez-vous tous à mes prieres ;

Conjurons la céleste cour

Pour que sa bonté vous éclaire

Et vous donne en ce jour

La foi qui vous est nécessaire.

Voyons ces trois points à leur tour.

Mon premier point , mes très-chers freres ,

Vous l'entendez , moi gueres ;

J'entens mon second point :

*Vous ne l'entendez point.
 Mais pour notre troisieme
 Il n'en est pas de même ,
 Et nous devons en vérité
 Nous confesser en bons apôtres
 Et dire en toute humilité*

Que nous ne l'entendons ni les uns ni les autres.

*Oui, mes enfans, mon premier point
 Sur lequel le ciel vous commande
 Et que vous voulez que j'entende
 Mais que pourtant je n'entens point,
 C'est votre avis de me défaire
 De ma petite Chambriere,
 Cette innocente en son printemps
 Et que jusqu'à ses vingt-cinq ans,
 Je garde dans mon presbitere.
 Mon second point & que j'entens
 Mais que vous ne pouvez entendre,
 C'est de me payer tous les ans
 Ma dixme sans me faire attendre
 Sur vos bestiaux & vos grains,
 Sans oublier tous vos raisins :
 Car notre Ste. Eglise ordonne
 De payer la dixme au pasteur,
 Et tout ce qu'on lui donne
 Fait un grand plaisir au Seigneur,
 Elle veut, & nul ne le nie,
 Elle veut qu'en tout lieu,
 Son Ministre l'homme de Dieu,
 Possede maison bien fournie,
 Des granges riches de bon bled
 Un grenier lourdement comblé
 Et cave largement garnie.*

*Vous m'entendez : ce point est sagement dicté ;
 Evitons ici la redite ;
 Vous sentez tous le poids de cette vérité ,
 Et moi , j'en sens tout le mérite.*

*Je passe donc à notre dernier point
 Que vous & moi n'entendons point ;
 Il est du devoir de ma cure
 Qu'il trouve ici son tour ;
 C'est l'Evangile du jour
 Dont je vais faire la lecture , &c.*

De Paris , le 31 Octobre 1781.

ON donne aux italiens depuis quelque temps , les deux *Sylphes* , espece de pastorale en un acte , paroles de M. Imbert , musique de M. Desaugiers. Le fond du poëme est très-peu de chose. Une jeune bergere veut épouser son amant : deux sylphes imaginent de la lutiner en lui insinuant qu'elle doit épouser un Dieu : elle déclare qu'elle n'aimera jamais que le berger qui le premier a mérité son cœur. L'amour lui prend la main & la remet dans celle de son amant. Ce fond a été trouvé trop léger. Il y a cependant mille actes séparés d'opéra dont les sujets n'en disent pas tant. Quoi qu'il en soit , le succès a été douteux à la premiere représentation ; à la seconde la piece a été applaudie , & à la troisieme elle a attiré beaucoup de spectateurs. La coupe des airs est extraordinairement heureuse. Voici un des plus jolis couplets : il est chanté par une vieille :

*Pourquoi pleurer ? pourquoi gémir ,
 Quand on a vu fuir son bel âge ?*

Chaque âge amène son plaisir,
 Tant la nature est bonne & sage!
 Au passé comme à l'avenir,
 Elle attache une jouissance;
 Si la jeunesse a l'espérance,
 La vieillesse a le souvenir.

En général les airs ont été trouvés charmans; aussi se font-ils vendus dès le lendemain. Ce n'est point de la grande & forte musique comme celle des Philidor & des Grétry : mais ce sont des airs de couplets délicieux & qu'on répète presque malgré soi en sortant du spectacle. La troisième représentation de cette petite pièce a été remarquable par l'annonce d'un grand événement. La nouvelle de la naissance du Dauphin étoit arrivée à deux heures & demi. M. Imbert a fait sur le champ un joli couplet relatif à la circonstance : il a été chanté par la Dame Billioni qui faisoit un rôle de Fée. L'air est celui de *joconde* :

Je suis fée & veux vous conter

Une grande nouvelle :

Un fils de Roi vient d'enchanter

Tout un peuple fidèle.

Le Dauphin que l'on va fêter

Au trône va prétendre :

Qu'il soit tardif pour y monter....

Tardif pour en descendre!

Le même jour la nouvelle a été annoncée d'une autre manière à la comédie française; on a changé la petite pièce, & on l'a remplacée

par l'Ecole des Maris où se trouvent ces deux vers :

Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance.

Là-dessus des applaudissemens & des transports incroyables : transports qui avoient faisi les Parisiens dès l'arrivée du courier. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'un quart-d'heure après, on vendoit déjà au palais royal une mauvaise estampe représentant l'*heureux accouchement*. Quelque mauvaise qu'elle fût, elle ne l'étoit pas tant qu'un fade quatrain qui a paru le lendemain matin dans le *Journal de Paris*, ledit quatrain de la façon du Sr. de Sancy, censeur de ce journal & du *Mercur de France*. Le mardi, on a donné *gratis* aux françois, *Adélaïde du Guesclin* & la *Partie de Chasse*. On ne devoit ouvrir la salle provisoire de l'opéra qu'après la Toussaint, & la répétition devoit s'en faire le samedi. Tout cela a été changé : au lieu d'une répétition, on a pris le parti de donner une représentation pour le peuple. Ainsi ce spectacle a offert ce qu'on n'y avoit jamais vu : l'ouverture de la salle & la première représentation d'une pièce nouvelle *gratis* : cette pièce est l'*Adele de Ponthieu* reserrée en trois actes & mise en musique par Piccini. On peut dire qu'on a fait l'épreuve de cette salle, comme celle d'un canon, en y mettant double charge. Il s'y est porté une foule prodigieuse, & il n'est arrivé aucun accident.

Lundi, jour de la naissance du Dauphin ;

tous les habitans de Paris ont illuminé d'eux-mêmes les façades de leurs maisons. Les lendemain & sur-lendemain , on a rendu pour le même objet une ordonnance assez superflue. On a particulièrement remarqué les illuminations du palais royal.

Cette ivresse universelle a presque étouffé une aventure assez bizarre arrivée quelques jours auparavant. La Reine & *Monsieur* frere du Roi , étant à se promener sur la terrasse du château à Versailles , un particulier s'avance & demande à *Monsieur* la permission de lui dire un mot. *Monsieur* fait deux pas , & cet homme lui annonce d'un grand sang-froid , qu'il vient de la part de Henri IV, lui demander Madame Elisabeth en mariage. Le Prince lui dit que dans ce cas-là , il faut que Madame Elisabeth fasse connoissance avec lui ; puis il le remet entre les mains de deux gardes du corps , en portant le doigt au milieu du front , & leur recommandant de faire ce qui convient en pareille circonstance. On traite ce pauvre homme avec beaucoup d'humanité , & on lui administre tous les remèdes qui peuvent lui faire revenir l'esprit. Ce prétendu de la sœur du Roi est maître tailleur de son métier : peut-être qu'en lui rendant la raison , l'on va détruire tout son bonheur.

Le petit théâtre ordurier du censeur royal de la police va toujours son train : le quatrième cahier vient de paroître. La piece qui en fait les honneurs est intitulée : *l'Ecole des Jaloux*. Le sujet est un mari qui pour dégouter l'amant de sa femme , feint d'avoir la ma-

ladie que Colomb apporta de l'Amérique : l'a-
mant craint que Madame n'en ait sa part , &
renonce à lui faire sa cour. Les couplets qui
suivent m'ont semblé les plus piquans. Dumas ,
le valet du mari , lui voyant prendre de la ti-
fanne a la même opinion sur son compte &
chante cette petite chanson :

Monsieur ne se contente pas
De fleurs qui sont dans son parterre ?
Une rose aux brillans appas
Aura trouvé l'art de lui plaire.
Il eut sans doute à la cueillir

Un grand plaisir ;

Mais je devine

A sa mine

Que la rose avoit une épine.

Vivent les maris celadons !

Ils sont très-bien , quoiqu'on les glose.

Pour vous : Messieurs les papillons ,

Vous voltigez de rose en rose :

Tôt ou tard il vient un moment

Qu'on s'en repent :

Car je devine

Qu'à la fourdine

Vous prenez la rose & l'épine.

Les Flores qu'on trouve à Paris

Ont l'art d'embellir leurs corbeilles :

Elles vont offrant à tout prix

Des roses qui semblent vermeilles.

Songez-y bien , petits muguets :

Jamais jamais

On ne devine

A la mine,

La rose qui cache une épine.

Ce valet, dans le petit drame en question, s'exprime avec beaucoup plus de délicatesse que les maîtres dans les pieces des cahiers précédens.

C'est un acte d'honnêteté que d'écrire en grosses lettres à l'entrée d'un jardin qui attire le public par de belles apparences : *Il y a ici des traquenards*. Quoiqu'ils ne soient là que pour certaines bêtes, des nouveaux-venus pourroient y être attrapés. C'est un acte d'honnêteté de la même espece que d'avertir le plutôt possible les amateurs, des pieges que rendent les libraires, des titres de livres qui feroient acheter ou ce qu'on a déjà ou ce qu'on étoit fermement résolu à ne jamais avoir. De ce nombre est un *Recueil des meilleures pieces dramatiques faites en France depuis Rotrou jusqu'à nos jours*, où le théâtre françois, dont il vient de paroître six volumes in-8vo, qu'un de nos faiseurs de calembours appelle ici *un volume en six tomes*. L'éditeur ne promet modestement que l'*inventaire de nos richesses dramatiques*; ailleurs il n'annonce qu'un simple *répertoire de pieces nationales*. Vous croiriez qu'il ne donnera qu'une aride nomenclature, qu'un catalogue; vous vous récriez déjà sur le titre & sur les six volumes qui en promettent d'autres. Consolez-vous, vous aurez les pieces entieres. Mais ces pieces qui, dans le fait, ne sont que copiées le plus servilement, le plus mécanique

quement du monde , formeront une collection qui , dit l'éditeur , *ne doit pas consister à transcrire des piéces de théâtre à côté d'autres piéces de théâtre.* Ainsi ces piéces copiées & non transcrites , si vous comprenez le fin de cela , vous sembleront devoir être amenées par des discours instructifs , historiques , philologiques. Erreur encore. L'éditeur ne veut que les lier ensemble par une architecture générale , & de toutes ces pierres de taille faire un grand édifice ; c'est ainsi que s'exprime ce soi-disant architecte qui n'est pas même un maçon. Il entasse les ouvrages dramatiques sans choix , sans goût ; ceux qui ont un même sujet traité par divers autres en différens temps sont mis l'un après l'autre , & il nous vante son ordre chronologique à l'aide duquel on suit , dit-il , *les progrès de l'art depuis son origine jusqu'à sa décadence* , comme s'il n'y avoit rien entre les progrès & la décadence. Certainement le succès de son livre tiendrait singulièrement de cette sorte de progrès dans le goût public qui préparent ou constituent sa décadence , pour user un moment du style de cet éditeur. Son premier volume contient une histoire de la tragédie. Le *Journal de Paris* dit naïvement que cette histoire *n'apprend rien que ce qu'on savoit* ; le journaliste ne nous apprend pas comment on apprend ce qu'on fait : mais on peut observer ici tout à la fois & l'heureuse industrie avec laquelle on fait des livres & les ingénieuses tournures , les utiles remarques de ceux qui en rendent compte. Nous ne disputerons point à l'éditeur le mérite de nous redonner

quelques pieces devenues rares ; mais sa collection , dont nous ignorons le *nec plus ultra* , se grossira indiscrettement s'il continue d'y mettre avec aussi peu de choix que dans ces fix premiers volumes , force tragédies & comédies qu'on étoit très-content d'avoir oubliées , des opéra tragiques , comiques , bouffons & autres , des drames , des proverbes , une foule de pieces ; stérile , misérable & déshonorante abondance des lettres sur leur déclin , qu'aucun amateur ne fera bien-aise de devoir payer pour avoir le peu de bon qu'il avoit d'ailleurs.

Ce en quoi le barreau tient à la littérature polémique m'autorise à vous parler de quelques mémoires qui font ici du bruit & que leur style satyrique met au nombre des gentillessees littéraires.

La Dlle Bertin , fameuse marchande de modes de la Reine , celle qui s'est vantée d'aller toutes les semaines faire son travail avec cette Princesse pour résumer les grands principes & fixer l'exécution des plus élégantes modes possibles , avoit chez elle une petite fille de boutique nommée Mlle *Picot* , qu'elle avoit fait venir par le coche , de sa province , encore enfant , ayant à peine de quoi se vêtir , & qu'elle a élevée comme sa fille. Celle-ci se sentant en état d'aller à la gloire & à la fortune , en travaillant pour son compte , a signifié à la Dlle Bertin qu'elle alloit la quitter , & a donné pour prétexte à ce parti pris , certain démêlé qu'elles avoient eu ensemble dans la galerie de Versailles où l'autre lui avoit craché au visage. Le délit & le lieu ont donné matière

à un grand procès entre ces deux graves personnages. La Dlle Bertin a pour avocat, le très-plaisant maître Coqueley de Chauffepierre, dont le mémoire est plein de sarcasmes excellens, de délicieuses facéties. Les solliciteuses sont sous les armes des deux côtés & en très-grand nombre.

Un autre mémoire fort couru, c'est une réplique du Sr. le Bel à M. de Ste. Foy. C'est un vrai libelle dans toute l'énergie du terme, ainsi que la plupart des écrits de cette classe, qui maintenant doivent être tels, pour n'être pas insipides depuis que le plus effronté cynisme devient le ton dominant dans cette carrière. Les mots de *voleur*, de *fripon*, & vingt autres que l'honnêteté publique bannissoit autrefois de ces productions en font aujourd'hui les grands ornemens. La rhétorique est sujette à ses variations comme tous les arts.

Puisque me voici sur le chapitre des libelles, je vous dirai que les pamphlets, les affiches malignes ou plutôt qui voudroient l'être, se succèdent journellement contre M. le Duc de Chartres, avec une obstination qui tient de la frénésie. Toutes les statues de la promenade supprimée étoient réunies, en attendant qu'on les employât ailleurs, dans un petit jardin voisin qui n'est séparé du lieu de cette promenade que par une grille; on y a affiché : *Conseil du Prince*. Il court encore une brochure si abominable qu'il seroit même indécent d'en articuler un mot. L'épigraphe en est d'une révoltante impudence. M. le Duc de Chartres a pour toutes ces horreurs, le mépris qu'elles

méritoient & le porte au point d'avoir l'air d'ignorer tout cela.

Pour terminer par quelque chose de plus gai & sans méchanceté, l'article des mémoires présentés en justice & de ces petits imprimés dont on ne parle qu'un jour, j'ajouterai ceci.

Une Madame Anne Ase Coadalin, veuve d'un bon bourgeois, fort vieille, très-dévote, surtout extrêmement grave de son naturel, avoit passé un tiers de sa vie à disserter avec ses voisines sur les convenances ; & l'une des incongruités qui la tourmentoient & l'indignoient le plus, c'étoit des visages joyeux à la suite d'un enterrement ; cela lui donnoit des fureurs dont on a cent fois craint des suites d'autant plus fâcheuses qu'elle étoit d'une constitution à la fois vive & foible. N'imaginant au monde rien de plus déplaisant que d'être portée en terre par de scandaleux rieurs, elle a fait & donné à lire à sa famille, des dispositions testamentaires par lesquelles elle donnoit vingt écus en outre du paiement ordinaire à chacun des prêtres ou clercs qui assisteroient à ses funérailles, dont elle fixoit le nombre ; — à condition, y étoit-il dit, *qu'aucun d'eux ne rirot pour rien comme ils n'ont que trop l'indécente coutume de se le permettre.* Elle est morte. Le legs & sa clause ont été communiqués à tous ceux qui ont dû former le convoi. On est parti de la maison dans un assez grand sérieux, mais aucun des assistans n'a pu entendre les propos des voisines toutes instruites, réfléchir sur la bizarre idée de la défunte & s'empêcher de rire.

L'exécuteur testamentaire a pris acte de chaque éclat de rire , ce qui les a redoublés , & il a refusé net les vingt écus en payant le reste. Demande en justice de la part des prêtres & clercs ; mémoire en réponse négative de la part des héritiers ; témoins ouïs , clause produite & commentée ; enfin il a été décidé que les vingt écus se payeroient sur les preuves suffisantes qu'ont donné les ecclésiastiques qu'ils n'avoient pas ri pour rien comme l'articuloit la clause.

Je suis extrêmement surpris que ce que je vais vous raconter n'ait encore fait éclore d'aucun de nos cerveaux féconds , de poètes lyriques , anacréontiques , élégiaques & autres , quelques douzaines de ces petits vers qu'ils tiennent prêts à tout événement dans les magasins de leur génie , pour tous les cas où il s'agira de mort tragique de jeune fille , de dangers bravés par affection pour un joli chien , &c. mais je pense que cela viendra. En attendant voici le fait arrivé il y a peu de jours. Une Demoiselle la Suze étant allée par curiosité voir la nouvelle salle des François , cherchoit son petit chien qui s'avançoit trop dans un endroit où l'on travailloit. Un charpentier qui prenoit un niveau au-dessus , laissa échapper son plomb de sa main , ce plomb tomba sur la tête de la Demoiselle qui en mourut sur le champ.

Voici le résumé d'une longue lettre qu'un Hollandois a écrite à un de ses intimes amis.

» La fermentation des têtes est ici incroya-
 » ble pour des gens qui passent pour si fleg-

» matiques. Tout y présage des événemens
 » d'une nature bien frappante. Les patriotes
 » voient, avec la plus vive & la plus inutile
 » douleur, que les funestes germes d'une
 » grande révolution prochaine y sont clan-
 » destinement fomentés dans toutes les clas-
 » ses du peuple dans plusieurs des parties
 » constitutives du gouvernement. Des inté-
 » rêts privés y pervertissent l'esprit général,
 » & des corruptions étrangères parviendront
 » selon toute apparence, à rendre vaine la
 » vertueuse activité du seul parti dont l'avan-
 » tage manifeste ne seroit que dans le bien
 » public, aujourd'hui méconnu, quoique cha-
 » cun le prenne pour prétexte. On verra bien-
 » tôt se vérifier aux dépens où tout au moins
 » aux grands risques de ces peuples autrefois
 » si jaloux d'une liberté qui leur a coûté tant
 » de sang, la désolante, mais trop indubita-
 » ble justesse de la maxime : *divisez pour af-*
 » *servir*, qui est l'inverse de la devise com-
 » mune qu'on oublie ici, qui, effacée de la
 » plupart des cœurs, ne subsiste que sur des
 » médailles & quelques monnoies. Ce que
 » n'auroient peut-être jamais effectué des ar-
 » mes dont le seul bruit eût pu encore ré-
 » veiller le courage, exciter de rigoureux
 » efforts ou faire ouvrir des écluses, fera sour-
 » dement opéré par de petits moyens hon-
 » teux, des cabales, des séductions, de l'or
 » donné à des brouillons subalternes, des pro-
 » messes faites à d'obscurs bouté-feux, des
 » caresses prodiguées à la vanité roturière de
 » quelques intrigans, d'infidèles exposés, des

» pa
 » in
 » fo
 » d'
 » do
 » lit
 » te
 » bil
 » &
 » se
 » eu
 » bie

C
 res
 Souv
 boui
 d'arg
 lang
 un e
 tôt
 goût
 L
 me v
 le le
 le D
 quer
 mots
 beau
 puté
 plus
 fran

„ pamphlets tournés & répandus avec une
 „ infidieuse adresse , enfin par toutes les res-
 „ sources , toujours nouvelles quoique si usées ,
 „ d'une méprisable ruse , qui voudroit se faire
 „ donner ce nom si équivoque de haute po-
 „ litique. Lorsque ces Etats seront arrivés au
 „ terme fatal où il est sûr que tous ces mo-
 „ biles concertés tendent à les amener , eux
 „ & tout le monde , excepté certains voisins ,
 „ seront fort surpris que de tels effets aient
 „ eu de si imperceptibles causes qui pourroient
 „ bien échapper à l'histoire. »

De Versailles , le 5 Novembre 1781.

CE fut hier le tour des fruitières-orange-
 res & des boulangers pour complimenter nos
 Souverains. Les premières offrirent pour la
 bouillie du nouveau né , un joli chaudron
 d'argent & de petites cuillères d'or. Les bou-
 langers firent sur le champ , dans le vestibule ,
 un essai du pain le plus délicieux qui fut aussitôt
 présenté à la Reine. Cette Princesse en
 goûta & lui donna son approbation.

Les poissardes de Paris sont venues , com-
 me vous l'aurez appris toutes les gazettes ,
 le lendemain de la naissance de Monseigneur
 le Dauphin , faire leur compliment. Leur élo-
 quence grivoise & pour user d'un de leurs
 mots , *mal peignée* , est en possession de se faire
 beaucoup plus remarquer que celle des dé-
 putés des Cours souveraines , & d'intéresser
 plus vivement que toute celle de l'académie
 françoise. On n'imagine pas les folies qu'elles

s'y sont permises. Une d'entre elles a chanté
au Roi ce couplet :

Sur l'Air : *Ma Commere quand je danse, &c.*

Notre charmante Antoinette
Vient de faire un petit bout,
Et j'avons vu la broquette
De nôr'Dauphin à tretous ;
Elle levoit,
Elle dressoit,
Oh ! ce fera un compere ;
Elle levoit,
Elle dressoit,
C'a vous promet un maître clou.

Cette polissonnerie a fait rire toute la Cour, l'a fait rire aux larmes. Quelques femmes ont baissé les yeux & vouloient rougir ; mais dans une joie aussi grande, aussi universelle, on doit naturellement passer bien des choses : le Roi a applaudi & a ordonné aux poissardes un *bis* qui les a toutes mises hors d'elles de plaisir. Elles ont recommencé avec des figures, des mines, des contorsions dans leur genre, plus plaisantes les unes que les autres. S. M. leur a promis une fête lorsque la Reine seroit relevée de couche.

Un de nos grands Seigneurs fit enlever dernièrement une très-jolie femme de perruquier, au sortir de la comédie italienne ; le mari a fait tapage pour ravoit sa chere moitié. Le Prince l'a fait venir & lui a dit : « Mon ami, » croyez-vous que votre femme ne vous au-

» r
» r
» p
» p
» g
» v
» fa
» re
» g
» p
» m
» qu
» le
» cr
» je
» al
» ch
» jo
» ef

S
que
bité,
oubl
ressa
genre
sonne
ou p
quer
avoir
mémo
arrive

» roit pas fait cocu. Si cela devoit vous ar-
 » river, ne vaut-il pas mieux que ce soit
 » par moi que par un de vós garçons. N'ayez
 » point de sot préjugé bourgeois; imitez les
 » gens de la Cour, j'aurai soin de vous, de
 » votre fortune, & je serai le parrain de l'en-
 » fant dont votre épouse est enceinte. — Fai-
 » tes-moi donc encore une grace, Monsei-
 » gneur, a dit le perruquier, soyez aussi le
 » pere de cet enfant, car je vous jure que
 » ma femme avoit ce que vous savez, lors-
 » que vous me l'avez enlevée. — Soit, reprit
 » le Prince. Pour vous je vous fais mon se-
 » crétaire ordinaire. — Mais, Monseigneur,
 » je ne fais pas écrire. — Vous l'apprendrez,
 » allez, dit M. le Comte d'***, vendez votre
 » charge de perruquier, & choisissez-vous une
 » jolie maîtresse. — Oh, Monseigneur, cela
 » est déjà fait, répondit le perruquier. »

De Paris, le 7 Novembre 1781.

Si vous avez jamais besoin de citer quel-
 que exemple de galimatias bien gravement dé-
 bité, je vous exhorte, Monsieur, à ne pas
 oublier l'ouvrage qui vient de paroître, inté-
 ressant morceau pour une collection en ce
 genre : il est intitulé : *Peinture des Idées*. Per-
 sonne n'a peut-être encore si ridiculement usé
 ou plutôt abusé du langage pour en expli-
 quer les premiers principes. Balthasar Gratian
 avoit dit : *les idées partent des vastes côtes de la*
mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination,
arrivent au havre de l'esprit pour être enrégistrées

à la douane de l'entendement. Cela n'est rien à côté du livre que je vous annonce. Les voyelles y sont la vie, & les consonnes des déterminations, des modifications, des je ne fais quoi enfin, mais ne sont pas la vie. Tout dans le langage est déterminé par les loix fondamentales & universelles; non du langage lui-même & de convention, ne vous y trompez pas; mais de la création, de la nature, du système total des êtres. Ecoutez un peu l'auteur, je ne vous condamnerai point à l'entendre.

» La propriété des voyelles & les significations des mots sont *une preuve* que le mot » être est le seul vraiment *primitif, racine, radical*, &c. On n'en peut nullement douter » lorsque l'on considère l'unité de principe de » toutes les choses en général ou des choses » de même genre; lorsqu'on voit que tous les » êtres ont la même origine, que tous les » hommes ont le même pere *temporel, primitif*, que tous les corps proviennent des mêmes élémens & ses élémens d'un principe » unique; que tous les germes de la même » espèce ont tous le même germe radical; que » chaque science n'a qu'un principe fondamental; que la loi & tous les commandemens » se réduisent à l'amour; que la géométrie » n'a d'autre élément originel que le point, » & que dans l'arithmétique tous les nombres » se réduisent à l'unité, &c. » Ailleurs il assure qu'aucun des caractères d'écriture *n'a été calqué sur les objets matériels, que tous sont des hiéroglyphes d'une origine beaucoup plus relevée*; & il ajoute qu'il n'appartient qu'aux vrais C...

d'exp
fleur
énig
vous
men
syllab
furde
furdit
cabal
sauro
de ca
blime
de la
l'Inter
consc
colad
lui-ci
langu
(imm
jour,
fleur,
ans j
venez
ai écri
L'o
petit-
de l'é
tre) e
sentat
livres.
dre du
de Gl
postic
visoir

d'expliquer ces hiéroglyphes. Or devinez, Monsieur, ce que sont ces vrais C.... C'est une énigme digne d'exercer votre perspicacité. Pour vous aider, cherchez parmi les mots qui commencent par un C & qui ont le nombre de syllabes qu'indiquent les points, le plus absurde sera sans doute le seul bon. L'idée d'absurdité me rappelle les *cabalistes*. Les vrais cabalistes vont d'autant mieux là qu'on ne sauroit guere s'en tirer qu'à l'aide d'un peu de cabale. Nos penseurs inintelligiblement sublimes doivent baisser pavillon devant l'auteur de la *Peinture des idées*. Excepté l'auteur de l'*Interprétation de la nature*, tous doivent en conscience à ce nouveau venu, la tendre accolade que donna la Serre à Richesource. Celui-ci tenoit des conférences publiques sur la langue françoise & l'éloquence : La Serre, (immortalisé par Boileau) y ayant assisté un jour, alla embrasser Richesource. — Ah, Monsieur, lui dit-il, je vous avoue que depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias ; mais vous venez d'en donner plus en une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie.

L'opéra d'Adèle de Ponthieu ; paroles du petit-maitre & marquis de St. Marc, musique de l'épuisé Piccini, tout (l'un entraînant l'autre) est tombé à plat. A la cinquième représentation on n'a fait que mille six cent cinquante livres. On se trouve réduit à tirer de la poudre du magasin, cet éternel opéra d'*Iphigénie* de Gluck, si l'on ne veut fermer cette salle postiche, faute de spectateurs. Cette salle provisoire, quoique très-agréable à la vue, effluie

beaucoup de critiques. On trouve le théâtre trop large, pas assez profond, & peu favorable aux instrumens.

Le pauvre Piccini n'est pas heureux : il vient de mettre en musique une cantatille sur le Dauphin, qui a été exécutée au concert spirituel le jour de la Touffaint ; elle n'a pas eu plus de succès que son opéra, peut-être encore moins.

Les premières recettes de la nouvelle salle, ont été fort inférieures à ce qu'on espéroit. Quelques personnes pensent que l'opéra ne restera pas long-temps au Boulevard ; on craint que ce quartier ne soit trop éloigné du centre de la ville ; presque aucun acteur n'a encore changé de quartier : on veut voir la tourture que prendront les affaires lyriques avant de se mettre en dépense. En attendant, on a fait dépenser provisoirement au Roi & à la ville, plus de deux ou trois cens mille livres ; & l'on a chassé du Boulevard ces pauvres acteurs des *Variétés amusantes* qui se trouvoient trop près de l'Académie royale de musique : ils ont été relegués à leur salle de la foire St. Germain. Ils gagnoient beaucoup par le secours de leur camarade Janot, autrement dit Volange ; mais leur directeur nommé *Malter* est un homme sans conduite ; il mangeoit tout & ne payoit personne. Depuis environ quinze jours, le lieutenant de police lui a ôté cette direction & l'a donnée à quelqu'un qui, probablement aura plus d'ordre & moins d'appétit.

On se rappelle que les freres Perrier, très-

habili
Cham
chi
Paris
Il y
de ce
posé
quan
d'obf
ter d
à cer
un a
dres,
lege
toute
les p
Chail
Chac
heure
bes d
mille
fix ce
truits
& c'e
perme
quarti
quatre
l'eau
public
d'être
l'eau
à la v
que c
jourd'

habiles mécaniciens , ont établi au-dessus des *Champs Elisées* , près de Chaillot , deux machines à feu pour donner à chaque maison de Paris autant d'eau qu'elle en peut consommer. Il y a long-temps que la ville de Londres jouit de cet avantage , & M. de Voltaire l'avoit proposé à l'émulation françoise il y a plus de cinquante ans. On ne peut se figurer combien d'obstacles les freres Perrier ont eu à surmonter dans une entreprise si manifestement utile à cette immense capitale. Il a fallu traiter avec un anglois établi à cent vingt milles de Londres , & qui avoit obtenu en 1778, le privilege exclusif d'établir des machines à feu dans toute la France. Après trois ans des travaux les plus opiniâtres , les deux machines de Chaillot sont enfin portées à leur perfection. Chacune élève & fait monter en vingt-quatre heures environ , quatre cens mille pieds cubes d'eau pesant vingt-huit millions huit cens mille livres , & composant quarante huit mille six cens muids d'eau , dans les réservoirs construits sur le haut de la montagne de Chaillot , & c'est leur élévation de cent dix pieds qui permet de distribuer de l'eau dans tous les quartiers de Paris sans exception. L'on a fait quatre réservoirs exprès pour pouvoir clarifier l'eau en la laissant déposer avant de l'offrir au public. Par le calcul du *Prospectus* qui vient d'être répandu dans toute la ville , on aura l'eau à bien meilleur marché qu'en la prenant à la voie ; le muid d'eau par jour ne coûtera que cinquante livres , tandis qu'il revient aujourd'hui à plus de cent écus : il y aura par

conséquent plus des cinq fixiemes d'économie pour les abonnés à la nouvelle entreprise. On reçoit actuellement des souscriptions pour tout le fauxbourg St. Honoré.

La disette de nouveautés littéraires se fait toujours ressentir. Les auteurs attendent la S. Martin & même la Ste. Catherine pour mettre leurs productions au jour. Incertains dans tous les temps, de trouver beaucoup de lecteurs, ils doivent au moins, pour diminuer les risques, laisser écouler la saison des vacances & des vendanges où la capitale est déserte.

LA SERVANTE-MAITRESSE.

La rime, hola, la rime! hola, la rime, hola!
 La rime ici!... j'enrage! ah! maudite servante!
 Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra!
 Malheureuse! veux-tu?... mais rien ne l'épouvante;
 Et quand je m'égofille, elle est peut-être là
 Qui rit en tapinois, & fait la sourde oreille.
 Que maudit soit le jour où l'on me conseilla
 De prendre à mon service une fille pareille!
 J'ai beau crier, gronder, supplier, menacer:

Elle n'en croit que son caprice;

Et pour mettre le comble à cet affreux supplice
 Je ne saurois l'avoir, & ne puis m'en passer.
 Mais il est temps enfin que tout ceci finisse,
 Et je suis las de voir qu'on me balotte ainsi:
 Pour la dernière fois, je vais... ah! la voici!
 Pourquoi, depuis une heure au moins que je rap-

pelle?...

— Vraiment! si j'accourois à tous vos mandemens,
 Mais je serois sur pied, je pense, à tous momens.

Souvent

Souvent vous m'appellez pour une bagatelle ;
 Pour quelques billets doux à Madame une telle ;
 Dont jamais on ne peut découvrir le logis ,
 Pour des chansons... enfin vous m'obligez de dire
 Des choses dont par fois moi-même je rougis ;
 Vous me faites mentir , extravaguer , médire...
 — Ce que tu dis est faux. Mais quand il seroit vrai ,
 Qu'importe ? c'est à toi d'obéir en silence.
 — Oh ! quand il me plaira , Monsieur ; j'obéirai.
 — Mais voyez un peu l'insolence !
 — C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.
 — Comment ? .. — De mon humeur je n'ai point fait
 mystère ,

Et mon maître Boileau vous en a prévenu.
 » Cette fille , a-t-il dit , est peu volontaire ;
 On fait pour l'appeller des efforts superflus ;
 D'elle-même elle vient , quand on n'appelle plus ,
 Dit oui pour non , babille alors qu'on veut se taire ,
 Et quand on veut parler se tait ;
 Voyez ! la voulez-vous prendre telle qu'elle est. »
 Vous m'avez prise : Eh bien ! c'est à vous , s'il vous
 plaît

De supporter mon caractère.

— Oh ! puisqu'il est ainsi , sors donc & de ce pas.
 — Qui moi ? vous plaisantez ! — je ne plaisante pas ;
 Sors , te dis-je ! chez moi je veux être le maître.
 — Je ne sortirai point. — Quoi ! maraude... ? — Tout
 doux !

Malgré vous & vos dents , je resterai chez vous.

Priez-moi de rester ; je sortirai peut-être.

— Reste donc ; mais du moins fois plus docile... —
 adieu.

— Elle a , ma foi ! tenu parole :

Mais de bon cœur , je m'en console

Ou plutôt j'en rends graces à Dieu.
 Je vais donc désormais sans débats, sans querelle
 Vivre seul... Si j'allois par hasard m'ennuyer ?
 Cette rime étoit drôle & savoit m'égayer :
 Elle prenoit sans cesse une forme nouvelle ;
 Son caprice par fois me désoloit... mais quoi ?
 Chez une fille enfin, est-ce donc un grand crime ?
 Déjà je bâille... Ah ! ah ! ne vois-je pas la rime ?
 — Eh ! oui ! c'est moi, je t'aime, allons, réjouis-toi,
 Mais ne m'appelle plus, mon cher maître ! attens-moi.

Par M. Colin, Avocat au Parlement.

De Paris, le 14 Novembre 1781.

JE ne fais comment j'ai oublié jusqu'ici, Monsieur, de vous parler d'une brochure intitulée : *Le Pot aux Roses, ou Correspondance secrette & familiere de l'honorable Thomas Boot, Cordonnier Royal, avec Sa Majesté George III, Roi de la Grande-Bretagne, & ses Ministres, les Lords Stormont, Sandwich, Germain & North ; sur les affaires présentes de l'Europe.* Londres, comme toujours. Ces lettres ne contiennent absolument rien que n'offrent vingt brochures sur la guerre actuelle, sur l'Amérique, dont vous devez être excédé comme nous, & le *Courier de l'Europe* trop généralement répandu pour qu'il y ait quelque mérite à répéter ce qui est assez su dès qu'il l'a dit. Thomas Boot délaie dans un torrent de paroles oiseuses mêlées de quelques plaisanteries de Cordonnier, toutes les déclamations parlementaires de l'*Opposition*, le *Destin de l'Amérique*, l'ouvrage de l'abbé Raynal, & la Diatribe de

l'honorable M. Nathaniel Wraxall, sur toutes les Puissances de l'Europe, & l'éternel *Delenda est Cartago*. Voilà tout ce que rabâche & transcrit mot pour mot le cordonnier Thomas Boot, qui mande lestement au Roi George, que S. M. est un king anglois & non un king françois, un king espagnol; qu'elle tient sa couronne du gracieux plaisir de Thomas Boot & de ses consors le majestueux peuple anglois, &c. ce qu'on lit par-rout à Londres ou plutôt ce qu'on n'y lit plus tant on en est fatigué. « Depuis deux siècles, écrit Thomas, » nous avons eu six révolutions : Prenez bien » garde, Sire, qu'en ne vous conduisant que » d'après les conseils perfides de ce méchant, » & bête brute Bute, & de sa damnable fé- » quelle, la septième n'arrive en vous. De » quoi vraiment, moi personnellement, je se- » rois très-faché, car je perdrais votre royale » pratique, & le cas venant que vous fus- » siez renvoyé à Hanovre, Dieu me damne » si j'y courois vous prendre mesure de sou- » liers, &c. » Il écrit ailleurs au même Roi George, que sa maison de Hanovre est *si ro- » turière que le trône même de la grande & majes- » tueuse Grande-Bretagne n'a pu l'annoblir, &c.* Puis les injures de *sot, imbécille, entêté, tête, » bête* & autres sont les fleurs de son style. Je ne vous offre que ce qui est de l'auteur, car ce qu'il copie, ce qu'il pille de tout côté vous est vraisemblablement connu. Le Roi répond poliment, toujours à la manière de Thomas Boot, en disant non sur chaque assertion de celui-ci, & en se donnant un éloge pour cha-

que injure. Le cordonnier vante outre mesure le génie de lord Stormont, en s'efforçant de le plaisanter ; mylord répond en convenant platement de tout le mérite qu'on lui trouve : même encens, en aussi forte dose , à lord Sandwich, mais ici mylord Stormont n'est qu'un ignorant ; pareille réponse. Le lord Germaine a son tour ; il rend bavardage pour bavardage , mais tous les autres ne sont ici que des fots. Le tour de lord North arrive, tout le conseil n'est rien auprès de lui, & sa lettre comme celles des autres n'est qu'un tissu de rodomontades. Enfin, Monsieur, on voit à chaque page que ce cordonnier n'est qu'un savetier en politique, qu'il recoud mal des morceaux déjà vieux, qu'après avoir fait une assez grande tournée pour avoir en passant, recarcelé les vieilles bottes de Frédéric, fait des escarpins de bal à quelques Souverains, des paires de claques à d'autres, des mules au Pape & de gros souliers aux Quackers de Philadelphie, &c. il s'est délassé dans un coin de taverne en compilant, sans nul effort de tête, tout ce qu'ont dit & les papiers-nouvelles où tout s'imprime, & quelques pamphlets qu'un même jour voit naître & périr.

L'abbé Raynal ayant passé la saison des eaux à Spa, la *Muse* de Spa lui a adressé les vers suivans. Comme Dieu sans doute pour les intérêts de sa gloire & notre plus grande édification, n'a pas voulu que les Riballiers, les esprits persécuteurs fussent tous en Sorbonne, quelques membres du Synode de Liege ont été fâchés de la liberté civile dont leur Sou-

verain, en sa qualité de Prince éclairé & vertueux, laissoit humainement jouir cet auteur célèbre qu'on fait être sexagénaire. Ne pouvant rien contre une si honorable protection, ils ont tant fait qu'ils ont du moins obtenu un mandement contre le Poète. On a donc très-férieusement lancé les foudres ecclésiastiques sur cette pauvre *Muse* de Spa, qui n'auroit dû s'attendre tout au plus qu'à être un peu molestée au Parnasse; & les excellentes qualités personnelles du Prince répondent du déplaisir qu'il aura eu de voir une telle censure se répandre sous son nom comme Evêque.

LA NYMPHE DE SPA.

A L'ABBÉ R....

Tu vas quitter cette aimable retraite
Où loin du bruit, des fourbes, des cagots;
Libre de soins, ton ame satisfaite
A su goûter les douceurs du repos.
Dans ces forêts en mon réduit sauvage
Où les beaux jours amènent tous les ans
Tant d'êtres nuls, tant de fous différens,
Avec orgueil j'ai vu paroître un sage.
Ainsi tu vois dans mon riant vallon
Parmi la mousse & la pâle fougere,
Briller par fois une fleur passagere,
Quelques momens émailler le gazon
Et parfumer la stérile bruiere.

De ses malheurs imbécille artisan,
Que contre toi dans sa fureur glapisse

Des préjugés l'aveugle partisan;
 Que des mortels ce farouche tiran,
 Le fanatisme à ton nom seul frémissent!
 Le chêne altier de vingt siècles vainqueur,
 Eleve aux cieux son auguste feuillage:
 Autour de lui, des autans en fureur
 En vain mugit l'impétueuse rage;
 Inébranlable il voit rouler l'orage.
 A son abri les chantres du bocage
 Viennent former leur concert enchanteur,
 Brûlé du jour, arrosé de sueur,
 Sous ses rameaux l'honnête voyageur
 Goûte le frais & bénit son ombrage;
 Toujours utile il brille, & d'âge en âge
 Sent augmenter sa force & sa vigueur.
 Eh! que lui fait la vile fourmilière,
 Les vains efforts des insectes obscurs
 Qui sous ses pieds, rampans dans la poussière,
 Vont les fouiller de leurs venins impurs?

O vous dont l'ame & grande & courageuse
 Dédaigne en paix les cris des envieux,
 De la raison défenseurs généreux,
 Venez, volez à ma grotte moussueuse
 Et méprisez vos censeurs orgueilleux.
 Sous mes berceaux, malgré la jalousie
 La calomnie & ses affreux suppôts,
 L'amant sacré de la philosophie
 Fut couronné par la main des Héros.

Salut à vous! ô Princes magnanimes
 Qui déchirant le bandeau de l'erreur,
 Suivez le cri de vos ames sublimes
 Et des humains cimentez le bonheur.

Oui des Germains l'espérance premiere ;
 Le bon Joseph aux préjugés fatal ;
 Du plus grand Roi que l'Europe révere,
 Ce fier Henri, le Frere & le rival ,
 Sourds aux clameurs des rives de la Seine ,
 Au bord fleuri de mon humble fontaine ,
 Des vils cagots t'ont bien vengé , Raynal.
 Poursuis en paix , ton illustre carrière :
 Que la santé file tes jours heureux :
 Puisse mon onde & pure & salulaire
 En prolonger le cours si précieux !
 Long-temps encor que ta voix révérée
 Tonne au milieu des peuples corrompus ;
 Ramene au vrai cette foule égarée
 D'êtres rampans sous le joug abattus ;
 Vers toi l'Europe a les bras étendus :
 Venge ses droits & sa cause sacrée.
 Fais voir aux Rois la sainte vérité ;
 Fais-leur aimer la douce bienfaisance ;
 Nous te devons notre félicité ,
 Et dans ton cœur sera ta récompense.

Les amateurs d'anecdotes toutes fraîches
 feront fort aises de lire le fait suivant arrivé
 ces jours-ci & que je tiens d'original. Si la
 scene n'est pas bien courte , je pense que vous
 oublierez sa longueur en faveur de ce qu'elle
 offre d'instructif & de plaisant , ce qui m'em-
 pêchera d'en retrancher des détails. Dans un
 de ces bureaux d'esprit où nos littérateurs à
 la mode , font en digérant un bon dîner , les
 plaisirs & l'admiration de vieilles cailletes qui
 s'extasient à chaque phrase & pour lesquelles
 il faut entre-mêler de petits contes les publi-

mes & vaporeux propos philosophiques, moraux, académiques, économiques, &c., on parloit de la ténacité des longues habitudes, sur-tout à l'époque où les sens s'affoiblissent. Quatre philosophes, infatigables, mais très-fatigans observateurs de l'humaine nature, faisoient assaut d'anecdotes, pour ne pas toujours parler sans s'entendre. L'un raconta qu'un virtuose de ses amis étant à l'agonie & ne connoissant plus personne, le valet d'un Seigneur qui logeoit dans la même auberge, & dont la chambre n'étoit séparée de celle du moribond que par une simple cloison de planches assez mal jointes, s'étoit mis à racler du violon tout près du lit. Ah ! le bourreau, s'étoit écrié le malade, & ç'avoit été ses dernières paroles. L'autre raconta qu'un vieux grammairien françois étant sur le point d'expirer, disoit : *Hélas ! je m'en vais . . . ou je m'en vas . . . car je crois toujours que l'un & l'autre se disent.* Le troisieme imita, à faire pâmer de rire toutes ces Dames, un pauvre Minime, excellent moine s'il n'eût eu de tout temps une invincible aversion pour l'huile, aversion qui ne l'empêchoit point de manger tout à l'huile comme ses confreres & selon la regle de leur ordre, mais qui le faisoit murmurer fréquemment contre ce régime. Il étoit prêt à rendre le dernier soupir, on lui administroit l'Extrême-Onction ; en s'empressant autour de son corps déjà presque insensible, on profere les mots de *saintes huiles* — ah ! s'écrie-t-il, *toujours de l'huile !* & il mourut. Le quatrieme, M. D. . . . qui avoit eu tout le temps qu'on fait qu'il

faut à ces Messieurs pour inventer ce qu'ils ont vu, dit, du ton dont il parle de l'humanité : « Ces faits sont ou peu décisifs pour la » question que nous traitons, ou déjà connus, » ou trouvés, comme on dit, sous la chemi- » née. » Que je vous raconte ce dont je fus témoin.... quand ?.... jeudi ; oui, jeudi dernier : ce en quoi je fus acteur moi-même. Tout le cercle prêta la plus grande attention. « Cer- » taine commission grave & secrète que j'a- » vois à remplir de la part du ministère (pour- » suivit ce philosophe qui jamais ne se fait va- » loir, non plus que les autres) pour le bien » d'une classe d'infortunés dont, sans mes avis, » on ne s'occupoit guere, me conduisit dans » une maison du fauxbourg St. Antoine, où » se trouvoit un homme frappé de la plus pro- » fonde létargie. Vous allez juger combien » mon génie observateur eut de la matiere à » s'exercer. Les héritiers joyeux couroient » déjà se saisir des clefs. Deux voisins qui ché- » rissoient le malade, faisoient leur possible » pour lui rendre l'usage de ses sens ; toutes » leurs peines étoient inutiles. Mes notions sur » l'empire de l'habitude, mes principes à cet » égard, résultats de cinquante années d'é- » tude de l'homme, me porterent à m'infor- » mer soigneusement du caractère & du genre » de vie de leur ami. On me dit qu'il étoit » riche, mais excessivement avare, que le » manque volontaire d'aliment le réduisoit à » cet état ; qu'on avoit fait tout au monde pour » lui faire avaler quelque liquide pour se sou- » tenir ; qu'il tomboit en foiblesse à la seule

» pensée des frais d'un pot-au-feu. Il y avoit
 » là un pot d'eau d'orge. J'ordonnai qu'on mit
 » une table tout près de son chevet, qu'on y
 » plaçât un sac de cent pistoles qu'on prit dans
 » un des coffres, & je dis à tous les assistans
 » de faire comme moi, de compter cet argent
 » avec un grand bruit. » — Cette histoire en
 étoit là, lorsqu'il entra dans la chambre où
 se tenoit ce bureau d'esprit, un petit neveu
 de la maîtresse de la maison, qui venoit du
 College, & qu'on avoit duement dressé à écou-
 ter, grands yeux ouverts, bouche béante,
 tout ce que disoient des philosophes, en atten-
 dant que leur protection lui donnât le droit
 de faire de l'esprit pour son compte en ville.
 Après avoir passé la main sous le menton de
 l'écolier, de cet air qui dit : *écoutez, profitez,*
formez-vous, admirez, l'homme de génie reprit
 ainsi son récit : » Le malade se réveilla au bruit
 » des écus. Alors je m'adressai à son vice do-
 » minant. Je lui criai : *Hola, Monsieur, si vous*
 » *ne prenez garde à votre argent, votre avide hé-*
 » *ritier a la main dessus pour l'emporter.* — Quoi,
 » me dit-il ! *de mon vivant ?* — je fis signe
 » qu'on me donnât le pot à l'eau d'orge : *Re-*
 » *veillez-vous*, criai-je encore ; *prenez des forces*
 » *pour empêcher qu'on ne vous vole.* — Eh bien,
 » *que faut-il que je fasse ?* — *Votre sang*, lui ré-
 » pondis-je, *est épuisé par l'abstinence, votre esto-*
 » *mac ruiné. Tant que vous serez aussi foible, on*
 » *vous pillera impunément. Allons, vite, buvez*
 » *de cette eau d'orge.* — *Que coûte-t-elle ?* —
 » *Peu.* — *Mais encore combien ?* — *Un sou*, lui
 » dis-je, en lui faisant la première réponse

» qui me vint à l'esprit. — *Hélas*, reprit-il
 » en détournant la tête, *autant vaut mourir de*
» maladie que d'être assassiné par des voleurs &
» des brigands.» Oh ! c'est bien traduit
 cela, s'écria bonnement le jeune écolier : mais
 je croyois que c'étoit de l'eau de riz. Puis il
 se mit à réciter, comme une de ses leçons :

Eheu !

Quid refert morbo, an furtis peream anne rapinis ?

— Quel enthousiasme, mon neveu, dit la tante ? Du latin ! Est-ce que la tête te tourne, mon enfant ? Du traduit ! ne vois-tu pas, petit imbécille, que Monsieur, en observateur ?... — Mais, ma tante, je fais par cœur ce morceau de mon Horace : *Pauper opimius argenti positi intus & auri*, &c. M. D.... s'est ressouvenu que c'étoit précisément l'heure d'une autre commission ; il est parti. Le neveu a impitoyablement traduit tout le morceau d'Horace à sa tante avec laquelle les autres philosophes sont convenus, livre sur table, bon gré mal gré, que certains faits se ressembloient singulièrement.

LA PRÉDICTION ACCOMPLIE.

C O N T E.

Un médecin d'ignorance profonde,
 Au demeurant vif en propos, gascon ;
 Et très-vanté dans l'infernal canton
 Pour s'enrichir aux dépens de ce monde,

Fut appelé près d'un jeune soldat,
 Nouveau mari puni de sa vaillance.
 Sa femme assise aux pieds de son grabat,
 La larme à l'œil, s'accusoit en silence
 De l'avoir mis en ce piteux état.
 Un bon régime & beaucoup d'abstinence
 Auroient suffi pour guérir notre époux :
 Mais à tout prix, on veut une ordonnance :
 Le Docteur vient & lui tâte le poulx,
 Trouve son mal écrit dans hypocrate,
 Chapitre six, qu'il lisoit ce matin,
 Place le foie où nous avons la rate
 Et se perdant dans un discours sans fin,
 S'en tire au mieux par trois mots de latin,
 Puis touffe, crache... & prescrit au malade
 Je ne fais quoi... mais chacun applaudit.
 Il sort enfin en disant : « camarade,
 » Avant trois jours, tu sortiras du lit. »
 Le premier jour, la fièvre se déclare :
 — Baste ! voilà quelque chose de rare !
 Rassurez-vous, dit-il, par galien !
 Tout va des mieux : mon remède fait bien.
 — Le lendemain, la maladie empire :
 Chacun s'alarme, & lui n'en fait que rire.
 — La crise est forte, il en faut convenir,
 Dit le Gascon, mais elle va finir.
 — Le jour suivant (hélas ! c'est le troisième)
 Voilà l'époux en un délire extrême ;
 Au bout d'une heure, enfin il s'affoiblit,
 Tant que du lit il tombe dans la bière
 Qui lentement le mène au cimetière.

L'esculape entre , & la femme lui dit :
 » Hé bien , Monsieur ?.. Il vient de rendre l'ame ,
 Vous me trompiez... » Vous m'insultez , Madame !
 Rappellez-vous... N'avois-je pas prédit
 Qu'avant trois jours il quitteroit le lit ?

Par M. Bourgeon du Perray.

De Versailles , le 21 Novembre 1781.

LE Comte de Maurepas n'a pu résister à la violence des accès qui l'ont accablé. Il vient de mourir au moment même. Des personnes qui se piquent d'être profondément versées dans l'art assez trompeur des pronostics , annoncent les plus grands changemens dans le ministère , un tout autre système , la prépondérance d'un parti qu'on croyoit fort loin du jour de la résurrection , elles en concluent dans leurs idées , une politique plus nerveuse , d'une allure plus décidée , d'un pas plus ferme. Ceux qui aiment mieux savoir que deviner attendront encore quelques jours pour se déterminer sur ce qu'ils devront croire. Quoi qu'il en soit , l'hiver qui retient les armées & les flottes est l'époque des grands travaux du cabinet. Tous les politiques , toutes les Cours de l'Europe ont les yeux ouverts sur notre conseil qui leur promet un ample moisson de nouvelles très-intéressantes , si l'on peut lever un coin du voile dont on ne manquera pas de tout couvrir.

Le Comte de Maurepas fut déposé hier au soir au sein de sa famille , dans un des

caveaux de l'église de St. Germain l'Auxerrois. Le convoi fut très-moderne & les regrets qui l'ont accompagné se trouvoient de différentes nuances. Le Roi donne des larmes si sincères à son Ministre & gémit si loyalement de cette perte que personne ne hasarderoit de parler d'un successeur. On assure même qu'il n'y aura plus de chef du conseil.

M. de Lauzun, ce joli cavalier qui le 18 Octobre étoit en Amérique exposé à tant de coups de canon, le 20 de ce mois, étaloit tranquillement ses grâces dans la galerie de Versailles & aux spectacles de Paris. En voyant un si jeune, si riche & si aimable Seigneur, & en pensant à ces deux époques si rapprochées, un bon étranger n'a pu s'empêcher de s'écrier : *C'est un François dans la plus belle acception de ce mot.*

Rien de plus françois que l'expédient du Duc de Lauzun pour passer au camp du Marquis de la Fayette. En faisant le tour de Yorck-Town, il avoit dix-huit mille de chemin; en traversant la place assiégée il n'en avoit que deux. Il demande tout uniment le passage à Lord Cornwallis qui y consent de la meilleure grâce du monde, avec cette condition que l'illustre passant acceptera le dîner chez lui. On arrive, on fait bonne chère, on entend mille coups, on s'accable de mille politesses, comment n'être pas un peu surpris? Ne soyez pas étonné M. le Duc; vous m'aidez à vider ma dernière bouteille, on consommera aujourd'hui mon dernier baril de poudre, on vous témoigne des attentions. qu'on

reclamera bientôt de votre général , car demain je me rends. — Le lendemain on arbora le pavillon blanc. Mais quel crève-cœur pour un premier Lord d'Angleterre de ne pouvoir se rendre à M. de Rochambeau ni à M. de la Fayette & de devoir se reconnoître prisonnier de ce congrès de rebelles & de traiter leur général d'excellence ! quel calice à boire pour ce Royaliste !

M. de Caumartin ambitionnant de voir rebâtir, durant sa prévôté, l'Hôtel-de-Ville de Paris , prend pour cela une tournure ingénieuse. Il fait figurer en décoration & illuminations le plan qu'en a donné l'architecte Moreau ; on espere que dans l'enchantement du coup-d'œil & l'ivresse des acclamations, S. M. signera sur le champ son consentement & que le Sr. Moreau commencera au printemps. Il ne s'agira que de huit millions de livres & d'une quarantaine de maisons à raser. Bagatelle, nous triomphons en Amérique.

De Paris, le 24 Novembre 1781.

ON nous a donné aux italiens, quelques représentations de *Lucette* & *Lucas* : piece nouvelle en un acte , mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Forgeot , jeune homme d'environ vingt-quatre ans , qui a donné l'année derniere au même spectacle une assez jolie petite comédie, en deux actes & en vers intitulée : *Les deux Oncles*. L'opéra comique de *Lucette* & de *Lucas* est fort inférieur à ce premier ouvrage. Il n'y a ni exposition ni

nœud ; le dénouement en est obscur & compliqué. *Lucette & Lucas* s'aiment ; on ne veut pas les marier. Simone, maraine de *Lucette*, se propose d'épouser en troisiemes noces un vieux valet de chambre & de donner sa filleule au neveu de son prétendu qui est une espece de nigaud. Dans un entretien qu'a *Lucette* avec *Lucas*, & cet imbécille de neveu, elle a peur d'être surprise & les fait cacher tous deux. Simone ne voyant personne dans la chambre introduit alors son vieux soupirant : mais à peine sont-ils ensemble qu'entendant du bruit, elle l'enferme justement dans l'endroit où est *Lucas*, incident qui fait tout découvrir. Telle est à-peu-près l'intrigue de cette piece qui a été assez généralement trouvée mauvaise, mais qui a cependant eu une sorte de succès due au jeu bouffon de *Trial* dans le rôle du nigaud de neveu, & sur-tout à la musique qui est de *Mlle Dezaidès*, jeune personne de quinze ans & fille du compositeur de ce nom qui a une réputation méritée, & auquel on n'a pas manqué d'attribuer la plus grande partie de l'ouvrage de cette jeune virtuose dont le coup d'essai a paru ressembler fort à un coup de maître.

Une autre nouveauté au spectacle italien, c'est *l'Amant trop prévenu de lui-même*, comédie en deux actes & en vers. On dit qu'elle est de *Rochard*, ancien comédien qui a eu autrefois de la réputation, & qui étoit parfaitement oublié. Le sujet est tiré d'un conte de *M. Marmontel*. C'est un jeune officier beau comme l'amour, qui ayant formé le projet d'é-

prouver sa maîtresse, feint d'avoir perdu à l'armée une jambe & un œil. Il se présente à elle avec un bandeau à la tête & boitant d'un côté : il n'en est pas trop bien reçu : mais Emilie apprend que tous ces malheurs sont supposés, & elle veut punir son amant. Des raisons particulières ont forcé sa belle-sœur à se retirer chez elle & à déguiser son sexe : Emilie feint à son tour d'écouter les vœux de ce jeune cavalier. Ici est un cartel entre les deux rivaux. Il a fait quelque plaisir par ce qu'il devenoit plaisant de la part de Madame Pitrot, qui jouoit le rôle de la belle-sœur déguisée en jeune homme.

Cette intrigue du moins a du sens commun ; elle est assez raisonnablement tissue : mais cela ne suffit pas malheureusement ; il faut encore des détails piquans & des situations un peu vives : c'est ce qu'on ne trouve point dans l'*Amant trop prévenu de lui-même*. Cette petite comédie est froide : aussi a-t-elle été très-froidement reçue. On a critiqué jusqu'au titre. Qu'est-ce que c'est qu'un *Amant trop prévenu de lui-même* ? Trop n'est-il pas superflu ? D'ailleurs cet intitulé n'a presque aucun rapport au sujet de la pièce. L'amant en question n'est point prévenu en sa faveur : il se défie au contraire de ses qualités les plus réelles, puisqu'il craint que sa maîtresse ne lui soit attachée que relativement à ses avantages extérieurs. Quelques personnes se sont rappelés avoir vu chez Nicolet une pièce qui ressemble à celle-ci, scène pour scène ; on l'y joue depuis cinq ou six ans ; & elle est intitulée :

l'Amant borgne & boiteux. Au moins n'y a-t-il rien à redire dans le titre.

Les comédiens françois ont donné *la Discipline militaire du Nord* : drame en cinq actes & en prose qui pis est. C'est à-peu-près le sujet du *Déserteur*. Un officier d'un mérite distingué, un officier adoré de tous les soldats de sa compagnie, est sur le point d'être fusillé pour avoir tiré l'épée contre son colonel. A la fin un Prince auquel vous devinez bien qu'il a sauvé la vie, lui apporte sa grace; & cette grace arrive comme dans le *Déserteur*, précisément à l'instant où les fusils sont couchés en joue pour casser la tête de l'homme condamné. L'intérêt est assez adroitement préparé dans les deux premiers actes; il est ensuite augmenté par l'arrivée de l'épouse du malheureux officier; d'ailleurs le colonel auquel il a manqué est son beau-frère. Les scènes qu'il a avec ces différens personnages devoient être déchirantes : elles n'ont point du tout rempli l'attente des spectateurs : tout ce qu'on fait dire à ces infortunés est vague & commun : & en général on n'a peut-être jamais entendu au théâtre une prose plus pauvre & plus dénuée d'idées. Le public s'est impatienté : Désessarts faisoit un rôle d'officier : son gros ventre que Fréron a rendu célèbre, a fait rire le parterre, & la piece a eu de la peine à parvenir jusqu'à la fin du cinquième acte. Cependant la pompe de la décoration & de l'appareil militaire en avoit d'abord imposé : le costume d'un camp étoit observé régulièrement, & l'orchestre jouoit de très-

belles marches dans les entr'actes. Mrs les comédiens françois, grands connoisseurs, comptoient beaucoup sur le produit des représentations de ce prosaïque chef-d'œuvre : ils avoient, à ce qu'on assure, dépensé une douzaine de mille francs pour le mettre au théâtre. Il est assez vraisemblable qu'il n'y reparoîtra pas plus de cinq ou six fois : car toutes les corrections imaginables ne peuvent faire disparaître le défaut de talent, & c'est précisément le vice principal de ce drame venu du Nord. Il est imité d'une piece allemande intitulée : *le Comte de Waltron ou la subordination*, par M. Moëller, directeur de la comédie de S. A. R. le Margrave de Brandebourg-Schwedt. Les imitateurs françois sont M. Friedel ayant la survivance de la place de maître d'allemand des pages du Roi, & M. Moline l'un des plus médiocres auteurs de Paris. Il y a grande apparence que le pauvre Friedel s'est chargé de traduire & que Moline s'est réservé la partie du style. Une particularité assez plaisante a fort amusé le public, c'est que Mlle Fanier joue dans cette piece le rôle d'un très-jeune officier & en porte l'uniforme, les auteurs ont eu la mal-adresse de mettre dans la bouche d'un autre personnage ces propres paroles, au sujet de ce prétendu officier : *Je veux en faire un homme* ; le souvenir du sexe de l'auteur a excité aussi-tôt de grands éclats de rire : Mlle Fanier les a très-bien soutenus, ainsi que son camarade Désessarts.

Après avoir joué ce rôle d'officier, Mlle Fanier est rentrée dans le foyer en criant : *Ils*

m'ont reconnue, ils m'ont reconnue. Le ventriloque Désessarts lui a dit : vous ne faites donc pas comme certaine actrice de Londres... & alors, en homme à qui la nature donna tout son esprit en mémoire, il raconta qu'une comédienne angloise dont il estropia un peu le nom (c'étoit de Mlle Woffingthon qu'il vouloit parler) après avoir joué avec le même succès un rôle d'homme, dit en rentrant au foyer : Je parie que la moitié du public m'a prise pour un homme; qu'un de ses camarades lui avoit répondu : ne vous inquiétez pas, l'autre moitié est parfaitement assurée du contraire. — Oh, dit la belle Fanier, la moitié du public ! c'est un peu fort. Mais peut-être le public de ce jour-là n'étoit-il composé que d'une cinquantaine de badauds... Jugez, Monsieur, si l'on éclata de rire. Vous en conclurez, si vous voulez, avec tous les rieurs du foyer, que la Demoiselle ne s'étonne, ne se fâche, ne se scandalise nullement de vingt-cinq qui sont sûrs du fait.

*Le Camp étoit d'abord le nom de la pièce : les auteurs l'ont changé la veille de la première représentation : ils n'ont pas eu tort : car les plaisans n'auroient pas manqué, avant la fin de la pièce, de dire qu'il faut F** le Camp.*

La nouvelle salle d'opéra excite beaucoup de plaintes ; les issues en sont presque impraticables pour les piétons & pour ceux qui n'ayant pas de voitures à eux appartenant, en cherchant de louage ; on trouve le quartier abominable pour l'hiver.

On vient de publier l'Histoire de la guerre

des Russes & des Impériaux contre les Turcs en 1736, 1737, 1738 & 1739, &c. par le Chevalier de Kéralio. Il y a peu d'apparence que la commission spécialement chargée à Pétersbourg de l'encouragement des traducteurs fasse traduire cet ouvrage en langue Russe, quoique son estimable auteur soit très-circonspect. Une histoire aussi franche de la dernière guerre des Russes seroit infiniment plus piquante ; mais il faut avouer qu'elle ne procureroit pas à celui qui la feroit, autant de roubles qu'en ont reçu quelques prôneurs qui ont peut-être appris de M. Diderot l'art de faire donner, pour user ici d'une de ses expressions favorites. En attendant cette histoire qu'il est possible que personne n'entreprenne, sachons gré à M. de K. de nous avoir donné celle-ci. Si l'autre devroit intéresser davantage, ce seroit bien plus par des dates moins éloignées & d'autres combinaisons, que par un autre genre de matériaux. Vous verrez ici, Monsieur, l'ignorance barbare triomphant sans aucun besoin de bravoure, d'une lâcheté encore plus aveugle qu'elle ; des hameaux que l'orgueil nomma *Villes*, fortifiés sans nulle règle, défendus par des malheureux qui n'ont pas même leur vie à perdre puisqu'elle n'est pas à eux, puisque c'est la chose, la propriété d'un maître ; pris uniquement parce qu'ils sont attaqués ; délivrés parce que d'autres gens arrivent ; le tout par hasard & sans plan d'opération. Quel contraste, Monsieur, que ces hiperboréens ainsi dépeints, vainqueurs des Turcs, & des Tartares ineptes au métier de

la guerre, & ces instrumens qui, selon Montesquieu, (*) *brisent les fers forgés au midi & qui détruisent & les tyrans & les esclaves !* On a aussi rapproché cette histoire de M. de K. du propos de Huet, qui, parlant des dons militaires en digne évêque d'Avranches, affirme (**) que c'est en *Russie que se forgent les fers de l'Europe*. Je croirois utile au progrès des lumières, & je me garderai fort de croire plaisant de mettre cette collection de faits à côté de certaine langue de mouton gélée & vue au microscope... N'allez pas, Monsieur, vous moquer de la philosophie, & que ce détail, digne de la cuisine, ne vous fasse pas prendre le change : c'est le sublime Montesquieu qui fonde (***) sur un examen très-sérieux de cette langue de mouton, tous ses grands principes quant aux effets des climats & en particulier de celui du Nord, sur le physique & le moral politiques des hommes que vous pensez peut-être que l'histoire & les voyages nous font mieux voir sans microscope & sans langue soit gélée soit bouillie. On reproche depuis longtemps à nos génies de n'apprendre, de n'observer les faits qu'avec une ferme résolution d'en étayer à toute force leur petit système; c'est l'un des plus grands malheurs pour la vérité. Une réflexion qu'amènent ici les faits bien vus, c'est celle que suggère souvent &

(*) *De l'Esprit des Loix*. Liv. XVII. Ch. V.

(**) Dans son *Histoire du Commerce*.

(***) *De l'Esprit des Loix*. Liv. XIV. Ch. II.

exprime enfin lui-même M. de K. ; c'est qu'il falloit que cinquante mille hommes subissent le plus affreux esclavage , que cent cinquante mille fussent égorgés , que plus de cent mille autres périssent du scorbut , de la peste.... & il a oublié tous ceux qu'enlèvent les maladies pédiculaires inévitables dans des armées où le Soldat est privé de ces bains où on l'écorchoit périodiquement pour le faire suer lorsqu'il étoit payfan.... Il falloit donc que plus de trois ou quatre cens mille hommes fussent ou exterminés , ou dévorés de maux , ou enchaînés ; que des millions fussent dissipés ; d'immenses pays ravagés , des peuples ruinés , pour que quelques pierres mal taillées ou de mauvaises briques fussent placées l'une sur l'autre par les plus ignares maçons ; que d'autres fussent renversées ailleurs , pour que l'habitant d'Asof eût l'avantage d'être empalé ou étranglé au-lieu de recevoir le Knout , & que les Czars ou Czarines fussent reconnus , par écrit , *Majesté Impériale* , par un Turc qui bâille , rate cent femmes & ne fait le plus souvent ni lire , ni écrire , ni penser. Convenons , Monsieur , que les nations doivent rassembler du mot de gloire.

L'ATHÉE MOURANT.

C O N T E.

Certain auteur dont la manie
Fut de se croire un grand génie
Lorsqu'il affirmoit par écrit

Que ses pareils n'ont point d'esprit;
 De croire sa gloire éternelle
 S'il démontrât en érudit
 Que toute âme humaine est mortelle,
 Que tout est corps, que tout périt;
 Ce prêchant de l'athéisme
 Dans un gros volume oublié
 Avoit à plaisir délayé
 Le plus désespérant sophisme,
 Ce qui l'avoit fort égayé;
 Avec le plus gauche cynisme
 Il y railloit le catéchisme;
 On fait que rien n'est plus plaisant;
 Instructif autant qu'amusant,
 Il n'y parloit que d'organisme,
 Et caressant son barbarisme,
 Il s'admiroit en se lisant.
 L'impitoyable maladie
 Fondant sur lui comme un voleur,
 A ce savant plein de frayeur
 Fit chanter la palinodie.
 — » Vite, qu'on aille aux capucins.
 Dieu! sous mon lit s'ouvre un abyme.
 Mes amis, je ne suis que crime;
 Invoquez pour moi tous les saints. »
 Pere Ange arrive. Un livre impie
 Est le seul mais le grand forfait
 Que notre homme en toute sa vie
 S'accuse en pleurant d'avoir fait.
 — » Un livre impie! Et sous quel titre?
 Quand, chez qui, comment imprimé? »
 De tout, chapitre par chapitre,
 Le Réverend fut informé.
 — » C'est un dieu de miséricorde

Que

Ton

Que celui que vous adorez :
 Le pardon que vous implorez ;
 Ne doutez pas qu'il ne l'accorde. »
 — « Hélas ! reprend le Pénitent ,
 Dans la douleur la plus amère ,
 Dieu me doit toute sa colère
 Car je l'outrage à chaque instant ,
 Que dis-je ? après ma sépulture
 J'attaquerai mon créateur ;
 L'ouvrage dont je fus auteur
 Va jusqu'à la race future
 Transmettre un poison corrupteur. »
 — « Calmez vous , reprenez courage ,
 Dit le Capucin rassuré
 Par un aussi pieux langage ;
 Votre peur a mal mesuré
 Les effets qu'aura votre ouvrage.
 De Dieu bénissez les bontés ;
 Dans la douleur qui vous accable ;
 Lui seul m'appelle à vos côtés
 Pour vous démontrer moins coupable
 Excepté deux de vos amis ,
 Que je connois , qui pour vous plaire
 Ont acheté leur exemplaire ,
 Vous l'ont montré , me l'ont remis ,
 Je suis sûr que de votre livre
 Personne ne fut curieux ;
 Votre libraire est furieux
 De devoir le vendre à la livre... »
 — „ A la livre !... A qui parlez-vous ,
 Reprit le malade en courroux ?
 C'est aussi faux que malhonnête.
 Un capucin n'est qu'une bête.
 Sortez , vil tartuffe , imposteur ,

Impudent calomniateur...
 Mais tout prêtre est de même étoffe,
 A la livre!... Il m'eût attrappé;
 Mais me voilà bien détrompé:
 Je veux mourir en philosophe. „

De Paris, le 28 Novembre 1781.

DANS ce tas de vers qu'on imprime tous
 les jours sur la naissance du Dauphin, on
 trouve avec quelque plaisir ceux-ci, que vous
 me saurez d'autant meilleur gré de vous trans-
 crire qu'il n'y en a que quatre.

O Monseigneur, que votre sort est doux,
 Non d'être né pour gouverner la France;
 Mais de ne pas avoir la moindre connoissance
 De tous les mauvais vers que nous forçons pour
 vous!

Le Dauphin pourroit répondre : *je ne per-
 drai rien pour attendre.* M. de Piis s'est brave-
 ment déclaré le champion de tous les auteurs
 qui ont célébré cet heureux événement, &
 a fait la réponse suivante à l'auteur du qua-
 train que je viens de rapporter :

Eh, Monsieur! à ces vers qu'un Dauphin nous inspire,
 Pourquoi, dans le journal, intenter un procès?
 Sachez qu'en pareil cas, quoi que vous puissiez dire,
 Le plus mauvais auteur écrit en bon françois.

Un jeu de mots n'est rien moins qu'une raison
 & n'empêchera pas qu'on ne puisse dire, sans
 cesser d'être bon françois, que de fort bons

françois parlent souvent, écrivent souvent en mauvais françois, & sont de fort mauvais auteurs.

M. Diderot, après avoir si heureusement vendu sa philosophie en *in-folio*, voudroit la revendre encore en petites feuilles volantes. Il court ici quelques exemplaires d'un pamphlet qu'il a, pour changer, intitulé : *Nouvelles Pensées Philosophiques*, où il redit autrement ce qu'il a dit de tant de façons, sur l'athéisme, qu'il ne veut pas qu'on prêche, qu'il reconnoît être la plus dangereuse doctrine pour la société, mais contre lequel il croit que l'homme n'a d'autre préservatif que la foi aveugle, l'ignorance, la sottise, l'imbécillité, des préjugés. Il finit, comme vous vous y attendez bien, par affirmer « qu'aucun homme ne fera jamais un véritable athée, s'il n'a un caractère ferme & décidé, & encore faut-il, ajoute ce vigoureux penseur, qu'il ait profondément médité & long-temps réfléchi. » Voici, Monsieur, le résultat d'aussi solides, d'aussi nouvelles & d'aussi édifiantes réflexions que M. Diderot oppose, sans doute, à ceux qui ont le tort inconcevable de ne pas faire une bien grande estime de ses principes. « Si j'avois le malheur d'être athée, je nierois sans balancer que je le suis, si l'on exigeoit de moi une profession de foi. » Ne reconnoissez-vous pas là toute la candeur philosophique ? « On ne naît pas athée, comme on naît Catholique romain, Juif, Protestant, Mahométan ; mais on devient athée, c'est-à-dire, qu'on abjure toutes les religions pour

» n'en reconnoître aucune. On peut donc,
 » lorsqu'on a abjuré toute religion, sans man-
 » quer à la vérité, se dire de la religion dans
 » laquelle on est né ; » & cela s'appellera une
profession de foi. Si vous n'êtes pas subjugué par
 cette dialectique, vous pressentez bien la ki-
 rielle d'injures qui vous attendent pour vous
 achever de convaincre. Quelqu'honnête homme
 fera peut-être tenté de conclure d'une telle af-
 sertion qu'un pareil athée seroit un fourbe ;
 M. Diderot l'attérera en criant à la calomnie,
 attendu que cet athée qu'on fait bien n'être
 pas lui, mais pour qui il déclare qu'il ne sau-
 roit se défendre d'avoir le plus profond & le
 plus juste respect, seroit un grand philosophe,
 & qu'un philosophe est un être d'une classe
 supérieure au reste des humains, qui a sa lo-
 gique à part & qui, même lorsqu'il fait pro-
 fession écrite, publique, juridique ou autre,
 d'une foi qu'il n'a point & qu'il a abjurée, ne
 cesse pas d'être le plus généreux zéléteur de
 cette vérité, qu'ils réverent tous comme on
 n'en doute plus. D'ailleurs, savez-vous pour-
 quoi les mœurs sont dépravées en Russie ?
 M. Diderot vous l'apprendra dans cet ouvrage,
 c'est parce que le clergé Russe est de tous
 les clergés le plus régulier. Personne n'a en-
 core articulé ces deux faits ; mais M. Diderot
 dit avoir vu. Personne ne se seroit avisé de
 faire de l'un la cause nécessaire de l'autre ; mais
 qui, dans le monde, raisonne comme cet im-
 mortel auteur des *Bijoux indiscrets* & de l'*Encyclopédie* ? Combien il est utile à l'humanité
 que les grands génies voyagent !

L'*Eloge Analytique & historique de Michel de Montagne*, par M. de la Dixmerie, est une de ces nouveautés dont tout le bon, tout l'intéressant a plus de deux siècles. C'est une sorte de travail que le lecteur éclairé aime beaucoup mieux faire & fait bien plus utilement lui-même en méditant les ouvrages originaux. Montagne est un des écrivains qui sont toujours si supérieurs aux éloges, qu'on regrette de perdre à les louer un temps qu'on employeroit si délicieusement & avec tant de profit à les relire; ce sont de ces auteurs dans la gloire desquels disparaissent tous leurs faiseurs d'analyses. Dans un Dialogue qui sert à grossir ce volume, Montagne & Bayle veulent prouver (eux qui doutoient tant & prouvoient si peu) à leur interlocuteur J. J. Rousseau, que son éloquence est pauvre, aride, que l'*Emile* ne vaut pas ce qu'on le prise, enfin que cet auteur est un prosateur médiocre & un vil plagiaire. Je ne répéterai pas pour justifier J. J. Rousseau, le propos d'un homme de beaucoup d'esprit, qui a dit qu'en littérature on est lavé du crime de plagiat, dès qu'on tue celui à qui l'on vole. Mais son génie, à qui l'eût-il pris? sa belle ame à qui l'eût-il dérobée?

On ne parle que de l'aventure suivante. Un jeune-homme de la première qualité, à peine sorti des mains d'un gouverneur qui l'entretenoit dans une vertueuse ignorance de ce que nos jeunes-gens savent le mieux, est tombé amoureux d'une de nos plus décidées impures & il faisoit trop gravement le siège de cette place en toutes les règles. Il y auroit peut-

être mis autant de temps que les Espagnols à celui de Gibraltar , sans un petit événement qui a un peu décontenancé sa gravité en lui prouvant que ses yeux fascinés n'appercevoient pas d'énormes breches. Il avoit bonnement cru avoir besoin de gagner une foubrette , & comme il avoit beaucoup de mesures à garder , parce que ses parens n'étoient pas gens à pardonner une belle passion de cette espece , il avoit dû se procurer à grands frais un entrepôt pour les lettres & les présens. Il n'avoit encore eu que le bonheur de lorgner & d'être lorgné. Son extrême timidité n'avoit osé tenter un abordage qu'il s'imaginait terrible ; mais enfin les réponses à ses billets commencent à devenir si tendres , si encourageantes , qu'au sortir du spectacle , plus hardi que jamais , & tout fier de tant d'audace , croyant commencer de cet instant seulement à être un homme du monde & à bonnes fortunes , il s'ouvre à l'un de ses gens , lui ordonne de suivre cette dame jusques chez elle , de la saluer de sa part & de lui demander à quelle heure elle voudroit recevoir sa visite : le laquais , beau garçon nouvellement débarqué à Paris , suit à la trace , arrive , entre , ignore qu'il est suivi pas à pas de son maître à qui le cœur palpite autant de crainte que d'espoir. — Et tout cela pour une impure ! il faut convenir que l'honnête gouverneur avoit bien singulièrement élevé son bènevole pupille ! — Notre amant transi se glisse dans la maison , monte l'escalier , se colle à une porte que la belle a fait reftermer après l'introduction du beau la-

quais. On se mord souvent les doigts pour avoir écouté aux portes; vous jugerez bientôt si notre céladon y gagna. — « Madame, M. le Comte me charge, comme j'avois commencé de vous le dire au bas de l'escalier, lorsque vous avez ordonné que je montasse, de vous saluer de sa part & de vous demander à quelle heure il pourra venir vous.... » — Quoi? venir! une heure!... votre nom, mon ami? — La Brie, Madame. « — Mais... Julie, savez-vous bien que la Brie est l'un des plus jolis garçons que j'aie jamais vus? quels cheveux! quelles dents! quelle taille!..... & c'est la force d'un Turc..... & la peau..... comme du satin!.... Julie, tournez la clef de cette porte. Votre maître est donc bien pressé? Mais, mon enfant, les diamans qu'il m'envoya hier sont si petits! je n'ai pas voulu le désespérer... C'est ce jeune homme fluët, n'est-ce pas? » — « oui, Madame. » — « Oh! pour voir.... délacez-moi, mon cher; cette Julie se fourre toujours je ne fais où.... & ton message est un grand secret pour la maison? « — » On m'a recommandé le plus grand mystère. » — » Tu fais donc garder un secret... Eh bien! je veux t'en confier un... fort bien, comme cela.... La Brie est adroit... il fait si chaud!... Ote-moi cette épingle... celle-ci... soutiens-moi..... Mais je serai mieux assise. Je ne vis que sur mon canapé... comme tu es fait!... viens, nous sommes seuls..... Tu es étonnant!... l'aimable garçon!... Ah! le brave! — M. le Comte n'y tenant plus (on perd patience à moins) veut entrer, la porte

résiste. Julie accourt au bruit par un autre côté, l'attire dans une autre chambre, interroge, répond, & pendant ce temps-là la Brie s'esquive. On sonne; *Quel bruit est-ce donc*, dit une voix traînante? — « M. le Comte qui croit que son laquais est venu & qui veut entrer. — Bon Dieu! ce M. le Comte veut-il dès la première visite, me passer la chemise, me surprendre toute nue? faites attendre un instant. » — Le jeune Comte, entendant quelqu'un qui descend l'escalier, sort, court, joint la Brie à quatre portes de là. — « Comment, coquin! c'est ainsi que tu fais mes commissions, j'ai tout entendu: je te roueraï de coups. — Eh, M. le Comte! mettez-vous à ma place... croyez que malgré les deux louis qu'on m'a donnés & que voici, je vous aurois tout confié par respect... Hélas! je ne pouvois pas faire mieux. — Je suis d'une fureur... Un laquais!... je te chasse... mais non, reprend le Comte, j'ai tort... voici deux autres louis... tiens... la leçon vaut davantage... Où diable allois-je placer de l'amour!... Donne-moi tous les matins des nouvelles de ta santé. Ce sont deux expériences, morale & physique; j'aime encore mieux que tu aies tenté la dernière, que moi. » — Le galant, la belle impure & le beau laquais raconterent tous les trois fort plaisamment cette historiette. Tels sont les progrès de la civilisation dans les capitales, que peu de jours suffisent pour y former un la Brie.

Connoissez-vous *Voltaire aux Welches*, fable datée du Purgatoire (de celui de la fable,

observe le très-orthodoxe anonyme) ? Ce titre a le petit malheur de n'être pas neuf ; mais il y a beaucoup de légèreté dans cette brochure, dont je ne fais comment j'avois oublié de vous parler. Une nouvelle édition me la remet sous les yeux. Dans les chaudières & sur les brasiers de ce purgatoire, Voltaire est au moins tout aussi gai, tout aussi semillant qu'il fut jamais dans les charmans soupers du Roi de Prusse, ou à côté de la belle Emilie ou aux Délices ou à Ferney. L'auteur le fait plaisanter fort originalement sur sa mort :

Lorsqu'ici-bas j'ai fait le faut
 En ombre ingambe & cavaliere,
 Avouez-moi que tout là-haut
 S'est passé comme à l'ordinaire,
 Gens accoutumés au repos,
 N'est-ce pas que dans leurs asiles
 Les morts sont restés fort tranquilles
 Sous le marbre de leurs tombeaux ?
 Ce jour-là l'Ambigu-Comique
 N'en a pas été moins couru,
 Vos seigneurs à l'ame héroïque,
 En fracq, en chapeau rabattu,
 N'ont ni moins aimé, ni moins bu,
 Dans leur Tempé frais & bachique.
 On n'en a pas moins au hasard,
 Caressé Granville & Quincie,
 Fait moins de cocus sur le tard
 Dans la très-bonne compagnie.

 Jaloux encor de figurer
 Par la bonne plaisanterie,

On m'a vu , venant d'expirer ,
 Mais toujours prêt à la riposte ,
 Gaillardement prendre la poste ,
 Pour aller me faire enterrer.
 Si bien qu'en leur humble Chartreuse ,
 Des moines ont , par charité ,
 Reçu mon ombre voyageuse
 Tant soit peu lasse au débotté.

L'Académie françoise a aussi son coup de
 patte. On y voit ces marmottes littéraires....
 dans leurs fauteuils mortuaires , attendre l'im-
 mortalité. Un des traits auxquels on reconnoît
 le très-peu endurant défunt , c'est lorsqu'il dit ,
 après une longue énumération d'ennuyeux per-
 sonnages :

Qu'ils n'aillent point ici descendre.
 Avec leur glace & leur fatras ,
 En vérité , même ici bas ,
 Jamais le feu n'y pourroit prendre.
 Pour moi , je conviens franchement
 Que j'ai flambé comme une étoupe ,
 Et les amateurs que j'attroupe ,
 M'en ont tous fait leur compliment.
 Comme à Ferney , j'ai Cour pléniere ,
 J'exerce plus d'un Diablotin ;
 C'est Fréron qui , dès le matin ,
 A soin de chauffer ma chaudiere....
 Mons la Beaumelle , autre tenant ,
 Fournit le souffre aux allumettes ;
 C'est Piron qui tient les pincettes ,
 Et me tisonne en ricannant ,

Sans doute les vapeurs de la chaudière lui auront fait oublier les Nonotes, les Patouillet, les Chaumeix, quelques autres & les gentilleffes honnêtes qu'ils avoient l'honneur de lui inspirer.

LE CŒUR PERDU, LE CŒUR RENDU.

C O N T E.

« Soyez toujours aussi franche que bonne,
Disoient à Jeanneton des parens respectés;
Et sur-tout ne donnez votre Cœur à personne
Sans nous avoir bien consultés. »
La fillette, à part soi, faisoit maint commentaire
Sur ces propos mille fois répétés.
Comment donner son Cœur? Cela peut-il se faire?
Des parens levant mal telles difficultés.
Peut-on vivre sans Cœur? Quand on donne une chose
On ne l'a plus pourtant! Quel embarras. D'ailleurs,
Quand la famille enfin permet qu'on en dispose,
Par où donc nous sortent nos Cœurs?
Tandis que cette énigme occupoit notre belle,
L'amour sans l'avertir, la rangeoit sous ses loix.
Colin, tout aussi simple qu'elle,
Sans se dire un amant, en avoit tous les droits,
Ce n'étoit qu'un ami fidelle,
Qu'une tendresse fraternelle,
Avec laquelle toutefois
On s'égaroit souvent aux bois.
Quel mortel vit jamais une bouche plus pure
D'un plus chaste baiser goûter la volupté!
Ces ignorans écoutoient la nature;
En sachant tout, nous avons tout gâté.

Ils osoient en toute innocence
 Ce qu'à moins de la perdre on n'ose plus chez nous,
 Ils vont jouir des plaisirs les plus doux,
 Et du mot de plaisir à peine ont connoissance,
 En variant les moyens d'être heureux,
 (Que d'essais on fait quand on aime !)
 Du même filtre enivrés tous les deux,
 Ils touchent au bonheur suprême:
 „ Ah ! dit Jeanneton toute en pleurs,
 Mon Cœur s'en va, Colin... tu vas... tu vas le prendre !
 Eh, mes parens !... aussi pourquoi ne pas m'apprendre
 Que c'est ainsi que se perdent les Cœurs ? —
 — Mais, quoi !... je sens... Colin, des amis le plus
 tendre,
 Ne peut vouloir consommer mes malheurs...
 Tout au milieu de mes clameurs,
 Le bien que je pleurois tu viens de me le rendre !
 Donne-moi souvent de ces peurs. „

De Paris, le 5 Décembre 1781.

AUTREFOIS les ouvrages nouveaux se
 multiplioient à la St. Martin : aujourd'hui l'on
 attend la Ste. Catherine, & encore le nom-
 bre en diminue-t-il toutes les années. Parmi
 ceux qui paroissent dans ce moment-ci, il y
 en a très-peu d'intéressans. On n'a guere re-
 marqué qu'une histoire de Russie en cinq vo-
 lumes par M. l'Evesque qui a fait un assez
 long séjour à Pétersbourg ; le projet de cet
 ouvrage a été le principal motif qui l'y a ap-
 pellé. C'est l'auteur d'un ouvrage oublié sur
 la *Sociabilité*. Il faut que son *Histoire de Russie*
 n'ait pas déplu dans ce pays-là ; car la liste

de souscripteurs imprimée à la tête du premier volume n'est guere composée que de noms Russes, ce que quelques lecteurs difficiles ne trouvent pas bien propre à recommander la véracité de l'historien. Il a la bonne foi de nous prévenir dans la préface que les deux tiers de cette histoire ne peuvent guere par leur nature contenir que des détails un peu secs. Il est vraisemblable cependant que cet ouvrage sera recherché. C'est la premiere histoire raisonnable d'un Empire qui devient tous les jours plus intéressant par l'influence qu'il acquiert de plus en plus sur des nations qui autrefois ne le connoissoient pas même de nom : car on l'appelloit la Moscovie du nom de Moskou qui en étoit alors la capitale : & Moscovie & la Russie actuelle sont deux empires si différens ! Le récit de l'auteur va jusqu'en 1770 inclusivement. Il comprend par conséquent la révolution qui a mis l'Impératrice actuelle sur le trône, la guerre contre les Turcs & le partage de la Pologne. On conçoit que pour le premier point, l'auteur glisse légèrement sur les circonstances & même sur quelques-uns des faits principaux : *incedit per ignes*. On trouve à la tête du premier volume un catalogue raisonné des principaux ouvrages qu'il a mis à contribution. Il est naturel de chercher dans cette liste l'*Histoire de Pierre-le-Grand* par Voltaire ; M. l'Evesque dit qu'il paroît que ce célèbre écrivain a été fort mal servi par ceux qui lui envoyoit des notes. Un Allemand employé au cabinet, que l'on avoit chargé de ce soin, lui donnoit ex-

près des notions fausses ou insuffisantes , parce qu'il croyoit avoir reçu de lui une offense , & que d'ailleurs il se proposoit d'écrire la même histoire. Voltaire connoissoit les défauts de son livre : il disoit quelquefois : « Je ferai » graver sur ma tombe : *Ci git qui a voulu » écrire l'histoire de Pierre-le Grand ! »*

Du reste la naissance du Dauphin , ensuite la mort de M. de Maurépas , & la prise de Cornwallis ont absorbé l'attention de tous les esprits. On a fait pour ce dernier événement des illuminations qui n'ont pas été fort brillantes : ce n'est pas qu'on n'ait été très-sensible à ce grand avantage remporté sur les Anglois , & principalement à l'humiliation qu'en pourra recevoir cette insolente nation battue enfin par terre & par mer : mais après les illuminations du Dauphin qui ont duré quatre jours de suite , on commençoit à en être las à Paris. On se réserve d'ailleurs pour les réjouissances extraordinaires que la ville prépare à la Reine qui doit venir rendre ses actions de grâces à Notre-Dame le 18 ou le 20 du mois de Décembre. La façade de l'Hôtel-de-Ville sera illuminée : mais ce qui le sera encore davantage , c'est le plan d'un nouvel Hôtel-de-Ville qui sera figuré au fond de la place vis-à-vis la rivière. On a commandé douze mille lanternes , il y aura un feu sur l'eau. La Reine dînera dans une salle que l'on arrange pour la recevoir. Enfin il doit y avoir le soir un bal paré , & pour les habitans un peu distingués cinq salles de bal différentes soit au Vauxhall , soit à la Redoute , &c. Ces fêtes , à ce

que l'on prétend , dureront trois jours , &
coûteront plus de deux millions.

Le lendemain de la nouvelle de la défaite
de Lord Cornwallis , tout Paris s'est livré à
la plus grande joie. Voici quelques - uns des
couplets qu'on a chantés sur l'air : *La faridon-*
daine , la faridondon.

Cornwallis ce brave guerrier ,

Soutien de l'Angleterre ,

Est battu & fait prisonnier

De la bonne maniere.

Les Anglois vont baïffer le ton ,

La faridondaine , la faridondon ;

Et redeviendront nos amis ,

Biribi ,

A la façon de barbari ,

Tartari.

La Fayette avec Rochambeau

Ont , ma foi , fait merveille ,

Et ce sont tous deux des héros

De valeur fans pareille.

Bravement ils ont combattu

Vaincu , battu , roffé , tondu ,

Ces fiers ennemis des Bourbons

Sacré noms ,

Que j'aimons autant que les dieux

Mille-z-yeux !

Notre Dauphin a précédé

Cette heureuse victoire ;

C'est un signe bien décidé

De sa future gloire.

Anglois, craignez tous ce luron,
La faridondaine, la faridondon!
Il aura du poil au... fourcil,
Biribi,
Et fera de vous des moutons,
Sacré noms.

George à son penaud Parlement
Va bien donner à rire!
„ On nous bat... payez largement;
N'allons pas nous dédire. „
Le compliment n'est pas bien bon,
La faridondaine, la faridondon,
Car ces Anglois sont à *quia*
Larira!
Mais North endort par de grands mots
Ces marmots.

Le Breton voit en enrageant
Nos exploits & ses dettes.
Pour nous nous regorgeons d'argent;
Qu'on en juge à nos fêtes.
Quel trésor qu'un petit Bourbon,
La faridondaine, la faridondon!
Nul Bill de pareils n'en fera,
Larira!
Jamais ce joli trésor-là
N'tarira.

La victoire avoit attendu
Le poupon d'Antoinette.
Nous allons mettre à fonds perdu
Tous nos cœurs sur sa tête.
Il naquit au bruit du canon,
La faridondaine, la faridondon,

A l'Amérique il a fouri,
 Biribi,
 Au grand dépit de Barbari
 Notre ami.

Lundi dernier , on a donné aux Italiens la première représentation des *Baisers* , féerie en trois actes & en vers , mêlée d'ariettes , paroles du Chevalier de Florian , petit neveu de Voltaire , musique de Champein. Alamir & Zélie élevés par la fée Azurine vont être unis : mais si dans la journée du mariage , Alamir prend un baiser à sa prétendue , il leur arrivera à tous deux les plus grands malheurs ; on conçoit bien que le jeune homme ne fait pas se contenir. Le baiser n'est pas plutôt donné qu'un enchanteur qui aime aussi Zélie s'empare de sa personne. Il l'enferme dans une tour & son rival est désespéré. Heureusement que la fée Azurine entreprend de les tirer d'affaire. Elle prend la figure d'une vieille sorcière amie intime de l'enchanteur ; & celui-ci lui confie qu'on ne peut ouvrir la tour qu'avec un anneau qu'il porte à son doigt ; alors la sorcière enforcelle si bien notre imbécille avec je ne sais quelle histoire qui n'a pas le sens commun , que l'enchanteur le perd lui-même au point de lui prêter l'anneau en question. Avec ce bijou , Azurine entre dans la tour sans difficulté : l'enchanteur reparoît ensuite avec une armée qui dans tous les cas ne pouvoit lui servir à rien : elle sert néanmoins à rendre le triomphe des autres personnages plus éclatant ; car le tonnerre gronde sur les

troupes , la tour s'abyme , & l'on ne voit plus qu'une barque dans laquelle Azurine , sous sa véritable forme , Zélie & Alamir bravent la colere du Génie , qui doit bien s'appercevoir à la fin qu'il n'est qu'un sot.

La féerie a passé de mode : ce ne sont point de pareilles fictions qui lui redonneront son ancienne vogue. On demande à présent qu'une piece , grande ou petite , semble du moins avoir quelque objet , & il paroît que les féeries ne seront supportées dorénavant du public que lorsqu'elles offriront des allégories ingénieuses. Ce n'est pas que l'ouvrage du Chevalier de Florian ne contienne plusieurs jolis détails ; & même la scene dans laquelle le jeune homme parvient à ravir le baiser défendu est adroitement filée. Cela n'a pas suffi pour faire réussir la piece , non plus que deux ou trois airs agréables du musicien. On attendoit de lui davantage. On présume que cet opéra-comique n'aura guere que cinq ou six représentations & qu'au premier jour les amateurs auront plaisir d'en voir tomber un autre : car à ce spectacle les nouveautés se succedent & tombent avec une prodigieuse rapidité.

Une affaire d'honneur qui fait le plus grand bruit ici , c'est celle de M. Patrat , auteur du *Fou raisonnable* , avec l'auteur de la *Bibliothèque des Romans*. Vous saurez que le *Fou raisonnable* est une piece souvent représentée sur le théâtre des *Variétés amusantes* , aussi fameuse qu'*On fait ce qu'on peut* , mais un peu moins sublime que *Jérôme pointu*. Le cas est extrême-

ment grave. Celui-ci s'est avisé de publier un *Soliman II* qu'il annonce comme un *vieux Roman trouvé dans la poussière*, &c. & ce vieux Roman est le *Fou raisonnable* tout craché, disent nos érudits. Ce n'est rien moins qu'une paternité rendue suspecte. Lequel est l'ainé, le *Fou raisonnable* ou ce poudreux & très-indiscret *Soliman*? S'ils ne sont qu'un, où est le pere? M. Patrat, quoique assez raisonnable pour être le pere du *Fou raisonnable*, ce qui est beaucoup dire, est transporté d'une fureur bien juste sans doute, mais qui fait craindre qu'il ne devienne fou. Il jette feu & flammes. C'est un hasard comme il n'y en eut jamais, ou c'est le comble de la fourberie, une atroce calomnie pour ravir une légitime & si flatteuse gloire au génie créateur. Quelques bonnes amies ont eu les plus grandes peurs, mais des gens de poids nous répondent qu'il n'y aura pas de sang répandu.

Le trop monotone, mais très-estimable M. Garnier, vient de publier les Tomes 27 & 28 de son *Histoire de France*. Ses partisans le trouveront toujours aussi solide, car il est toujours aussi peu amusant, aussi sec. Quelle constance il faut pour arriver à la fin de pareils ouvrages! Pour vous, Monsieur, prévenu comme vous l'êtes contre ces histoires d'historiographes pensionnés, cette production ne vous intéressera pas plus que ne le feroit un traité sur la raison humaine par un docteur de Sorbonne ou une histoire des Papes dédiée au St. Pere. Ceux qui ont réfléchi sur l'indispensable nécessité de la liberté, de

l'exemption de toute censure ministérielle ou ecclésiastique, pour qu'une histoire ne soit pas un récit inexact accommodé à tels systèmes arbitraires, à tel esprit de corps, à tels préjugés perpétués, à telles vues des maîtres, des grands, des riches, à telle peur si pardonnable en ceux qui ne vivent que de grâces & dont la pusillanimité fait le salut; conviendront que ce n'est pas des presses de Paris que peut sortir une *Histoire de France* meilleure que celles qu'on ne nous donne que pour qu'on ne puisse pas dire que nous n'en avons pas.

Le fécond M. Nougaret, qui s'égaie à refusciter les Ana, vient de donner au public *les sottises & les folies Parisiennes*, en comptant les siennes qu'il donne par dessus le marché. N'est-il pas singulier qu'avec un pareil titre & un tel auteur, cela ne forme qu'un in-12 de moins de 300 pages! Encore y a-t-on fait ressource de tout, y a-t-on mis le verd & le sec. Notre archiviste des *sottises & folies* a eu besoin d'en recrépir de vieilles pour donner cette grosseur à son recueil; & sous prétexte de ne pas s'astreindre à ne rapporter que des historiottes du jour, il en va chercher dans l'autre siècle: que ne fouille-t-il aussi dans l'avenir! & comme si tout ce qui est sot ou fou étoit Parisien né dans quelque lieu que cela arrive; ce compilateur entasse des faits qui se sont passés à Londres, en Allemagne, en Hollande & en Espagne... au bout du monde. En faisant le tour du globe & en commençant seulement quelques jours après le dé-

luge, il eût fait une bibliothèque de sottises & de folies, selon lui, toujours Parisiennes.

M. Saurin de l'académie françoise, fils de Saurin, qui a eu ce trop fameux procès avec Jean-Baptiste Rousseau, & auteur des *Mœurs du temps*, de *Spartacus*, de *Beverley*, &c. est mort à Paris la semaine dernière. Il s'étoit déterminé à se faire tailler : la sonde s'est cassée : il n'a survécu que quelques jours à cet accident. Il avoit septante ans passés. On nomme déjà son successeur parmi les quarante : ce sera probablement M. de Condorcet, de l'académie des sciences, qui, M. de Maurepas étant bien mort, ne trouvera plus d'obstacle à son élection.

É P I T R E

A MESSIEURS DU CAMP DE ST. ROCH.

Messieurs de St. Roch, entre nous,

Ceci passe la raillerie :

En avez-vous là pour la vie,

Ou quelque jour finirez-vous ?

Né pouvez-vous à la vaillance

Joindre le talent d'abrégé ?

Votre éternelle patience

Ne se lasse point d'assiéger,

Mais vous mettez à bout la nôtre.

Soyez donc battans ou battus :

Messieurs du camp & du blocus,

Terminez de façon ou d'autre,

Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonades.

Mais hélas! qu'ont-elles produit?
 Le tranquille Anglois dort au bruit
 De vos nocturnes pétarades;
 Ou s'il répond de temps en temps
 A votre prudente furie,
 C'est par égard, je le parie,
 Et pour dire : je vous entens.

Quatre ans ont dû vous rendre sages.
 Laissez donc là vos vieux ouvrages;
 Quittez vos vieux retranchemens;
 Retirez-vous, vieux assiégeans.
 Un jour ce mémorable siege
 Sera fini par vos enfans -
 Si toutefois Dieu les protege.
 Mes amis, vous le voyez bien,
 Vos bombes ne bombardent rien;
 Vos béléandres & vos corvettes
 Et vos travaux & vos mineurs
 N'épouvantent que les Lecteurs
 De vos redoutables Gazettes;
 Votre blocus ne bloque point;
 Et grâce à votre heureuse adresse,
 Ceux que vous affamez sans cesse
 Ne périront que d'embonpoint.

Par M. le Chevalier de Parni.

Le Ministre qui croit ne devoir pas mourir.

Un Prélat qui n'étoit ni malade ni vieux
 Au Cardinal-Ministre, alors octogénaire,
 Qui n'imaginait pas de terme à sa carrière,
 Au tout-puissant Fleury présentait ses neveux,
 „ A ces deux Orphelins que ma voix soit utile,
 Daignez les protéger, ils le mériteront;

Ils n'ont que moi, dit-il. „ — Allez soyez tranquille ;
Lui répond le Ministre, & lorsqu'il vous perdront
Je veux être leur oncle. — „ Eh bien, votre

Eminence,

Répond notre Prélat un peu déconcerté,
Voudra bien me permettre, après cette assurance,
De les recommander à son éternité. „

De Paris, le 10 Décembre 1781.

IL vient de se former ici un club de douze
femmes charmantes & de la première qualité.
Elles s'assemblent trois fois la semaine chez
l'une d'entr'elles, qu'elles nomment leur pré-
sidente. Le plaisir est l'ame de cette société,
les nouvelles littéraires, les ouvrages d'esprit
occupent le jour ; on soupe à huit heures, &
de cet instant on ne parle que d'amour. Douze
hommes aimables sont admis dans ce cercle où
les agrémens de l'esprit recommandent, dit-on,
beaucoup mieux que ceux de la figure. Tout
récipiendaire doit remplir les douze travaux
d'Hercule, c'est-à-dire, obtenir les faveurs de
toutes ces belles. On prétend que cette insti-
tution contribuera beaucoup à rendre par ému-
lation quelque énergie à nos galans effeminés.
Les principes de cette société, dont on verra
bientôt les statuts, en bannissant toute gêne,
tout ennui, y réunissent tout ce qui amuse &
égaye. L'amour n'y est qu'un jeu. On l'y ré-
duit au plus simple, on l'y épure de toute
fadeur du sentiment. Les trois monstres qu'on
y redouterait le plus, seroit la constance, le
goût exclusif & l'humeur. On y recueillera les

roses sans épines. Cet établissement fait déjà un tort sensible à celui de certaine duchesse, qui depuis quinze ans a abjuré l'amour pour se livrer à des bizarres fantaisies, qui excluent tout être masculin.

On n'a rien vu, si l'on n'a pas été à la messe le dimanche aux petits Peres. On s'y porte en foule. Quel objet si curieux y attire les badauds ? c'est le joli, le louche & ci-devant juif Peixotto. Il s'y prosterne & s'y bat la poitrine avec toute la ferveur d'un Néophyte, qui n'a pas voulu que l'inquisition l'empêchât, en le brûlant, de gagner quelques millions. Sa figure est cependant trop hébraïque, pour qu'il fasse auprès de nos jolies dévotes beaucoup d'honneur à son parrain, le Roi d'Espagne.

Monseigneur le Dauphin est à la seconde nourrice, & est plein de santé. Quelque indiscret bouton se fera trop montré sur le bout du nez de la première. Voici l'un des couplets faits sur ce changement.

Du plus vert galant des Bourbons
 Le sang coule en ses veines.
 Palper deux paires de têtons,
 N'avoir pas huit semaines !
 Ce début est d'un franc luron,
 La faridondaine, la faridondon,
 Tout lait de têtons qu'il verra —
 Tournera,
 Oh ! combien il en tâtera, —
 Remplira !

De Paris , le 12 Décembre 1781.

TOUJOURS des contes mis en pieces. Telle est la fécondité de nos beaux-esprits. A peine paroît-il une idée qu'on se l'arrache; vingt moules sont tout prêts. On excelle uniquement aujourd'hui dans l'art de varier les formes. Les jours de la création sont passés. Le *Rendez-vous du mari* que l'on vient de donner à la comédie françoise, est un conte de M. de Champfort qu'on a fondu & jetté dans le banal moule aux drames. Or pour cette fonte on a sçu se passer du feu du génie. Un mari préfère une catin à sa femme, celle-là donne un rendez-vous, le billet tombe dans les mains de celle-ci, & ce merveilleux incident remédie à tout, excepté aux assoupissantes longueurs de la piece. Voilà ce que nous devons appeller du comique sous peine de convenir qu'on n'en fait plus, que le secret en est perdu. On dit que si l'auteur, M. André de Murville, donne jamais les *Rendez-vous de sa femme* ou de sa *Belle-mere*, (*) il y aura beaucoup plus d'action, plus d'intérêt, que les longueurs seront moins déplacées & que ce ne sera plus un conte à mettre sur la scene. Vous pardonneriez cette bordée de jeux de mots, de mauvais propos des foyers, au desir que j'ai de vous peindre notre esprit tel qu'il est. Vous me rendrez la justice de croire qu'ici le Peintre n'est point amoureux de son modele.

(*) Mlle Arnoult.

Pour vous redonner bonne bouche, comme disent nos élégans, je serois fort tenté de vous transcrire ici quelques morceaux des excellentes lettres de M. William Coxe, à M. W. Melmoth *sur l'état politique, civil & naturel de la Suisse*, dont on nous donne actuellement la seconde partie. Mais le succès mérité, la juste réputation de cet ouvrage, l'un des meilleurs du siècle, & ce que je vous en ai déjà indiqué, vous porteront à le lire en entier : tout extrait en mutileroit les beautés. M. Ramon se surpasse lui-même dans ce nouveau volume, c'est là le seul éloge qui soit digne de lui; car quel traducteur ajouta jamais tant & de si intéressantes observations à celles de son auteur? On accuse les traducteurs & les commentateurs d'une espece de culte superstitieux pour les écrivains qu'ils traduisent ou commentent, on ne seroit point surpris de voir ici le contraire, & personne ne sauroit mieux & ne devroit plus que l'auteur payer ce tribut d'hommages à son traducteur & commentateur. Ces deux voyageurs sont sans contredit ceux qui nous font le plus parfaitement connoître les pays qu'ils ont tant & si bien étudiés, si l'on peut user ainsi de ce mot; mais où trouver cette inépuisable patience, cet infatigable courage, des yeux exercés comme les leurs, pour voir avec eux, suivre jusques dans leurs causes, tous ces grands objets qu'ils semblent presque créer plutôt que les décrire, tant est imposante leur maniere de nous les offrir?

Descendons de ces majestueuses sommités des charpentes du globe, de ces Glaciers, du

Tacana , des Boffons , du Montanvert , &c. , dont *un tapis informe couvre les dédales glacés* : du haut desquels l'œil étonné & charmé des plus horribles beautés , contemple *ce vaste tombeau qui renferme l'atelier secret de la nature où , semblable au monarque soucieux qui , dans le plus tranquille réduit de son palais , songe avec anxiété au bonheur de ses peuples , la mere du monde prépare , dans ce séjour défendu par de si terribles avénues , les fleurs dont elle semera nos plaines*. En retombant , Monsieur , de ces hautes régions dans notre élément le plus habituel , la frivolité , nous pourrons lire ensemble les *Après-soupers de la Société* , petit théâtre lyrique , & surtout très-moral sur les aventures du jour , dans ce que nous nommerons , comme les autres , la bonne compagnie , & nous pâmerons de rire , c'est-là l'expression la moins exagérée , en voyant les *Gluckistes* & les *Piccinistes* , chef-d'œuvre qui n'est point inférieur à ceux qui composent déjà ce précieux recueil qui forcera la postérité de convenir que nous étions des êtres bien moraux , & que nos gens de lettres consacroient de longues veilles à la gloire solide de nous distraire après le souper , de nous faire passer lyriquement & dramatiquement de la table au sommeil. Voici quatre vers qui suspendront peut-être un peu les bâillemens. C'est un valet qui , meilleur juge qu'un amateur , parle à son maître du concert que celui-ci prépare pour le soir :

Notre Musicien donne du pathétique,
Et notre Cuisinier des soupers excellens;

C'est du premier sur-tout qu'on vante les talens ;
Mais c'est pour le second qu'on vient à la musique.

Mais, gothique partisan du solide , peut-être aimerez-vous mieux , déterminé , alléché par le titre , parcourir le Poème épique ou non (comme l'annonce ingénieusement son auteur lui-même) de M. le Suirre. Vous serez d'autant plus porté à vous livrer à cette fantaisie, qu'il n'en a fait que vingt-six chants ; mais comptez qu'il vous donnera le reste une autre fois. C'est *le nouveau Monde*. L'ancien monde n'a pas encore produit un recueil aussi singulier & aussi abondant de mauvais vers , de platitudes , d'absurdités. M. le Suirre surpasse de beaucoup ce Chapelain si renommé ; du moins le peu de gens qui ont eu la patience de lire celui-ci , s'accordent-ils à trouver son plan raisonnable , du raisonnable poétique. Christophe Colomb, amoureux... devinez de qui ? ... je le donne en mille. — De Clémence-Isaure, qui le raccroche en visitant les prisons toute seule , en fille bien élevée , pendant que sa mere est ou mourante ou bien malade ; part, suivi de cette beauté si pudibonde déguisée en hermite , & ne la reconnoît pas quoiqu'elle soit dans le même vaisseau & toujours à ses côtés dans tous ses voyages & ait part à toutes ses aventures , sans doute pour se former. Il trouve en Amérique un Raymond comte de Toulouse , personnage supérieurement bien choisi , mais encore mieux peint. Il

Fuyoit tous les humains , fuyoit sur-tout les lieux
Où l'on voit des cités qui lui bleffoient les yeux,

Genre de vie qui rend ce Raymond merveilleusement propre à servir d'interprete à Colomb qui ignore les langues de ces nations ; car c'est en fuyant les gens qu'on apprend leur langue. Delà Colomb va se noyer au Pérou. Mais que cela ne vous effraie pas. Comme l'auteur a encore seize chants à faire , arrive fort à propos Barthelemi , frere du noyé , qui le cherche par-tout & se charge poliment de vous occuper jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé ; mais :

Comment trouver un homme égaré dans un monde ?

Tout en cherchant , Barthelemi , qui court des bords du Mississipi à la Louisiane , qui parcourt la Caroline , la Virginie , la Pensylvanie , au lieu de trouver ce frere égaré & noyé dans un monde , se rencontre , ou peu s'en faut , nez à nez avec Washington & tout le Congrès. En passant & pour voisiner , il voit le Canada , &c. enfin on ne fait ni comment ni par où , il parvient ... en s'éloignant de l'onde , ... à voir :

Un mortel étendu sur la plaine inféconde.

Tendre reconnoissance & bien adroitement amenée , c'est Colomb qui a un tas d'extravagances à raconter à son frere qui n'est point en reste avec lui. Mais Colomb enchaîné est envoyé en Italie par le Roi d'Espagne , pour y être jugé par un Concile qui lui fera bien voir qu'on ne découvre pas des mondes & des

plages infécondes impunément, & qui saura le punir de s'être noyé au Pérou. Ce captif se trouve à une bataille, sauve la vie à Louis XII, cause beaucoup avec le Turc Zizim, frere de Bajazet, qui lui fait faire, pour l'amuser, un cours assez complet d'*histoire universelle politique & morale de l'Europe*, & voilà, Monsieur, que notre noyé va être brûlé. Avant cette cérémonie, il reconnoît Clémence Isaure, & pour qu'elle soit veuve d'un brûlé, il l'épouse sur le champ, ce qui est prendre admirablement bien son temps pour des noces. Louis XII obtient la grace de Colomb; mais soins perdus : il est mourant, ... ce qui tue tout le concile, ni plus ni moins :

Il voit autour de lui tremblante sur son fort
L'assemblée immobile & morte de sa mort.

Et tout cela, Monsieur, c'est le nouveau monde : du moins est-ce un nouveau style, de nouvelles absurdités. Colomb noyé, perdu, brûlé, nouveau marié, agonisant & toujours babillant, prend ce goût hospitalier qu'eut toujours sa belle pour visiter les prisons & les tombeaux, &, pour tuer le temps, il fait une petite tournée, qui lui procure (tout naturellement) le plaisir de voir Améric Vespuce enterré par des gens un peu trop expéditifs, & qui dans son tombeau se dévorait les mains par contenance. Colomb extrêmement sensible à cette vue, va bien vite ... se coucher; puis il se confesse tout haut devant une fort respectable compagnie; c'est, si vous l'ignorez,

Louis XII, François I, qui n'est encore que duc de Valois, & Ferdinand, Roi d'Espagne. Las Casas est le confesseur & le Pape est le curé. Le plus gros péché dont s'accuse le pénitent, c'est d'avoir donné à M. le Suirre, le sujet de son poëme *Epique ou non*, ou plutôt le sujet qu'il y a oublié, c'est la découverte du nouveau monde.

Et sur sa conscience il n'a rien moins qu'un monde.

Si le poëme eût été fait, sa lecture eût été la meilleure pénitence à imposer à ce pécheur. Enfin, Monsieur, & c'est tout de bon jusqu'à nouvel ordre de M. le Suirre, Colomb meurt & l'auteur nous joue le tour de garder ou dans sa tête ou dans son porte-feuille, cinq ou six chants admirables sur les funérailles, les services solennels, les pleurs de Clémence-Isaure, ce que devint Améric Vespuce, &c. Il assure que son poëme est excellent à lire sur une colline solitaire. Je vous conseille, Monsieur, de le lire dans votre lit, vous en éprouverez sûrement le même effet.

Eh! ne vaudroit-il pas mieux faire un métier utile, appliquer cette portion d'intelligence que ne laisse pas de demander un semblable ouvrage, l'employer à faire des essais profitables à l'humanité, & puisqu'il est si difficile de résister à cette manie d'écrire, n'y céder que pour consigner dans un livre qu'on pourroit lire sans regretter son temps, dans un livre que son objet rendroit nécessaire, de ces expériences qui n'exigent presque que des

doigts & des yeux , & des procédés simples , sains , faciles à décrire & avantageux à apprendre ? Quel homme de bon sens ne préférera pas à tous les travaux perdus de ce laborieux émule de Chapelain , le modeste & estimable traité que M. la Forest vient de présenter au Roi , sur les cors , verrues , durillons , oignons , engelures , &c. intitulé : *l'Art de soigner les pieds ? ... ou l'Art de faire de bon cidre* , par M. le Marquis de Chambray ? ... mais l'homme assez sage , assez grand pour s'attacher de préférence à ce qui sert ses pareils , est souvent traité d'être obscur & regardé avec dédain par l'homme très-péniblement inutile , qui , en se tourmentant pour préparer de l'ennui aux autres , rêve une immortalité qu'il n'obtient que de l'excès de son ridicule.

Ce pauvre M. Patrat fourniroit une riche matière à un autre Homere. Sa juste colere doit surpasser en énergie celle d'Achille. Il en a vraiment bien un autre sujet. Ne voilà-t-il pas qu'un M. Brébant consigne dans nos feuilles publiques , que lui & tout le monde ont lu les *Deux Anglois* , deuxieme *Proverbe dramatique* , qui est précisément le *Fou raisonnable* , & le cinquieme acte du *Fabricant de Londres* , qui est exactement encore ce *Fou raisonnable*. Avouons que la carrière du génie est semée de bien des désagrémens. Toute l'Europe a les yeux ouverts sur ce M. Patrat , pour voir comment il réfutera tant de calomnies , & confondra tant d'envieux. Les pleurs des bonnes âmes redoublent & les gens de poids ne répondent plus des événemens.

Un cordonnier de la rue St. Benoît, faux-bourg St. Germain, vient de nous démontrer les heureux effets du bel-esprit contre le suicide. Il avoit une maîtresse femme, dans son style, une fille un peu trop fringante, & un fils bien planté & à peindre. La maison étoit entièrement dirigée par cette maîtresse femme & le premier compagnon. Le fils étoit en apprentissage chez un marchand de cuir, car il faut, disoit le pere, pousser ses enfans le plus qu'on peut.... La fille n'étoit nullement surveillée par une mere qui étoit trop occupée ailleurs. Le pere un peu avare avoit grand soin de compter tous les soirs ses chers écus qu'il avoit cachés dans sa chambre. Il alloit dans la matinée prendre quelques mesures, rendre quelques fouliers de femmes en ville & le reste du jour, sur-tout la soirée, il les passoit hors de chez lui avec des amis choisis, qui aimoient autant que lui la littérature. Là on disputoit sans cesse, pour s'éguiser l'esprit, sur mille choses fort sublimes, car on n'y avoit jamais rien compris; & ces instructives séances, à l'aide de quelques pots de vin, se prolongeoient assez avant dans la nuit. Avant-hier, en rentrant chez lui vers minuit, il trouve le plus jeune apprentif qui l'attendoit seul & il apprit de cet enfant que sa maîtresse femme étoit partie avec le premier compagnon, que sa fringante fille avoit été ramassée par la police, pour avoir à une heure indue, fait de tendres invitations aux passans, & que son fils à peindre s'étoit engagé le jour même. Quels coups de foudre pour cet homme ! il

court vite dans sa chambre... Ah ! c'est bien pis que tout cela pour son cœur sensible... Son argent lui a été enlevé. Le jeune garçon après avoir allumé la chandelle de son triste maître, va se coucher, car il ne voyoit là rien qui dût l'empêcher de céder au sommeil auquel il succomboit. Ce pere, tout hors de lui, marche à grands pas dans sa chambre, ébranle tous les planchers, fait frémir toutes les vitres, se démene en furieux ; enfin il prend un parti violent, extrême, il veut se tuer. Il va chercher un tranchet. Au moment où il alloit se couper la gorge, il réfléchit que depuis que la mode de se tuer regne à Paris, presque tous ceux qui l'ont fait ont consigné sur le papier leurs raisons & l'acte lui-même pour prévenir toutes poursuites de la justice contre des innocens. Il est trop éclairé en morale civile, pour n'avoir pas cent fois dans sa société applaudi à une pareille précaution. Ne voulant pas y manquer, il pose le tranchet, prend la plume & écrit :

„ Qu'on n'accuse personne de ma mort. C'est moi-même qui me suis tué dans un accès de la plus juste fureur ; oui, du plus juste chagrin que jamais bourgeois de Paris ait ressenti ; car, comme dit fort bien Moliere : »

„ Quand on a tout perdu, quand on est sans espoir
La vie est un opprobre & la mort un devoir. „

A peine a-t-il achevé d'écrire, qu'il lui vient un doute. Est-ce bien Moliere ? ne seroit-ce pas J. J. Rousseau, car celui-là aussi étoit un

grand philosophe ? Dans cette indécision & pour ne pas déshonorer sa savante coterie par une faute capitale, il remet à s'éclaircir finement là-dessus le lendemain, sans changer de dessein & sans se compromettre. Hier, dès qu'il put sortir, il réunit ses amis, proposa sa grave question. L'un dit que c'étoit Corneille dans son *Tartuffe*; l'autre M. Marmontel, parce qu'il étoit une de ses pratiques; un troisième dit que c'étoit sûrement dans quelque opéra bouffon. Les opinions étant si partagées, on a, d'une commune voix, remis l'affaire à huitaine & chacun doit aller aux informations. Le cordonnier a trouvé hier au soir, en y réfléchissant en philosophe, que sa fringante fille recevoit une leçon qu'elle méritoit, que sa maîtresse femme le débarrassoit d'un lourd fardeau, que du temps & du travail lui rendroient ses huit cens écus, & que son fils étoit un soldat bien planté & à peindre, & avoit l'ineffable honneur de servir notre bon Roi.

LE P A R E S S E U X.

C O N T E.

Passons aux humains la paresse;
 Ce vice des honnêtes gens
 Qui n'ont point l'intrigue & l'adresse
 De tant de fripons diligens.
 Entre la bouteille & Silvie,
 Messire Paul de St. Urbain
 A son aise rioit du train
 Des divers états de la vie;

De charge, d'office ou d'emploi,
 N'ayant jamais voulu pour soi.
 Il goûtoit les plaisirs de la littérature;
 Mais pour tout fruit d'une lecture
 Il n'attendoit que le sommeil,
 Et toujours gai fut son réveil.
 Ainsi coulerent ses journées
 Pendant ses paisibles années
 Dont le fil s'usa lentement.
 Le sachant au dernier moment,
 Le curé venu lui rappelle
 Les monumens de ses aïeux
 Qui gissent dans une chapelle
 Où pour reposer avec eux
 Il faut régler les funérailles.
 Traitez-moi comme vos ouailles,
 Lui répond-il, & que l'orgueil
 Ne me suive point au cercueil.
 Pourtant si c'étoit vous complaire,
 Pasteur, faites-en votre affaire:
 Mais arrangez le tout si bien
 Que je ne me mêle de rien.

*Par M. Varé, Commissaire des Guerres
 à Bordeaux.*

De Paris, le 16 Décembre 1781.

LE Sr. N***, directeur de la comédie de
 Rouen, connu dans toute l'Europe par ses
 courses théâtrales & par ses aventures, vient
 de donner une nouvelle preuve de sa *Crane-*
rie. Il fait ordinairement deux voyages par
 mois de Rouen ici; il loge chez Montenfier,
 son ancienne amie, directrice de notre spec-

tacle & particulièrement protégée par la Reine: notre roué introduisit dernièrement la nuit dans sa chambre, une jeune poulette de notre troupe. La Montenfier s'en douta ou fut avertie de cette infidélité. On dit que la jalousie veille toujours. Elle va frapper à la porte du parjure Neuville : celui-ci ne répond pas. Elle menace de faire enfoncer la porte, s'il ne veut ouvrir. Impatient du tintamarre, il se leve furieux, prend son épée & l'enfonce, en ouvrant la porte, dans le bras de la Montenfier. Les cris & le tumulte attirerent du monde : on saisit l'histrion inhumain qui a voulu donner la mort à sa bienfaitrice, elle à qui il doit l'existence dont il jouit. Il est en prison & l'affaire se poursuit vigoureusement. La pauvre Montenfier s'est laissée, malgré le double crime du volage, accueillir par une antique tendresse, & a fait solliciter la Reine pour qu'elle daignât s'intéresser en faveur du coupable. Cette Princesse a répondu qu'elle ne protégeoit pas les assassins. « Tout ceci est d'autant plus funeste pour le Sr. N*** qu'ayant déjà bon nombre de mauvaises affaires sur son compte, celle-ci pourroit être la dernière de ce grugeur de vieilles folles. »

Enfin le Sr. de la Rive étant heureusement guéri de sa blessure, de cette fameuse indisposition dont nos journaux avoient si soigneusement informé & attristé le public avec un zele digne de l'importance du personnage, le modeste anonyme M. de la Harpe nous a bien regalé de sa *Dame Jeanne. Jeanne premiere, Reine de Naples*, est encore une piece ajou-

tée au grand nombre de celles qui attestent les excessives difficultés de l'art & l'extrême rareté du génie, & qui serviront à prouver que de l'esprit, des vers, des scènes, & même de très-beaux vers & de très-belles scènes, ne font point ce que nos maîtres appelloient une *Tragédie*. Chez les Grecs auroit on décerné à M. de la Harpe, ce bouc, ce tragos qui a donné son nom aux pathétiques chefs-d'œuvre du théâtre ? Au moment où commence cette pièce, l'action capitale, celle qui est le plus directement indiquée par le titre, celle qui se présente d'abord à tout homme instruit dès qu'on désigne cette *Jeanne première*, cette action est déjà consommée ; *André de Hongrie* est mort, ce Roi, cet époux est assassiné. Il est déjà porté depuis trois jours, ce coup terrible dont on croit devoir s'attendre à être témoin dès qu'on annonce cette Reine ; ce coup dont l'affreuse idée est devenue, par l'histoire, comme une inséparable partie de l'idée de cette foible ou criminelle Princesse qui le permit ou le frappa elle-même. L'illustre meurtrière ne peut donc plus offrir aux spectateurs déçus dans leur attente, les combats d'un amour effréné qui exige le crime, & du devoir de la vertu, de l'humanité qui s'y refusent & l'abhorrent ; c'est cependant ce choc réitéré & toujours plus douloureux d'affections énergiques, opposées & également impérieuses, qui est bien plutôt l'âme, l'essence trop méconnue aujourd'hui, du vrai tragique, qu'un tissu laborieux d'événemens compliqués & surprenans, qu'une pompe vaine, que de belles

sentences , que tout l'art de pantomime ou les coups de théâtre les plus inattendus. Mais ce n'est certainement pas le bouc que brigue M. de la Harpe. Sa *Jeanne* n'a plus que de stériles & verbeux remords , encore n'en fait-il pas assez bien tirer parti pour ne devoir pas en affoiblir l'effet par un mal-adroît mélange d'autres intérêts dont les souille l'irrésistible tyran de nos poètes , le besoin d'occuper la scène durant tant d'heures. C'est ainsi qu'on manque aux grands principes de la tragédie pour fournir la mesure d'une pièce qu'on appelle encore *Tragédie*. Cette femme s'empare si peu de tout le cœur , que l'auteur , qui a bien senti quel vuide elle y laisseroit , a recouru à une Amélie , à une aide pleureuse , comme disoit Piron , aux très-oiseux amours , à l'insipide hymen de cette Amélie , épisode que son humiliante nécessité devoit faire écarter , eût-il été excellent , ce dont il est fort loin. D'ailleurs , n' imaginez pas , Monsieur , que cette Reine qui se tue sur le tombeau de son époux , y périclisse victime épurée , estimable , d'un juste remords. Voici le fait tel que l'a controuvé l'ingénieux M. de la Harpe , peut-être pour le rendre moins romanesque aux yeux de nos belles. Un amant aimé porte Jeanne à se défaire de son mari , & après cette étrange preuve d'amour de la part d'une novice de dix-huit ans , l'inconstant en courtise une autre , même avant que le mari mort soit enterré. Cette autre , c'est cette secourable Amélie sans laquelle le pauvre auteur n'auroit pu aller au-delà de trois actes. Mais ,

forcé de céder cette dernière conquête à Louis qui arrive de Hongrie où il s'est, précisément la veille, ressouvenu qu'il en étoit amoureux fou, ce perfide instigateur de l'assassinat, consent, dans les vingt-quatre heures, à ce que celle qui l'a commis pour le couronner soit solennellement déposée de ce trône où elle l'appelloit par ce meurtre, & il veut se faire proclamer Roi. Et c'est alors, Monsieur, que la conscience timorée de cette bonne femme se souleve & que le remords, & sans doute aussi un accès de tendresse conjugale, viennent, fort à propos, la tirer d'affaire par un coup de poignard. Avouez que les mânes du défunt doivent lui en avoir une sensible obligation & que voilà une passion bien purgée, pour user de l'expression d'Aristote. L'histoire dit que la Reine Jeanne vécut si honnêtement après la mort de son époux ! c'étoit bien la peine de démentir l'histoire pour la faire se poignarder de dépit en proferant de grands mots de remords auxquels on ne croit pas plus qu'elle ! Au reste, on s'apperçoit, dans cette piece, que M. de la Harpe commence à perfectionner son style, qu'il apprend enfin à écrire. Quelques morceaux justement applaudis, font espérer que ce jeune homme, s'il continue d'être aussi modeste qu'on sait qu'il le fut toujours & s'il s'exerce encore une quarantaine d'années, écrira passablement en vers pour un membre de l'académie françoise.

Puisque nous tenons ce célèbre M. de la Harpe, que je me dépêche bien vite de vous

informer de tout ce qui le concerne, tandis qu'il est encore question de lui & de sa piece, car si, par malheur, je l'oubliois cet ordinaire, je ne pourrois vous en mander que ce dont personne ici ne se souviendrait plus. Si nos réputations durent des siècles, c'est dans le style des amoureux pour qui quelques jours sont une éternité.

La seconde représentation de *Jeanne première de Naples* a été encore plus applaudie que ne l'avoit été la première. L'auteur, en se proportionnant humblement aux facultés bornées de ses juges, avoit fait de grandes coupures, avoit retranché de très-longues beautés dans la première scene & à la fin du second acte, sacrifice dont lui seul doit sentir toute la valeur. Plus on retranche & plus le parterre est content, ce qui prouve l'excellence de la piece. Ce parterre, assez heureusement travaillé, ce qui est le terme honnête des faiseurs de cabales, a appelé l'auteur à tue-tête. Un acteur est venu désoler le public en lui assurant que M. de la Harpe n'étoit pas à la comédie. *Il a tort*, disoit ingénument un *quidam* en sortant, car on ne réussit pas ainsi deux fois de suite sans le plus grand bonheur. Je lui répondois aujourd'hui de plus d'un demi-cent d'infatigables claqueurs. M. d'Alembert reçoit mille complimens sur le succès de cette tragédie. Et l'on nous croira sans crédit encore, disoit-il bonnement à M. Marmontel ! j'avois quelques peurs d'abord, mais on connoît ce public... la piece est excellente. — Oui... certainement, dit Marmontel, mais le temps nous joue de si

vilains tours ! le cœur me saigne quand je pense à mes quatre tragédies... sur-tout à ce Denis le tyran... quel bruit cela fit d'abord ! Tous les journaux... c'étoit une ivresse... Ah ! que de gloire ! Eh bien ! qu'en est-il arrivé ? — convenez, lui répondit-on, que les maîtres de l'opinion ne s'entendoient pas comme depuis quelques années. Si l'on m'en croyoit, & pour essayer nos forces on redonneroit Cléopâtre..... Ils se sont apperçus qu'on les écoutoit, ils ont changé de propos.

Si, comme l'observe Swift, toutes les productions littéraires d'une même époque ont entr'elles comme un certain degré de consanguinité ; si l'esprit du moment peut être justement comparé à un liquide qui répandu dans plusieurs vases ou dans plusieurs tuyaux de divers calibres & de différentes configurations, s'y maintient cependant en tous à un niveau commun ; que de chefs-d'œuvre nous allons voir paroître, à quelle sublime hauteur nous allons nous élever en tout genre, à nous juger sur tant d'ouvrages si légitimement prônés, dût-on pousser la fureur de l'envie jusqu'à feindre d'oublier *M. Cassandre* ou les effets de *l'Amour & du Verd-de-gris*, nouvelle édition, & la tragédie de *Carcasse & de Martinsec*, &c. dont les auteurs seront immortels, dès que ces Messieurs & leurs Dames le voudront, car

Nul n'aura d'esprit que nous & nos amis.

A propos d'académie françoise, ce ne sera vraisemblablement pas encore cette fois-ci

qu'on y admettra le sentimental M. d'Arnaud. Tant mieux, disent les lecteurs de cet intéressant écrivain, que l'espérance d'en avoir de nouveaux ouvrages porte à souhaiter qu'on diffère encore à l'asseoir dans ce fauteuil où tant de beaux esprits se sont endormis, qu'on devrait lorsqu'on travaille avec quelque succès, n'y être placé que *in articulo mortis*. Cet honneur devrait s'appeler l'*extrême-onction littéraire*. Nos philosophes, jugeant d'un homme d'après ses rêves, voudroient fort donner cette place vacante à M. Bailly, de l'académie des inscriptions, celui qui, sans égard aux autorités sur lesquelles on se fonde pour prétendre nous faire tous périr dans un embrasement général, & en manquant un peu de respect à la comete de M. de Buffon, veut nous faire mourir de froid par le refroidissement du globe; alternatives fort consolantes. On s'attend à voir ce récipiendaire donner un petit échantillon de sa fin du monde, un petit essai de son système à la glace, dans un discours de réception géométriquement académique.

LA BELLE DORMEUSE.

C O N T E.

Un de ces langoureux dont la triste tendresse
Ne s'épuisa jamais qu'en larmoyans propos,
Admis au petit-jour chez certaine Déesse,
L'accabloit de soupirs, de fadeurs, de grands mots:
De vos divins attraits mon ame émerveillée,
Disoit ce Pétrarque affommant

A la Belle à peine éveillée,
Sent toutes les rigueurs de l'amoureux tourment ;
Mon cœur ravi... — Qu'entends-je ? Ah, cher ami !
comment ?
— Mon cœur ravi, vous dis-je... — Excusez, je vous prie ;
Mille pardons, Monsieur ; j'étois presqu'endormie,
Et j'entendois... bien autrement.

De Paris, le 19 Décembre 1781.

QUE le trop rapide croquis que vous exigez que je vous fasse de notre littérature, ne vous porte pas, Monsieur, à croire qu'elle soit stérile. Gardez-vous bien d'une pareille erreur qui tiendrait même de la plus criante injustice. Jamais, peut-être, nos catalogues ne furent plus volumineux. On en fait des bibliothèques. Tout fourmille parmi nous d'auteurs, d'hommes de lettres qui font, composent, publient l'esprit, le génie, les pensées, les réflexions d'autrui, & ce qui prouve davantage les prodigieuses & presque magiques ressources de cet âge fécond, c'est que le plus souvent cet autrui dont on compose les ouvrages autrement, beaucoup mieux & plus joliment que lui, est mort depuis quelques soixante ou cent ans, & voilà comment il est impossible que nous manquions de livres nouveaux. C'est ainsi qu'on va nous enrichir des moralistes françois, c'est-à-dire, de maximes détachées, extraites de vieux auteurs que par là on fera dispensé de lire. Cette sorte de composition concourra merveilleusement à augmenter cette incapacité de suivre un raison-

nement, d'arriver à la fin d'un traité, cette impuissance d'attention qui caractérise plus décidément que jamais un siècle où l'on juge magistralement de tout sans rien connoître, où l'on n'aime qu'à s'informer superficiellement de ce qu'il faut ne pas ignorer pour pouvoir se passer décemment de rien apprendre. On vient de donner à nos érudits qui vouent aux études sérieuses du cœur & de l'esprit humain le temps où ils se font friser, des *Maximes & Réflexions morales, extraites de la Bruyere*. C'est avec le plus vif intérêt pour le progrès infaillible des lumières générales qu'on se dit que l'édition en est charmante, que Didot le jeune s'est surpassé, que la reliure en est admirable, &c.

Nous sommes si universellement (nos roués disent si indécrotablement) *moraux*, graces aux leçons de la philosophie, que tout est plein d'*Essais moraux*, sans compter les *Contes moraux*; que les grands Danseurs du Roi, qui ne dansent guere pour lui, vont donner des *Pantomimes morales*, que le Sr. Léonard, per-ruquier, annonce que ses profondes méditations sur son art lui ont fait découvrir une maniere d'arranger les racines des cheveux des Dames qui donne l'effet le plus moral à la physionomie; que le Sr. Monget vient de dédier à leurs Alteſſes Séréniffimes Mademoiselle d'Orléans & Mademoiselle de Chartres, ses *Hochets moraux*, imprimés chez Lambert, & que l'intarissable Desnos vend l'*Almanach moral*, &c.

C'est sur-tout en fait d'almanachs que brille

ici l'art de varier une demande excessivement monotone : *donnez-moi quelques sous*. Dans la foule de ceux de l'année prochaine se voient le *nec plus ultra*, ou le *présent des Rieurs*, &c. composé pour l'édification des jeunes filles ; — Il faut le voir, *Almanach chantant*, &c. Je ne vous parlerai pas si lestement, Monsieur, des *Etrennes d'Apollon*, qui doivent contenir des lettres de Voltaire, des productions de Messieurs Bret, d'Arnaud, le Mierre, Feutry, celui qui a juré de mettre des vers au-dessous de tous les portraits qui parviendront à sa connoissance, Mercier, Blin de Sainmore, Maréchal, le Suire, l'intrépide auteur du *Nouveau Monde*, &c. & une notice raisonnée de presque tous les ouvrages mis au jour en 1781. Je demande du temps, car ici l'on peut en lisant beaucoup, s'occuper d'Almanachs six mois de l'année, ce qui ne laisseroit pas d'être une lecture fort instructive. Que vous dirai-je des *Petits Riens*, *Etrennes Typographiques*? Rien, sinon qu'ils sont imprimés à ravir & que presque toutes nos nouveautés mériteroient ce titre.

LES FILLES ENTRETENUES.

Où, je l'ai dit publiquement,
Et je prouve par argument
Que l'on entretient une fille
Comme l'on fait d'une jument.
On lui donne un appartement,
On la nourrit & on l'habille,
Et même outre l'habillement

On fait en sorte qu'elle brille :
 On choisit toujours la jolie
 Et du tour le plus élégant,
 Souvent même on la fait instruire ;
 Maître à danfer, maître de chant,
 Et cétera... Seroit trop dire
 Qu'en faire le dénombrement.
 De temps en temps on la promene ,
 On la fait voir dans ses atours ,
 Aux Tuileries , sur les cours :
 Quelquefois encore on la mene
 Aux jeux publics, aux opéras,
 Et c'est-là que comme au manège
 On fait étaler ses appas.
 Publiquement on la protège :
 On rougiroit de parler bas ,
 Afin que l'on n'ignore pas
 Qu'elle nous sert pour nos ébats.
 D'une maîtresse entretenue ,
 (Et toujours du train d'un seigneur)
 Belles, voici pour votre honneur
 La comparaison soutenue.
 Nous achetons une jument,
 Ou bien un cheval; il n'importe
 Nous lui donnons un logement,
 Selle, bride, housse, assortiment,
 Tout ce qui sert de vêtement
 A monture de telle sorte.
 Avoine, foin, c'est entendu.
 On pourvoit à sa nourriture;
 On aime à lui voir corps dodu ,
 Belle tête, fine encolure.
 Ce n'est le tout. Pour sa parure ,
 Sur elle on veut voir étendus

Velours , galons ou broderies ,
 Et souvent l'on fait plus ;
 On l'embellit de pierreries .
 Au sortir de ses écuries
 Le maître fier des ornemens
 Dont il a décoré sa bête ,
 La promene publiquement ,
 Et toujours se fait une fête
 D'ouïr les applaudissemens
 Que l'on donne à sa gentillesse :
 On la fait instruire , on la dresse
 A caracoler joliment ,
 Le tout pour notre amusement .
 Bref , à l'une & l'autre monture :
 Objets de nos soins assidus ,
 Nous ne fournissons nourriture ,
 Logemens , habits & parure
 Que pour caracoler dessus .

De Versailles , le 23 Décembre 1781.

Le général Washington a écrit une lettre particulière à M. le comte de Vergennes , dans laquelle après d'intéressans détails sur la campagne qui vient de finir , il dit : « Nos enne-
 » mis ayant perdu presque tout espoir de nous
 » subjuguier , ont recours à la ruse . Ils pu-
 » blient que les troupes françoises qu'on fait
 » passer ici serviront à nous asservir nous-mê-
 » mes , lorsque nous aurons secoué le joug
 » de l'Angleterre ; mais , Votre Excellence
 » peut être bien persuadée que de tels propos
 » mal adroitement semés , ne produisent au-
 » cun effet sur le gros de la nation . Il n'y a
 » que

» que quelques individus, vendus à l'Angle-
 » terre, qui ajoutent foi à ces bruits & cher-
 » chent à les accréditer. J'en ai fait arrêter
 » plusieurs que je ferai punir sévèrement. »
 La lecture de cette lettre a été d'autant plus
 agréable au Roi qu'à un exposé très-instructif
 de ce qui s'est fait & de la position actuelle
 des choses, ce général joint en homme supé-
 rieur à ce qu'on pensoit de lui, des idées lu-
 mineuses, de grandes vues pour la campagne
 prochaine, qu'il tient pour devoir être la der-
 nière des Anglois en Amérique.

Une Duchesse que la nature même du fait
 dispense de nommer, vient de faire enlever
 assez publiquement une très-jeune fille de bou-
 tique de marchande de modes, qui disoit à ses
 amies que toutes les fois qu'elle alloit à l'hô-
 tel apporter des ouvrages, Madame la tour-
 mentoit extrêmement & qu'elle ne comprenoit
 pas ce qu'on y vouloit d'elle. L'amant de cette
 belle qui étoit sur le point de l'épouser, n'a
 appris le rapt que le lendemain en combinant
 les diverses confidences de son ingénue mai-
 tresse, il a vu plus clair qu'il n'a voulu, &
 dans le premier accès de sa fureur, il a écrit
 une lettre fort énergique à la Duchesse qu'on
 assure en avoir beaucoup ri, quoiqu'il l'y
 menace de se casser la tête.

Quelques personnes croient que l'aventure
 & la lettre dont il circule des copies sont assez
 de bruit, sont controuvées, sont supposées
 par cette Dame, pour avoir du moins cela
 à opposer au tort sensible que paroît faire à
 les comités féminins cette nouvelle société.

où l'admission de deux sexes donne au plaisir toute la réalité dont il peut être susceptible en ce siècle, où nos grandes Dames philosophes trouvent que l'homme est si peu de chose.

De Paris, le 26 Décembre 1781.

ON voit ici quelques exemplaires d'une brochure dont le titre singulier, le sujet & la tournure sont assez piquans. C'est *la Paix de 1782*, ou le *Bowl de Punch de Master Oliver Dreamer*, traduit de l'Anglois. L'ouvrage est un Dialogue dont on ne peut donner d'idée qu'on n'en nomme les interlocuteurs. Ils sont — M. Perhaps, bourgeois qui vit de ses rentes (or vous savez, Monsieur, que Perhaps, en anglois, signifie *peut-être*. Il est sûr que les rentes en Angleterre sont maintenant un grand *Peut-être*.) — M. But-if, (en françois *Mais-si*), Courtier d'affurances. — M. Boaster, (en françois, *fanfaron, hableur, rodomont*) maître en fait d'armes retiré. — M. Sharpshy (*Sharp*, Escroc & *Sly*, Fin) fournisseur pour les enterremens. — M. Fop, (*fieluquet*) maître à danser. — M. Dreamer (*songecreux*), fabricant de paragraphes pour les papiers de nouvelles. — La scène se passe dans la petite chambre & autour de la vieille table de M. Dreamer. Chacun de ces personnages a un tour d'esprit qui lui est particulier, a son opinion, son parti déjà pris quant aux affaires générales, d'après un caractère désigné; ce qui fait l'origine de ce pamphlet politico-burlesque, où sont mêlés des faits, des

vues, des raisonnemens & des plaisanteries dans le genre anglois.

Le fond est une gageure de vingt-cinq guinées qu'a faite M. Dreamer. Il a parié qu'il auroit achevé un Plan de pacification générale à la satisfaction de toutes les Puissances belligérantes & en ménageant ce qu'elles nomment leur dignité, avant que ses cinq amis & lui, aient bu un bowl de punch, servi aussitôt que cette grande affaire sera mise sur le tapis. Quant au Plan de M. Dreamer, c'est que l'on reconnoisse unanimement l'indépendance de l'Amérique; mais une indépendance virtuelle, présomptive & de capacité future, qui ne sera actuelle qu'à dater du premier jour du siècle prochain, du premier Janvier 1800; que jusques-là l'Angleterre soit mere-tutrice, &c. à ces mots chacun des interlocuteurs crie pour celle des Puissances qu'il croit plus grièvement compromise, & leurs objections peignent gaîment les divers intérêts de ces Puissances. M. Dreamer va toujours entassant ses articles, toujours prouvant envers & contre tous. Il faut l'entendre parler *crédit, force, rapports*, &c. Son traité de paix touche à sa fin, lorsque M. Boaster qui avoit bu trop de malaga, avant de boire trop de punch, commençant à s'enivrer, veut tenir le bureau. La table devient pour lui une carte universelle. Il va développer le plus vaste système. Il fixe la place respective des divers royaumes, de leurs ports. Un endroit où le bois de la table paroît changer de couleur est sous son index la Prusse, la Silésie. Ce bois a l'air ailleurs de vouloir

se fendre de tout côté, c'est, selon lui, la Pologne. Il met la Russie dans un endroit où il observe que le placage semble se hausser un peu, & il trouve que c'est un peu d'air qui est dessous. Enfin chacun de ses doigts marque un certain point important à l'explication de ce grand système... *Trieste*... l'isthme de *Suez*... *Ceylon*, &c... N'oublions pas, Monsieur, qu'il est ivre. Ses mains, ses coudes, tout lui sert à montrer ce qu'il veut que l'on considère, & en voulant peindre je ne fais quelques directions, certaine impulsion générale, &c. il renverse le Bowl. Dreamer soutient avoir gagné, car sa paix est faite avant qu'on acheve de boire le punch, puisqu'il est répandu. Autre Bowl en réjouissance. Parbleu, dit Monsieur Fop, qui, dans son enthousiasme, oublie que tel geste a dérangé sa frisure, il faut qu'on imprime notre conversation, ne fût-ce que pour prouver à l'univers que nous nous occupons utilement de lui. Telle est l'idée que quelques lignes peuvent nous donner d'une brochure qui offre l'intérêt du moment, que l'homme instruit & sérieux sera bien aise d'avoir lue, & où les esprits superficiels pardonneront beaucoup de bon-sens en faveur d'une passable dose de ces folies qu'un Anglois appelleroit peut-être de *l'humorisme*.

Encore de la féerie, Monsieur, & ce qui est plus singulier au point où en sont nos mœurs, de l'amour tel que sur les bords du Lignon. Des Eglogues mises en scènes. Il faut avouer que nous sommes ici une espèce bien inconcevable. Vous savez que nos déclarations d'amour

ne sont plus qu'une impertinence dite honnêtement & en jolis mots, qui, malgré cette traduction qu'impose encore une vieille habitude, sont toujours & très-vîte entendus comme disant ce qu'ils déguisent. Un *je vous aime* ne dit plus pour nos femmes que : *j'ai des desirs, quand voulez-vous que nous nous arrangions ?* Une femme qui se laisse toucher ou prendre le cœur, c'est aujourd'hui . . . ce que vous ne permettriez sûrement pas que j'osasse vous décrire. Eh bien ! malgré cela, nous courons tous, & ces femmes aussi, & leurs tenans du jour aussi, nous courons pour voir & entendre sur le théâtre, nous voulons lire ou du moins trouver sur les toilettes, une comédie telle que *les deux Sylphes* de M. Imbert. On se pâme de plaisir devant une tendre & fidelle Zilla, qui adore le plus métaphysiquement du monde un tendre & fidelle Zadir. Nos connoisseuses & leurs délicieux roués, tous ces partisans du solide qui n'encensent jamais dans leurs boudoirs à belles glaces que le très-expéditif dieu des jardins, voient, suivent avec un intérêt qu'on ne comprend guere, une timide, ingénue & sensible Zilla qui, dans sa pastorale simplicité arrive à travers le bocage, tenant une guirlande à la main, & dont le cœur palpite, tandis qu'elle la pose sur la statue du Dieu d'Amour, à qui elle rend graces de ce que son amant soupire toujours pour elle. Un plaisant dit que ce sont des Athées & des Matérialistes qui contemplent d'un œil curieux les extases d'une sainte Brigitte. En raisonnant, d'après les faits, sur nos mœurs actuelles bien con-

nues, on concluroit que de pareilles pieces ne fauroient avoir le moindre succès. Mais on se trompe toujours, lorsque pour juger de ce qui peut réussir ou non, on ne prend pas pour grand principe cette merveilleuse inconséquence qui concilie si bien tous les contraires. Qu'on ne croie pas que c'est le peuple qui fait le succès des ouvrages charmans. La légèreté du sujet, les toiles d'araignées, si l'on peut parler ainsi, qui en font le canevas, l'impalpable finesse des détails, cette fleur d'esprit qu'on prodigue, tout confirme que ce n'est point pour lui qu'on travaille. Zilla, élève d'une fée, aime Zadir, comme n'aimeraient jamais les gens du peuple & comme n'aiment plus les autres. On a vu que Zadir le lui rend bien. Un oracle a dit que Zilla ne sera heureuse qu'après qu'elle aura refusé un Dieu, mais sans qu'elle ait connoissance de l'Oracle. Un Sylphe, sous la figure du Dieu d'Amour, tente la fidélité de la belle innocente, soupire, gémit, veut épouser, s'en voit rebuté, & finit par mettre la main de Zilla... vous devinez où... dans celle de Zadir. Au reste, les deux Sylphes ne sont là, quoiqu'ils fassent le titre, qu'en visite de cérémonie & pour faire quelques niches à la bonne Zilla. L'un dit : épousez ; l'autre dit : n'épousez pas. Avec ce fond, il falloit ou être passablement insipide ou s'en préserver par mille riens agréables, ce qu'a fort bien su faire M. Imbert.

Que je vous raconte un fait dont, grâces à notre gravité naturelle, on parle ici aujourd'hui beaucoup plus que des intrigues que fait l'Angleterre en Hollande.

Une Provinciale fort grasse, fort lourde, un peu sale, ayant appris qu'il suffisoit d'être femme & de s'afficher pour trouver des amateurs à Paris, y est arrivée la semaine dernière. Le lendemain un jeune Comte arrivé de Limoges pour se former dans la capitale, vit & adora sur le champ cette majestueuse beauté. Certain lorgneur, homme bien né, qui se vautre dans la crapule pour prouver qu'il est au-dessus des préjugés, & qui seroit tout honteux qu'on pût nommer quelque nouvelle débarquée dont il n'eût pas à dire : J'ai eu cela, se rend chez notre impure à louer. Il parle de dix louis, & ne veut qu'un petit quart-d'heure. On alloit y entendre assez humainement, lorsqu'un laquais apporte une lettre. Beau cachet, riche livrée; on demande, avec toute la politesse limousine, l'honneur d'être admis à faire un doigt de cour. — Qu'on vienne. Dès-lors les dix louis sont bien peu de chose... mais ce n'est point ainsi qu'on le dit. La proposition est choquante, odieuse; pour qui me prend-on? — Arrive le jeune Comte. Il est décontenancé tant il est respectueux. Le propos devient sublime, on est dans les nues. Le lorgneur prend racine là & vit sous cape. Le discours tombe sur les portraits; Madame souhaiteroit fort avoir le sien. Le Comte, tressaillant de plaisir, a quelque idée que c'est pour lui qu'on forme ce souhait. L'homme aux dix louis dit alors qu'il connoît un excellent peintre qui saisit parfaitement la ressemblance, & qui sur-tout exprime on ne peut pas mieux ce que la physionomie a de

plus caractéristique... Or c'est là le fort de la beauté de Madame... On convient qu'il fera venir son peintre. Oui, dit-il, j'y vole. Je lui commanderai d'apporter de ses ouvrages pour que Madame juge de son genre & de son talent. Il sort. M. le Comte tremble, s'enhardit un peu; on est très-surprise... on n'est point accoutumée... mais il est si doux, si honnête... ah! ce seroit un volage si l'on avoit le malheur de l'aimer. — Mille sermens garantissent que cela est impossible. Il est désolé de devoir dîner chez d'ennuyeux parens; mais on dispose tout pour le plus voluptueux souper. Il part. On annonce le peintre, qui porte un seul tableau enveloppé d'un mouchoir. — Je suis seul, qu'il entre. Monsieur ne peint que... ô ciel!... des vaches! — Jugez de la fureur, & de quelle maniere l'artiste est renvoyé. Le Comte est à peine de retour, qu'on lui narre cette infamie. — Vous avez du cœur... vous savez ce qu'on doit aux femmes... si vous lisez dans une ame... ah! qu'on est à plaindre d'être sensible! Une coquette vous mentiroit... je suis trop franche... je vous aime à la folie... mais n'espérez rien de mon amour que vous ne m'ayez vengée d'une pareille insolence. Le Comte soupe mal, se désespere, brûle, se morfond, sort vierge, prend des informations, ne dort pas, & à la pointe du jour il est chez ce lorgneur avec qui il veut se couper la gorge. — Volontiers, M. le Comte, j'accepte cet honneur avec reconnoissance. Mais, comme j'ai des arrangemens de famille à faire avant ma mort, & qu'un galant homme ne sau-

roi
lieu
don
ses
cou
lies
de
sieu
la j
ves
All
lez
bea
un
en f
dez
vais
que
chez
eu d
M
viez
ou l
l'inir
duir
sacré
vous
n'ai
deux
Néré
les c
Mais
Qua

roit m'en refuser le temps, notre partie n'aura lieu que demain. On accepte, les paroles sont données & l'amoureux va demander le prix de ses projets de vengeance aux pieds de la belle courroucée. Après un dîner suivi de vingt folies, on va au Waux-hall, où l'on n'entend de tout côté que ces mots : *la vache... le Monsieur à la vache*, tant le lorgneur avoit jâsé dans la journée. A l'heure convenue les deux braves se joignent. — Allons, dit le Comte. — Allons, dit l'autre; si vous me tuez, vous allez faire une jolie figure dans le monde. Le beau début ! si je vous tue, je vous sauverai un grand travers. — Ah, répond le Comte, en sautant au cou de son homme ! Vous me rendez un important service. Vous êtes un mauvais plaisant, convenez-en; mais je dois avouer que j'étois un fou. — Il n'a plus mis le pied chez la belle; que l'autre assure toujours avoir eu depuis pour ses dix louis.

M. de Réganhac ayant cru que vous n'aviez pas assez d'une vingtaine de Traductions ou Imitations en françois, vers & prose, de l'inimitable Horace, qu'il est impossible de traduire de manière à être content de soi; a consacré plusieurs années au généreux plaisir de vous en offrir une qui vient d'être publiée. Je n'ai eu que le temps d'en entr'ouvrir l'un de deux volumes, j'ai malheureusement surpris Nérée, disant à Paris, après beaucoup de belles choses que vous savez;

Mais où sont les sermens de ta flamme perfide ?

Quand l'ami de Mécène auroit dit en latin,

des sermens d'une flamme , quand une flamme auroit fait mille sermens , ne croyez-vous pas , Monsieur , que son vingt-unieme traducteur auroit pu se dispenser de nous le transmettre ainsi en françois ? Je me garderai bien de juger un livre sur un mot comme nos censeurs hebdomadaires ; mais je vous cite de celui-ci le seul endroit que j'en aie encore vu , car toute étrangere que nous soit la langue d'Auguste , nous préfererons encore vous & moi le plaisir de lire le moins mal que nous pourrons & de savourer de notre mieux les inexprimables beautés de l'original , au petit plaisir de voir si M. de Réganhac les a moins dénaturées que vingt autres.

L A D E V I S E.

C O N T E.

Orphise , à des sens inflammables
 Joignoit l'amour de la vertu.
 Devoirs sentis, vices aimables
 Livroient combats interminables
 Au cœur le plus mal défendu.
 L'hymen , d'une fortune immense
 Lui fit le don sans l'en punir,
 Car son mari fut réunir
 L'homme opulent, l'homme qui pense;
 Nul ne put mieux lui convenir.
 Estime, égards & complaisance
 L'attachoient au plus digne époux.
 Ces noeuds , pour être encor plus doux
 Ressembloient à l'indépendance.

Chacun a son appartement;
 L'un n'est chez l'autre qu'en visite:
 L'amitié s'use ainsi moins vite
 Et l'ennui vient plus lentement.
 Mais un Marquis beau comme un ange,
 Le désespoir de vingt maris,
 Sous les loix d'Orphise se range...
 A ce jeu qui croit prendre est pris.
 A femme qui n'est point coquette,
 Pleine de sensibilité
 Sans manège & sans fausseté,
 Touchez le cœur, tournez la tête;
 Le reste est bien peu disputé.
 Foible & chérissant sa foiblesse,
 Prête à couronner son vainqueur,
 Par la plus ravissante ivresse
 Orphise endort un triste honneur
 Qui dans son sein fait le grondeur
 Et voudroit parler de sagesse
 Lorsque tout parle de bonheur.
 Volets clos, entre deux bougies,
 Loin de tout profane importun,
 Ils s'oublioient dans ces orgies
 Où deux bientôt ne font plus qu'un.
 Près de l'alcove parfumée
 Où les attendoient les amours,
 Mille desirs hâtoient le cours
 D'une heure à table consumée;
 Vin mouffieux & tendres discours
 Confondoient leur double fumée.....
 Doux propos sont fumeux toujours.
 En badinant, la belle Orphise
 Voit, prend un morceau d'amidon
 Qui formé, peint en Cupidon,

Doit contenir une Devise
 Dont ces morceaux tirent leur nom.
Voyons, Marquis, brisons-le ensemble....
Mais n'est-ce pas trop indiscret,
 Dit-elle, en riant ? ... *Oh ! je tremble ;*
Je vais savoir votre secret.
 Déjà la figure est en poudre ;
 Le rouleau paroît, on en rit ;
 On se baise, on déroule... on lit....
 Qui l'eût prévu ! ... Quel coup de foudre !
 Orphise ! Une horrible pâleur
 Ternit aussi-tôt tous ses charmes ;
 Tel est l'excès de sa douleur
 Qu'elle ne peut verser des larmes.
Eh bien ! dit-elle, avec effort,
Je veux... je veux la lire encor :
 » Épouse d'un galant éprise,
 En vous aimant je vous méprise. »
Quoi, Madame ! dit le Marquis,
 Qu'un si grand changement étonne....
 Orphise se tait ; elle sonne :
 Notre homme est encor plus surpris.
 — *Daignez... quel transport vous anime ?...*
Quoi, ces mots dictés par la rime...
 On vient. — *Qu'on éclaire... bon soir.*
 Le laquais part. — *Mon désespoir...*
 — *Sortez, Monsieur, je vous en prie,*
Et ne revenez de la vie.
 — *Ah, dit le Marquis ! Je vois bien*
Qu'ici bas tout ne tient à rien.

Par M. le Ch. de M.....

De Paris, le 2 Janvier 1782.

CE n'est pas assez d'ennuyer nos Princes dès qu'ils savent lire, il faut y tâcher même avant qu'ils sortent du berceau. *Les Etrennes de Mgr. le Dauphin*, almanach pour l'année présente, sont le premier livre inscrit sur le catalogue que vont dresser pour lui à l'envi le génie, l'esprit, la science, l'amour, le respect, la sottise, la bassesse, la faim, &c. car tout s'en mêlera. Nous allons être accablés de nouvelles méthodes pour apprendre à parler, à épeler, à lire, à écrire, la grammaire, à chiffrer, à dessiner, la musique, la géographie, la logique, l'équitation, la physique, la morale, l'*Art de régner* sur-tout qui est le fort de notre siècle. Toute la France sera remplie de modestes précepteurs qui du haut de leur galetas endoctrineront ce Prince qui ne saura pas qu'ils existent. Les magasins des libraires régorgent de maculatures ornées de ses armes ou de son nom. La nation en corps semble à la fois & donner des leçons de tous les arts, de toutes les sciences à l'héritier du trône & recevoir ces leçons, faire elle-même tous ces divers cours avec lui. Combien de cerveaux s'évertuent pour controuver de nouveaux élémens, pour faire des traductions, des abrégés ! On croit que l'académie françoise va s'occuper d'un *A. B. C. D.* plus amusant, d'autres disent plus philosophique, car ce mot a encore son prix pour les enfans. L'historiographe, le faiseur d'opéra-

comiques , le rhabilleur de grands opéra ; M. Marmontel , refond , dit-on , sa *Poétique* à l'usage du Dauphin. Il prend les devants pour s'installer comme génie auprès d'un Prince qui ne fera encore prévenu de rien. Afin d'égayer Mgr. après cette solide lecture , un Sorbonniste lui prépare , dans ses utiles veilles , ses *Prolegomena Metaphysica* où il se propose de renfermer tout l'essentiel de cette matiere , pour la commodité du lecteur , en 18 volumes *in-folio* , *ad usum Delphini*.

Vous aurez souvent réfléchi sur le peu d'intervalle qui sépara toujours le plus imposant sérieux du plus frappant ridicule. Des faits sans nombre vous auront confirmé , vous auront rendu familiere cette vérité qu'on doit peut-être prendre pour l'un des traits les plus saillans , les plus remarquables de notre très-grave & très-risible espece. Dans les dispositions où vous mettent naturellement de pareilles méditations , quel effet produira sur vous certain in-promptu que je serois très-fâché de vous laisser ignorer ? Un physicien , M. Charles , ayant modestement cru n'avoir pas eu assez d'admirateurs lorsqu'il a prononcé une harangue pour l'ouverture d'un cours qu'il donne , a trouvé à propos de prononcer une seconde fois cette même harangue , & M. Franklin a bien voulu honorer cette séance de sa présence & de celle de ses lunettes cassées. Nos feuilles garantissent à la postérité que M. Bulinon a fait sur le champ les vers suivans :

Un grand homme est ici ; cet asile est un temple :
Ainsi de Philémon s'illustra le réduit,

C'est Francklin... Jupiter , que mon regard contemple.
 En vain se voile un Dieu , toujours il se trahit ;
 L'éclair est dans ses yeux , la foudre est dans sa bouche ,
 Il seme sur ses pas la haine des tyrans ,
 L'Amérique s'agite & l'Anglois s'effarouche ,
 C'est au Dieu du tonnerre à frapper les Titans.

Je n'ajouterai pas un mot de commentaire. De grace , n'allez pas me soupçonner de la moindre envie de rire. Vous connoissez mon respect pour les grands hommes & mon admiration pour le sublime.

J'ai un conseil d'ami à vous donner. Ne dites & sur-tout n'écrivez jamais que Mrs de Piis & Barré ne sont pas très-plaisans. Le pauvre auteur de l'*Année littéraire* fait comme on punit un tel blasphème. Ces très-plaisans Messieurs vous accableroient de mortelles lettres de plusieurs pages où en entassant prose , vers , citations , latin même , car ils font arme de tout , ils vous démontreroient à vous faire périr de vapeurs , que les petits vers dont ils bouchent les trous de ces especes de cribles où tout le fin passe , que nous nommons des *Journaux* , sont excessivement ingénieux , que les *Amours d'Eté* , les *Vendangeurs* ou les deux *Baillis* , *Cassandre astrologue* , *Aristote amoureux* , le *Bonnet magique* , &c. sont des efforts de génie , d'importans services rendus à la patrie , influent merveilleusement sur le caractère national ; car (admirez la force du raisonnement) si Mrs de Piis & Barré ont recours , pour égayer leurs petits drames , à de mauvaises pointes à des jeux de mots , Panard

en a bien usé dans telle piece , voyez tel tome & telle page : recherche prodigieusement instructive ! ce Panard , tome 3 page 459 , n'a-t-il pas dit :

Quand la femme se laisse cheoir
C'est au mari que vient la bosse , &c. &c.

Eh ! quelles autres pointes ne s'est pas permis ce Panard ! — Si vous regimbez , on vous citera quelques platitudes échappées à Regnard , & on ajoutera à tant d'autorités l'immortel ouvrage dont le titre devoit servir d'épigraphe à tant d'autres : *Ah , que c'est bête !* Pour épargner toute cette érudition à des chansonniers , & cette vigoureuse logique à des auteurs de parades , exaltez à cet égard votre ame jusqu'à cette sorte de foi qui n'admet ou n'exige aucun raisonnement & croyez sur parole que ce sont de fort plaisans illustres que ces écrivains qui font imprimer que lorsqu'ils auront donné le *Gâteau des Rois* au public & que leurs momens seront moins précieux , ils composeront , pour confondre leurs envieux , un vaudeville sur l'air : *Tout cela m'est fort indifférent*. Le Sr. Bulinon ne demande pas tant de temps pour ses in-promptu dans lesquels vous avez vu que plus éloquent sans contredit qu'*arlequin sauvage* dans la description des charmes de sa maîtresse :

L'éclair est dans ses yeux , la foudre est dans sa bouche ,
il met vraiment bien plus de grandes & belles

choses qu'il ne sauroit en entrer dans un vau-
deville. N'est-il pas disgracieux pour de pa-
reils personnages que leurs rimes & leurs
longues lettres figurent journellement à côté
des prix des fourrages, de l'avoine, du foin,
de la paille ? Mais non ; je me trompe : *utile*
dulci,

Heureux qui peut mêler l'utile & l'agréable !

On a bien ri de la très-sérieuse affaire de
Ramus à l'égard des mots latins *quisquis*, *quam-*
quam, qu'on vouloit & ne vouloit pas pro-
noncer *Kis Kis*, *Kam Kam*. Ce siècle philo-
sophique où les esprits se croient si supérieurs
à de pareilles puérilités, a vu Voltaire faire
très-gravement quarante ans de guerre aux
mots *cul-de-sac*, *cul-de-lampe* & à ce misérable *O*
qui confond un *François* avec *S. François*. Au-
jourd'hui nos feuilles publiques sont le champ-
clos où un abbé M... & un M. de G... rompent
des lances pour & contre un petit accent que
le premier veut absolument qu'on mette sur
les prétérits de certains verbes. Mais le se-
cond doit tout craindre pour le succès de ses
armes réprouvées, car il a proféré & impré-
mé un blasphème grammatical. Il prétend que
les *imprimeurs de Paris tiennent la clef de la*
langue française ou françoise. Le pouvoir des
clefs en matière de langue entre les mains
de ces manœuvres ! Après cette impiété,
quelle que soit la pesanteur de son style &
son amphigouri, M. de G... doit renoncer à
l'honneur de ronfler ou bâiller sur l'un des

trônes où regnent les quarante comme certain bouffon regne à Cocagne.

Quand le fameux M. de la Harpe a fait deux courses à Versailles pour y lever, par maint sacrifices de vers, les obstacles que la *Jeanne de Naples* éprouvoit à la censure où l'on ne vouloit pas absoudre aussi lestement que lui une Reine qui fait assassiner son mari par l'instigation de l'homme du monde le plus lâche & le moins séduisant, ce tragique par excellence auroit bien dû travailler à en rapporter un ordre du Roi qui obligeât le public à aller voir & admirer cette piece. La défense de jouer, le contre-ordre, ce qui a d'abord excité la curiosité; ensuite, dans le cœur de la piece, un conseil d'état, un conseil de guerre, un suicide, un duel dans la salle du conseil, une promesse solennelle de mariage, force madrigaux sur deux cadavres, quelques mal peignés amis de l'auteur qui l'ont appelé, toutes les ressources du manège le plus bas, une profusion de billets de parterre, rien de tout cela ne peut empêcher qu'on ne déserte toujours plus ce spectacle & que le peu de braves qui tiennent bon, ne soient malgré eux-mêmes & tous les jours davantage de l'avis de l'abbé Aubert. Cet auteur des *Petites Affiches*, plus vrai que le fade *Journal de Paris* & que les aboyeurs gagés du *Mercur* qui affirment que les représentations sont très-brillantes, & cela à la face de tout un public qui crie au mensonge insigne; cet abbé s'est amusé à indiquer les défauts de cette prétendue tragédie en se servant assez plai-

samment des propres mots d'une ancienne critique de l'inexorable M. de la Harpe , tour-nure qui a beaucoup fait rire les nombreux ennemis que le mérite supérieur , le génie transcendant & sur-tout la modestie & l'urbanité de ce M. de la Harpe lui ont fait dans le monde , on ne fait comment. Aussi pour une seconde fois que quelques pauvres diables , afin de payer leur entrée , ont appelé l'auteur , combien de fois n'y a-t-on pas appelé l'*Auteur des Petites affiches* , l'*abbé Aubert* , l'*abbé Aubert* ! Cet abbé est certainement le premier écrivain qui ait été demandé par le parterre sans avoir fait de piece de théâtre. Quel homme que ce M. de la Harpe ! il suffit d'avoir fait quelque mention de lui , d'avoir écrit une ou deux pages sur son compte , d'avoir rappelé , quoique contre lui-même , quelques-uns de ses jugemens en matiere de littérature , pour participer à ses honneurs , pour se voir enveloppé des rayons de sa gloire , pour être appelé par un public enthousiaste , pour s'entendre nommer après cet auteur sans pareil & s'entendre nommer même avec plus d'empressement que lui ? Ce qu'il y a d'admirable dans le succès éblouissant qu'a son dernier chef-d'œuvre dans certains journaux , c'est que cette piece n'est ni tragique , ni touchante & qu'on n'y verse pas une larme. Pour diminuer cette aversion qu'inspire cette *Jeanne* infame meurtriere de son mari , il a fait imprimer dans le Journal de la ville , que ce meurtre n'avoit été qu'une erreur de la jeunesse de cette Reine. Si Madame de la Harpe s'étoit permis dans sa jeu-

neffe de pareilles erreurs, quel dommage pour les lettres ! son glorieux époux ne feroit pas aujourd'hui de fi belles tragédies. Mais cette erreur de jeunesse ne feroit-elle pas bien excusable & Madame de la Harpe bien théâtrale, bien intéressante ?

Ah, Monsieur ! que la philosophie a eu un beau moment ! Ne s'étoit-elle pas flattée de s'asseoir sur le siege archiépiscopal de la capitale ! L'ami de M. d'Alembert, M. de Brienne, archevêque de Toulouse a été pendant quelques heures désigné par tout Paris pour successeur du très-charitable Christophe de Beaumont. Mais M. de Juigné, évêque de Châlons-sur-marne, parent de M. le Comte de Vergennes, prélat fort pieux, a été nommé par le Roi à cette place, où quelques personnes disent que si de grands talens & beaucoup d'esprit étoient des titres suffisans, on auroit pu mettre M. d'Alembert lui-même tout aussi-bien que son ami M. de Brienne.

L'opéra qui ne gagnoit qu'à peine de l'eau à boire (& qui, comme vous savez, n'aime pas ce régime) avec la soporative *Adèle de St. Marc*, toute resserrée qu'elle a été en trois actes, & quoique remise en musique par Piccini, se flatte de se refaire un peu à l'aide d'une espece d'opéra-comique, *La double épreuve ou Colinette à la Cour*, en trois actes de Gretry, qui ne réussit guere non plus dans le grand genre mais qui est charmant dans le petit. Il y a des gageures qu'au bout de quelques jours on devra encore resserrer cette pauvre *Colinette*. Aussi qu'alloit-elle faire à la Cour !

Ce petit je ne sais quoi de Gretry, prôné par les journalistes, est impitoyablement déchiré par ceux qu'on nomme ici les connoisseurs. Ils y trouvent un grand nombre de fautes contre la prosodie, du chant trop commun dans les airs, un récitatif à faire expirer d'ennui. N'en déplaise à ces juges, il est difficile de croire que ce compositeur fasse de si mauvaise musique.

L'affaire de M. de Vaudreuil, neveu de celui qui est en faveur, a fait ici beaucoup de bruit. En jouant avec un jeune officier nommé M. de Lameth, il s'est offensé de quelques propos échappés à l'impatience dans un instant malheureux, & ces deux Messieurs se sont battus le lendemain au bois de Boulogne. Le dernier, inférieur à son adversaire en ce genre de combat, a reçu une blessure dangereuse. M. de Chabot ayant blâmé M. de Vaudreuil d'avoir engagé une affaire avec une supériorité si peu douteuse, celui-ci l'a provoqué à le suivre sur la frontière pour lui rendre raison de ce propos qu'il a regardé comme une insulte. On assure qu'ils sont partis & que le Roi indigné a fait rendre au tribunal des Marshaux de France une ordonnance qui condamne ces deux champions à vingt ans de prison au cas qu'ils persistent dans le dessein de se battre.

CLOÉ IMPATIENTÉE.

C O N T E.

Fi, Monsieur ! que demandez-vous ?
Qu'osez-vous bien me faire entendre ?

— Calmez votre injuste courroux,
Cloé, c'est l'amour le plus tendre
Qui vous conjure à deux genoux.
Oui, je vous aime à la folie.
Si vous ne faites mon bonheur....

— Prétendez-vous que je m'oublie,
Et qu'offensant pour vous l'honneur,
Cet honneur plus cher que la vie....

— Que je m'exprime foiblement
En disant qu'amour me dévore !
Vos refus redoublent encore
Les fougueux transports d'un amant.
Ayez pitié de mon tourment....

— Sortez, ou craignez ma colere.
Qui jamais s'est émancipé ?

— Ciel ! quel mot vous est échappé ?
Sortez ! ... Quittez cet air sévère.
Sachez aimer autant que plaire.
Nous sommes seuls... Ce canapé...
Ces ridaux... Ce profond mystère...

— Quelle horreur ! ... fuyez... quels propos !
Quels yeux ! .. quels regards ! ... quoi, sans cesse !

Votre infatigable tendresse.....
N'aurai-je donc plus de repos?

— Non, non; mon ivresse est extrême.
Je meurs si je ne suis heureux.
Je ne me connois plus moi-même.
La mort... ou le plaisir suprême.
Je me tue... ou comblez mes vœux.

— Il met à bout ma patience.
L'obstiné!... Comment soutenir
Cette éternelle doléance!....
Voyons donc... car il faut finir.

Par M. le Ch. de M.....

De Versailles, le 7 Janvier 1782.

LES papiers publics parleront assez de l'aventure de M. de Guichen qui rappelle celle de l'*Invincible Armada*. Les gens qui cherchent des causes morales à ce qui peut tout aussi-bien n'en avoir eu que de physiques, se répandent ici en propos avidement accueillis par la malignité. Comment, disent-ils, dix-neuf vaisseaux, sans compter les frégates, ayant à escorter un convoi de soixante voiles, s'en laissent enlever le quart par douze vaisseaux, en plein midi, dans un temps clair, sans le moindre de ces brouillards qui ne manquent guère dans les relations un peu déplaisantes? L'ennemi ayant été signalé à temps, comment n'est-il pas arrivé un secours prompt & suffisant? Quant aux accidens causés depuis par les vents & la tempête, si l'on avoit, disent ces raison-

neurs, moins écouté cette petite honte qu'on avoit de rentrer dans les ports après un tel échec, on s'y seroit mis assez tôt à l'abri. Mais ce sera encore ces pauvres Capitaines marchands, qu'on accusera de tout, & même des coups de foudre qui ont mis quelques vaisseaux hors d'état de servir. On croit que M. de Castries a ordre du Roi de se rendre à Brest, pour s'informer des causes de ce malheur, qu'on attribue ici comme la plupart de ceux de notre marine, aux divisions qui regnent dans le corps, à la fausse gloriole de quelques individus, à leur mépris pour le commerce qui ne vaut pas, disent-ils, une seule goutte de sang des nobles porteurs d'épaulettes dorées. D'autres veulent y voir aussi quelque influence d'une inimitié marquée entre M. de Guichen & M. de Vaudreuil. On souhaite bien plus qu'on n'espère que quelques redressements dans la discipline du corps de la Marine, soient le résultat de la présence du Ministre, qui d'ailleurs aura le bon effet de donner une incroyable activité au nouvel armement ordonné.

Une lettre particulière qui arrive de Londres, contient l'article suivant, qu'on transcrira sans y rien changer.

» Quelques Lords discouroient ensemble
 » en sortant de chez le Roi. Lord North di-
 » soit, avec cet air de confiance qu'il fait si
 » bien prendre, lorsqu'il débite la nouvelle
 » la moins sûre : *Enfin, nous ne serons plus seuls ;*
 » *la Russie va se déclarer pour nous. — Que lui*
 » *donnerons-nous donc pour sa peine*, dit un Lord
 » de l'opposition ? *ma foi*, s'écria un autre,

» qu'on

» q
 » t
 » f
 » c
 » n
 » b
 » d
 » el
 » en
 » p
 » C
 » m
 » co

V
 avon
 le ca
 mier
 royal
 démi
 prem
 ou la
 opéra
 déjà
 nette
 que l
 chans
 velle
 rence
 mieux
 dernie
 mun.
 Tom

» qu'on lui donne l'Amérique & qu'on nous laisse
 » tranquilles. — Encore, dit un quatrieme, ne
 » faudroit-il pas lui donner pour rien ce qui nous
 » coûte si cher. — Ce que nous n'avons plus,
 » nous pourrions bien, ce me semble, le vendre à
 » bon marché, répondit le second. — Tope pour
 » de bons millions de roubles, reprit le troisieme,
 » elle en a assez. — Oui, répondit le quatrieme,
 » en papier-monnoye. — Elle équipe pour nous la
 » plus formidable flotte, dit alors le Ministre. —
 » Ce POUR NOUS, riposta l'un des mylords,
 » mérite bien d'être essayé à la pierre de touche du
 » comte de Vergennes. »

De Paris, le 9 Janvier 1782:

VOICI le temps des nouveautés, aussi en
 avons-nous à tous les spectacles. Mais c'est bien
 le cas de crier à la stérile abondance. Le pre-
 mier jour de l'an on a donné à l'Académie
 royale de musique, qui, en sa qualité d'Aca-
 démie, a de si justes droits à nous ennuyer, la
 premiere représentation de *Colinette à la Cour*
 ou *la double Epreuve*, espece de salmis de grand
 opéra & d'opéra-comique, dont je vous ai
 déjà parlé. C'est à peu près le sujet de la *Ni-
 nette à la Cour* de Favart, excepté cependant
 que les deux genres sont beaucoup plus tran-
 chans, plus fortement prononcés dans la nou-
 velle piece. Au reste, & pour que la diffé-
 rence soit plus sensible, pour échapper de son
 mieux au reproche de plagiat, l'auteur de cette
 derniere n'y a pas mis l'ombre du sens com-
 mun. D'assez mauvaises paroles, un plan mal

rissu, un sujet qui finit au second acte, rien n'a été négligé pour rendre le larcin méconnoissable. Vous croyez peut-être, d'après cette description qu'on ne pourroit accuser que de trop d'indulgence, que la piece est tombée à plat; Eh, Monsieur, vous ai-je dit un seul mot de ce qui doit faire chez nous tomber une piece? Revenez de votre erreur : ce chef-d'œuvre a réussi, & il y a bien de l'apparence qu'il aura encore un plus grand succès par la suite. Ceux qui, dans les premiers momens, ont parié qu'au bout de quelques jours on seroit réduit à l'humiliante nécessité de resserrer cette Colombine, de lui faire la même opération qui a donné quelques mois de vie à la pauvre Adele, en feront pour leur argent. Beaucoup de spectacle, plusieurs décorations singulièrement agréables, force tableaux, une musique un peu critiquée mais charmante, comme toute celle qui justifie la réputation de Gretry, une musique qui pétille d'esprit, quoiqu'assez féconde en réminiscences; grand nombre de ballets, & le joyeux d'Auberval, & Mlle Guimard, & le jeune Vestris, en voilà sûrement plus qu'il n'en faut pour faire tourner la tête à nos amateurs pendant deux ou trois mois, & par-dessus le marché, ils auront encore le plaisir de se donner des airs de connoisseurs & de répéter pendant tout ce temps-là que la piece est détestable. Le poëme, si l'on peut user ici en bonne conscience de ce mot, est d'un maître des comptes; ce qui a occasionné un assez mauvais jeu de mots ou calembour que l'on a ainsi rimailé en un quatrain, pour

l'intelligence duquel il ne vaut pas la peine d'expliquer ce que sont un Auditeur & un Correcteur des Comptes, officiers de la Chambre des Comptes :

Oh ! Monsieur le Maître des Comptes,

Vous êtes bien loin de vos comptes !

Etes-vous curieux d'Auditeurs ?

Il faut aller aux Correcteurs.

L'aîné & Mlle la Guerre font les rôles du grand genre dans cet opéra. Au commencement du second acte, le Prince complimentoit la Princesse sur ses attraits & sa vertu ; ce qui étoit bien un vrai compliment dans toute la force du terme. Cette dernière félicitation a excité des huées universelles ; la vertu de la très-pacifique Mlle la Guerre n'a pu passer : il a fallu la supprimer à la seconde représentation. La solide constitution de cette auguste Princesse & son courage éprouvé, lui ont fait supporter cette suppression de vertu sans aucun inconvénient & avec le plus admirable sang froid.

A la comédie françoise, toujours la Jeanne de M. de la Harpe, qui a cependant été interrompue par l'indisposition de Madame Vestris, qui dit elle-même qu'elle est malade d'une excessive explosion de sensibilité, mal qu'elle n'aura pas gagné en jouant dans cette pièce, & d'autant plus dangereux qu'elle est peu faite à ces sortes d'attaques. On l'a déjà donnée six fois, cette pauvre Jeanne ; & elle attire assez de monde au spectacle. On ne laisse pas d'être

un peu curieux de voir se poignarder le plus tragiquement possible celle que l'original M. Ré-
tif de la Bretonne (dont M. Mercier fait tant
d'éloges dans son *Tableau de Paris*) a fait con-
noître à des lecteurs de toutes les classes, com-
me la fondatrice d'une maison de prostitution,
comme une femme qui fit pendre André, son
premier mari, parce qu'il lui déplaisoit, qui
par la suite, procura le même sort à trois au-
tres dont elle s'étoit lassée successivement, &
qui à son tour fut étranglée & étouffée entre
deux matelas. Cet exposé naïf differe un peu
de certains contes qu'on nomme histoires &
fait que bien des gens ne peuvent s'empêcher
de rire au nez du grave M. de la Harpe, lors-
qu'il pérore sur les erreurs de jeunesse d'une
héroïne si heureusement choisie. Un pareil suc-
cès n'augmentera pas la réputation de l'au-
teur, n'ajoutera rien à sa gloire dans le tra-
gique, malgré les petites ruses de guerre où il
déploie une habileté vraiment surprenante.
Voici, par exemple, comme il s'y est pris pour
être loué à toute outrance, dans le *Mercur*
qui n'est plus comme autrefois sous son immé-
diate direction. M. de Charnois est chargé de
l'article des spectacles ; il avoit rendu compte
de Jeanné de Naples, & en avoit discuté les
beautés & les défauts avec une impartialité qui
avoit justement réduit celles-là à bien peu de
chose. Mais l'abbé Remy, ami intime de la
Harpe, préside à l'arrangement général des
différens articles sur lesquels un abus toléré
de ses droits lui donne une sorte d'inspection.
Qu'a-t-il fait ? Il a communiqué à la Harpe

ce qu'on disoit de lui, de sa piece ; ces Messieurs n'ont laissé que l'analyse pure & simple de la tragédie, ont biffé les réflexions critiques & y ont honnêtement substitué des éloges sans restriction. M. de Charnois a jetté les hauts cris : on en a été quitte pour imprimer dans le *Mercur* suivant que l'article n'est pas de lui. Tout ce manège confirme ce qu'on savoit depuis long-temps, que le partage de la médiocrité fut toujours de n'avoir aucune délicatesse dans le choix des moyens, & que l'inexorable M. de la Harpe qui a exercé la critique d'un ton si hautain & si dur, ne peut pas lui-même en supporter une modérée & ne fait encore s'y soustraire que par de viles supercheries indignes de ceux qui honorent le nom si compromis d'homme de lettres.

Pour les Italiens, ils ont donné ce *Gâteau des Rois* si pompeusement annoncé, piece en vaudevilles. Ce *Gâteau* n'est pas de facile digestion, quoiqu'il soit de la façon des illustres, &, quoiqu'on dise, très-plaisans Messieurs de Piis & Barré. On en a trouvé la pâte passablement lourde. Le succès de sept ou huit bagatelles en chansons dialoguées avoit tourné la tête à ces deux Messieurs, sur-tout à M. de Piis qui, avant qu'on jouât cette dernière piece, avoit écrit aux comédiens la lettre la plus ridicule & la plus orgueilleuse. Le gascon Scudéri, de si glorieuse mémoire, n'écrivit jamais sur son compte avec une plus indécente vanité. M. de Piis ne vouloit plus se soumettre à la formalité de lire ses ouvrages à la comique assemblée ; il prétendoit qu'on les reçût

sans examen, sur sa seule réputation dont on n'avoit garde de se douter l'année passée; & en cas de résistance de la part des comédiens, il les menaçoit de les abandonner, sans miséricorde, à leur malheureuse destinée. On a éludé la difficulté pour cette fois-ci seulement; la piece ayant été jouée à la Cour, l'a été de suite sur le théâtre de Paris. Les trois ou quatre premieres scenes n'ont pas décidément déplu, mais si les partisans des auteurs ont trouvé en gémissant, que le succès en étoit indécis, pour user de leur expression mitigée, ils ont dû voir avec le plus vif intérêt que l'indécision n'a pas été d'assez longue durée pour les impatienter, car tout le reste de la piece a été sifflé avec la plus remarquable constance jusqu'à la dernière scene inclusivement. Le sujet est, comme on s'en doute aisément, un gâteau que tirent des payfans; & l'intrigue est une brouillerie d'amans, causée par l'un des moyens les plus usés de tous les théâtres, une méprise à l'égard d'une de ces lettres où l'on ne dit précisément que ce qu'il faut pour qu'on y soit pris. Tout cela est commun, trivial & d'une longueur insoutenable. Il y a néanmoins un joli couplet que l'on a fait répéter. En vain a-t-on encore affiché ce *Gâteau des Rois*, Madame du Gazon, dont on ne vient pas facilement à bout par des douceurs pareilles à celles que M. de Piis se permet d'écrire à la compagnie, ne veut plus y jouer. Elle aura le prétexte d'une indigestion.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les comédiens étoient aussi joyeux le lendemain de

cette chute, que nos guerriers ont dû l'être en faisant capituler Cornwallis. Pour ces Dames, les noms seuls de Pils & de Barré les mettent en fureur, &c. le mot *Gâteau* leur donne des nausées. Elles se soumettroient à toutes les peines possibles, s'il le falloit, à ne plus se dénigrer, à louer leurs collègues, à ne changer d'amant que tous les mois, enfin à tout au monde, plutôt que d'apprendre une seule ligne de ces deux associés fabricans de comédies-parades. Désormais les momens de ces deux auteurs seront moins précieux, &c. Ils pourront à loisir composer le vaudeville qu'ils ont promis au public sur l'air : *Tout cela m'est fort indifférent* ; air dont le choix fera après tout, beaucoup d'honneur à leur philosophie.

Avant qu'on ne cesse de parler de la mort de l'archevêque de Paris ; que je n'oublie pas, Monsieur, de faire mention d'un incident qui a fait beaucoup de bruit ici. Il est relatif au Curé de St. André, qui ne vouloit absolument pas faire dire les prières de quarante-heures pour ce Prélat dans sa paroisse, & cela pour se venger de ce que le malade s'étoit opposé à ce qu'il fût nommé à cette cure. Triste vengeance ! Cet entêté a bientôt eu à sa poursuite tous les recors de l'Officialité qui, à l'aide de cette éloquence manuelle qui leur est familière, l'ont bien vite forcé à prier pour celui qu'en pasteur charitable il auroit voulu damner de tout son petit pouvoir. On assure qu'il a été fort heureux de ce que le S. Sacrement a été exposé dans son église avant la mort de

Christophe de Beaumont ; l'affaire auroit été sans cela , mauvaise pour lui , & ce qui auroit pu lui en arriver de moins fâcheux , ç'auroit été de se voir rélégué pour quelques années dans un séminaire : ce qui pour certaines gens est pire que d'être damné.

Ce même peuple qui chanta autrefois tant & de si singuliers couplets sur cet archevêque , ce peuple aussi susceptible de profondes impressions que font de grandes vertus pratiques , que prompt à saisir de légers ridicules ou même ce qui n'en a qu'un faux air , se répand aujourd'hui en longues plaintes dont retentissent nos carrefours sur la mort de l'homme le plus charitable. On se rappelle ces couplets qui commençoient par :

Notre Archevêque est à Conflans ,

Ah ! le grand so. . . Ah ! le grand so. . .

Ah ! le grand solitaire ! &c.

On fait avec quelle maligne avidité étoient accueillis de prétendus bon-mots de l'espece de celui-ci : — *Monseigneur qui pisse du sang à Paris , ne fait cependant que de l'eau claire à Versailles* , ou de cet autre : — *Avez-vous lu mon mandement ? — Non , Mgr. . . & vous ? &c.* Les gens du monde , la bonne compagnie , ne noteront sans doute point sur leurs tablettes , mais les âmes vertueuses retiendront , & plus d'un pere apprendra à ses enfans un *Chant funebre* qui vient de sortir des mêmes presses où s'impriment tant de sottes chansons (ce qui n'échap-

perà pas à l'observateur des contrastes moraux)
& que termine ce vers senti :

Vingt mille infortunés pleurent sur ce tombeau.

Il n'est pas de sorte de bien qu'on ne dise de M. de Juigné, notre nouvel archevêque, arrivé ici depuis peu de jours. Il a la réputation d'être aussi bienfaisant que son prédécesseur. Rien ne sauroit le louer davantage que les regrets qu'il a laissés à Châlons où il y avoit même, dit-on, une espece de complot formé pour ne pas le laisser partir de la ville. L'adulation ne fait point de ces complots qui attestent un excellent cœur & des milliers d'autres cœurs qui l'apprécient.

Les espérances que donne la santé de Madame la Comtesse d'Artois, font continuer les travaux déjà fort avancés pour les fêtes. Quelques particuliers domiciliés près de l'hôtel de ville, ont été plaisamment trompés dans leurs spéculations. L'un d'eux sur-tout a donné congé à ses locataires, dans l'espoir de louer sa maison quatre fois plus cher le jour du feu : quelques semaines après, on l'a masquée par de grands échaffaudages, & il se trouve que la vue lui sera entièrement bouchée, le plan du nouvel hôtel de ville étant élevé précisément devant ses fenêtres.

M. J. H. Eberts, associé honoraire de l'Académie Impériale des Beaux-Arts, est déjà favorablement connu par ce qu'il a publié en exécution de l'entreprise qu'il a conçue de nous donner une traduction fidelle des chefs-d'œu-

vre du théâtre allemand. Il vient de faire imprimer à Kehl, à l'imprimerie de M. de Beaumarchais, avec les caracteres de Baskerville, deux nouvelles pieces qui font souhaiter que ce traducteur poursuive une carrière où les succès, s'ils n'ont pas le brillant de ceux de l'auteur qui crée, ont la gloire de beaucoup de difficulté vaincue & celle d'un véritable service rendu au public, qui prend plus de goût que jamais pour la littérature moderne allemande.

Ces deux pieces sont : *Le Comte de Waltron ou la Subordination*, tragédie en 5 actes, par M. H. E. Moller, & *Pas plus de six Plats*, *Tableau de famille*, en 5 actes, par M. G. Grossmann de Bonn. L'édition en est très-belle. Je ne vous ferai point l'extrait de ces deux ouvrages. Ce seroit apporter finement quelques gouttes d'eau à la mer, ou, pour user d'un proverbe grec, envoyer des chouettes à Athenes.

LE FILS NATUREL.

ROMANCE.

Air : Dans cette aimable solitude.

O toi qui n'eus dû jamais naître,

Gage trop cher d'un fol amour,

Puisses-tu ne jamais connoître

L'erreur qui te donna le jour!

Que ton enfance

Goûte en silence

Le bonheur qui pour elle est fait

Et que l'envie,

Toute ta vie,

Ignore ou taïse ton secret !

La nature , au nom de ta mere,

Va t'offrir ses premiers bienfaits :

Un air pur , un lait salulaire ,

De doux fruits , un ombrage frais.

Que ton enfance , &c.

Renonce au rang , à l'opulence ;

L'honneur t'en fait la douce loi :

Ne crains pourtant pas l'indigence ,

L'amour l'écartera de toi.

Que ton enfance , &c.

Souvent une main inconnue

T'offrira quelque don nouveau ;

En secret une mere émue

Viendra pleurer sur ton berceau.

Connois ta mere ;

L'honneur severe

Lui défend de se découvrir :

Mais par tendresse ,

Mais par foiblesse ,

Une mere aime à se trahir,

D'un air plus touchant & plus tendre,

Peut-être un jour tu la verras

Tour-à-tour dans ses bras te prendre ;

Et te remettre entre mes bras,

Connois ta mere;
 L'honneur severe,
 Lui défend de se découvrir:
 Mais par tendresse,
 Mais par foiblesse,
 Une mere aime à se trahir.

Par M. le Chevalier de Boufflers.

De Paris, le 16 Janvier 1782.

IL circule, dans le public, mais parmi quelques personnes du premier rang, des exemplaires extrêmement rares, superbement imprimés & qui ne se vendent point, même pour de l'or, mais qui se donnent en confidence; très-peu d'exemplaires, dis-je, d'un très-petit ouvrage dont on ne m'a encore laissé voir que le titre & les premières pages. C'est la *Tête-à-tête de deux Vieillards aux champs élysées*, dialogue dans le genre de ceux du Lord Littleton, avec cette épigraphe : *Nous en savons de bien des sortes*. Ces deux vieillards sont deux défunts Ministres désignés simplement par les deux lettres M. & F. Ce cadre singulier sert à l'auteur, qui est jusqu'ici entièrement inconnu, à présenter des vérités très-intéressantes, des grandes vues, des observations mûrement réfléchies, que la tournure d'esprit originale & enjouée de celui des octogénaires interlocuteurs que désigne la lettre M., fournit, dit-on, le moyen d'égayer assez pour faire goûter à ceux à qui cette lecture semble être plus spécialement destinée, l'utile à la faveur

de l'agréable. Ce dialogue en prose est précédé d'un *avant-propos* où j'ai entrevu quelques vers. J'ai retenu ceux-ci du moins je crois n'y rien changer :

Combien d'enfans quadragénaires

Ne voient dans un haut rang que de brillans hochets !

Voulez-vous faire vos affaires,

Graves marchands de leçons salutaires ?

Faites-en des magots ou des colifichets.

Un de ces tendres & officieux amis que la modestie & toutes les qualités sociales de M. de la Harpe lui ont acquis depuis long-temps dans la très-honnête république des lettres, vient de ressusciter l'un des enfans de cet académicien, l'un de ses ouvrages morts, comme tant d'autres, entre les bras de l'inconsolable libraire Piffot : je veux parler de ses *Conseils à un jeune Poète*, si justement couronnés par l'académie françoise il y a quelques années. Cet obligeant ami en ressuscitant l'enfant dont il s'agit, lui a donné une espece de vie factice qui pourroit bien durer plus long-temps que celle qu'il tint de son pere, qu'on accuse de ne faire guere que des mort-nés ou de petits monstres qui ont peur du jour ; quelques critiques font parler d'un ouvrage plus long-temps qu'un auteur ne voudroit. Les conseils que l'humble M. de la Harpe se permit alors de donner magistralement à ce jeune poète, sont aujourd'hui fort plaifamment rapprochés des chefs-d'œuvre & de la conduite du bienévolé donneur d'avis. On le suit pied

à pied , vers à vers , de précepte en précepte
& d'ouvrage en ouvrage ; ce qui donne lieu
à quelques vers très - comiquement parodiés.
Cette foule d'écrivains , comme le dit l'Arif-
tarque dans ses conseils ,

Qui du premier des arts faisant un plat métier ,
Pense acheter un nom en vendant du papier ;

on la fait contraster à plaisir avec l'extrême
difficulté qu'ont les libraires de vendre les œu-
vres de ce grand tragique , ce qui le distin-
gue manifestement des vendeurs de papier. Au
reste , les fautes en tout genre dont fourmille
cette production couronnée , sont ironiquement
exaltées par le soi-disant jeune poète , d'une
manière qui ne paroîtra peu plaisante qu'à
l'enfant gâté de feu papa grand-homme.

Ces drames qui font peur & ne font pas pleurer ,
amènent l'éloge de la *Jeanne* qui ne fait ni
peur ni pleurer , mais qui atteint le sublime
du tragique s'il faut pour cela faire pitié.

Et ces codes rimés où de jeunes Profès
Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais ,
Attaquent tous les jours d'une ardeur non commune
Vingt réputations sans pouvoir s'en faire une.

Je fais que par un art plus court & plus facile ,
Tu pourras , négligeant & ta muse & ton style ,

T'assurer quelque temps de stériles honneurs,
Des lecteurs en province, à Paris des prôneurs...

Ces vers portent le commentateur à admirer le prodigieux succès avec lequel M. de la Harpe, soit comme journaliste, soit comme auteur, a toujours su joindre l'exemple aux propos, le faire au dire. Ces autres vers, appliqués tout naturellement aux quarante :

Que leur maturité guide la jeune audace,
Qui les aime & les suit peut monter à leur place,

sont, selon l'apostillateur, le grand secret; ce n'est qu'aux initiés qu'on explique ces mots mystérieux : *qui les aime & les suit*. J'allongerois trop cet article, Monsieur, si j'y inférois tout ce qui dans cette brochure intitulée : *Lettre d'un jeune Poète à une demi-douzaine de grands Génies*, a pu exciter la bile de l'auteur de *Jeanne* & blesser le très-susceptible orgueil académique. Comme ce n'est point l'ouvrage d'un de ces barbouilleurs faméliques dont le compte du traiteur s'apporte & se paie chez leur libraire, on n'en a tiré que cent exemplaires que la cabale voudroit bien pouvoir enlever ou supprimer à tout prix, tant les fabricans de gloire craignent les indiscretions.

A propos de suppression ou d'enlèvement d'exemplaires, peut-être n'aurez-vous lu nulle part & serez-vous bien-aise de savoir un fait qui n'est pas récent, mais qui est très-peu connu & que je viens de lire dans les papiers d'un homme de lettres dont le porte-feuille

pourra être publié incessamment. Dans la tragédie de *Catilina*, de *Crébillon*, acte deuxième, scene premiere, Probus dit à Fulvie :

Eh bien, perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briser les fers de tant de malheureux;
Vengez votre beauté d'un amant infidele,
Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cele;
D'un long embrasement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau *;
Mais *Catilina* vient, évitez sa présence, &c.

Crébillon avoit mis, dans une premiere édition, au lieu marqué * :

C'est ainsi que toujours en proie à leur délire
Vos pareilles ont su soutenir leur empire;
Car vous n'aimez jamais : votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'il vous laisse régner, tout vous paroitra juste.
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste
S'il ne sacrifioit aux charmes de vos yeux
Son bonheur, son devoir, la justice & les dieux.

Madame de Pompadour pria l'auteur de supprimer ces huit vers, fit enlever tous les exemplaires qu'on put trouver & *Crébillon* eut une pension de 1200 livres.

Que je me hâte bien vite, Monsieur, de vous offrir un bel & gros bouquet avant qu'il ne se flétrisse, car, je vous en avertis, ce ne sont point des immortelles. C'est, ne vous déplaise, une nouvelle édition, heureusement augmentée d'un nouveau volume, des œu-

vres
S. A.
pas
négl
tance
qui
solen
sifs,
press
faire
eut
laisse
qui l
vrai
tance
foi d
Marc
C'est
que
tresse
que l
porté
ne p
rant.
le fin
puis
d'un
mauv
On
confir
tenir
enfin
lant,
succès

vres toujours poétiques de M. le Marquis de S. Marc, officier aux gardes. Vous n'aurez pas oublié que dans la premiere il n'a rien négligé pour vous convaincre du *peu d'importance qu'il attache* (on le voit assez) *à tout ce qui est échappé à ses crayons*, & qu'alors il s'est solennellement engagé *à laisser ses crayons oisifs, aujourd'hui*, disoit-il, *& pour jamais*; expressions ingénieuses qui suffisoient seules pour faire infiniment regretter aux amateurs qu'il eut pris un parti aussi violent. Mais comment *laisser oisifs aujourd'hui & pour jamais des crayons qui laissent échapper tant de jolies choses!* Il est vrai qu'on pourroit, *en attachant si peu d'importance à ce qui leur échappe*, gagner sans peine sur foi de n'en rien publier, & cependant M. le Marquis revient à la charge & de plus belle. C'est assurément ou quelque douce violence que lui auront fait ou ses amis ou ses maîtresses; ou quelque infidélité, quelque larcin que lui aura fait son secrétaire & qui l'aura porté à se livrer lui-même à l'impression pour ne pas se voir défiguré par un éditeur ignorant. Des personnes qui se piquent de savoir le fin de tout, prétendent qu'il nourrissoit depuis long-temps un secret desir de se venger d'un libraire; en ce cas le tour ne seroit pas mauvais.

On vient de me dire, mais le fait demande confirmation, car on m'a avoué ne pas le tenir de source, que le Sr. Blanchard ayant enfin mis la dernière main à son *vaisseau volant*, en a fait la premiere épreuve, dont le succès vraiment intéressant a été tel qu'il l'a

beaucoup surpris lui-même quelque'idée qu'il eut des mobiles qu'il y employoit; car après s'être élevé d'abord & tout seul à une certaine hauteur, il est tombé avec toute sa machine & s'est cassé les deux jambes & un bras. On a même ajouté que tandis que les chirurgiens rajustoient de leur mieux les os cassés, il ne cessoit de leur démontrer que son vaisseau volant est infailible, qu'il n'a que presque rien à y changer pour pouvoir planer dans les airs comme un aigle.

Lundi dernier à six heures du matin, le Sr. Duquesnoi, successeur du Sr. Prévost, notaire, à la place des Victoires, s'est tiré un coup de pistolet qui a éveillé tout le quartier. S'étant manqué, il eut la fermeté de se couper la gorge avec un rasoir. Au cas que ces deux expédiens n'eussent pas eu le succès qu'il s'en promettoit, cet homme à ressources étoit monté sur la gouttiere de sa maison & s'y penchoit le plus en avant qu'il pouvoit, afin que n'expirant pas sur le champ, il pût en tombant d'un troisieme étage s'écraser sur le pavé. Le jour étant venu immédiatement après cette horrible exécution, on a vu le cadavre, & le sang tomber des plombs sur le pavé comme s'il en pleuvoit. On n'imagine pas un coup-d'œil plus épouvantable. Entre les diverses causes auxquelles on attribue cet acte de désespoir on croit que la principale est un dérangement dans le cerveau.

LA RECONNOISSANCE DU ZAMORIN.

F A B L E.

Un Monarque de l'Inde, auguste personnage,
 A qui toute sa Cour donnoit le nom de grand,
 Et qui le portoit dignement,
 Car il aimoit le vin, les catins, le carnage,
 Prenoit bien son forbet, fumoit très-gravement,
 Digéroit très-heureusement;
 A ses Vénus au beau corsage
 Se prodiguoit sans cesse &... très-innocemment;
 S'ennuyoit & bâilloit majestueusement,
 En les ennuyant davantage.
 Quelquefois, pour changer d'ouvrage,
 Il décolloit... mais très-adroitement,
 Quelque grand Seigneur, quelque Page;
 Et jamais devant lui raisonneur insolent
 De la triste vertu n'emprunta le langage.
 Ce digne Prince, un jour, entreprit un voyage,
 Et dut s'abandonner à l'humide élément.
 Les plus fiers Zamorins (c'est vraiment bien dom-
 mage!)
 N'ont pu soumettre encor ni la mer ni le vent:
 Les voilà tous deux qui font rage,
 Les Autans déchainés font un bruit effrayant
 Et l'onde avec fracas vient battre le rivage.
 Par la tempête assailli brusquement
 Le bateau fait naufrage;
 Il n'est plus question d'équipage,
 Et notre Potentat se noyoit bravement,
 Car jamais lourd fardeau ne nage.
 Le peuple, à cet aspect affreux,
 Accourt à grands flots sur la rive : —

Le Zamorin!... c'est lui... le voyez-vous?... ô cieux!

Mille cris attestoient la douleur la plus vive.

Les plus sensibles cœurs sont ceux des malheureux,

O peuple! vous pleurez un si barbare maître!

L'humanité sur vous perd rarement ses droits:

Eh! ce n'est qu'en cela que vous paroissez être

D'un autre stuc que tant de Rois.

Un brave, un bon sujet, au péril de sa vie,

Se précipite & d'un bras vigoureux

Rompant de tout côté les vagues en furie,

Nage, plonge & saisit son Roi par les cheveux,

Ses efforts l'enlevant à sa perte certaine

L'amènent enfin sur le port.

L'œil est terne, fixé, la bouche est sans haleine;

Mais dans ce sein gonflé le cœur battoit encor.

L'art rappelant un peu la chaleur naturelle,

Le Roi recouvre enfin l'usage de ses sens;

Roulant autour de lui sa mourante prunelle,

Il se voit entouré de nombreux courtisans,

Inutiles jaseurs, importuns suffisans,

De qui l'orgueil titré cherche déjà querelle

A ce pauvre bon diable, à ce sujet fidelle,

Et fait, pour l'écarter, des efforts... impuissans

Tant ce faquin s'obstine à témoigner son zele

Au Roi qu'il fauvoir seul en ces dangers pressans.

Le Zamorin qui sent sa force recouvrée,

(Le ciel ne permit pas que l'Inde le perdit.)

Se leve & de sang froid joint notre homme & lui dit:

» Esclave! oser toucher ma personne sacrée! » —

Il lui trancha la tête & la Cour applaudit.

Par M. le Chevalier de M.....

AU
M. de
tomber
la huiti
cette r
plus d'

SUR M. D'OSMOND.

Après avoir eu cent maitresses
 Chez les Filles & les Duchesses,
 Et fait ce que font dans Paris
 Tous nos jeunes gens bien appris,
 Réduit aux maitresses communes,
 D'Osmond qui se sentit baïsser
 Vit bien qu'il falloit renoncer
 Au métier des bonnes fortunes,
 Et résolut de faire enfin
 Ce que nous nommons une fin;
 Une fin, c'est un mariage.
 Deux jours avant, il devient sage;
 Il rompt toute affaire de cœur;
 Il recueille pour son ménage
 Ce qui lui reste de vigueur,
 Et sa flamme ainsi reposée,
 Dans le lit de son épousée
 Fit si beau feu, l'étonna tant
 Qu'il se disoit: ah! sur mon ame,
 Si j'avois cru valoir autant,
 Je n'aurois pas encor pris femme.

Par M. de Rhulieres.

De Paris, le 23 Janvier 1782.

AUCUNE nouveauté aux trois spectacles.
 M. de la Harpe voyant que sa tragédie alloit
 tomber en toutes les règles, l'a retirée après
 la huitieme représentation. On ne mettra pas
 cette retraite au nombre de celles qui font
 plus d'honneur qu'une victoire. Le Gâteau des

Rois n'existe plus que sur l'affiche , & commence à être un peu trop raffis pour pouvoir être présenté décemment. Toute l'attention de Paris est absorbée par les fêtes les plus extraordinaires.

On vient d'imprimer dans les petits formats qui sont si fort à la mode depuis deux ou trois ans , un recueil en deux parties ayant pour titre : *Poésies satyriques du dix-huitième siècle*. Ce sont tous les ouvrages satyriques de Mrs de Voltaire , Dorat , de la Harpe , Clément , Gilbert , &c. Ces pieces étoient éparées & pour la plupart difficiles à trouver ; on est bien-aïse de les voir rassemblées. Mais ce qui est plus curieux encore & qui étoit bien plus en danger de se perdre , ce sont les épigrammes qui ont couru à différentes époques & dont plusieurs n'ont jamais été imprimées. On les a mises dans ce recueil à la fin des grandes pieces. Les épigrammes de J. B. Rousseau étoient , disoit-il , *Gloria Patri* de ses Pseumes ; celles de ce petit volume en sont comme les vignettes. Vous trouverez du sel dans ce quatrain de Piron , contre l'abbé le Blanc dont le célèbre la Tour avoit fait le portrait. Notez que cet abbé est fort laid & d'un babil insupportable. Au lieu de le Blanc on a mis le Plant , ce qui est un nom assez mal déguisé.

La Tour va trop loin, ce me semble,
En nous peignant l'abbé le Plant ;
N'est-ce pas assez qu'il ressemble ?
Faut-il encor qu'il soit parlant !

Le faiseur de recueil auroit bien pu se dispenser d'insérer dans celui-ci, *la guerre de Genève*, Poème de Voltaire rempli d'infamies contre J. J. Rousseau. Mais il a l'air de traiter tout cela de peccadilles dans sa petite préface. « Ces poésies, dit-il, étant rassemblées ne peuvent avoir aucun inconvénient. Toutes se servent, pour ainsi dire, d'antidote les unes aux autres. Aucune épigramme, aucune injure, même la plus ingénieuse ne peut nuire aux Voltaire, aux Rousseau, aux Piron, aux Dorat, &c. » D'après ces beaux principes, il fait suivre l'abominable & si peu ingénieuse diatribe de Voltaire contre Jean Jacques, d'une épigramme plus abominable encore contre ce même Voltaire, laquelle finit par ce vers affreux :

S'il n'avoit pas écrit, il eût assassiné.

Et voilà l'antidote de M. l'Editeur qui révèle ainsi sans pudeur les turpitudes littéraires.

Mais vous ne ferez point fâché de connoître certaine énigme très-jolie & fatyrique, imprimée ici sous le nom de Voltaire, quoiqu'elle ne se trouve dans aucune édition de ses œuvres. Reste à savoir si le Seigneur Beaumarchais en ornera la sienne : voici l'énigme :

A la ville, ainsi qu'en province,

Je suis sur un bon pied, mais sur un pied fort mince ?

Robuste cependant & même fait au tour ;

Mobile sans changer de place

Je sers en faisant volte-face

Et la Robe & l'Epée, & l'Eglise & la Cour.

Mon nom devient plus commun chaque jour;

Chaque jour il se multiplie

En Sorbonne, à l'Académie,

Dans le Conseil des Rois & dans le Parlement;

Par tout ce qui s'y fait on le voit clairement,

Embarassé de tant de rôles,

Ami lecteur, tu me cherches bien loin

Quand tu pourrois peut-être & sans beaucoup de soin

Me rencontrer sur tes épaules.

Cette dernière réflexion ne paroît pas bien galante, quand le lecteur, pour dernier résultat de toutes ses combinaisons, trouve que le mot de l'énigme est : *Tête à perruque.*

La sanglante scene qu'a donné au public le notaire Duquesnoi de la place des Victoires, a bien eu sa cause dans un dérangement de cerveau, mais dans un dérangement dont le principe est fort singulier en ce siècle & surtout dans cette capitale. Cette horrible catastrophe a été l'effet d'un dépit amoureux. Ce jeune homme vivoit depuis quelques années dans la plus grande inimitié avec une femme qu'il estimoit; il avoit placé là son bonheur. Sa malheureuse étoile a voulu qu'il surprit cette femme estimable dans les bras de quelqu'un qui sans doute l'estimoit aussi; le romanesque notaire n'a pu soutenir cette cruelle épreuve. Il est fort étonnant qu'il se trouve encore à Paris de semblables dupes. Se casser la tête, se couper la gorge & se précipiter, se résoudre à tout cela parce qu'une femme est infidelle, voilà ce qui n'est pas concevable

ble

ble
nen
aux
fiar
don
&
Le
de l
fils
fagr
dem
sa p
gouv
nair
l'âge
siens
toit
men
tiplie
prim
Quel
Com
fans
nomm
Mgr.
comm
il a to
innon
Le P
ques
serve
mille
dans u
Ton

ble ici. Quoi qu'il en soit , ces sortes d'événemens , ces suicides , font le plus grand tort aux notaires & diminuent beaucoup la confiance qu'on avoit en eux.

M. le Duc de Chartres , depuis huit jours , donne au public une scene d'un autre genre & qui fait tout au moins autant de bruit. Le Chevalier de Bonnard , militaire & homme de lettres distingué , étoit gouverneur des deux fils de ce Prince qui lui a causé tant de désagrémens que le Chevalier a été forcé de demander sa démission. Le Duc a nommé à sa place la Comtesse de Genlis qui étoit déjà gouvernante des Princesses. On retire ordinairement les enfans des mains des femmes à l'âge de cinq ou six ans ; ce pere remet les siens entre leurs mains à huit ou dix. Il n'étoit pas trop bien avec le public ; cet événement a renouvelé les brocards : on les multiplie , on les répand avec une fureur inexprimable. Tout s'en mêle & la cour & la ville. Quelque plaisant a prétendu que Madame la Comtesse de Genlis étant gouverneur des enfans de la Maison d'Orléans , on alloit voir nommer M. le Duc de Luynes , nourrice de Mgr. le Dauphin. (ce Duc est à-peu-près gros comme un tonneau.) Pour M. de Bonnard , il a tous les honneurs de l'aventure. Une foule innombrable a été se faire écrire à sa porte. Le Prince , ne pouvant lui refuser des marques de la plus juste considération , lui conserve son logement au palais Royal & cinq mille livres de pension , lui a promis une place dans un de ses régimens & lui a écrit une belle

lettre ostensible dans laquelle il l'assure de son amitié.

Le libraire Lambert annonce un ouvrage intitulé : *Adele & Théodore ou Lettres sur l'Education*, contenant tous les principes relatifs aux trois différens Plans d'Education des Princes, des jeunes personnes & des hommes, par un auteur qu'on prétend avoir approfondi la connoissance de l'homme, par Madame la Comtesse de Genlis. Peut-être y trouvera-t-on les motifs du choix de M. le Duc de Chartres. Au reste ce fait & les trois gros volumes annoncés vont se donner mutuellement une célébrité de quelques semaines.

Le Sr. Grammont, acteur de la comédie françoise, vient de recevoir le plus rude soufflet que le public puisse donner à un histrion qui lui déplait. Chassé du théâtre par d'unanimes huées, celui-ci a eu le front de tenter deux fois de commencer le rôle d'Orosmane; mais il a été contraint de sortir sans desserrer les dents. Le Sr. Dorival l'a remplacé sur le champ & a été fort applaudi.

M. de Sauvigny a beau dire, écrire, faire imprimer & afficher que c'est chez l'auteur, rue des Bons Enfans, que se vendent ses *Après-soupers de la société*, personne n'est assez bon enfant pour croire que cela se vende. Quelle société que celle où l'on n'auroit pour s'amuser que les pièces telles que *les Amans François*, comédie en deux actes, en vers, à l'occasion des avantages remportés sur mer & sur terre par les François & les Etats-Unis de l'Amérique dans la Virginie! quel sujet de comé-

die ! c'est un homme unique pour saisir le ton du jour & le vrai genre d'amusement qui convient & qu'on recherche dans les *Après-soupers de la société*.

Dans ces jours d'âlégresse universelle, pendant ces fêtes brillantes données à la Reine, un Parisien a reçu une assignation pour dettes. Le mot de dettes vous préparant assez naturellement à l'idée de pauvreté & celle-ci n'étant rien moins qu'étrangère à celle de riméur, vous ne serez pas surpris d'apprendre que le sergent a été apostrophé d'une trentaine de vers qui sont bientôt devenus publics. Ils se terminent par cette prière originale :

Ordonnez donc ; si désormais
O Reine, l'amour des François
A nous visiter vous invite,
Que ce jour soit un jour sacré,
Et que nul billet de visite
Ne s'écrive en papier timbré.

Nos fêtes publiques offrent presque toujours matière à la malignité de quelques individus. Voici une méchanceté assez plate dont on recherche cependant des copies & qu'on dit avoir été affichée au beau milieu de la place de Greve.

Air : *Marie Robichon*.

Vous qui voulez fêter vos Rois
Comme ont fait vos ancêtres ;

Bons Parisiens, braves Bourgeois

Qui tant aimez vos maîtres,

Venez lundi soir,

Vous pourrez les voir

Tous en place de Greve

Gardés comme il faut

Sur un échafaut

Qu'un prévôt leur élève.

Mais n'allez point prétendre tous

Partager cette grace.

Vous sentez bien qu'étant chez vous,

Vous n'avez point de place.

L'ami Caumartin

Fermant le chemin

Au peuple qui l'effraie,

S'embarrasse peu

Qu'on voie son feu :

Il suffit qu'on le paie.

M. le Marquis de S. Marc qui avoit trouvé le secret de se faire une petite gloire que les envieux lui pardonnoient d'autant plus volontiers que le public n'en savoit presque rien, vient d'être troublé dans cette paisible jouissance par cette épigramme :

Jean fait des Madrigaux, des Epitres, des Dames,

Parle haut, juge tout, se croit un goût exquis :

Coquet de soixante ans, courtise encor nos Dames,

Est-il auteur, amant ? — Oui, comme il est Marquis

Le succès de *Colinette à la Cour* ou de la double épreuve paroît aujourd'hui décidé. Il est

uniquement dû au musicien. C'est une double victoire pour Grétry de faire ainsi oublier les fautes innombrables, la platitude presque continuelle, les sottises d'une pièce où se trouvent ces vers :

En chassant dans les forêts
C'est l'ennui que l'on chasse.

& ses propres fautes, qui de l'aveu même de ses plus zélés partisans, ne laissent pas d'être nombreuses, d'effacer tout cela par les beautés charmantes dont il a orné cet ouvrage. On convient que s'il est vrai que le burlesque ignoble, la bouffonnerie indigne des gens de goût, que ce genre qui domine trop dans cette pièce, a contraint un peu le génie de ce compositeur, il se reproduit aussi brillant, aussi vrai, aussi riche que jamais dès qu'une situation intéressante lui donne lieu de se déployer & d'être lui-même. D'ailleurs si le Poète fait un autre opéra, nous souhaitons, pour le bien de la recette, que le jeune Vestris s'y fasse admirer comme dans celui-ci.

Messieurs de Piis & Barré ont eu une querelle assez vive avec les nouveaux auteurs de l'année littéraire qui ont osé soutenir que quelque peu d'importance qu'on doive attacher à un opéra-comique en vaudevilles, on devoit néanmoins y mettre un peu de goût & un peu de sens-commun. M. de Piis, qui, comme on sait, a ses raisons particulières pour ne point laisser passer un tel principe, a répondu par des plaisanteries à sa manière, c'est-à-dire,

par des jeux de mots. Un anonime a répliqué
par cette épigramme :

Ton Pégase, Piis , t'a jetté dans l'ornière;

Le Dieu du goût t'a fermé l'Ostium :

Or faisons-lui , pour toi , cette priere :

Auge Piis ingenium.

L'humeur de Piis a augmenté. Ce qui prouve
que la priere n'a pas été exaucée, c'est qu'il
a fait de nouvelles épigrammes en mauvaises
pointes, en rebus, en calembours. L'auteur
des articles de l'année littéraire qui le cho-
quoient, étant un M. Geoffroy, professeur d'é-
loquence au college Mazarin ; le compere ri-
mailleur de Barré a assuré dans un quatrain,
qu'ils auront cru fort plaisant, que celui qui
les critique n'est pas Geoffroy l'Angevin, mais
Geoffroy l'ânier, (*) M. Geoffroy ayant vu
ce pitoyable quatrain, y a riposté par celui-ci
qui n'est point sans sel :

Oui, je suis un Anier sans doute,

Et je le prouve à coups de fouet

Que je donne à chaque bauder

Que je rencontre sur ma route.

Cette instructive & édifiante querelle en est
encore là. Si elle a des suites dignes de ce
début, je ne manquerai pas, Monsieur, de
vous en faire part.

(*) Noms de deux rues de Paris.

On a bien rarement , Monsieur , le doux plaisir de voir de justes éloges consignés dans de jolis vers quel que soit le nombre des personnes qui louent & qui versifient. Vous me ferez gré de vous transcrire ici ceux que M. Léonard , connu par des poésies charmantes dont il vient de paroître une nouvelle édition , & secrétaire de M. Sabatier de Cabre , Ministre de France à Liege , a adressés à Madame Sabatier de Cabre , lors du départ de ces deux époux , qui n'ont quitté cette Cour pour se rendre à Paris , qu'en laissant après eux les plus honorables regrets. M. Léonard est resté à Liege chargé des affaires du Roi. Voici ses vers que plusieurs lettres nous assurent être la fidelle expression des sentimens que cet aimable & respectable couple a inspirés à tous les cœurs. On y voit avec intérêt que les dons de l'esprit ne sont pas les seuls titres de ce poète à l'estime publique.

A MADAME SABATIER DE CABRE ,

Sur son départ de Liege.

Tu vas donc embellir un séjour plus heureux !
 Tu pars & les Amours s'éloignent sur tes traces !
 Emporte , en nous quittant , nos regrets & nos vœux.

Vas , tu plairas dans tous les lieux
 Où l'on aime l'esprit , les talens & les graces.
 Quel charme , sur nos bords , égalera les tiens ?
 Qui nous rendra cet art que tu savois si bien
 D'animer nos plaisirs par la gaité riante ,
 Cet art de tout séduire en n'aspirant à rien ,

De laisser de ta vue & de ton entretien
 Chaque homme transporté, chaque femme contente!
 Apprends-nous tes secrets: dis-nous par quel secours
 Tu faisois oublier la beauté la plus fiere,
 Toi, timide, ingénue & n'ayant pour atours
 Que les bouquets d'une bergere
 Et les rubans de ses beaux jours?

Plus d'une jalouse rivale
 Vit pâlir, devant toi, l'orgueil de ses appar:
 Au milieu des succès d'une lute inégale,
 Tu fis naître l'envie & ne la connus pas.
 Que leur brigue à présent dispute la victoire.
 Elles peuvent briller dans nos cercles déserts;
 Tu pars: mais tous les cœurs sont pleins de ta mé-

moire,
 Et je verrai leur foule applaudir à mes vers.....
 Hélas! j'aurois voulu passer toute ma vie
 Près de toi, près du sage à qui l'amour te lie!

Couple aimable! Allez loin de nous
 Offrir l'image ravissante
 Des nœuds les plus parfaits qui serrent deux époux,
 Tandis qu'au souvenir de mes jours les plus doux,
 Je mouillerais de pleurs ma lyre gémissante
 Et que tous les objets me parleront de vous.

De Versailles, le 24 Janvier 1781.

On vient de graver en Hollande une estampe où le lion des armes de Sept Provinces-Unies est représenté écorché & gissant, ayant l'air de souffrir beaucoup de l'opération qu'on lui a faite. Il tient à peine son faisceau de flèches qui ont perdu leurs pointes. Un Russe, un Suédois & un Danois désignés par un cos-

tume national un peu chargé , se partagent la peau de ce lion , en se servant pour cela & tous ensemble de son propre sabre , tandis qu'un coq bat des ailes & chante sur le dos du triste animal.

Une lettre que je reçois de Londres contient ceci : — « Certaines dépêches de Pétersbourg viennent de donner une forte dose » de spleen à tout le Conseil de St. James. » Le Prince Potemkin s'en va compter ses » guinées & reprendre des forces dans son » gouvernement. Le comte d'Ostermann lui dit » dernièrement devant le chevalier Harris : » *Mon Prince , un berger qui entend le loup ne » vend pas son chien.* On dit que le comte de » Panin a l'air rajeuni de dix années. »

J'ai pu négliger de vous mander , Monsieur , que le marquis de la Fayette , arrivé , comme on fait , au milieu des fêtes de Paris , fut accueilli par une nombreuse & joyeuse bande de poissardes qui , l'ayant attendu , on ignore sur quel avis , à la porte de l'hôtel de Noailles , lui offrirent des branches de laurier ; mais ce que je me reprocherois de manquer de configner ici , ce sont les témoignages de satisfaction dont l'ont honoré Leurs Majestés , & une circonstance qui peint bien l'ame sensible & délicate de notre Reine. La marquise de la Fayette s'étoit rendue à la ville sur l'invitation qui lui en avoit été faite. Au retour , sa voiture ne l'auroit ramenée à l'hôtel de Noailles , qu'en lui faisant perdre plus de six ou sept heures pour laisser passer tout le cortège. La Reine voulut que cette Dame prît une place

dans l'une des voitures de Sa Majesté, & daigna même faire arrêter le cortège devant l'hôtel de Noailles, afin que la Marquise pût descendre & se rendre auprès du Marquis. Ce n'est ni une anecdote ni le secret du cabinet; mais quoiqu'aujourd'hui tout Paris le sache, c'est toujours une bien intéressante nouvelle que ce qui ajoute aux transports qu'inspire à tous les cœurs une si aimable Souveraine.

De Paris, le 30 Janvier 1782.

On a tiré quelques exemplaires de la *Vie de M. le Premier Président de Lamoignon*, écrite d'après les *Mémoires du temps* & les *Papiers de la famille*; on en a destiné ce petit nombre aux personnes qui désireront avoir cette intéressante vie, sans vouloir acquérir les *Arrêts de Lamoignon*, à la tête desquels on va la mettre. La manière dont cet integre magistrat fut choisi par le cardinal Mazarin pour être Premier Président, & celle dont le Cardinal lui fit part de son choix, furent extrêmement singulières & font peut-être ce qui fait le plus d'honneur à ce Ministre. Les relations que dut avoir le Président de Lamoignon, avec le trop ardent persécuteur de Fouquet, l'absolu Colbert, offrent aussi des anecdotes très-piquantes pour ceux qui étudient ces hommes à qui il est donné d'influer sur le sort des grands peuples. Mais tout cela est d'autant moins susceptible d'extrait que chaque fait y est nécessairement éclairé par d'autres & que même étant isolé, chacun d'eux ne seroit plus en son entier. Je ne puis que

vous inviter à lire l'ouvrage qui sera publié incessamment.

Lorsque je vous ai mandé que le sieur Blanchard étoit tombé & s'étoit cassé bras & jambes en voulant essayer son vaisseau volant, j'ai eu raison de vous observer que le fait demandoit confirmation. Un des amis du machiniste vient d'apprendre au public que la partie est remise, que cet essai ne pourra se faire que dans deux mois. Vous avez le temps d'arrêter une place dans ce vaisseau.

De nouveaux *Essais historiques sur Paris*, que le chevalier du Coudrai & son associé anonyme ont donné comme une suite & un supplément aux *Essais* de M. de Saint-foix, prouvent bien que ces deux écrivains ne croient pas aux revenans ; car s'ils y croyoient, ils auroient peur que l'ombre du peu endurant Saint-foix ne vînt les punir d'avoir osé donner à son ouvrage une si ridicule suite. Si l'on craint les morts, que du moins on respecte davantage le public. Il seroit difficile de trouver deux volumes qui continssent plus d'insipides riens écrits avec plus de prétention & d'un style plus pitoyable. Et ces barbouilleurs vous parlent encore de la postérité ! C'étoit ainsi que le fou de la Manche citoit éternellement sa *Dulcinée*. Parcourir les places & les rues fameuses de Paris & développer les causes de leur célébrité, c'est, selon eux, le meilleur moyen de déterminer l'espece distinctive du génie des François, une capitale étant le miroir où il faut chercher les teintes nationales d'un Empire. Aviez-vous jamais pensé, Mon-

fleur , à ces teintes d'un Empire qu'on cherche dans un miroir , miroir qui est une ville dont on parcourt les places & les rues ? Nos intrépides auteurs ont contemplé ce miroir sans nulle crainte de trouver leur propre image dans tel coin destiné à présenter certain charnier qui passe pour être la pépinière de pareils gens de lettres. Ces espions de la postérité chez la génération actuelle , le Chevalier & son anonyme croient de leur devoir de prévenir en confiance , & en un mauvais jargon qui leur tient peut-être lieu de chiffre , cette bienévoles postérité , de faits graves & bien choisis de la force de ceux-ci : — « Louis XV assista au concert , le jour de sa fête , aux Tuileries , en 1716 , & le peuple cria , *Vive le Roi*. — Les mousquetaires s'équipaient à leurs dépens , &c. » C'est sur-tout dans la rue des Marmousets que ces deux collègues se soutiennent sans efforts au niveau de leur sujet. Ils y racontent aussi , en vieux françois de plus de quatre siècles , sans doute pour rendre la chose plus touchante , le fait barbare & connu des pâtes de chair humaine , qu'ils assurent ensuite & pour changer en françois si moderne qu'il est sûrement de leur composition , tenir d'une Dame méritant des égards , qui le tenoit d'un chirurgien qui le savoit de gens témoins. Mais tous les tons leur sont également faciles. » *Avant le déluge* , disent-ils à propos de la rue de la juiverie (ce qui est remonter un peu haut pour développer les causes de la célébrité de cette rue) on compte cinq Patriarches , Adam , Seth , Enoch enlevé au ciel , Mathusalem qui a vécu

969 ans , & Noé , qui le premier a planté la vigne. De ce dernier sortirent trois enfans , Sem , Cham & Japhet : de celui-ci sont descendus les Européens ; de Cham , les Africains , & de Sem sont issus les Juifs. Après le déluge parurent trois autres Patriarches , Abraham , Isaac & Jacob , après eux vinrent Moïse & Josué ; ensuite les quatorze Juges à qui succéderent les Rois Saül , David & Salomon. A sa mort , le royaume fut divisé en celui de Juda & celui d'Israël l'an du monde 3030 & avant l'Ere chrétienne 964. » Je ne copie tout ceci , Monsieur , parce que je fais combien vous êtes curieux d'anecdotes sur Paris & de Paris ; & pour vous donner une idée de ces nouveaux *Essais* sur cette capitale. « on croira peut-être , poursuivent les deux auteurs , que nous traçons l'histoire des Juifs : ce n'est pas notre dessein , &c. » Or , le dessein de ces historiens des rues , vous ne le devineriez jamais , est d'amener par-là , de prouver , de conclure , n'importe comment , enfin de vous prévenir du moins vous & la postérité , que sous Philippe-le-Hardi (ce qui résulte si directement des faits antérieurs au déluge) les Juifs portoient une corne & n'étoient jamais pendus qu'entre deux chiens. Ailleurs , sur les Boulevards , suivons , disent ces auteurs , ce spectacle (de Nicolet) par ordre chronologique ; cela est important. On y joue , selon eux , de petites pieces de goût rarement à la vérité , mais ce n'est pas la faute des gens de lettres. Chez Audinot , ce sont encore les gens de lettres & ces auteurs de renom qui font tout le succès , tant il est vrai , concluent ces Messieurs , que les gens de lettres , comme

eux , amenant & forment tout. Concevez-vous , Monsieur , comment on peut se familiariser au ridicule , au point de ne plus croire se compromettre en s'affichant pour auteur d'aussi plates rapsodies ?

L'Almanach des Muses offre cette année des productions d'une foule de poètes. Le mot de foule n'est pas trop fort , vu la petitesse du volume , car on y en compte environ quatre-vingt. L'une des pièces que j'ai retenues avec plus de plaisir , ce sont les derniers vers de Voltaire au Roi de Prusse pendant le séjour de l'auteur à Paris. Quelle étonnante organisation , Monsieur , que celle qui permet de penser & de versifier ainsi , qui se prête à ce ton enchanteur à l'âge de quatre-vingt cinq ans , malgré des infirmités , des douleurs presque continuelles , au milieu d'un concours importun de curieux & d'admirateurs , dans les momens de la plus forte ivresse de gloire littéraire ! Vous vous rappelez bien tout ce qui a rendu si remarquable le dernier séjour de cet homme universel dans la capitale , où l'amitié & l'enthousiasme général ne lui laissoient pas le temps de respirer.

DERNIERS VERS,

A U R O I D E P R U S S E.

Epistère au bord du tombeau

A reçu ce présent des mains de Marc-Aurele.

Il a dit : mon sort est trop beau :

J'aurai vécu pour lui , je lui mourrai fidele.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts

Et la même Philosophie ;

Moi sujet, lui Monarque & favori de Mars,

Et par fois tous les deux objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un Roi de ses exploits jaloux :

Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.

Il eut des ennemis ; il les dissipa tous,

Et la troupe des miens dans la fange croassa.

Les cagots m'ont persécuté :

Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.

Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,

Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le Dieu de l'Univers ;

Car il en est un, quoiqu'on dise :

Mais nous n'eûmes pas la sottise

De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,

Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,

Un trône auprès d'Achille & même auprès d'Homère ;

Et je vais demander un tabouret pour moi.

Le mot *vertu*, que, dans la *Double épreuve* ou *Colinette à la Cour*, le Prince proféroit le plus sérieusement du monde en s'adressant à la Princesse ou Comtesse Mlle la Guerre, n'ayant pu passer, comme je vous l'ai mandé, ce mot ayant dû être supprimé pour faire cesser les huées, on y a, une seule fois, substitué les mots assez singulièrement choisis de grand cœur. La grandeur de ce cœur a beaucoup fait rire une jeunesse indiscrete, qui a trouvé plaisant aussi que le *Journal de Paris* vantât la frai-

cheur.... du chant de la Dlle la Guerre.
Tel est l'esprit actuel du parterre.

Les comédiens françois vont nous donner *Manco-Capac* pour la seconde fois depuis qu'ils ont remis cette tragédie au théâtre. Elle avoit été jouée en 1763 & interrompue alors à la cinquieme représentation. L'auteur est un M. le Blanc connu par sa tragédie *des Druides*, qui ne dut dans son temps un succès éphémère qu'à quelques tirades qui firent un plaisir infini à ceux qui aiment qu'on parle très-librement de religion sur la scene, & par un drame (ou à peu près) dans le goût de *la Partie de chasse d'Henri IV*, intitulé *Albert Premier*, piece médiocre qui parut deux ou trois fois à la faveur de quelques traits à la louange du Roi, de la Reine : de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine, ressources qui peuvent faire vivoter un mauvais ouvrage jusqu'à ce que le public ait distingué que ses applaudissemens n'ont rien de commun avec les talens dramatiques du pauvre auteur. On dit que M. le Blanc avoit beaucoup retravaillé son trop malheureux *Manco-Capac*, je crains fort, Monsieur, qu'il n'y paroisse presque rien à son succès actuel dont peu de jours décideront à n'en pas rappeller.

On prépare au même théâtre, une comédie en cinq actes, *le Flatteur*, par M. Lantier, qui nous a déjà donné *l'Impatient*, piece en un acte, dont le souvenir, quoiqu'elle contint de jolies choses, nous rend très-peu impatiens de voir son *Flatteur*. Ce seroit un trait digne du caractère du héros de cette dernière piece que de

traiter M. Lantier comme un auteur de bonnes comédies ; mais il mérite de l'encouragement. J. B. Rousseau qui , malgré ses détracteurs , conservera encore le nom de *Grand* en qualité de Poète lyrique , mais qui ne l'acquît nullement par ses comédies , donna , à la fin du siècle dernier , une pièce intitulée *le Flatteur*. On en fit alors plusieurs critiques dont il profita de son mieux. Il avoit fait jouer d'abord cette comédie en prose , il la refit & la mit en vers. Malgré tant d'efforts & de talens , elle tomba & elle ne s'est pas relevée depuis. Cela fait trouver M. Lantier bien hardi. Une comédie sur ce sujet , en cinq actes , en vers , me paroît , Monsieur , une rude entreprise. C'en est même une presque insoutenable pour nos spectateurs modernes , que d'entendre un pareil ouvrage d'un bout à l'autre , fût-il excellent. Nous verrons comment ce Monsieur Lantier s'en tirera.

Mon colporteur m'apporte fort mystérieusement , Monsieur , & à l'ombre d'un triple & vaste manteau , deux brochures qu'il dit qu'on s'arrache & que vous aurez peut-être connues bien plutôt , puisque leur titre annonce qu'elles ont été répandues feuille à feuille dans l'étranger l'année passée. Voilà l'agrément de vivre dans une capitale sous l'influence de la plus vigilante police ; on y reçoit , en contrebande à la fin de janvier 1782 , des nouvelles toutes fraîches de Versailles , de la ville même , & de par-tout ailleurs , du 10 mars 1781. Il est donc possible , Monsieur , que vous sachiez déjà que ces deux ouvrages tout à la

fois si clandestins & si publics, le *Postillon de Versailles* & le *Mercurc Turc*, très-joliment imprimés, en beau papier, paroissent sortir de la même presse, & que vous ayez jugé comme moi qu'ils peuvent bien être des enfans de la même plume. Ces deux gazettes dont les rédacteurs, très-prudemment anonymes, ont, je crois, tout autant l'un que l'autre fait leur apprentissage, comme dit le *Mercurc Turc*, dans les gargotes des casernes des Timariots, sont un ramas fort singulier des faits intéressans, communs, sérieux, gais; d'observations curieuses, triviales, sages, folles, lumineuses, absurdes. Cette correspondance difficile à caractériser en peu de mots, est écrite d'un style quelquefois nerveux, piquant, de loin en loin profond, sublime, souvent amusant, mais plus souvent burlesque, cynique, lâche, diffus, vuide & trop fréquemment de la plus basse bouffonnerie. Enfin, somme toute, à quelques traits fort malins, à quelques épigrammes qui ont l'air d'être trouvées, à beaucoup de polissonneries, à trop de verbiage près, ce sont nos nombreux papiers de nouvelles & quelques bulletins assez communs quoique moins publics, auxquels un goguenard, à prendre même ce mot dans sa plus ignoble acception, un mauvais plaisant qui ne laisse pas d'avoir beaucoup d'esprit, affecte de donner exprès & après coup une tournure plus bizarre encore qu'originale, si l'on donne à ce dernier terme le sens dans lequel il peut être un éloge.

Il paroît depuis quelque temps des couplets

contre trois des auteurs du *Journal de Paris*.
Ils sont peu répandus. Les voici.

Air des Triolets.

Cadet, d'Uffieux & Corancez,
Sont trois lettrés de conséquence,
Par qui seroient-ils effacés,
Cadet, d'Uffieux & Corancez ?
Prenez leur Journal & lisez,
Vous direz avec assurance :
Cadet, d'Uffieux & Corancez
Sont trois lettrés de conséquence.

Cadet, d'Uffieux & Corancez
Sont tout remplis d'intelligence.
Peuples savans, applaudissez
Cadet, d'Uffieux & Corancez.
Sont-ils par la crainte poussés,
Ils critiquent avec prudence :
Cadet, d'Uffieux & Corancez
Sont tout remplis d'intelligence.

Cadet, d'Uffieux & Corancez
Montrent quelquefois du courage.
Voulez-vous les voir élançés,
Cadet, d'Uffieux & Corancez.
Contre les auteurs délaissés
Qui ne font ni bruit ni tapage,
Cadet, d'Uffieux & Corancez
Montrent quelquefois du courage.

Cadet, d'Uffieux & Corancez,
C'est un plaisir de vous connoître.

Dites-le, vous qui connoissez
 Cadet, d'Uffieux & Corancez :
 De l'esprit, il en ont assez
 Pour ne le pas faire paroître :
 Cadet, d'Uffieux & Corancez ,
 C'est un plaisir de vous connoître.

Cadet, d'Uffieux & Corancez ;
 Ah ! les jolis noms pour l'histoire !
 Un jour ils y seront placés ,
 Cadet, d'Uffieux & Corancez.
 Par eux les Gacons, les Visés,
 Verront s'éclipser leur mémoire.
 Cadet, d'Uffieux & Corancez ,
 Ah ! les jolis noms pour l'histoire !

De Versailles, le 3 Février 1782.

A défaut de nouvelles bien fraîches, on met
 en rimes ici celles qui ne le sont plus. Voici
 des vers qu'on a faits sur la prise de St. Eustache.

Que faites-vous, braves Anglois ,
 De laisser prendre Saint Eustache
 Par trois cens poltrons de François !
 Ma foi ! c'est pour vous une tache
 Que sept cens de vos grenadiers
 Se soient tous rendus sans se battre ,
 Contre de simples fusiliers
 Dont un seul de vous vaut bien quatre.
 Oh, vous n'êtes plus ces lurons
 Et ceci passe raillerie :
 Cessez donc d'être fanfarons ,
 Ou battez-vous mieux , je vous prie.

Il court aussi une plaisanterie dont je joins ici une copie pour répondre au desir que vous témoignez de tout avoir. Ce sont *les quatorze tout*. Il y en a peut-être deux ou trois d'assez heureusement trouvés.

La France entreprend — Tout.
 L'Espagne ne fait rien du — Tout.
 L'Angleterre se bat contre — Tout.
 L'Empereur tire parti de — Tout.
 La Russie voudroit balancer — Tout.
 Le Roi de Prusse quitte — Tout.
 Le Danemark se garde de — Tout.
 La Suede ne veut rien du — Tout.
 Le Portugal s'écarte de — Tout.
 La Turquie admire le — Tout.
 La Hollande payera le — Tout.
 Le Pape craint le — Tout.
 Si Dieu n'a pitié de — Tout.
 Le Diable emportera — Tout.

Le Roi s'est formellement opposé à un voyage de Turquie qu'avoit projeté M. le Duc de Chartres à l'instigation de M. de Choiseul-Gouffier. S. M. ne veut pas qu'un Prince de son sang aille s'exposer à quelqu'avanie chez un peuple féroce, sur-tout dans ce moment où les Puissances Apostoliques & Grecques prétendent déloger le Grand Seigneur de ses Boudoirs en Europe, pour les lui faire établir bien avant dans l'Asie mineure. Il pourroit prendre peut-être fantaisie à ces mécréans de martyriser Son Altesse Sérénissime qui ne songe à rien moins qu'à augmenter la légende.

Elle ira tout uniment au camp de Prague & en Italie pour être de retour ici en Septembre.

Si l'on veut écouter nos politiques, l'objet principal de l'alliance que l'Empereur & la Russie viennent de conclure, n'est pas seulement l'exécution d'un grand plan de commerce, ou du moins celui-ci est lié à des vues d'ambition plus étendues & plus propres encore à alarmer les autres Puissances. Il ne s'agit de rien moins que du partage des Etats voisins des deux Empires. On veut former une Monarchie en Pologne & placer sur ce trône l'Archiduc Maximilien. Une partie de la Perse & de la Lithuanie seroit pour Catherine. L'Autriche s'étendroît aux dépens du Turc. Poniatowsky auroit la Valachie & la Moldavie pour toute consolation, & pendant ce temps le Grand Duc seroit élu Roi des Romains. Le contre-projet que ces politiques font proposer à la France par le Roi de Prusse, est de faire élire Roi de Pologne ou Roi des Romains, le Prince royal, son neveu, qui se feroit catholique. Le Pape & l'Espagne, qui n'ont trop que faire là & qu'on dédommage apparemment du tort que l'on fait au Grand Duc, appuient ce projet & mettent pour cela en combustion tous les cabinets Catholiques sur lesquels ils peuvent avoir quelque influence. On ajoute que Frédéric veut que la France envoie une armée de soixante mille hommes dans le Palatinat & le long du Rhin, qu'elle fasse un camp en Flandres pour veiller sur les Pays-Bas, s'en emparer de concert avec les Hollandois, si elle le veut ou si elle le peut : il

charge de l'électorat de Hanovre & de faire marcher une armée formidable par la Silésie, tandis que l'électeur de Saxe entrera en Bohême.

Un de mes correspondans m'écrit ce qui suit; je copierai mot à mot en ne changeant rien à son style & en ne répondant nullement aux faits :

» L'Empereur s'est fait médecin inoculateur. C'est, dit-on, ce Prince qui dirige actuellement le cabinet de Pétersbourg & qui lui a inoculé la maladie des conquêtes. Frédéric de son côté débite sous le manteau quelques antidotes & fait préparer des pillules absorbantes pour être administrées à ceux dont le tempérament trop échauffé aura résisté aux remèdes anodins & préparatoires de Comte de Finckenstein & Baron de Hertzberg. Georges auroit bien voulu faire la médecine de compte à demi avec Joseph, mais il y a eu rivalité entre les professeurs de St. James & ceux de Vienne. Le Galien Anglois & l'Esculape Autrichien n'étant pas tombés d'accord, chacun exercera pour son compte : fera-ce tant pis, fera-ce tant mieux pour les malades ? »

Le sage Frédéric fut & sera toujours un grand saint, on le croira plus que jamais, lorsqu'on saura que tous les plans d'opérations ne sont réputés bons ici qu'après qu'il y a touché & ce qui le mettra incontestablement au nombre des saints qui font des miracles, c'est que le Pape lui-même vient de lui adresser les plus ferventes prières.

Les mémoires qu'envoie ici le Cardinal de Bernis, y font une sensation qui pourroit avoir de graves suites. Le Pape demande la tenue d'un concile où seront discutés les principes que suit la Cour de Vienne, & la grande question des limites des droits du pouvoir séculier sur les fondations pieuses. Malgré les ordres de l'Empereur, il y a, dit-on, la correspondance la plus active entre les communautés religieuses mécontentes d'Autriche & celles de France & d'Italie. On croit même que cette correspondance par laquelle transpirent quelques secrets d'Etat, aura influé sur des résolutions prises avec la Cour de Berlin. La cause du Pape a ici de zélés partisans, à la tête desquels se montrent le Cardinal de Rohan, grand Aumônier de France, l'Archevêque de Toulouse & quelques autres. Si malheureusement une rupture avoit lieu, il seroit extrêmement remarquable que la France soutint à la fois le Pape, le Turc, la Hollande & l'Amérique.

De Paris, le 6 Février 1781.

GRANDE scission entre les membres de l'Académie françoise, depuis l'orageuse séance où s'est faite l'élection de M. le marquis de Condorcet. M. Bailly étoit son concurrent & a eu quinze voix; le Marquis n'en a eu qu'une de plus. La faction de ce dernier étoit menée par M. d'Alembert qui a trouvé fort mauvais que M. de la Harpe, oubliant son vœu d'obéissance, le premier de ses titres à l'immortalité, osât être du parti opposé, parti qui avoit pour

chef

chef
pas
dem
voir
il ne
dus
d'elle
eu a
deste
qui a
dorco
sa vo
fuisse
d'hon
n'y a
frage
torien
pareil
signé
de Tr
honn
des a
prime
se soi
griève
de m
avoir
propo
enfants
roit-el
& si h
littérai
qui le
d'amis
Tom

chef le célèbre M. de Buffon. Ne croiroit-on pas que ce M. de la Harpe a dans sa poche une demi douzaine de pieces assez bonnes pour pouvoir réussir sans l'aide d'une cabale à laquelle il ne sauroit se déguiser qu'il doit ses prétendus succès ? Peut-être, en se détachant ainsi d'elle, voudroit-il faire penser qu'il ne lui a eu aucune obligation pour ce qu'il appelle modestement sa gloire. C'est le comte de Tressan qui a déterminé la nomination de M. de Condorcet. Il avoit donné sa parole d'honneur que sa voix seroit pour M. Bailly ; mais les Casuistes philosophes l'ont relevé de cette parole d'honneur, il ne s'est point fait de scrupule de n'y avoir aucun égard, & d'accorder son suffrage à l'ami de M. d'Alembert. L'illustre historien de la nature a été tellement indigné d'un pareil procédé, que dès le même soir il a consigné pour toujours à sa porte M. le comte de Tressan. Il est inconcevable en effet qu'un homme de qualité, qu'un Lieutenant-général des armées du Roi, qui a composé & fait imprimer de si longs sermons sous divers titres, se soit aussi peu respecté lui-même, & ait si grièvement péché contre ces beaux préceptes de morale dont sa manie d'être auteur sans avoir de nouvelles idées, lui a fait trouver à propos d'ennuyer, par la même occasion, ses enfans & le public. Son extrême vieillesse pourroit-elle ici lui servir d'excuse ? Quand il a tant & si humblement sollicité toutes les puissances littéraires, quand il a fait sa cour à la Harpe qui le protégeoit alors de cet air qui a tant fait d'amis à ce jeune homme, quand il a mendié

la voix du duc de Nivernois contre qui il s'étoit permis autrefois de malins couplets, quand il imploroit l'appui de M. de Buffon, pour pouvoir succéder à l'abbé de Condillac, il prouvoit, ce semble, assez manifestement que l'âge avoit déjà beaucoup affoibli sa tête; les travaux académiques ne l'auront pas fortifiée. Ce qu'on prend pour une action malhonnête, ne seroit-il qu'un manque de mémoire, qu'une absence de jugement? Et c'est un suffrage de ce poids qui fait un académicien! M. le Marquis doit être bien justement enorgueilli de son admission dans un corps où l'intrigue a eu besoin pour l'élire, qu'un membre radorât ou se déshonorât de gaité de cœur. Les affronts s'accumulent, depuis ce jour, sur la vieille tête du Comte. Il écrivoit dernièrement à madame la comtesse de Beauharnois, qu'il se proposoit de lui envoyer un recueil, qui s'imprime, des historiettes qu'il a fournies jadis à la bibliothèque des Romans; la Dame lui a répondu par ces grands complimens dont est moins avare que toute autre, une femme auteur qui écrit à l'un des quarante; mais malgré cette forte bordée de mensonges obligeans qu'on reçoit & qu'on rend sans y ajouter foi & sans y faire croire, elle a eu la noble fermeté de lui signifier qu'il se répandoit une anecdote très-injurieuse pour lui; qu'elle ne doutoit pas qu'il ne s'en justifiât facilement, mais qu'elle ne pouvoit accepter ses présens avant d'avoir la certitude qu'il eût démenti & entièrement détruit de semblables bruits. Si toutes nos Dames se piquoient d'autant de délicatesse,

lequ
mag
puér
& d
se sca
& qu
de n
Au
nouv
nées
la. Co
M. l'a
ment
Vous
ficielle
aux jo
& que
Colar
cier, l
dit mar
rellet,
Raynal
seau, l
vernois
lember
que s'il
sonnes
noître
plus inf
croit. C
feuille à
présenté
sans phy
M. l'abb

lequel de nos littérateurs oseroit leur faire hommage de ses brochures dans un temps où la puérile gloriole est l'objet de mille tracasseries & d'autant de perfidies dont on ne peut plus se scandaliser qu'en se faisant montrer au doigt, & qui constituent aujourd'hui le savoir-vivre de nos gens de lettres ?

Auriez-vous quelque velléité de lire une nouveauté dont le fond a déjà quelques années, mais qu'on a publiée depuis peu ? C'est la *Correspondance littéraire, critique & secrète* de M. l'abbé Sabatier de Castres, ou un supplément aux *Trois Siècles de la littérature française*. Vous y trouverez quelques notices fort superficielles d'ouvrages, dont il n'est pas permis aux journalistes privilégiés de rendre compte & quelques prétendues anecdotes sur Messieurs Colardeau, le marquis de Saint-Marc, Mercier, Palissot, l'abbé Baudeau, Dorat, Maffon dit marquis de Pezay, de Beaumarchais, Morellet, Linguet, de la Harpe, de Fouchy, Raynal, le marquis de Condorcet, J. J. Rousseau, le chevalier de Boufflers, le duc de Nivernois, Necker, Thomas, Marmonel, d'Alembert, &c. Ces ouvrages ont cela de bon, que s'ils ne font pas bien connoître les personnes qu'on y nomme, ils font du moins connoître celui qui les écrit, & font juger de lui plus infailliblement & tout autrement qu'il ne croit. On appelle ici ce volume un petit *portefeuille à Silhouettes*. Les gens en effet n'y sont présentés que de profil, par un simple trait, sans physionomie & le tout en noir, ce que M. l'abbé croit fort gai ; or, vous savez sans

doute , combien & comment il est plaisant. On a observé il y a long-temps , qu'un perroquet babillard qui dit force injures aux passans , ren-contre quelquefois assez juste ; mais quel éloge mérite cet animal ? qui s'avisera de vanter son jugement ? quel état faire d'un Aristarque assez plat ou assez gauche pour dire (Lettre VII , page 44) : » Par malheur pour moi , & je di- » rai presque par malheur pour ses sujets... » Charles-Emmanuel (Roi de Sardaigne) mou- » rut avant d'avoir pu recevoir *mon Eloge &* » *mes Trois Siecles ?* » Quelle estime accorder à un inexorable & vétilleux censeur des moindres écarts de littérateurs souvent admirés , qui , malgré son habit ecclésiastique , se permet de copier , pour amuser celui qui lui payoit alors son griffonnage hebdomadaire (Lettre XXV , page 139) que la Vestris conduit un tendre amant de Florence à Cythere , que la route est large , & que , pour cette belle , ces deux lieux n'en font qu'un ? En vérité on a eu grand tort de basouer un peu cet édifiant & pudibond M. Sabatier de Castres , qui a voué avec tant de courage sa plume à la défense des mœurs & de la religion pour les préserver du mal qu'il dit à tout propos & si charitablement que les philosophes ne cessent de leur faire ?

Si je vous disois , Monsieur : un Cheval-Léger de la Garde du Roi a fait telle ou telle fredaine , vous croiriez la chose vraie ou du moins très-vraisemblable , en en jugeant , comme on dit , sur l'étiquette du sac. Si je vous dis : un Cheval-Léger vient de composer &

fa
gi
ma
ph
c'e
duc
env
der
mie
gran
quel
des
d'un
de bo
cation
de ce
lieu d
les d
assez
devo
sur ce
dant
que tr
neuve
est con
écriv
Je n
avec a
que je
la com
gouver
M. le d
au publ
tres sur

faire imprimer un ouvrage ; vous vous imaginerez d'abord que c'est quelque mauvais roman, quelqu'insipide poëme dédié au Dauphin, &c. Si je poursuis en vous assurant que c'est un ouvrage philosophique, moral sur l'éducation ; je vous donnerai d'abord une forte envie de rire. Eh bien, Monsieur, sans décider si vous auriez raison ou non dans le premier cas, je vous proteste que vous auriez grand tort dans le dernier. Tel corps dans lequel on voit quelques individus faire parfois des fredaines, a pour membres quelques gens d'un mérite supérieur, capables de produire de bons ouvrages. *Les nouvelles Vues sur l'Education*, par M. de B... vous convaincroient de cette intéressante vérité, en vous donnant lieu d'en méditer beaucoup d'autres auxquelles de sages instituteurs semblent n'avoir pas assez pensé. De volumineux traités ont l'air de devoir contenir tout ce qu'on peut désirer sur cette matière & ils nous apprennent cependant si peu de chose ! Ce pamphlet, qui n'a que très-peu de pages, offre plusieurs idées neuves & utiles dégagées de ce verbiage qui est comme un mal épidémique pour ceux qui écrivent sur ce sujet.

Je ne suis pas assez galant pour vous parler avec autant d'éloges des trois gros volumes que je crois vous avoir déjà dit que Madame la comtesse de Genlis, gouvernante ou plutôt gouverneur des enfans mâles & femelles de M. le duc de Chartres, a donné dernièrement au public, intitulés : *Adele & Théodore ou Lettres sur l'Education*, contenant tous les principes

relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes personnes & des hommes. Ce titre est bien d'une femme persuadée qu'elle est en état de faire toutes les éducations imaginables. On n'achete cependant ce livre que pour le critiquer, & sa vogue naît uniquement de ce qu'il est un ridicule de plus pour son auteur, à qui de méchans couplets & sa nouvelle place ont donné une désespérante célébrité. Pour fixer en peu de mots, votre idée sur cette institutrice & ses productions, il suffira de vous indiquer les ouvrages qu'elle conseille de mettre entre les mains d'une jeune personne. A onze ans le théâtre de Campitron, à douze celui de la Grange-Chancel, à treize Des Mahis, à quatorze Boissy & Marivaux, à quinze Don Quichotte, à seize l'Arrioste, Corneille & Racine, & enfin, pour vous épargner les intermédiaires, à vingt-deux ans l'*Esprit des Loix* de Montesquieu... A une jeune Demoiselle de vingt-deux ans, conseil: ler la lecture de ce livre à l'étude duquel ne suffit qu'à peine la vie de l'homme le plus capable de méditation! Quel terrible gouverneur que cette comtesse de Genlis! Une jeune Princesse, en sortant des mains d'un tel pédagogue, pourroit demander au Roi la place de chancelier; il ne lui manqueroit que la perruque.

Je joignis à une de mes dernières lettres, deux couplets sur l'air : *Marie Robichon*, qu'on disoit avoir été affichés au beau milieu de la place de Greve, le premier jour des brillantes fêtes qu'on y a données à L. M. à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin. Cette

(*) M
(**) M
de l'anci
ment co

méchanceté assez plate a eu une suite qui ne l'est pas moins. Vous n'aurez pas oublié que le tout est adressé aux bourgeois de Paris.

Pour vous consoler du festin,

Courez de place en place;

On vous prodiguera le pain

Dont le peuple se passe;

De vieux cervelas

Dont on ne veut pas

Et qu'on jette à la tête,

Avec des milliers

De bons fusiliers,

Pour avoir l'air de fête.

Cassez-vous bien les jambes, les bras,

Les ressources sont prêtes;

Tous en aurez, mais n'allez pas

Aussi perdre vos têtes.

Monsieur le Prévôt

Dont c'est le défaut,

Croit la tête inutile :

Car il a prouvé

Qu'on n'en a trouvé

Aucune dans la ville.

Sage ordonnateur de ces jeux

Et vous, Monsieur le maître (*),

Qui faites passer à vous deux

Le Roi par la fenêtre (**),

(*) M. Moreau, maître des bâtimens de la ville.

(**) Une fenêtre a en effet servi de porte pour passer de l'ancien hôtel-de-ville dans le nouveau corps de bâtiment construit en bois.

Convènez tout net
 Que ce beau projet
 Arrangé dieu fait comme ,
 Ne va qu'au Martin ,
 Qu'au génie enfin
 Qu'à Mont-martre l'on nomme.

Un plaisant à dit que cette chanson ne valoit pas mieux que la fête, mais qu'elle ne coûtoit pas deux millions. On l'attribue à M. de Piis, qui donne ordinairement ses vaudevilles à meilleur marché. Le Prévôt a déclaré qu'il connoissoit l'auteur, mais qu'il dédaignoit de s'en venger. L'ami Piis a fait bien du mauvais, il a même trouvé le secret d'en faire applaudir à toute outrance : il n'est cependant rien sorti de sa plume d'aussi détestable que le Calembour qu'offre le dernier couplet. *Ne va qu'au Martin* est une bien forte allusion au nom du Prévôt des marchands qui s'appelle *Caumartin*. *Martin*, est un mot dont le peuple se sert quelquefois pour désigner un âne, qu'il nomme aussi un *Docteur de Mont-martre*.

Une longue disette d'excellens mets, fait qu'on trouve bon ce dont on ne voudroit pas même goûter en d'autres temps. *Manco-Capac* a de très-grandes obligations à toutes les pauvretés dramatiques qu'on n'a pas rougi d'étaler avec prétention depuis quelques années. Cette tragédie paroît tous les jours moins mauvaise; le public commence à s'y faire. On y applaudit, on a même demandé l'auteur. Comme cette demande auroit fort bien pu n'être pas répétée, M. le Blanc a très-prudemment

pris le parterre au mot dès la première fois,
& s'est bien vite présenté pour humer un en-
cens qui fumoit à peine sur des charbons mal
allumés, que d'obligeans amis souffloient de
toute la force de leurs poumons. En littéra-
ture, comme dans le militaire & dans le ci-
vil, les honneurs prodigués aux bonnes in-
tentions dénuées du grand mérite, finissent par
ne plus rien signifier. C'est ce dont ceux qui
les reçoivent ne conviendront pas. Un vieil-
lard témoin du succès de *Manco-Capac*, a dit :
Voilà qui nous tue peut-être dix bons Poètes, &
celui-ci ne fera plus rien qui vaille.

LE COURTISAN ET LE SOLITAIRE.

Certain Courtisan, un beau jour,
Sortit pour aller faire un tour.
Devers les champs il dirigeoit sa marche;
Car de la ville il avoit tout son saoul.
Comme il marchoit sans savoir où,
Ainsi que tout Courtisan marche,
Il entendit certain bruit sourd
D'un bâiller, non à bouche close
Comme on fait bâiller à la Cour;
C'étoit ici tout autre chose:
Un bâiller franc & sans détour.
Soudain il se tourne en arrière
Pour regarder d'où le bruit part.
C'étoit un bon vieux Solitaire
Assis-là tout seul à l'écart
Sur un beau tapis de fougere,
Et qui marmotoit sa priere,
Car il se faisoit sur le tard.

— Vous bâillez fort, mon père ! qu'est-ce ?
 Dit le douxereux Courtisan,
 Seroit-ce bien déjà l'instant
 Du petit coucher qui vous presse ?
 — Non, dit l'hermite, le soleil
 Est encor haut, le temps me dure,
 Et si je bâille outre mesure,
 C'est d'ennui, non pas de sommeil.
 — Prend-on aux champs cette habitude ?
 Connoissez-vous l'ennui ? de quoi
 Vous ennuyez-vous donc ? — Ma foi,
 Dit l'autre, de ma solitude.
 Mais, si d'ennui je suis rongé,
 Vous qui m'avez interrogé,
 Sous votre habit si magnifique
 Vous avez assez l'air que j'ai.
 — Je m'ennuie à la mort, replique
 Le Courtisan. L'autre à son tour :
 — De quoi, s'il vous plaît ? — De la Cour.
 — Ah, ah ! reprit le solitaire,
 On dit bien : les deux font la paire.

Par M. de L. F.....

De Paris, le 13 Février 1782.

L'EXTRAIT d'un livre ennuyeux peut être amusant, & il a le mérite de nous en faire juger en nous épargnant une fastidieuse lecture. Quelle place distinguée en cette classe ne mérite pas un ouvrage en deux volumes, qui vient de paroître & qu'on ne fait par quel nom désigner ! chaque page atteste que ce n'est point une histoire. Ce n'est pas un roman ; car chaque mot y est le texte d'une disserta-

tic
 sei
 y
 qu
 intr
 un
 le
 crim
 des
 tric
 péri
 que
 pas
 fans
 épor
 vern
 Lady
 ladie
 que
 haita
 de l'e
 de R
 Fran
 Mun
 vivan
 sion à
 qu'ell
 Mun
 refus
 révolu
 cœur h
 nature
 Franc
 viere.

tion & les faits y sont entassés sans nul dessein. Ce n'est point un traité , les dissertations y sont cousues à des aventures dont on voit que l'auteur auroit bien voulu savoir faire une intrigue. Quelque nom qu'on lui doive , c'est un de nos plus sots livres & son titre est *le Village de Munster* , village qu'on pouvoit décrire sans débiter l'histoire du pere , du frere , des neveux , des amis & amies de la fondatrice. Une notice de cet ouvrage est une expérience instructive sur le degré d'absurdité que peut comporter un livre qui ne laissera pas de se vendre. Lord Munster a deux enfans , Lord Finlay & Lady Frances. Ce fils épouse en secret la fille de M. Burt son Gouverneur , que le pere Munster vouloit épouser. Lady & Lord Finlay meurent , l'une de maladie & de misere & l'autre de désespoir , ce que M. Burt apprend à Lady Frances , en souhaitant ingénieusement que ses larmes fussent de l'encre & en parlant de Cicéron , d'Apelles , de Roscius. Lord Munster étoit mort. Lady Frances , héritiere , fait venir au château de Munster , son neveu , sa niece , seuls enfans vivans de feu son frere & y donne une pension à M. Burt. Elle refuse la main d'un amant qu'elle aime , de Lord Darnley , à qui Lord Munster l'avoit accordée , & la raison de ce refus , c'est *la variation constante des saisons , les révolutions continuelles du globe qui influent sur le cœur humain*. Après un bel amphigouri sur la nature , l'égalité , la civilisation , &c. , Lady Frances bâtit son village sur le bord d'une riviere. Il consiste en cent maisons avec une

tribune au centre, ce qui occasionne un petit traité d'architecture que l'auteur n'entend guere. Là s'offre une bibliotheque où est la *représentation de neuf des plus fameuses bibliotheques connues*, dont on ne nomme que celles de Babylone, d'Athenes, d'Alexandrie & de Manheim. Parmi les hommes de lettres dont les portraits sont là, il nomme Adam, Abraham, &c. Hercule, &c. Sans doute Hercule mérita cette place par les madrigaux qu'il fit pour les dames. Munster a son observatoire, sa salle d'anatomie, des écoles pour tous les arts & toutes les sciences & un Museum, le tout gratis. Et là-dessus longue rapsodie sur l'éducation, où figurent Syfippe, Cicéron, les Chinois, Quintilien, Chrysispe. A deux cens écoliers qu'on y entretient, Lady Frances joint vingt Demoiselles dans le choix desquelles on préfere les bossues, les boiteuses & les borgnes, & à propos de ces élèves comparoissent Salomon, Homere, Ulysse, Pénélope, Calypso, ce qui amene fort naturellement Bacon. Les arts font ici parler l'auteur, qui ne demandoit pas mieux, des Grecs, des Egyptiens, des Chaldéens, ce qui le conduit tout droit à Louis XIV & ensuite à Victor-Amédée, à la Marquise d'Ancre, au Conseiller Courtin, à Jean Faust & au diable. Les jardins de ce village nous font faire, en passant, un petit tour dans le palais d'Alcinoüs, & les vers à soie chez les anciens Perses, dans la toilette d'Héliogabale & dans les galeres de Roger premier de Sicile. Après que les soins de Lady Frances pour son neveu nous ont valu un second ver-

biage sur l'éducation, le jeune Lord va en Hollande, être commis-marchand & le mot Hollande procure un bel éloge à Catherine II, sur sa tolérance & au lecteur force nouveautés sur les canaux d'Egypte, sur Venise, &c. A dix-neuf ans le Lord voyage & à ce propos tout ce qu'on fait sur les voyages. Afin de mieux juger de la constitution d'Angleterre, il va en Danemarck où l'auteur le laisse pour pérorer sur l'éducation des filles sous le prétexte de celle de la sœur du Lord, Elize, dont les talens pour la déclamation amènent nécessairement, Moliere, Aristophane, & par occasion, le R. P. Bourdaloue & St. Chrysostôme, que suivent Shaftsbury & Pierre premier de Russie. Arrive une Madame Lée, uniquement pour aider Lady Frances à décider si Lord Darnley peut encore l'aimer à l'âge où elle est, ce qui demandoit le portrait de M. Lée, celui d'un M. Villars, & leur longue histoire qui n'a nul rapport au reste. Cette Madame Lée parle d'un medium, cite Milton, *de doctrinâ & disciplinâ*, le Cardinal de Retz, &c. pour prouver qu'on ne peut raffoler d'un mari qui poignarde les gens. Lady Frances y riposte par des passages de l'écriture, vante Darnley aux dépens d'Agrippa, de Mécene, Richelieu, Colbert & ne se donne modestement elle-même que pour Auguste, Louis XIII, Louis XIV. Elle rend ses comptes à Lord Munster lorsqu'il est majeur, dans le dessein de lui laisser tout, lui donne un bal & épouse Darnley. Alors une Miss Bingley veut donner un M. Bennet à sa niece Elize qui veut le laisser à sa tante.

Elles parlent là-dessus tour-à-tour d'Ovide, de Gallus, de Venus, Cupidon, Médée, Minerve, Martial. Puis on se rend à Londres, & le second volume contient des lettres de ces personnages, qui sont bien de la même main que le reste quoique sous divers noms; où trouver tant de personnes qui écrivent toutes ainsi? Lord Munster raconte à sa tante les querelles de ménage d'une Duchesse de Salis, dont les *caresses semblables à l'eau qu'on jette sur un brasier de houille, donnoient une nouvelle activité aux passions irascibles* du Duc son mari; pour en venir à leur fille qui inspire un amour plus sage que celui qui *causa la ruine des Etats de la Grece & renversa l'Empire Romain*. Lord Munster va chercher sa belle en Suede (où elle n'est pas) pour avoir le plaisir de parler du Roi. De là il va en Danemarck & nous esquisse l'histoire de ce Royaume pour finir par dire qu'en admirant une cataracte il y fait la connoissance d'une Miss Harris qui sait Homere, Virgile & Don Quichotte, & vit aux champs du travail de ses mains. Un des amis du Lord s'amourache de cette aventuriere qui a un bel enfant d'un Bingley qui l'a abandonnée étant forcé d'épouser Lady Frivolité qu'il n'épouse pas. Miss Harris avoit cru épouser ce Bingley en couchant avec lui, parce que Adam & Eve n'y avoient pas mis plus de façons; delà grandes tirades sur le mariage. Lord Munster retrouve sa maîtresse en Italie, l'aime sans la reconnoître sous le nom de Mlle de Querci. Enfin, après d'autres lettres qui n'ont ni but, ni motif, écrites avec les mêmes disparates,

la même pédanterie , tous ces personnages (las de bavarder d'autre chose) arrivent en poste à Munster , s'y réunissent à leur insu pour une mascarade où tout l'olympé rabâche en dialogue tout ce que vous savez ; ceux qui n'étoient pas mariés s'épousent & M. Burt meurt précisément le lendemain sans maladie & laisse l'auteur charmé d'avoir ainsi prouvé que l'homme n'est vicieux que parce qu'il a l'esprit louche & mal fait.

Dans le nombre presqu'incroyable des almanachs de cette année , on distingue l'*Almanach de la Reine* , orné des stances , sonnets , épigrammes , quatrains , madrigaux , odes , dialogues , songes & autres différentes productions des meilleurs Poètes , mises au jour à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin. Ces sortes de poésies ressembleront beaucoup à ces fleurs qui peuvent plaire séparément , mais qui réunies en un gros bouquet ne tardent guere d'entêter. Il vous seroit difficile , Monsieur , de soutenir une lecture suivie des divers morceaux que contient ce recueil , quoi qu'il soit fait avec choix , & qu'ils intéressent tous par leur objet & plusieurs d'entr'eux par le mérite que comporte ce genre.

Une nouveauté qui est vue avec quelque plaisir au théâtre des italiens , c'est la *Soirée d'Été* , opéra comique en un acte , en vaudevilles. Elle consiste en quelques espiègleries qui demandent à la vérité une soirée d'été , mais qui entrent si peu nécessairement dans l'idée qu'on se forme d'une telle soirée , que plus d'une belle dame n'a pu s'empêcher de dire :

Ei donc , où cela se fait-il ? garçons & filles tous nuds dans l'eau jusques par-dessus la tête ! qui a jamais vu pareille chose ? Des villageois jouent aux gages touchés. Nicaïse qui cette fois-ci, sans tirer à conséquence , est assez Nicaïse pour un temps où l'on met de l'esprit par-tout , Nicaïse croit que le gage touché est à Colin & ordonne avec malignité que le propriétaire du gage se plonge entièrement dans l'eau. Le gage est à Nicaïse qui refuse net de se plonger , puis y consent en se réservant de ne se mettre dans l'eau que lorsque les jeunes filles du village viendront se baigner. Les filles averties par Guillot , confident de Nicaïse , feignent de se baigner , n'en font rien & laissent Nicaïse se morfondre dans l'eau d'où il est forcé de sortir pour n'être pas pris dans les filets du Pere la Ligne qui veut le pêcher. Cette bagatelle plaît par beaucoup de naturel , d'ingénuité , par la maniere dont est tourné ce qu'on y dit & celle dont est sous-entendu ce qu'on n'y peut représenter. Mais ce seroit parler trop gravement d'un ouvrage de cette espee que de dire qu'il fait beaucoup d'honneur au Sr.Pariseau son auteur , que cela n'illustre guere plus que les parodies par lesquelles il s'est fait connoître au même théâtre.

Un M. Barthez , Seigneur de Marmorieres , gouverneur honoraire des Pages de Madame , vient de nous donner de doctes recherches sur l'origine & l'état civil de l'homme noble chez tous les peuples connus ou réputés tels , qu'il croit excellentes pour diriger cet homme noble dans les divers âges & emplois de la

vie.
& P
res
d'un
çoit
bute
n'au
Je c
moi
nobl
moin
s'éla
cour
qu'un
ce d
ne v
verre
avec
geuse
Et q
porte
l'idée
lance
faut
fait p
cessai
desqu
la sui
fayer
parmi
de la
noble
des a
que t

vie. Ce sont de nouveaux essais sur la noblesse ;
 & pour s'essayer, le Seigneur de Marmorie-
 res commence par un premier tome in-4to.
 d'une épaisseur fort raisonnable. On ne con-
 çoit guere quel motif porte cet auteur à dé-
 buter par dire qu'il *dévoue son front à ceux qui*
n'auroient pas les mêmes idées que lui de la vérité.
 Je crois, Monsieur, que vous jugerez comme
 moi que c'est un être assez singulier que le
 noble de ce gouverneur de Pages. « Les té-
 moins de ses premiers instans le virent, dit-il,
 s'élancer avec force des entrailles d'une mere
 courageuse. » Vous trouverez très-surprenant
 qu'un enfant s'élance des entrailles ; que sera-
 ce donc, quel étonnement cet enfant noble
 ne vous causera-t-il point, lorsque vous le
 verrez, devant ces témoins « — s'élancer
 avec force des entrailles d'une mere coura-
 geuse, pour tomber & bondir sur la terre... »
 Et quelle terre ? « — La terre qui doit le
 porter. » Peut-être ne ferez-vous pas d'abord
 l'idée de la sorte de noblesse qu'il y a à s'é-
 lancer précisément pour tomber & bondir. Il
 faut croire que cette premiere observation ne
 fait pas une partie essentielle, n'influe pas né-
 cessairement sur la nature des principes à l'aide
 desquels l'auteur se propose de diriger (dans
 la suite de son ouvrage, s'il continue à s'es-
 sayer) son homme noble supposé existant
 parmi nous, dans les divers âges & emplois
 de la vie, & que pour prouver une bonne
 noblesse de race, il ne faudra pas certifier par
 des actes authentiques pardevant M. d'Hozier,
 que toute une famille de pere en fils se soit

élançée des entrailles , en naissant , pour tom-
 ber & bondir sur la terre. Avant d'arriver à
 nos temps modernes & à notre petite Europe ,
 M. Barthez parcourt tous les siècles & tous
 les coins du monde habité. Il nous donne de
 nouveaux mémoires anecdotiques sur les Sa-
 ques , depuis nommés les *Celtes* , qui avoient
 d'autant plus sûrement leurs nobles que le
 mot *sakes* signifie *voleurs*. Il passe ensuite
 en revue les nobles Cananéens , Iduméens ,
 Philistins , Syriens , Egyptiens , Assyriens ,
 Medes , Lydiens , Perses , Parthes , Thébains ,
 Athéniens , Lacédémoniens , Romains , &c.
 Quel dommage , Monsieur , que les belles
 choses qu'il dit à leur sujet doivent être crues
 sur la parole , si l'on n'aime mieux les aller
 chercher dans les originaux qu'il ne s'est pas
 donné la peine de citer , peut-être pour cause !
 Il va furetant l'Asie , l'Afrique , l'Amérique ;
 il passe de Madagascar chez les Iroquois &
 chez les Hurons , & ces peuples seroient , sans
 doute , biens vains de la quantité de nobles
 qu'il trouve chez eux. En effet , on seroit
 presque tenté de penser que cet enfant noble
 qui s'élançait des entrailles pour tomber & bon-
 dir , tient un peu de l'Iroquois ou du Huron.
 On est fâché que dans tout cela il ne soit pas
 dit un mot des pays où les chevaux sont no-
 bles , où l'on ne les vend ou ne les donne
 qu'avec leur généalogie que quelques voya-
 geurs affirment être plus vraies que celles
 dont s'enorgueillissent plusieurs de nos Comtes
 & Marquis. Ce que l'auteur écrit de notre
 noblesse Européenne est vraisemblablement ce

qui intéressera le plus, malgré tout ce qu'on en a écrit, & quoiqu'il finisse par une espèce de dissertation en style emphatique, comme tout son ouvrage, sur l'éducation physique & morale des enfans nobles depuis leur naissance jusqu'à leur établissement, sujet rebattu depuis si long-temps, auquel il est inconcevable qu'on ose revenir, si l'on n'a ou de grandes vérités toutes neuves à dire, ou, comme le Seigneur de Marmorieres, un front à dévouer aux critiques.

Mlle Dorlay a présenté une couronne de laurier à M. le Marquis de la Fayette, le jour qu'il a assisté à une représentation de l'opéra d'*Iphigénie en aulide*, où le public l'a honoré d'un applaudissement général. Il n'a fallu que quatre ou cinq jours à M. Moline pour faire & adresser à M. le Marquis, l'in-promptu suivant :

Pendant que Therpsicore au théâtre lyrique

Offroit à la Fayette un laurier si flatteur,

Tous nos concitoyens admirant sa valeur,

Joignoient à ce laurier la couronne civique.

L'auteur n'a pas eu le temps d'ôter l'amphibologie qui laisse en doute si nos concitoyens ont admiré la valeur du laurier offert par les chastes mains d'une vestale d'opéra ou la valeur du guerrier. Il faut croire qu'ils ont admiré l'une & l'autre, car chez nous, graves appréciateurs des convenances, un laurier si flatteur est le prix le plus glorieux auquel puisse aspirer un héros.

Nos dames portent maintenant de vastes tabliers & de grands fichus , & les élégans appellent cet ajustement Anglois un accoutrement de tourieres & de cuisinieres. Cette mode & ces noms ont donné lieu aux couplets suivans dont le succès , malgré leurs mauvais jeux de mots , caractérise la sorte de bel-esprit qui est actuellement en vogue dans nos plus brillantes sociétés.

COUPLETS

Adressés à Madame la Duchesse DE LAUZUN,

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

Sur l'air de Joconde.

J'applaudis à l'emploi nouveau

Qu'on donne à ma cousine ;

Jamais aussi friand morceau

N'entra dans la cuisine :

Elle auroit tort de répugner

A l'emploi qu'elle embrasse ;

C'est où le bon goût doit régner ,

Qu'elle est mieux à sa place.

Sur tout point , les plus délicats

Conviennent qu'elle excelle ,

Ceux même qui ne le font pas

Le deviennent pour elle :

Mais ma tante nous avertit

Que notre cuisiniere

Ne fait qu'éveiller l'appétit

Et point le satisfaire.

Vous en qui mon œil prévenu

A vu ma cuisinière,

Passiez-moi d'avoir méconnu

La plus digne tourière :

Pieux costume, doux maintien,

Prévenance parfaite :

Oh, ma tourière, on le voit bien,

Au tour vous êtes faire.

Entre la grille & les Mondains,

Ma divine tourière

Semble habiter sur les confins

Du ciel & de la terre :

Tous deux à son aspect émus

Doivent rendre les armes;

Les Immortels à ses vertus,

Les Mortels à ses charmes.

De Paris, le 20 Février 1782

JAMAIS événement n'a peut-être fait à Paris une sensation aussi soutenue que la nomination de Madame la Comtesse de Genlis, à la place de gouvernante des Princes de la maison d'Orléans. On parle ici deux ou trois jours d'une bataille gagnée ou perdue, d'une installation ou d'une chute de Ministre, & le succès bon ou mauvais d'un opéra-comique ou une nouvelle mode font des affaires graves qui font tout oublier pendant une semaine. Pour ce qu'on appelle assez singulièrement ici l'aventure de Madame de Genlis, c'est depuis plus d'un mois le principal sujet des conversations & tous les jours se renouvelle une pluie abon-

dante , une averse de couplets , de sarcasmes , de pasquinades , de calembours. Vous seriez moins surpris , il est vrai , de ce déchaînement général si vous lisiez les trois gros volumes que cette Comtesse a fait paroître le jour même où elle a été nommée gouvernante , probablement afin de convaincre ceux qui auroient été tentés de douter de son mérite , qu'elle est capable de faire elle seule l'éducation de tout le genre humain. Quoique ce que je vous ai mandé de cet ouvrage , qui n'est rien moins qu'une affiche de science universelle , ait pu vous faire pressentir tout le ridicule que son auteur s'est donné par-là ; je ne laisserai pas de vous en entretenir encore ici , parce que c'est la grande nouvelle du jour & que ce que j'ai à vous en écrire est dans le nombre de ces anecdotes qu'on recherche & que les allusions ne se déduiroient pas d'une lecture de cet ouvrage faite loin du lieu où il a été composé. La plaisanterie , l'envie de rire des travers d'un pédant en cornette , ont fait place à un soulèvement d'indignation lorsqu'on a vu que cette femme , sous le prétexte de peindre le monde aux yeux de ses élèves , a mis dans son livre des portraits satyriques des personnes auxquelles elle a le plus d'obligation. On compte parmi celles qui sont le plus compromises & le plus reconnoissables , Madame de Montesson , épouse secrète du Duc d'Orléans , & Madame de la Reiniere , femme du fermier général. La première est peinte sous le nom d'une Madame de Surville , qui se mêle de composer , de faire lire & jouer des co-

médies ou drames de société. Au milieu d'une de ces lectures, Madame de Surville se trouve mal d'un violent accès de sensibilité. Il faut la secourir bien vite & la délayer. Pendant ce temps-là un certain Chevalier d'Herbain qui vient de Russie, entre dans le cabinet de Madame de Surville & prend un livre. Il l'ouvre; c'est un *Traité de Chymie*; il en choisit un autre : c'est un *Traité de Physique*; un autre encore : c'est le *Dictionnaire d'histoire naturelle*. En s'éloignant avec un peu d'humeur, il apperçoit un autel élevé à la Bienfaisance orné de vers analogues au sujet. Ce Chevalier se retourne, il voit un autre groupe encore plus intéressant, c'est un autel à l'Amitié, & une figure qu'il reconnoît pour être celle de Madame de Surville, y dépose dévotement une couronne. Notez, Monsieur, que tous ces divers objets se trouvent effectivement dans le cabinet de Madame de Montefson. « Eh, mon Dieu ! s'écrie le Chevalier, j'appréciois bien mal Madame de Surville, j'étois bien éloigné de la croire aussi savante, aussi sensible, aussi spirituelle. » Pendant ce soliloque, arrive un homme caustique qui hausse les épaules & lui demande d'où il vient. — « De Moscou, Monsieur. — De Moscou ! Oh bien ! vous êtes mon homme ; écoutez-moi, je vais vous instruire. » Et ce personnage assez gauche pour s'annoncer ainsi lui-même comme méchant sans motif & uniquement pour le plaisir de l'être, cet organe de Madame de Genlis, fait le portrait le plus piquant & le moins flatté des femmes savantes du siècle,

bien autrement ridicules , selon lui , que celles de Moliere. Après avoir dit que tout n'est qu'ostentation , faux dehors chez elles , qu'elles sont de la plus crasse ignorance , &c. » Pour leur sensibilité , poursuit-il , il est vrai qu'elles ont des ajustemens de cheveux , des galeries de portraits , des autels à l'Amitié , des hymnes à l'Amitié ; il est vrai qu'elles ne brodent plus que des chiffres , qu'elles ne parlent plus que de sentiment , de bienfaisance & des charmes de la solitude , & qu'elles sont toutes Esprits-forts. Mais vivent-elles plus retirées que les femmes d'autrefois ?.... Ont-elles moins de luxe , moins de fantaisies , depuis qu'elles sont devenues si philosophes & si bienfaitantes ?.... » Ces morceaux , que j'abrege pour ne pas leur faire occuper une place que je destine à d'autres , prouvent peut-être de l'esprit en leur auteur ; mais malheureusement ils sont une preuve bien plus sûre de son mauvais cœur ; car Madame de Montesson , qui fait les honneurs de cette jolie peinture , est la bienfaitrice de Madame de Genlis qui lui doit son entrée dans la maison d'Orléans. On sait que notre Comtesse gouvernante ou gouverneur , avant d'épouser un de ces roués connus sous le nom de *Genlis* , étoit une très-pauvre chanoinesse , Mlle de St. Aubin , qui alloit pincer sa Harpe dans les grandes maisons pour des présens qu'elle ne refusoit guere quelque petits qu'ils fussent. Elle & son frere , le Marquis du Crey , doivent leur existence actuelle à cette même Madame de Montesson , qu'on déchire aujourd'hui si ingénieusement

dans

dan
don
de
dan
de
en r
sous
qual
mar
la f
a au
de c
comp
donn
» J'a
de lu
tes é
vable
bienf
voué
présen
nom d
veille
section
elle f
qu'elle
nes , le
toute
lis. Ce
conter
lantes
cette m
couple
eux d
Tom

dans un *Traité d'Education*, sans doute pour
 donner aux élèves des leçons de charité &
 de sociabilité. Madame de la Reyniere a eu
 dans le temps des torts à-peu-près du genre
 de ceux de Madame de Montesson, & elle
 en reçoit la même récompense. On la présente
 sous le nom d'une Madame d'Oley, fille de
 qualité qui ne peut se consoler d'avoir un
 mari financier, & personne n'ignore que c'est
 la foiblesse de Madame de la Reyniere. Elle
 a aujourd'hui celle de s'affecter beaucoup trop
 de cette satire. Elle a même déclaré en grande
 compagnie que Madame de Genlis n'avoit pas
 donné une liste bien complete de ses travers :
 » J'ai eu, dit-elle, autrefois l'impertinence
 de lui offrir plus de vingt robes qui ont tou-
 tes été acceptées. » Ce qu'il y a d'inconce-
 vable, c'est qu'après avoir ainsi dépeint ses
 bienfaitrices, notre brave Comtesse s'est dé-
 vouée aux brocards les plus amers en se re-
 présentant elle-même dans son livre sous le
 nom d'une Baronne d'Almane, assemblage mer-
 veilleux de toutes vertus & de toutes les per-
 fections ; & de peur qu'on ne s'y méprenne,
 elle fait dire cinq ou six fois à cette Baronne
 qu'elle a composé le *Théâtre des jeunes person-
 nes*, les *Annales de la Vertu*, &c. ouvrages que
 toute la France fait être de Madame de Gen-
 lis. Cette étrange mal-adresse a porté les mé-
 contents à rappeler toutes les aventures ga-
 lantes & autres du gouverneur femelle, &
 cette fois-ci la chronique est intarissable ; les
 couplets, les méchancetés, les gâtés, les
 jeux de mots, les quolibets se multiplient à

l'infini. Un premier couplet finissoit par ces vers :

Quel malheur d'être pédante !

Quel plaisir d'être catin !

Un autre, qui en est la parodie, finit par ceux-ci :

On peut bien être pédante

Sans cesser d'être catin.

Cette fameuse pédagogue a reçu, dit-on, une si grande quantité de complimens anonymes de cette espece, qu'elle n'ouvre plus aucune lettre depuis quinze jours. Tous les échos de Paris s'entre-répondent sur son compte. Voici des vers qu'elle a trouvés sur sa toilette :

Des plus sublimes personnages

D'Almane égale la vertu :

» Eh ! c'est moi-même, diras-tu,

» Car elle a fait tous mes ouvrages. »

— J'en appelle aux meilleurs esprits ;

Cette logique est-elle sûre ?

On croit assez qu'un autre a fait tes bons écrits ;

Mais pour tes sentimens que peut-on en conclure ?

D'autres poésies contiennent en détail toute l'histoire de l'héroïne, elles sont assez mauvaises, mais on y remarque comme un modèle de précision ce petit vers :

Ses nuits lui payoient ses jours.

L'ainé des Princes confiés à ses soins a huit ans; on demandoit ces jours-ci à un homme de la plus haute qualité si Madame de Genlis resteroit auprès de ce Prince dans quelques années : « Alors la gouvernante , répondit ce seigneur , fera sûrement donner la survivance à ses filles. » Au reste il y a d'assez bonnes choses dans l'ouvrage de cette Comtesse ; mais comme elle y veut mener de front plusieurs éducations à la fois , on n'y suit , on n'y approfondit rien. Elle y fait d'ailleurs dominer un excès de pruderie qui , rapproché de tout ce qu'on dit d'elle , prend l'air de la plus révoltante hypocrisie. Pour l'achever de peindre , on assure que la bonne Dame communie tous les Dimanches.

Il y a une femme dans ce pays-ci dont on rit de temps en temps , mais sous cape & à petit bruit : car si elle est tant soit peu ridicule , ce dont il seroit difficile de disconvenir , du moins n'est-elle pas méchante. C'est Madame la Comtesse de Beauharnais , qui vient d'être reçue académicienne de Lyon , dignité qu'elle préfère , dit-elle , à celle d'Impératrice , tant la fureur de rimailleur & la manie de faire de petits romans rendent l'esprit juste & élèvent l'ame. Du vivant de Dorat , elle faisoit , avec son teinturier , du persifflage en vers & en prose & distilloit du sentiment. Nous avons vu sortir de cet alambic , l'*Abailard supposé ou le Sentiment à l'épreuve* , qu'avoient précédé les *Lettres de Stephanie* & l'*Aveugle par amour*. Mais depuis qu'elle n'a plus son génie familier , la plupart des vers qu'un reste d'habitude

lui fait composer & publier, n'ont plus le petit mot pour rire. Enfin un anonyme a voulu ramener la gaité dans la maison par ces deux vers que personne ne transcrit parce que tout le monde les retient :

Chloé, belle & poëte, a deux petits travers :
Elle fait son visage & ne fait pas ses vers.

L'opéra est menacé d'une ruine totale. Les sieurs le Gros & Larrivée, les Dlle ou Dames la Guerre & Rosalie se retirent à Pâques. Vestris & la Dlle Heinel ont déjà pris les devans. Ces retraites donnent matiere à un tas de rébus, de mauvaises plaisanteries qui ne valent pas qu'on les rapporte.

Le *Flatteur*, de M. Lantier, n'a que trop justifié, Monsieur, toutes les peurs que je vous ai déjà témoigné que me donnoient, d'après la simple annonce, une piece en cinq actes, en vers, une pièce de caractère, un sujet assez ingrat pour n'avoir pu prospérer, quoique traité deux fois par J. B. Rousseau. D'insoutenables longueurs auxquelles il étoit presque juste de s'attendre, cette insipidité si inséparable du rôle du *Flatteur*, qu'elle le rend fade même, lorsqu'il est à peine saisi, des invraisemblances qu'il étoit difficile d'éviter ici sans former un tout autre plan; tels sont, Monsieur, les maux incurables de cette nouveauté qui, selon toute apparence, ne vieillira pas sur le théâtre, malgré quelques scènes assez plaisantes, des traits d'esprit & certains détails qu'on y a applaudis. L'intrigue a l'inconvénient irrémédiable d'exiger que Dolci, le héros

de la piece, soit tout au moins aussi inconséquent que flatteur. Elle roule sur des ruses fort gauches, sur ce que le peuple appelle des *finesses cousues de fil blanc*, moyens qui ne pouvant avoir que l'effet qu'on devine, ne piquent nullement la curiosité. Ce Dolci, vrai Sganarelle qui voudroit faire le *Crispin*, & n'en a pas l'étoffe, flatte de temps en temps quand il se ressouvient qu'on doit dire de lui qu'il est un flatteur. Son double but est d'écarter un rival qui aime Sophie & la lui dispute, & de payer ses dettes, en procurant à son créancier, un emploi qu'il espere obtenir de l'oncle de la belle. Il fait cacher son rival, que pour moins d'embarras on suppose un peu bête; il lui fait entendre une conversation entre lui & Sophie, & en persuadant en secret à celle-ci, qui est passablement crédule, que sa mere est cachée & l'écoute, il engage cette fille à prononcer à haute voix qu'elle renonce au rival qu'on veut éconduire. Celui-ci se le tient bonnement pour dit jusqu'au moment où, pour finir la comédie, il a avec sa maîtresse une explication qu'il auroit fort bien pu demander sur le champ. Pour le créancier, c'est un marchand assez imbécile pour se prêter à faire le plat rôle d'un auteur qu'on introduit chez l'oncle, sous le prétexte de lui dédier un ouvrage.... Je vous donnerois, Monsieur, quelque envie de rire après un pareil exposé, en vous disant que tout cela se découvre & qu'une lettre confond Dolci. Quoique la piece finisse là, vous conviendrez que celle du *Flatteur* est encore à commencer.

Nos marchands de brochures voudroient bien vendre quatre petits ouvrages, que M. de Pastoret vient de faire imprimer sous le titre de *Tributs offerts à l'académie de Marseille*. En fait de tributs, les redevables payent assez volontiers le moins possible. Le premier de ces quatre *Tributs* poétiques, est une Epître morale dans le genre de celles de Pope, mais bien inférieure aux siennes, intitulée : *les Sociétés de Paris*. Ces sociétés & leurs travers n'y sont pas mieux dépeints que s'ils l'étoient par quelqu'un qui n'eût jamais quitté Marseille. On voit ici, entr'autres portraits de gens qui n'ont point donné séance au peintre, un Valere qui se vante d'un souper tête-à-tête avec une Arabelle, & un abbé qui grasseie, & fait d'un doigt léger disposer une aigrette; or ces Valeres, ces Arabelles, ces Abbés, ces aigrettes qu'on dispose, & ces têtes-à-têtes dont on se vante, sont-ils plus des *Sociétés de Paris* que de celles de Provence? La seconde piece est une Ode sur la servitude abolie dans les Domaines du Roi; poëme qui prouve qu'une Ode est très-difficile à bien faire & que quelques talents n'y suffisent pas. *Les Comédiens de campagne* sont le troisieme *Tribut*. Peinture grotesque (digne de Scarron, que les honnêtes gens ne lisent guere plus) d'une pauvre troupe qui jouoit pour quelques sous dans un cabaret borgne, & vers trop souvent faits à l'aide du dictionnaire des rimes.

Sous la calotte de Pierrot
 Burrhus cache sa tête auguste;

Et la casaque de Jeannot

Est le manteau royal d'Auguste.

Cette plaisanterie tranche singulièrement avec la piece qui termine ce recueil. Le poëte revêtu des lambeaux d'Young si souvent ravaudés dans nos friperies de dramaturges, y laisse entrevoir qu'il fait varier ses productions, en nous entretenant assez dignement de l'idée de la mort & de son utilité morale.

Vous ne ferez pas fort pressé, Monsieur, de vous procurer l'*Eloge historique* de M. le comte de Maurepas, par M. l'abbé Guyot, prédicateur très-ordinaire du Roi. Un *Eloge* de premier Ministre, publié avec approbation & sans doute privilege, quelques mois après sa mort, n'est rien moins qu'un monument historique; & un *Eloge* du comte de Maurepas, composé par un prédicateur de cour, ne peut être qu'un cadre banal où doit s'ajuster également le nom de tout homme qui aura exercé les mêmes emplois & été chargé des mêmes fonctions. Il est si peu important en ces matieres de n'avoir à juger que du style & des tournures!

Il n'en sera pas de même d'un autre ouvrage intitulé : *Vie de l'Infant Don Henri de Portugal*, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes; & traduit du Portugais du pere Freire de l'Oratoire de Portugal, par M. l'abbé de Courand, à qui nous devons le joli poëme des Styles. Ce n'est point ici une amplification du rhéteur qui doit remplir tant de pages & passer à la censure.

des puissans , intéressés à ce qu'il ne dise pas tout. Qu'auroit-on à gagner en louant , qu'auroit-on à craindre en blâmant un prince mort en 1460 ? Cette vie , imprimée à Lisbonne en 1758 , & tout récemment traduite , vous intéressera beaucoup , Monsieur , par plusieurs faits trop peu connus. S'il est extrêmement rare de voir les princes encourager l'homme de génie & le vrai savant , quel éloge mérite celui-ci qui s'avisa de l'être lui-même !

LES FURIES.

F A B L E.

Mégere , Aleçon , Typhoné
 Vieillissoient aux Enfers , car on vieillit par-tout.
 Un jour Pluton s'égayant sur son trône ,
 Dit à Mercure : — On connoît ton bon goût ,
 Fils de Maya ! Tu vois , nos trois pucelles
 Sont sur les dents. Vas faire un tour là haut
 Pour en déterrer de nouvelles ,
 Et me les amène au plutôt.
 Il dit , Mercure part. Junon , ce jour-là même ,
 Appelle Iris : — Viens-ça , ma chere Iris ,
 Viens , tu fais... tu fais si je t'aime.
 Fais-moi raison de l'arrogance extrême
 De cette folle de Cypris ,
 Qui soutient avec imprudence
 Que le sexe par excellence
 Fléchit tout entier sous ses loix ,
 Et qu'en son cœur du moins toute femme l'encense
 Va m'en chercher... là.. deux ou trois
 Vertueuses à toute outrance

Pour la rembarquer une fois

Et pour la forcer au silence.

Elle dit, Iris vole. Où n'alla-t-elle pas ;

Et dans quel coin de notre fourmillière

L'infatigable & leste messagère

Ne porta-t-elle point ses pas ?

Mais ses recherches & ses peines

Furent vaines ,

Et Junon la vit retourner

Sans lui rien amener.

— Hélas ! s'écria la déesse ;

Qu'êtes-vous devenue , ô pudeur ! ô sagesse !

— Reine des Dieux , dit la dolente Iris ,

Point de soupçons ; sur-tout point de mépris.

Malgré l'Amour & sa mère

J'aurois pu trouver votre affaire :

Trois filles , bien filles d'honneur ,

Filles d'une vertu sévère ,

Trois vrais miracles de pudeur :

Mais... — Quoi ? — J'ai joué de malheur.

— Comment cela ? — Je suis venue

Un peu trop tard ; presque à ma vue

Mercure , sans autre façon ,

S'en est emparé pour Pluton....

— Tu me contes des rêveries !

Qu'en feroit Pluton ? — Des furies.

Par M. de L. F.

De Paris ; le 26 Février 1782.

J'AUROIS dû vous entretenir plutôt d'une production nouvelle du très-original M. Rétif de la Bretonne , à qui je ne crois pas qu'elle puisse mériter la place distinguée que lui assi-

gne, de son chef, parmi nos gens de lettres, l'exagérateur M. Mercier, mais dont elle est sûrement l'ouvrage le plus singulier. Le titre en est : *la Découverte Australe par un homme-volant*, ou *le Dédale François, nouvelle très-philosophique*, suivie de *la Lettre d'un singe*, &c. Le fond de ces quatre volumes est tiré des rêveries de *Telliamed*, de *la nature qui apprend à faire l'homme*, de Robinet, des œuvres de M. de Buffon, de celles de ses critiques, de *l'Histoire générale des Voyages*; & une espèce de roman où toute l'in vraisemblance possible n'a pu sauver l'auteur de l'ennuyeuse monotonie, est le fil qui lie des paradoxes pris çà & là; fil qu'on apperçoit trop tôt avoir été fait & noué tant bien que mal, si l'on peut parler ainsi, aiguillée par aiguillée. Victorin fils d'un procureur-fiscal du Dauphiné, aime Christine fille de son Seigneur, se fait des ailes de taffetas après avoir inventé pour un petit maître un carrosse qui roule sans l'aide des chevaux, ce qui n'a aucun rapport aux ailes, ni à la belle, ni au reste de l'histoire. Il vole sur le Mont-inaccessible, montagne qui a la figure d'un pain de sucre posé sur sa pointe; il y transporte une femme de chambre, un cordonnier, des maçons, un taureau, une vache, ensuite un prêtre; puis il enlève la Christine pour la faire Reine de ce domaine préparé & peuplé pour elle. La population devenant trop considérable pour le local, Victorin, Christine, leurs deux pères, leurs enfants, enfin toute la colonie & ses bêtes, tous prennent, un beau jour, leur vol, les uns

portant les autres , & arrivent aux terres australes. On y fonde le Royaume des Chrétiens , on y prend des femmes Patagones auxquelles on ne peut présenter un bouquet qu'en montant sur de hautes échasses ; on y fait alliance avec des hommes de nuit ; & delà le Roi Victorin & les Princes du sang ses fils , vont à la découverte d'autres terres & font le tour du monde aussi lestement qu'une hirondelle fait celui de votre jardin. Jusques-là l'absurdité palpable n'a pas nui , a même concouru à une sorte d'intérêt résultant d'un grand spectacle de nouveaux objets , de scènes tout-à-fait étranges & facilement variées. Mais c'est alors que si les personnages volent mieux que jamais avec leurs ailes plus grandes & perfectionnées , on voit le génie de l'auteur n'avancer qu'à tire-d'aile & finir par tourner assez gauchement dans un cercle étroit d'idées uniformes , & qui ne font pas à lui. Victorin & ses fils ne découvrent pas moins de vingt-cinq îles où ils trouvent des êtres moitié bêtes & moitié femmes , & à chacune de ces îles mêmes précautions , mêmes raisonnemens & toujours y prendre un mâle & une femelle & les apporter dans l'île Christine. Or , de ce procédé répété vingt-cinq fois & raconté en détail aussi souvent , naît un ennui que ne dissipent point quelques différences de figure dans ces demi-brutes , comme que ce soient ici des hommes-singes , là des hommes-ours , plus loin des hommes-chiens , ailleurs des hommes-cochons , &c. , car ces terres australes offrent ici tout exprès une collection

d'îles où l'homme participe de la nature de tous les animaux jusqu'à l'éléphant & la chauve-souris, & toujours nos amateurs-volans en emportent deux chez eux & recommencent leurs courses qui se terminent enfin, faute de noms d'animaux, chez les Mégapatagons qui, hommes & femmes, portent tous leur bonnet ou coëffure aux pieds & leurs souliers sur la tête, & chez qui un Buffon & un Linguet, nommés à rebours *Noffub* & *Teugnil*, ce que l'auteur aura cru fort plaisant, instruisent ces voyageurs de tout ce qu'il y a de curieux dans les mœurs du pays. Nos aventuriers aux ailes de soie reviennent dans leur Royaume, y abdiquent tout pouvoir & font partir un je ne fais quoi, ainsi le nomme l'auteur, pour être leur Agent à Paris. Celui-ci raconte cette histoire à Nicolas Edme Rétif, aussi nommé à rebours *Salocin Emde Fiter*, dont il fait la connoissance dans la diligence de Lyon où ils se rencontrent (ce qui fait le début de l'ouvrage) avec un avocat, un comédien, deux actrices, un bénédictin & un négociant; vous observerez, Monsieur, que ces deux derniers étoient de grands consommateurs de tabac d'Espagne. Ce romanesque verbiage qui n'a pour but que de donner un cadre original à des assertions répétées depuis trente ans dans presque toutes nos brochures, sur la morale, sur l'égalité, la perfectibilité de l'homme, la communauté des biens, l'indissolubilité du mariage, &c., ce fatras singulier, dans lequel on ne laisse pas de trouver de bonnes idées, malgré la

plus forte débauche d'imagination , enfin cet homme-volant est suivi des *Cosmogénies* ou *systèmes de la formation de l'univers suivant les anciens & les modernes* , qui ne contiennent que ce qu'on lit ailleurs & finissent par le projet aussi peu neuf d'une diete d'Amphyctions pour le maintien d'une paix générale & perpétuelle. Après cela viennent : 1°. la lettre d'un singe né d'un Babouin & d'une femme , lettre fort intéressante peut-être pour des singes qui la sauroient lire , mais qui l'est peu pour nous qui sommes excédés de tant de faiseurs d'amplifications *moralo-politico-philosophiques* , rhéteurs dont ce César n'est que le singe & en très-mauvais style même pour un écrivain de son espece. 2°. Force notes sur cette lettre où l'on passe en revue toutes les familles de singes. 3°. Une *Dissertation sur les hommes-brutes* , où l'on redit autrement ce qu'a découvert l'homme-volant , en illustrant la matiere par de lourdes compilations sur l'*Histoire naturelle des animaux* , & par des vers d'Ovide. 4°. La *séance chez une Amatrice* , mise là sans nul à-propos , coterie de plats pédans , prétendu bureau d'esprit où se lisent quelques pages sur l'*Homme de Nuit* , qui ne prouvent rien ; l'*Iatromachie* , bavardage de médecins bien bêtes ; la *Raptomachie* , dialogue sans sujet entre deux savetiers ivres , en langage digne d'eux ; la loterie , où les prétendus & les amis sans prétention contribueroient , par l'achat de billets , à faire une dot aux pauvres & honnêtes filles auxquelles le sort donneroit des époux ; & l'*Olympiade* d'un abbé , où il court les spec-

tacles, recueilli les propos des libertins, moralise tout en jugeant les actrices & finit par ses observations sur telle scene d'Armide, & & l'éloge fort bien amené, du Chevalier Gluck. Cette rapsodie dont le titre & les estampes procureront le débit autant que sa bizarrerie, annonce en son auteur un effort continuel pour être plaisant, un esprit qui se met à la torture pour produire de l'extraordinaire & qui d'un amas d'imitations fait un tout qui ne ressemble à rien parce qu'il ne fait pas s'approprier ce qu'il prend de tout côté, un écrivain qui veut à tout prix donner beaucoup de volumes & qui croit composer tout ce qu'il a lu; dont le style est amphigourique dès qu'il veut s'élever, ignoble quand il veut être simple, & dont la langue est fort loin de cette élégante pureté qui n'est presque plus un mérite en nos véritables gens de lettres, tant on est impardonnable de la négliger.

Lorsque l'abbé de Voisenon fut admis à faire le quarantieme de l'académie françoise, ou comme dit alors un aussi mauvais plaisant que lui, à être le Zéro des quarante; il débuta par dire : *Messieurs, on m'a prêté bien des sottises*; M. d'Alembert lui répondit qu'on ne prêtoit beaucoup qu'aux gens riches. Rien ne prouve mieux qu'on pouvoit prêter sans risque à cet abbé, que la *Collection complète de ses œuvres*, qu'on vient de publier en cinq volumes in-8vo. Il est fort surprenant que l'académie françoise souffre si patiemment la publication de tant de platitudes sous le nom d'un de ses membres. De peur d'une pareille honte,

elle devrait donner des pensions à plusieurs d'entr'eux & les astreindre par serment à brûler tous leurs papiers avant de mourir. Mais ce qu'on imprime de l'aveu du corps n'autoriserait-il pas toutes sortes d'œuvres posthumes ? La frivolité , l'étourderie , la gaité forcée , les pointes , les équivoques , voilà ce qui caractérise les productions de cet abbé si vanté dans nos cercles , de cet auteur dont raffoloit la bonne compagnie ; productions vraiment humiliantes pour de plus délicats confreres & peut-être pour le siecle où ce qu'on nomme le ton par excellence est quelque chose de si impertinent & de si sot. Ces cinq volumes suffiront pour dissuader ceux qui , d'après une tradition mal fondée , croiroient encore que Voisenon ait fait les jolies pieces de *Favart*. *La coquette fixée* , *les Mariages assortis* & *l'acte de l'Amour & Psyché* sont connus ; l'abbé n'a rien fait de meilleur. *La Parodie d'Iphigénie en Tauride* a le chétif mérite du genre. *L'histoire de la félicité* est un vieux cadre assez mal rempli. *Misapouf & Grisemine* , *Tant mieux pour elle* , &c. , sont des contes pour rire qui n'en donnent pas la moindre envie. Pour les *Bals de Bois* & les *fêtes roulantes* , le droit de les juger seroit payé trop cher de la peine de les lire. *L'ombre de Moliere* , *le Réveil de Thalie* , *la nouvelle Troupe* , pieces à tiroir applaudies dans leur nouveauté , ne peuvent être achevées de lire sans de violens bâillemens. *L'hôtel garni* est une farce digne de la canaille. *Si Fleur d'Epine & Memnon* sont assez gais , rendons-en grâces à Hamilton & à Voltaire. Excepté

l'*Art de guérir l'esprit* (art dont l'auteur avoit tant de besoin!) piece qui contient d'agréables scenes; *Coulouf* qu'on devroit jouer; la *jeune Grecque* assez connue; toutes les comédies de cet auteur non-seulement ne valent pas sa *Coquette fixée*, mais ne méritent pas même qu'on en parle. M. le Duc de Choiseul avoit fait donner deux mille écus de rente à cet abbé pour travailler à l'*Histoire de France*; ce qu'il a composé, pour ne pas avoir volé cet argent, ses *fragmens historiques* prouvent qu'il étoit hors d'état de le gagner. Rien n'est plus insoutenable. Ce ne sont que pasquinades, jeux de mots, enfin de l'esprit qu'on fait. Ses *anecdotes littéraires* sont écrites du même style & révoltent par une injustice, une causticité, une prévention, des turlupinades & un néologisme impardonnables. Il y dit de l'abbé de St. Pierre : « il porta ses vues de » citoyen, jusqu'à composer un chapitre sur » les moyens dont on pourroit se servir pour » rendre un Duc utile à l'Etat. » — De Dufresny ou de la fruitiere qui l'accusa de viol & qu'il appaisa avec six cens livres : « Elle » tira plus de profit du fruit défendu que de » celui qu'elle vendoit. » — Du même : « Ne » pouvant payer sa blanchisseuse, il l'épousa, » ce qui le mit en linge blanc. » — A propos de J. B. Rousseau, qu'il traite d'envieux, il observe que « si l'on exiloit tous ceux qui » le sont, le loyer des maisons diminueroit » beaucoup. » — On dit dans ses *Fragmens historiques* : « Le prétendant refusa d'épouser » une Princesse protestante, voulant aller ep

» paradis en famille, » &, sur les dérangemens que causa la mort d'une Electrice de Hanovre : « l'Electeur perdit la tête parce que » c'étoit l'Electrice qui lui en servoit. » Et un pareil écrivain juge nos gens de lettres ! Et de semblables recueils sont des titres d'académicien & s'impriment dans un siecle qui prétend à l'universalité des lumieres & qu'on vante comme le règne du bon goût !

Mais & le siecle, quoique tirant à sa fin, & l'académie quoique passablement basouée, vont bien sûrement rehausser leur gloire, car ne voilà-t-il pas que le Marquis de Condorcet est installé dans le fauteuil académique ? Tout en s'y berçant lui-même pour hâter ce doux somme décrit par Piron, le modeste récipiendaire a prouvé de grandes vérités,

Au bruit des mains s'entre-battant,

Pour user d'un vers harmonieux que l'anacréontique M. le Mierre vient de mettre dans une épître à son Confrere-femelle l'académicienne Madame de Beauharnais. Ces grandes vérités qu'a prouvées M. de Condorcet, sont, vous vous y attendez peut-être, que lui & ses pareils influent puissamment sur le caractère de la nation & qu'ils donnent seuls le sens commun au gouvernement : ensuite l'éloge du prédécesseur (M. Saurin) a donné lieu de parler de Beverley, ce qui a valu au public une apologie du drame & une injonction d'admirer de préférence ce genre bâtard né de l'incapacité de mieux faire & qui a le précieux

avantage d'offrir à nos auteurs des succès qu'on mérite sans beaucoup de travail & même en se faisant accommoder ou en s'habillant, ce qui est ouvrir, par une politique assez visiblement intéressée, de larges sentiers aux petits talens.

Comme nous n'avions pas assez des *mille-&-un* folliculaires périodiques, qui s'entre-nuisant les uns aux autres ont tant de peine à trouver des souscripteurs assez bénévoles pour payer leur papier, M. Berquin vient de commencer une espèce de nouveau journal qu'il promet de faire paroître chaque mois. Voyant toutes les classes de lecteurs occupées à parcourir les autres journaux de tant de genres dont nous sommes surchargés au point qu'en leur sacrifiant tout son temps, ce qui seroit fort ennuyeusement le perdre, on ne sauroit les lire tous; ce nouveau journaliste s'adresse directement & destine son travail à la classe de ceux qui ne savent qu'à peine lire. Le tour n'est pas mal-adroit pour gagner les devans. Il donnera tous les mois un volume de *l'Ami des Enfans*. En vous rappelant, à la vue de ce titre, *l'Ami des hommes*, *l'Ami des femmes*, *l'Ami des jeunes gens*, *l'Ami des jeunes filles*, &c., vous vous écrierez vraisemblablement : ah ! ces amis m'ont tant excédé que je consignerai celui-ci à ma porte. Vous aurez tort, Monsieur, si vous avez des enfans. Vous ne pourriez leur former pour leur âge une plus utile & plus amusante bibliothèque. On trouvera dans chacun de ces volumes, dont les deux premiers sont déjà publiés & avidement re-

cherchés , des récits naïfs & bien écrits d'aventures dont les enfans peuvent tous être chaque jour témoins dans leur famille ; des personnages aussi jeunes qu'eux en seront les héros ; tout y prouvera qu'une juste peine suit les fautes & qu'il est un charme attaché , un prix réservé aux actes de vertu ; & chaque cahier finira par un petit drame à leur portée. Je crois cette production , dont votre cœur me pardonnera d'avoir un peu prolongé l'article , infiniment plus intéressante pour l'humanité que tant de sublimes *Théories* que personne n'entend , d'*Essais Moraux* fait par des gens sans mœurs , de *Traité d'Education* par des gens sans principes ; je la crois plus amusante que tous nos *Romans politiques* , & même que nos répertoires d'injures ou de faletés , nos *Dictionnaires* ou *Recueils d'Anecdotes* , compilations cent fois recopiées.

M. de la Chabeauffiere , n'a fait que montrer aux italiens , les deux fourbes qu'il a modestement retirés après la première représentation. Le sujet est tiré de *Gilblas* , & c'est le même trait que le Sage lui-même , auteur de ce *Roman* , a mis au théâtre , sous le titre de *Crispin rival de son maître*. Si les deux fourbes avoient été joués avant la pièce de le Sage , ils auroient pu avoir beaucoup de succès , puisque cette charmante comédie étant aussi connue qu'elle l'est , ils n'ont pas laissé d'être vivement applaudis ; mais les jolis détails qui appartiennent à M. de la Chabeauffiere ne l'excusent point d'avoir presque tout emprunté d'un auteur sans lequel il n'auroit pu

faire sa piece si cela peut s'appeller en faire une.

Voici, Monsieur, l'un des derniers brocards, qu'ait dû prendre en patience Madame la Comtesse de Genlis, le gouverneur Femelle des jeunes Princes de la maison d'Orléans. L'allusion du mor la Harpe se saisit facilement : quant au mauvais jeu de mor ou calembour sur le quinola, qui connoît le jeu du reversi, fait ce que c'est que de mettre le quinola à la bonne.

É N I G M E.

Au physique, je suis du genre féminin,
 Mais au moral, je suis du genre masculin,
 Mon existence hermaphrodite
 Exerce maint esprit malin
 Et la satyre & son venin
 Ne sauroient ternir mon mérite.
 Je possède tous les talens
 Sans excepter celui de plaire,
 Voyez les fastes de Cythere
 Et la liste de mes amans,
 Et je pardonne aux mécontents
 Qui seroient d'un avis contraire.
 Je fais assez passablement
 L'Orthographe & l'Arithmétique;
 Je déchiffre un peu de musique
 Et la Harpe est mon instrument.
 A tous les jeux je suis savante,
 Au Triétrac, au Trente-& Quarante,
 Au jeu d'Echec, au Biribi,
 Au-vingt-un, même au Reversi.

Pour prix des leçons que je donne
 A des enfans sur Quinola ,
 J'espere bien qu'un jour viendra
 Qu'ils pourront le mettre à la Bonne ;
 C'est le plaisir & le devoir
 Qui font l'emploi de ma journée :
 Le matin ma tête est sensée ,
 Mais devient folle sur le soir.
 Je suis Monsieur dans un Lycée
 Et Madame dans un boudoir.

De Versailles, le 28 Janvier 1782.

A propos de la prise du fort St. Philippe, par les Espagnols, un plaisant de cour vient de faire circuler ici un très-singulier manuscrit : C'est l'*Extrait des papiers trouvés dans les poches de St. Philippe, lorsqu'on l'a pris & mis à l'inquisition pour fait d'apostasie*. La correspondance de ce Saint avec St. George offre des lettres fort originales, sur-tout celles de ce dernier, c'est un vrai délire de gaité que cette pasquinade politique, trop longue pour que quelques lignes puissent en donner une idée.

» Tu me mandes, écrit St. George à St. Philippe, qu'on te crible de coup, qu'on te » ferre & chauffe en diable, courage mon » ami. Mon cheval que je creve un peu s'est » donné de si terribles entorses aux quatre » pieds, que les cris continuels de la pauvre » bête me troublent trop, pour que je r'é- » crive beaucoup. D'ailleurs je tâche à lier » une intrigue avec Ste. Catherine, le premier » billet doux qu'elle m'écrira, je te l'enverrai

» pour te distraire. Mais St. Joseph lui plaît
 » trop. Tandis que je me morfonds à épier
 » l'heure du berger, ne voilà-t-il pas qu'ils
 » s'amusent ensemble à mesurer entr'elles l'une
 » des moustaches de Mahomet & la barbe de
 » St. Denis?... Je rêve souvent à toi, pa-
 » tience. Pour te préserver du sanbenito, j'ai
 » presque envie de te faire archimandrite....
 » Ta table est mauvaise, dis-tu ? quelques se-
 » maines encore. Mes amiraux m'enverront
 » à coup sûr un beau poisson d'Avril, tu en
 » auras la queue, &c.» cette plaisanterie est la
 grande affaire du jour. On s'en arrache les
 copies.

On a dit dans le commencement de la guerre
 actuelle, que le Roi de France & celui d'An-
 gleterre étoient d'accord, & qu'il s'agissoit de
 dédommager ce dernier de la perte des co-
 lonies, en l'aidant à faire la conquête de son
 propre peuple, conquête bien plus difficile en-
 core. Si cette supposition que bien des gens
 trouvoient ridicule, & qui n'est cependant pas
 inouïe en politique, n'a pas été vérifiée par
 la suite, les Révereux qui l'avoient enfan-
 tée, ont prétendu que, comme il arrive sou-
 vent, un jeu, un simple simulacre étoit de-
 venu par les circonstances, une querelle sé-
 rieuse. Maintenant on veut encore que Louis
 & George, Vergennes & North s'entendent,
 que les conditions de la paix sont réglées &
 convenues entr'eux, qu'on doit en regarder
 comme les préliminaires ce qui se passe au Par-
 lement, pour préparer la nation à l'indépen-
 dance de l'Amérique, & fauver les ministres

d'un peuple par fois brutal , & que les louis & les guinées mêlés ensemble seconderont ensuite les armées des deux Cours , pour faire de George III un véritable Roi : bonheur chimérique , dont les exemples terribles qu'offrent les annales de la Grande-Bretagne , n'ont dégoûté & ne dégoûteront peut-être aucun de ceux qui s'asseoient sur ce trône.

Le cardinal de Bernis a envoyé à M. le comte de Vergennes un courier extraordinaire qui vient d'arriver , & qui lui annonce le départ du St. Pere pour Vienne. Ce Ministre mande que Sa Sainteté est déterminée à tout tenter pour maintenir la dignité & le lustre du suprême Pontificat , & l'intégrité de ce qu'elle croit être des droits de la religion & de ses ministres. Elle se propose , si elle ne réussit pas à Vienne , d'aller en personne solliciter l'appui de toutes les Cours sur lesquelles elle croira pouvoir compter , & viendra , en ce cas , en droiture de Vienne à Versailles. D'après cela nous nous attendons à recevoir bientôt cette illustre & sainte visite.

Nos oisifs de cour s'amusent beaucoup d'une prétendue correspondance entre le Pape & le docteur Francklin. Sa Sainteté y prie ce docteur-ministre , de lui donner ses avis sur la conduite qu'elle doit tenir dans le moment de crise où paroît se trouver la puissance romaine & le docteur y répond que le plus court & le plus sûr seroit d'armer tous les Prêtres & Moines , de substituer un pouvoir temporel au gouvernement spirituel , ou du moins d'étayer l'un par l'autre. Il y conseille au Pape

de s'allier avec la France, l'Espagne, le Roi de Prusse & les Américains & de défendre les droits du St. Siege, comme ceux-ci défendent leur liberté, & pour cela de remplacer les canons de l'église par des canons de douze, de vingt-quatre, de trente-six ou de quarante-huit livres de balle. Tout calcul fait, il trouve que Sa Sainteté peut armer trois cent mille hommes bien nourris & bien portans, que six cents bas officiers Prussiens dresseroient en fort peu de temps, & croit que ces moyens feroient respecter les brefs, bulles, &c.

De Paris, le 6 Mars 1782.

Vous connoissez les aventures qu'on a sérieusement mises sur le compte de la Princesse de Wolfenbuttel, épouse d'Alexis, fils de Pierre I, & sœur de la femme de l'Empereur Charles VI; aventures que je vous ai débitées moi-même de la meilleure foi du monde & que tant de gens ont crues d'après Mrs Richer, le Chevalier Bossu & le Mémoires de Duclos : eh bien, ce n'est qu'un roman, selon M. Levesque dans sa nouvelle *histoire de Russie*. Voici les faits articulés de part & d'autre. Cette Princesse, disent les uns, continuellement maltraitée par son mari, en reçut, un jour, un furieux coup de pied dans le ventre étant grosse de huit mois. Pierre I étoit alors dans un de ses voyages. Le Czarovitch (que M. Levesque veut qu'on nomme *Tsarévitch*, parce qu'il écrit *Tsar* pour *Czar*) persuadé qu'elle n'en pouvoit revenir, partit pour

pour la campagne. La Comtesse de Könismarck ; mere du Maréchal de Saxe , étoit auprès d'elle lorsqu'elle accoucha d'un enfant mort ; & prévoyant qu'elle périroit tôt ou tard par la férocité d'Alexis , qui avoit souvent tenté de l'empoisonner , la Comtesse imagina de la sauver en gagnant quelques-unes de ses femmes. Elle manda au Czarovitch que la mere & l'enfant étoient morts. Alexis répondit qu'on les enterrât sans cérémonies. On dépêcha des courriers au Czar & dans toutes les Cours , & l'Europe prit le deuil d'une bûche qu'on avoit inhumée. La Princesse cachée dans une chambre écartée , reprit peu à peu ses forces. Alors , munie de quelques pierreries & de l'or que lui procura la Comtesse , & vêtue en femme du commun , elle partit avec un vieux domestique allemand qui passa pour son pere , se rendit à Paris , &c. Vous vous souviendrez bien du reste ; qu'elle épousa un d'Auband , officier à la Louisiane ; que revenue à Paris avec son mari , elle y fut reconnue aux Tuileries par le Maréchal de Saxe , à qui elle avoua tout & qui leur fit plusieurs visites ; qu'elle partit pour l'isle de Bourbon où d'Auband obtint une place ; que Louis XV fit écrire au gouverneur de l'isle de Bourbon de traiter d'Auband avec la plus grande considération ; que S. M. écrivit à la Reine de Hongrie pour l'informer du sort de sa tante ; que cette Reine remercia Louis XV & lui adressa une lettre pour la Princesse , qui refusa les plus belles offres pour demeurer avec son mari qui mourut en 1747 , & qu'enfin cette Princesse est

venue s'établir à Vitry, à une lieue de Paris, où elle est morte en 1771, après y avoir séjourné six ans sous le nom de Madame de Moldack, sans qu'on sache qui étoit M. de Moldack ni quand elle l'épousa. M. Levesque dit que l'épouse du Czarovitch accoucha le 11 Octobre 1715, d'un fils qu'on nomma Pierre; que le Czar (ou Tzar) se fit porter chez elle; qu'elle « ne cessa de souffrir & de vivre que le 22.... qu'elle fut inhumée le 27.... que son corps ne fut point embaumé parce qu'elle l'avoit défendu, mais que ses funérailles furent célébrées avec toute la pompe qu'exigeoit son rang. » Le *Journal de Pierre I*, écrit en Russie, sous les yeux de ce Prince, met la naissance de l'enfant au 11, le retour du Czar au 13, la mort de la Princesse au 22, & son enterrement au 27 du même mois. La *Vie de Pierre I*, en langue flavonne, dit que » cette Princesse voyant que sa fin étoit peu éloignée, fit prier le Czar de vouloir bien lui faire une visite; qu'à la première nouvelle du danger de sa belle-fille il étoit lui-même tombé malade: » il fut donc obligé de se faire porter chez elle en carrosse. « Qu'elle lui fit les adieux les plus tendres & lui recommanda ses enfans; qu'elle mourut le 21, à onze heures du soir, & fut enterrée le 27 avec toute la magnificence qui convenoit à son caractère. » M. Levesque, jugeant une anecdote sur le silence de chroniques dont la publicité en Russie atteste la circonspection, traite l'autre récit de roman insoutenable. Dans les éclaircissements qu'il a donnés à des curieux & qu'on vient

de publier, il oppose aux faits allégués les observations suivantes. — 1°. Que le Czar n'étoit pas absent. 2°. Que l'enfant n'étoit point mort, puisqu'il régna depuis sous le nom de *Pierre II.* 3°. Qu'une Princesse accouchée le 12, n'est pas en état de soutenir les fatigues d'un voyage le 22, & qu'en Octobre les chemins sont impraticables. 4°. Qu'une femme qui a plus de deux cens domestiques ne peut se sauver en secret, après une mort supposée, d'un pays d'où il est difficile de sortir en secret. 5°. Que les frontieres étoient garnies de troupes. 6°. Qu'on ne garde le corps d'une Princesse pendant six jours que pour l'exposer sur un lit de parade, &c. 7°. Qu'une Princesse héréditaire n'est pas enlevée par quelques-unes de ses femmes, qui n'auroient qu'à remettre le paquet bien enveloppé au fossoyeur; que tous les ordres de l'Etat auroient été surpris de n'être pas admis, suivant l'usage, à baiser la main de la Princesse morte; que les étrangers auroient appris cette omission fort extraordinaire, que l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de Russie*, en auroit parlé, &c. Avant de se déterminer sur ces observations, ne seroit-il pas bon de peser celles-ci : 1°. Toutes les chroniques disent que des couriers allerent apprendre la naissance de l'enfant au Czar qui étoit alors à Schlusselfbourg, d'où il revint à Pétersbourg le 13. 2°. Si l'enfant régna, ce ne fut pas un mort-né; la conséquence est juste, on ignore ce qu'y auroit répondu l'historiographe académicien; mais la vie de l'enfant ne prouve

pas la mort de la mere , & de longues aventures ne sont pas démontrées fausses par une erreur sur un fait qui leur fut étranger. 3°. La Princesse , supposée vivante , reprit , dit-on , ses forces peu à peu dans une chambre écartée ; ce peu-à-peu peut renvoyer l'époque du départ jusqu'au moment de sa possibilité. 4°. La Comtesse de Könismarck & quelques femmes gagnées trompent , sans prodige , deux cens domestiques Russes qui n'ont aucun intérêt de les épier ; & un déguisement prédisposé par une personne de poids dans le château , rend le secret possible au milieu d'esclaves qu'aucun soupçon n'excite à un examen qu'on n'eût pas tenté alors sans peur ou sans motifs dans le pays du Knout. 5°. Comment garder les frontieres d'un empire immense au point d'empêcher des individus obscurs , un valet allemand & sa fille (à qui on n'a point de raison de refuser un passeport) d'en sortir , lorsqu'on peut se frayer un chemin à volonté sur les neiges & les fleuves glacés ? 6°. Le lit de parade peut être d'étiquette , mais nulle chronique n'en parle ici , & une Princesse qui a défendu qu'on l'embaumât , a pu ou même dû ne pas y être exposée. D'ailleurs une aimable Princesse morte des suites d'un coup de pied que lui a donné dans le ventre l'héritier présomptif du pouvoir le plus absolu , peut être soustraite à la compassion publique de l'aveu d'un beau-pere qui l'aime & sans qu'on le lise dans les ouvrages d'écrivains qui ont peur de la Sibérie ou de perdre la langue. 7°. Quelques femmes n'auront pas remis le corps au

fossoyeur ; mais quelques femmes dirigées par la mere du Maréchal de Saxe pouvoient substituer une bûche à un corps qu'un tel mari ne vint pas voir , que le Czar désolé , malade & logé ailleurs n'aura pas demandé à visiter ; & le cercueil fermé pouvoit recevoir les honneurs qu'on rapporte. Pour les ordres , très-peu raisonneurs , d'un peuple alors très-timide esclave , ils pouvoient se taire sans merveille sur l'omission des cérémonies qu'on put croire supprimées ou par la volonté dernière de la Princesse ou par l'appréhension (assez sage pour être discrète) d'indisposer les cœurs contre un brutal meurtrier que chaque instant pouvoit rendre l'arbitre absolu de toutes les vies. Les étrangers n'apprennent dans certains cas que ce qu'on fait dire aux gazettes. L'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de Russie* erre trop souvent sur ce qu'on fait pour qu'on nie un fait parce qu'il n'en parle pas. Les lettres de Louis XV & de la Reine de Hongrie alléguées par un historiographe de France qu'on ne taxe point de crédulité , ne seront-elles donc rien dans la balance ? J'ajouterai qu'un banquier de Paris , homme croyable , m'a affirmé qu'il a souvent parlé à cette Dame d'Auband à Vitry , qu'il a négocié pour elle des contrats de la maison de Wolfenbuttel , qui ont été très-bien payés en 1768 , à Brunswick. — *Il suffisoit de la voir & de l'entendre , ajoutoit-il , pour ne point douter de sa haute extraction.* Disons donc au moins : *adhuc sub judice lis est.*

Je vous annonce le pendant des *Egaremens du cœur & de l'esprit* (de Crébillon fils ,) un ou-

vrage charmant , neuf , original , piquant , meilleur même que celui dont je viens de le rapprocher & plus considérable. Son titre , qui a peut-être le tort léger de ressembler à ceux de quelques recueils de ce qu'on appelloit autrefois des *gravelures* , est : *Les aveux d'une jolie femme*. Le but moral s'y apperçoit beaucoup mieux que dans les mémoires de Meilcour. L'héroïne de ce nouveau roman , en écrivant les siens , prouve en intéressant infiniment , ce qui arrive si peu à ceux qui prouvent , démontre par son exemple que la source de nos égaremens comme de nos plus grands malheurs est plus dans les travers de l'esprit que dans les vices du cœur. Nous devons ces deux volumes à une femme déjà connue assez favorablement par des productions d'esprit , par *Elisabeth* & les *Lettres du Colonel Talbert* , auxquelles ce dernier ouvrage est très-supérieur par la vérité des tableaux , le développement des caractères & les situations. Il me seroit impossible de réduire à quelques traits l'esquisse d'une peinture où tout respire , où tout est si plein de vie qu'on croit , en la parcourant , voir toutes nos sociétés , y être , & que le vrai y est si bien saisi , y domine si continuellement qu'on y recueille , sans risque , les fruits salutaires & abondans d'une très-longue expérience.

On nous a donné ces jours-ci le *Thésée* de Quinault , réduit de cinq actes à quatre par un de ces modernes qui s'avouent franchement leur incapacité pour faire autre chose que du ravaudage , & remis en musique par M. Gossec.

Le grand changement qu'on y a fait, c'est que *Médée*, au caractère de laquelle Quinault, qui en valoit bien un autre, jugea qu'il convenoit de vouloir être présente lorsque l'amant de *Thésée*, subjuguée par la frayeur, feint d'être volage & de préférer le trône à son amour; cette *Médée* assez connue pour qu'on ne la soupçonne d'aucune crainte de tourmenter trop les victimes de sa fureur, se retire ici au moment de jouir de son affreux plaisir & met la Princesse & *Thésée* dans la situation de *Junie* & de *Britannicus* dans la tragédie de *Britannicus*. L'idée du pouvoir de la magicienne, rend ici le moyen moins mesquin, moins puéril que celui de *Néron*, caché derrière une tapisserie; mais cette situation au défaut d'être copiée, joint celui d'offrir de moins plusieurs traits faillans d'un caractère théâtral & lyrique. Mais, pour user d'une expression du grand Rousseau, qui devient journellement plus vraie que jamais, le bel-esprit passe tout à la fleur d'orange. Ce que M. Goffec a conservé de la vieille musique de Lulli, a été fort applaudi; je ne vous dirai pas, comme quelques soi-disans connoisseurs, que c'étoit faire la satire de la nouvelle musique.

Puisque me voici à l'Opéra, que je n'oublie pas de vous faire part des vives alarmes du public amateur & de toute l'académie royale de musique. L'une des premières chanteuses, qu'il seroit assez difficile de remplacer, cette auguste Princesse, dont quelques mauvais plaisans disent, d'après un fait que vous n'aurez pas oublié, que la vertu étoit un morceau si

solide que le parterre n'a jamais pu la digérer, la fameuse Mlle la Guerre est malade à toute extrémité, & ce qui prouveroit qu'il est, quant aux maux, une fatalité que n'élude pas le régime le mieux adapté à de malheureuses dispositions, on assure que la maladie tient de la nature des pâles couleurs.

A la comédie françoise, la Dlle Raucour vient d'être déclarée publiquement mere d'un enfant qui a tant de peres putatifs qu'on craint de se tromper en discernant à un seul les honneurs d'une paternité exclusive. On croit cependant que Molé est tout au moins le faiseur d'oreilles. Cet enfant est *Henriette*, drame en trois actes & en prose, pour que les couches fussent moins laborieuses. Cette Henriette a, au premier coup d'œil, un faux air du comte de Waltron, & je ne fais quel air de famille avec les *Déserteurs*, soit drame soit opéra comique. Nos galans de coulisses disent qu'elle est mieux; mais son sexe n'influerait-il pas sur ce jugement? Stelem, Commandeur de l'Ordre Teutonique, a eu une affaire d'honneur, arrive blessé au château d'un officier général, pere d'Henriette jeune veuve aux sens très-inflammables. Obligé de partir pour rejoindre l'armée, Stelem écrit à Henriette, débute par des adieux & finit par son amour. Henriette, (digne sang de sa mere) éprise de ce commandeur qu'elle fait bien ne pouvoir jamais épouser, part, se déguise en cavalier, s'engage dans le régiment de Stelem, &, mise en faction, elle voit & entend mal Stelem, qui raconte à sa sœur l'amour dont il brûle pour

Henriette. Un dépit jaloux la fait désertter : on l'atteint, on la met à la garde du camp, elle veut mourir. Elle écrit à Stelem, & en confiant sa lettre à un bas-officier, elle lui recommande, sans doute de peur de dénouer l'intrigue en découvrant une méprise, nœud qui se défait presque de lui-même tant il est usé ; elle lui recommande de ne rendre cette lettre qu'après qu'elle sera morte. On la conduit au supplice, & c'est ce qu'on avoit juré de vous faire voir à tout prix ; mais, arrive son pere désespéré qui demande sa fille au vertueux Stelem, qu'il accuse de l'avoir subornée ; celui-ci, ignorant tout, se donne au diable pour prouver son innocence. Un valet, honnête compagnon de la veuve-soldat, & engagé en même temps qu'elle, accourt, dit tout & sauve ainsi l'extravagante Henriette, précisément à l'instant où elle alloit subir la peine due aux déserteurs. Mlle Raucour remplit elle-même le rôle d'Henriette, avec le double succès de l'actrice & de l'auteur à la mode pour le moment.

Madame la Comtesse de Beauharnais, pour prouver que ses vers sont d'elle, vient d'adresser une Epître à Messieurs les académiciens de Lyon, qui prouve en effet quelque chose, car elle est si plate que personne ne la lui disputera. Elle n'a jusqu'à présent, cherché aucune querelle, du moins en public, à ceux qui écrivent que son visage est ce qu'elle fait de mieux.

La prise du Fort St. Philippe a donné lieu à l'im-promptu suivant, qui offre une heureuse

allusion à un mot connu du bon & valeureux
Henri IV.

Le Port-Mahon est pris : quand pour cette capture
On verra quels talens, quelle ardeur il fallut,
Nul ne pourra douter chez la race future
Que le brave Crillon n'y fût.

Voici une distraction de prédicateur qui
n'est pas neuve, mais qu'on a récemment mise
en vers d'une manière qui vous plaira du moins
assez pour que je ne regrette pas de vous l'a-
voir copiée.

NAÏVETÉ DE MOINE.

Un Moine, on n'a pas dit quel étoit son couvent,
Peut-être un Cordelier, la chose est vraisemblable,
Crioit si fort en chaire & prêchoit si souvent
Qu'on l'appelloit par-tout le Pere infatigable.
Il prêchoit, un beau jour de la nativité,
Dieu fait à quel propos, contre l'impureté;
Car tout le menoit là. Sa tonnante éloquence,
Il est vrai, n'eut jamais de plus digne sujet.
Ce qui de ses clameurs y devenoit l'objet
Étoit bien de sa compétence.
Il combattit avec chaleur
Les vices du célibataire;
Mais lorsqu'il vint à l'adultère
On dit que le Révérend Pere
N'impôsa plus de borne à sa sainte fureur.
Quoique sur tout le reste il fut, à plus d'un titre,
Digne du nom qu'on lui donnoit,
Toute la ville en convenoit,

C'étoit son fort que ce chapitre.

» L'adultere aujourd'hui , répétoit-il vingt fois ,

» N'est plus un crime abominable.

» On le commet sans honte , on voit même un coupable

» Ofer s'enorgueillir du plus infame choix.

» Nous voyons la fille impudique

» Dont le vice est le charme unique ,

» Faire oublier ensemble & le goût & les loix.

» Nous voyons chaque jour des époux infidelles

» Par de hideux objets se laissant enchanter ,

» Délaisser une femme assez fraîche , assez belle...

» Telle enfin qu'un de nous pourroit s'en contenter. »

Par M. le Chev. de M.

De Paris , le 13 Mars 1782.

UN champion , qui tient encore sa visiere baissée & ne se désigne que par les lettres L. M. D. vient de se charger , dans le *Journal de Paris* , de défendre publiquement , envers & contre tous , Madame la Comtesse de Genlis & son traité sur toutes les éducations possibles , de la houlette au sceptre , *Adele & Théodore*. Il s'y croit obligé en conscience comme citoyen , comme vrai philosophe & sur-tout comme pere de famille. Dans ce qu'on pourroit nommer son manifeste , il débute par féliciter cette admirable & universelle institutrice , cet auteur plein de génie , d'un bonheur d'une si singuliere espece qu'on doute fort que celle qui l'éprouve lui donne ce nom , car c'est le précieux avantage d'avoir été & d'être encore l'objet de mille pasquinades. On

feroit presque tenté de croire que cette lettre adressée à la Comtesse elle-même, n'est qu'une satire ajoutée à tant d'autres, mais il est sûr que ce n'est pas l'intention de celui qui l'écrit. Ce généreux & mal-adroit défenseur voit tant de choses dans cet étrange bonheur ! un orage, une nuée épaisse & noire, un éclair précurseur, la foudre qui grondera bientôt ; & tout cela, qu'il appelle des *contrariétés frivoles*, va mettre le sceau à la réputation du gouverneur-femelle ; puis il l'exhorte à poursuivre sa carrière ainsi que le soleil qui malgré des vapeurs malignes, &c.... Il faut convenir que ce préambule doit flatter sensiblement l'auteur d'*Adele & Théodore* pour peu que son amour-propre ait quelque délicatesse. Mais en fait d'encens, en sa double qualité de jolie femme & de bel-esprit, elle a quelque droit à ce qu'on lui pardonne de n'être pas fort difficile. Ce qui a excité un si brave Chevalier à descendre dans l'arène, à jeter un gantelet que personne ne ramassera, ce sont certaines réflexions détachées sur les *Traité d'Education*, insérées dans le *Mercur* ; réflexions qui n'offrent aucune personnalité, mais qu'il croit très-finement dénoncer au public comme une sanglante critique d'*Adele & de Théodore* ou du moins une déclaration formelle de guerre contre cet ouvrage ; & la raison qu'il en donne c'est qu'il n'y est pas du tout question de ce livre : conséquence dont la justesse prouve que notre champion est un vigoureux logicien. On se le persuade bien mieux encore lorsqu'on voit que

pour combattre avec plus d'avantage ces réflexions qui l'indignent sans qu'il sache pourquoi, il commence par avouer qu'il ne les a pas comprises. Enfin, pour tranquilliser la Comtesse, il lui proteste qu'en attendant les bénédictions de la génération future, & tout en prenant en patience les sarcasmes de la génération présente, ce dont il ne parle pas, elle peut compter qu'il va lancer incessamment une petite brochure dont il prétend foudroyer les censeurs peu galans des *Annales de la vertu* qui ont osé imprimer que Madame la Comtesse de Genlis y déraisonnoit sur la philosophie des anciens. Nous devons souhaiter pour l'intérêt de nos plaisirs que les huées publiques ne déconcertent pas trop tôt le très-grave défenseur d'une cause qu'il trouve si belle & si glorieuse, cet intrépide & respectueux M. L. D. M. qui finit sa lettre en nous assurant ainsi qu'à la dame de ses pensées, qu'il se prosterne devant elle tant il est ravi d'admiration, sans doute parce qu'il aura appris qu'un éloge devient d'autant plus croyable qu'on y évite plus soigneusement tout ce qui peut être suspect d'hyperbole.

Le discours prononcé par M. le Marquis de Condorcet lors de sa réception à l'académie françoise, a été d'abord excessivement vanté par le parti philosophique; mais la voix des prôneurs se fait un peu moins entendre & l'on parle plus froidement de ce chef-d'œuvre depuis que l'impression, beaucoup moins favorable à une certaine sorte d'esprit que ne l'est un débit adroitement ménagé, en a soumis

toutes les parties à un examen réfléchi dans le silence du cabinet si funeste à nos gloires littéraires. Son principal sujet est *cette union entre les sciences & les lettres* dont l'académie françoise cherche à resserrer les liens en admettant parmi ses membres ceux de l'académie des sciences ; ce qui pourroit bien n'être, en termes un peu moins oratoires, que l'effet tout naturel du crédit de M. d'Alembert pour l'élection de ses amis ou protégés. Mais cette proposition ainsi réduite au simple, cette vérité mise *in puris naturalibus*, ne pouvoit décemment figurer dans un discours académique. Philosophiquement affublée par le Marquis, elle devient tout ce qu'on peut imaginer de plus étonnant, de plus imposant, de plus admirable. On n'useroit pas d'expressions plus pompeuses en décrivant l'effort surnaturel d'un génie qui rapprocheroit & feroit fraterniser pour leur plus grand bonheur commun deux mondes séparés de tout temps & par un espace immense. Il y indique ou plutôt il y voit seul l'un des miracles, l'un des caracteres distinctifs de ce « siecle où pour la première fois, dit-il, sans rire ou sans craindre qu'on ne lui rie au nez, le système général des principes de nos connoissances a été développé ; où la méthode de découvrir la vérité a été réduite en art & , pour ainsi dire, en formules ; où la raison a enfin reconnu la route qu'elle devoit suivre & saisit le fil qui l'empêchera de s'égarer. » — Le genre-humain, poursuit ce prophete géometre, ne reverra plus ces alternatives d'obscurité & de lumière auxquelles

on a cru long-témps (parce qu'on ne devoit rien de ce que font nos philosophes) que la nature l'avoit éternellement condamné. Il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre le flambeau du génie & une révolution du globe pourroit seule y ramener les ténèbres. Placés à cette heureuse époque & témoins des derniers efforts de l'ignorance & de l'erreur , nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue , si pénible ; & nous pouvons nous écrier : *la vérité a vaincu ; le genre-humain est sauvé.... »* Or , Monsieur , le grand & ineffable mystère qui consomme tous ces incroyables prodiges , c'est l'admission d'un membre de l'académie des sciences , d'un savant tel que M. le Marquis , au nombre des quarante immortels. Aussi , depuis cette époque dont l'espece humaine ne perdra le souvenir que lors de la destruction du globe , de son incendie , selon les uns , de son refroidissement total , selon les autres , alternative qui n'est qu'une preuve à joindre à cent mille autres que le génie avec son flambeau , la raison avec son fil , ou en deux mots plus précis , les philosophes avec leurs dictionnaires , ont conduit les esprits à une connoissance intuitive de toutes les plus grandes vérités — depuis cette époque » les sciences dont l'objet est l'homme , n'auront pas , atteste le même oracle , une marche moins sûre (vous conviendrez que c'est beaucoup dire) que celle des sciences physiques. « La seule raison que je puisse vous en fournir , Monsieur , mon auteur n'en alléguant aucune , c'est que de-

formais M. le Marquis donnera son suffrage pour ou contre des amplifications, des lieux communs de morale & des éloges, tout aussi sagement que pour ou contre telle ou telle hypothèse de physique. Le malheur est que dans les sciences morales, ce qu'observe peu après le très-conséquent récipiendaire sans se douter qu'il se contredit : « la vérité ne peut avoir que des juges ou prévenus ou séduits ; » affirmation qui renverse tout le pédantesque échafaudage. On ignore comment la proposition sur laquelle porte ce tas de paradoxes, cette union & ces liens si emphatiquement célébrés, ont ou préparé, ou causé, ou motivé *l'abolition de la torture en Europe, la liberté de l'Américain, l'extinction du droit de main-morte, l'art de faire parler & écrire les sourds & les muets, les procédés par lesquels on rappelle les noyés à la vie, la protection accordée au vaisseau de Cook, & je ne fais quelle balance d'intérêts communs de peuple à peuple & de chaque souverain à tous les autres, &c.* Mais cela rend un discours important, on y a l'air d'offrir de grandes vues, d'y *tenir les deux bouts de la chaîne des êtres moraux* ; & d'ailleurs croyons humblement nos philosophes quand ils affirment qu'ils ont tout fait & laissons de mauvais plaisans les comparer à la mouche de la fable qui se démenoit presque aussi utilement pour conduire un coche. M. de Condorcet, toujours fécond en nouvelles idées, soutient ensuite que l'éloquence & la poésie gagneront infiniment aux progrès des sciences exactes & mathématiques & que

les
peu
mais
plus
lui)
les g
lui
genre
maig
imag
argu
sur l
niqu
l'élo
fava
& d
parn
ne f
se m
donn
Je
ressa
roma
d'hor
cet a
suite
Clair
gue,
de pa
rale
douc
est b
riche
une

les langues en deviendront, il est vrai, un peu seches, moins hardies, moins figurées, mais qu'elles n'en offriront qu'un « instrument plus flexible & plus parfait à celui qui (comme lui) ne voudra qu'éclairer les hommes. » Voilà les géometres bien payés pour les balles qu'ils lui ont prodiguées au scrutin. Au reste, le genre d'élégance de son discours, son style maigre, sec, sans couleur, sans chaleur, sans images, n'est, dit-on, qu'une finesse, qu'un argument en action pour confirmer sa théorie sur l'effet certain de nos nomenclatures techniques & de l'aridité des sciences exactes sur l'éloquence nationale. Mais en brillant comme savant & mathématicien parmi des orateurs & des poètes, en brillant comme bel-esprit parmi des savans & des mathématiciens, on ne fait rien de bien difficile & cependant on se maintient en activité dans les droits que donne un double brevet de grand homme.

Je m'empresse de vous annoncer les intéressantes *Nouvelles de M. de Charnois*, petits romans qui ne peuvent que faire beaucoup d'honneur à l'esprit & sur-tout au cœur de cet auteur aussi estimable que modeste, si la suite répond au premier qui est intitulé : *Clairville & Adélaïde de S. Alban*. Point de morgue, nulle emphase, point de dissertations ni de paradoxes; le ton le plus naturel, une morale qui n'a jamais besoin de mollir pour être douce & aimable. L'esprit de M. de Charnois est bien à lui, il en use comme un homme riche & sensé use de son argent, sans en faire une vaine parade, sans imiter ceux qui tout

surpris d'en avoir ou n'en ayant que d'emprunt, se tourmentent pour l'étaler de peur qu'on ne croie qu'ils en manquent. Sa connoissance de l'ame humaine & des passions paroît plus être le fruit lentement mûri de ses observations que le fruit plus hâtif & moins nourrissant de beaucoup de lectures. Clairville offre un exemple frappant & bien manié des dangers des mauvaises liaisons pour les meilleurs naturels. Le caractère malheureusement trop vrai de Villefontaine, persuade beaucoup mieux que tous les argumens de nos démonstrateurs de morale théorique civile, qu'il n'est ni honneur, ni amitié, ni bonheur réel, sans ces mœurs, ces vertus qui naissent d'un respect senti pour les loix, pour la religion, pour ces grands & immuables principes qu'on ne traite de préjugés qu'afin de légitimer des crimes, qu'on ne peut se vanter de mépriser qu'en s'avouant l'opprobre de l'espece. M. de Char-nois se présente très avantageusement dans la carrière où le *conteur chéri des ames tendres*, M. d'Arnaud a laissé tant de concurrens. Ces deux auteurs sont du très-petit nombre de ceux de nos jours dont chaque lecteur honnête & sensible souhaiteroit de pouvoir faire des amis.

Il est tellement vrai que ce que nous appellons aujourd'hui de *l'esprit* tend à ne pas nous laisser le sens commun, que dès qu'un livre porte sur son frontispice le mot de *raison*, on peut déjà parier dix contre un que ce livre n'est pas lisible, soit pour la bonne compagnie, parce qu'il ne roulera pas sur une polissonnerie ou un colifichet, ou pour ceux que

la c
y le
rile
Met
verfu
de M
nous
chée
font
n no
voirs
que
vieill
ment
cun a
avons
rempl
Ne l
mort
pauv
M.
pérat
daille
qu'El
que l
que l
savan
feuille
& il
génie
appl
de ju
tel pr
fort r

la contagion n'a pu atteindre, parce que tout y sera ou du pompeux galimatias ou un puérile persifflage ou d'une affadissante insipidité. Mettez dans cette dernière cathégorie *les diversités morales* ou les *Amusemens de la Raison* de M. l'abbé de Brueys, qui croit bonnement nous avoir donné quatre cens pensées détachées. Or, les pensées du très-amusant abbé sont toutes de la force & de la date de celle-ci : » nous ne manquerions à aucun de nos devoirs si nous les remplissons tous ; » vérité que le penseur, pour l'empêcher d'être aussi vieille que le monde, exprime fort heureusement ainsi : *nous ne manquerions jamais à aucun de nos devoirs si la connoissance que nous en avons étoit toujours suivie de la volonté de les remplir.* Tout l'ouvrage est de cette énergie. Ne le croiroit-on pas fait en entier par l'immortel auteur de la complainte sur la mort du pauvre la Palisse ?

M. de Buffon a reçu dernièrement de l'Impératrice de Russie une collection des médailles d'or frappées dans ses Etats depuis qu'Elle est sur le trône. Quelqu'un a observé que les dons de Catherine sont plus flatteurs que les pensions que Louis XIV faisoit aux savans étrangers ; cet or, dit une de nos feuilles publiques, a perdu son prix vulgaire & il « est devenu un signe d'alliance entre le génie du trône & le génie des lettres. » En applaudissant à ce que ces observations ont de juste & d'ingénieux, on a remarqué qu'un tel présent honore en effet un grand homme fort riche plus qu'une pension dont il n'a pas

besoin, & que, pour un pauvre savant, une pension qui l'alimente réunit autant d'honneur à un bienfait, ce qu'avoit peut-être senti Louis XIV au milieu de sa gloire, ce qu'il ne faut pas oublier en le jugeant.

La premiere représentation de l'*Amour & la Folie*, ouvrage de Desfontaines, a eu un succès décidé à la comédie italienne.

Il regne de la division entre les filles & les garçons d'un village. Depuis quelques jours chaque parti se boude mutuellement. L'amour qui, seul, a le pouvoir de les mettre d'accord, vient, sous un déguisement particulier, offrir ses services aux amans. Il possède une espece d'élixir qui doit produire des effets merveilleux sur le cœur des filles qui en boiront. Les garçons qui ne soupirent qu'après les moyens de se venger, le supplient d'engager leurs maîtresses à en faire. Il le leur promet, & remplit sa parole. Les jeunes filles qui croyoient boire dans la coupe de l'indifférence, ne tardent pas à s'appercevoir combien elles ont été trompées; les vieilles femmes accourent au bruit de l'effet que produit cet élixir; elles en boivent aussi, & deviennent très-importunes. Cependant arrive la folie qui reconnoît l'amour, l'agace, & finit par l'injurier; ils se donnent un rendez-vous pour se battre en champ-clos, & du premier coup que l'Amour a reçu, il est devenu aveugle. Mercure, sous les traits du bailli du village, assemble ses assistans pour juger le procès entre l'Amour & la Folie; le Tribunal arrive en robe de cérémonie; le Bedeau parle pour

l'Amour, & Lucas pour la Folie. Le Bailli ;
qui a eu à se plaindre de l'une & de l'autre
partie , les condamne à devenir inséparables,
voulant que désormais la Folie serve de guide
à l'Amour.

Cette piece doit les applaudissemens qu'elle
a reçus à de très-jolis couplets , à des tableaux
agréables , à un choix heureux dans les airs :
d'ailleurs il regne dans l'ensemble beaucoup
de gâité.

STANCES A L'AMOUR.

Sur un air très-affectueux.

Des tendres cœurs & tourment & délire ,
Bizarre Amour ! comment te définir !
Soit cruauté , mal-adresse ou caprice ,
Ta main les brise en voulant les unir. *bis.*

Plus d'un amant , près de l'objet qu'il aime ,
Doit de l'absence éprouver les douleurs :
De l'œil jaloux la vigilance extrême
Cherche un regard... qui s'éteint dans des pleurs. *bis.*

Le moindre obstacle enfante mille peines ;
La jalousie est un supplice affreux :
Quand un captif baise & maudit ses chaines ,
Il n'est soumis... en est-il plus heureux ? *bis.*

Il idolâtre & feint l'indifférence ,
Dans d'autres yeux voit le feu du desir :
On entendoit jusques à son silence ;
Il meurt d'angoisse... & parle de plaisir. *bis.*

Bizarre Amour ! à ce récit fidele
 Tu reconnois & mon cœur & tes loix :
 Malgré lui-même, il craint d'être rebelle ;
 Il perdrait trop à disputer tes droits. *bis.*

Faut-il souffrir mille fois plus encore ?
 Par un sourire il est si bien payé !
 Peins mes tourmens à l'objet que j'adore ;
 Et double les si j'en suis effrayé. *bis.*

D'un fort plus doux nos ames étonnées
 Sauront jouir du tourment enduré :
 Dans un instant nous vivrons des années,
 Et le malheur aura bien peu duré. *bis.*

Par M. le Chev. de M.....

V E R S

A MADAME DE B.....

De l'esprit & de la beauté
 Vous avez le double avantage ;
 Vainement la méchanceté
 A voulu vous faire un outrage,
 Et vainement vous a tout disputé.
 Vos vers, la gloire de notre âge,
 Sont bien à vous ; comment le contester ?
 Nous le voyons, nous n'en pouvons douter,
 Et nous devons en rendre témoignage.
 Si, par surcroit d'habileté,
 Vous avez fait aussi votre visage ;
 Nous vous dirons qu'en vérité
 C'est votre plus charmant ouvrage.

De Paris, le 20 Mars 1782.

Les après-soupers de la société, petit théâtre lyrique & moral sur les aventures du jour, se continuent; les cahiers se succèdent avec une rapidité qui seroit très-remarquable pour peu que l'ouvrage fût meilleur; mais sa lecture ne laisse à celui qui a le courage de l'achever, aucune espèce de surprise à cet égard. La musique & les gravures en font le principal mérite. M. de Sauvigny est du nombre de ces auteurs, qui, comme l'a observé un de nos faiseurs de calembours, dans le naufrage presque général des lettres, tâchent de se sauver ou de surnager un instant à l'aide de quelques planches. La piece de ce recueil, intitulée : *La Fausse-porte*, est une suite de scènes divisées en trois parties; dont il paroît qu'on auroit bien voulu savoir faire une comédie en trois actes, en vers. Mais quel fond! quelle conduite! quels moyens! quels vers! Voici la fable. Damon aime Lucile & en est aimé; mais ce Damon n'aime pas assez Lucile, pour ne pas s'être volontairement promis à une Florise, riche héritière d'une mere qui a reçu leurs paroles & a ordonné en mourant à sa fille de conclure ce mariage dès que son deuil sera fini. Pour Lucile, elle est sur le point d'épouser, malgré elle & par l'ordre de Dorilas, son pere, un M. Florimont, amant excessivement jaloux. Frontin & Lisette, qui servent Damon & Lucile, excitent de leur mieux la jalousie de ce Floricourt, afin que Dorilas craigne de faire

le malheur de sa fille en l'unissant à un époux de ce caractère. L'appartement de ce pere est vis-à-vis de celui de Damon; les deux portes sont en face l'une de l'autre & une troisieme porte artistement ménagée dans une cloison, facilite toute l'intrigue, & donne lieu aux divers incidens de la piece. C'est de cette porte que lui vient son titre, quoique, à la rigueur, les mots *fausse-porte*, semblent plutôt signifier une porte peinte, feinte, simulée, dont il n'existe que l'apparence, qu'une porte cachée, dérobée, masquée, qui existe réellement & ne paroît pas du tout, ce qui seroit bien différent. Quand cela ne seroit pas un mal-entendu, la piece n'en seroit pas meilleure. L'intrigue trop compliquée est plus propre à fatiguer ou endormir qu'à amuser, sur-tout après souper; elle est pleine de grossieres invraisemblances, & d'ailleurs rien ne justifie moins qu'elle ce moral que l'auteur met, on ne fait pourquoi, dans le titre de ce recueil de bagatelles assez libres. Le jaloux Florimont croit souvent être sûr de convaincre la trop indiscrete Lucile de favoriser un autre amant, & se voit fréquemment sur le point de la faire surprendre par son pere, mais, au moyen de la fausse-porte, il est toujours confondu, ce qui est une même espièglerie répétée de plusieurs façons, & non un vrai moyen de comédie, dont l'essence seroit de naître des caracteres ou d'y être plus intimement lié. Mais pour se convaincre de ce qu'on pourroit nommer l'incapacité dramatique de cet écrivain, il suffira de voir que ce qu'il y a de bon dans son ouvrage, est précisément

précisément ce que ce puérile moyen n'y amène pas. Quant au dénouement, on n'a que faire de chercher à le deviner ; c'est une peine, un travail d'esprit que l'obligeant auteur a voulu épargner à sa société, qu'il suppose assez fatiguée de sottises de la journée & de la digestion actuelle d'un bon souper. Cet homme est de la meilleure foi du monde ; nulle surprise avec lui ; rien n'est plus sûr que son commerce, & l'on peut compter qu'il tient exactement à la fin du troisième acte, tout ce que dès les premières scènes annonce le projet concerté de Frontin & de Lisette. Florise est dissuadée, le jaloux est éconduit & les amans s'épousent. Les autres petites aventures dialoguées sont du genre des précédentes ; & le tout répond très-catégoriquement & de la manière la plus satisfaisante à quiconque feroit tenté de demander pourquoi, malgré ses gravures, ce petit théâtre lyrique & moral ne se vend guère.

Il est bien peu d'entreprise aussi importante, en omettant ici celles qu'affichent nos charlatans littéraires : il n'est point de carrière plus vaste & qu'on puisse avouer être plus utilement fournie, que celle de l'auteur qui analyse chaque science comme s'il l'eût étudiée seule, en développe les progrès, remonte aux sources où l'on doit puiser ; de cet homme respectable, qui sachant aussi bien plaire qu'instruire, communique tant de lumières aux gens du monde que le mot de science effraie le plus, & qui ne donne à tout son ouvrage que le titre si modeste de *Mélanges tirés d'une grande*

bibliothèque. Il en est au volume AA, de la lecture de livres françois : des livres de médecine, chirurgie, chymie, & alchymie du seizieme siecle. Ces matieres si rebutantes ou si fastidieuses dans les mains de tout autre, acquierent dans les siennes une sorte d'intérêt & d'agrément dont nos beaux-esprits s'estimeroient heureux de pouvoir rendre susceptibles leurs plus piquantes brochures. Un choix éclairé, un emploi sage d'anecdotes & de traits singuliers égaient ici un fond où dominerait trop, sans eux, la teinte plus grave de l'instructif & de l'utile, fond où l'on voit ce qu'étoient les sciences dont on s'occupe à l'époque indiquée & les progrès qu'elles ont fait depuis, le tout dessiné de main de maître. Les auteurs d'alors n'étoient pas médiocrement érudits. On n'étoit pas auteur à si bon marché qu'aujourd'hui. C'étoient bien d'autres entasseurs de faits & de citations que nos faiseurs de traités universels portatifs. Dans un traité du *Ris*, par Joubert, que nous font connoître ces *Mélanges*, on voit cinq ou six especes de ris. Caton, dit ce médecin, n'a jamais ri qu'une fois, mais il rit si fortement, que depuis les Romains appellerent un rire véhément le *rire catonien*. Il cite, d'après Ange Politien, une famille d'Italie, dans laquelle on ne rioit pas depuis long-temps de pere en fils. Phocion, dit-il, n'a jamais ri, &c. Dans un autre livre où ce Joubert cherche à réfuter les erreurs populaires, il les passe toutes en revue. Ce qu'il rapporte, entre mille faits, & qui n'en est pas une, c'est l'histoire de la Grand'mere

de la maréchale de Montluc, héritière de la maison de Boville, en Agenois, qui eut d'une seule couche neuf filles, qui toutes vécurent & toutes se marièrent, fait unique peut-être & avéré. Dans un traité sur la possibilité de vivre long-temps sans manger, ce Joubert cite des exemples étonnans d'abstinence. La tante de Timon le misanthrope, plus bizarre que son neveu, passoit trois mois de chaque année dans une caverne comme un ours & y subsistoit sans manger. Elle en sortoit, on l'imaginoit aisément d'après ce régime, pâle & dé faite, & elle alloit chez elle se rétablir pour recommencer son jeûne. Bocace parle d'une Allemande qui vécut trente ans sans manger. Il est probable qu'au bout de ces trente ans, elle lui eût difficilement fourni matière à un joli conte. Un prêtre vécut 40 ans sans prendre aucune nourriture; pour constater le fait, le Pape Léon X fit garder ce prêtre à vue pendant plusieurs années. En donnant des exemples très-multipliés d'antipathie, le même médecin cite une jeune femme que la seule vue de son mari faisoit tomber sans connoissance. Combien de nos femmes trouveront tout simple ce dont ce vieux docteur étoit fort étonné! Il en étoit de même, selon lui, d'un certain pere à la vue de son fils unique. Un chevalier d'Alcantara, en Espagne, voyoit, touchoit de la laine, en parloit sans nul inconvénient, & ne pouvoit entendre le mot *lana*, en espagnol *laine*. Le chapelain d'un Seigneur anglois se trouvoit toujours mal à la lecture d'un certain chapitre d'Isaïe. A propos

des léthargies ou des syncopes universelles & prolongées qu'on a souvent prises pour une mort subite, ces mélanges offrent une anecdote qui pourra aider nos médecins de toiles à ranimer nos petits-mâtres que la moindre chose réduit à de si déplorables extrémités, tant leurs nerfs sont délicats. Rhases, premier medecin d'Almanzor, Roi de Cordoue, apperçut un jour un grand concours de peuple, qui environnoit un citoyen qui venoit, lui dit-on, de mourir subitement. Rhases fend cette foule, s'arme & fait vite armer tous les spectateurs d'une poignée de verges ou baguettes, & il donna & fit donner à ce prétendu mort, de rudes bastonnades sur la plante des pieds, sur le derriere & sur les épaules, ce qui le rappella à la vie. Ce médecin dit au Roi tout émerveillé de ce qu'il nommoit avec le peuple une résurrection, qu'en passant de Bagdad en Egypte, il avoit vu des Arabes Bedouins employer ce spécifique pour guérir un de leurs camarades. Cette expérience doit porter nos modernes esculapes à ne pas désespérer trop légèrement de ceux de nos élégans, dont la constitution ruinée par les excès ne laisse aucune prise aux meilleurs remèdes & dont les sens blasés, les fibres brûlées ou relâchées, ne sauroient être remis en activité par les moyens ordinaires.

Les comédiens de tous les théâtres se reposent sur les lauriers moissonnés durant l'année qui expira pour eux avant-hier. Les complimens de clôture n'ont eu que cela de remarquable qu'ils ne méritoient pas qu'on y fit

Le
forte
qu'ils
nouy
l'Am
auxq
Soiré
froid

la moindre attention. Les comédiens françois qui quelquefois dans cette circonstance ont régala le public de pieces oratoires presqu'aussi pensées, aussi brillantées, aussi philosophiques que celles des quarante, en ont été quittes cette fois-ci pour charger le Sr. Dorival de venir conter très-humblement au bénévole parterre, qu'un acteur tremble jusqu'au moment où il est applaudi, qu'alors son ame s'étend (ce qui nous donne une juste idée des dimensions des ames de nos histrions,) sa sensibilité se développe, &c. Il n'a eu garde de dire que dès qu'un acteur compte sur des battemens de mains, il se néglige, se donne les airs de jouer sans travailler ses rôles, qu'une cabale & des intrigues tiennent lieu de tous les efforts & des talens dont elles dispensent. Et l'orateur a terminé sa harangue par l'éternelle formule, les mots parasites de l'indulgence du public ; du zele des comédiens, &c. de leur respectueuse reconnoissance, ce qui étoit trop neuf pour ne pas être généralement applaudi. Dans un temps où tout est moral, tout jusqu'au petit théâtre de M. de Sauvigny, il est singulier qu'il n'ait pas été dit un seul mot de la vertu, de l'humanité.

Les comédiens italiens ont fait une plus forte dépense d'esprit ; il est vrai, Monsieur, qu'ils l'ont pris à crédit & de rencontre. Un nouvel opéra-comique, dont je vous ai parlé, *l'Amour & la folie*, a fourni deux personnages auxquels M. Parisau, parodiste, auteur de la *Soirée d'Eté* que nos railleurs ont trouvé si froide, a joint de son chef *Iris* ; & ces trois

interlocuteurs se sont partagé la tâche de tourner d'une nouvelle maniere un compliment d'usage ou un je ne fais quoi qui en a tenu lieu. La dernière piece étant finie comme toujours, le théâtre resta vuide un moment, puis l'orchestre joua l'air : *Quel désespoir ! & l'Amour aveugle reparut conduit par la Folie qui lui dit :*

Air : Réveillez-vous , belle , &c.

Suis-moi toujours & ne crains guere :

A plus d'un j'ai donné la main ;

Mon ami , je fers de lisiere

A la moitié du genre-humain.

L'Amour n'est surpris ni du propos, *ne crains guere*, qui ne se tient guere pour enhardir ceux qu'on guide, ni d'apprendre que sa conductrice sert de lisiere. Il lui demande où ils sont, & sur ce qu'elle lui dit qu'ils sont *dans le plus bel endroit du monde*, il est désolé d'être aveugle & de ne pouvoir en jouir. » Nous sommes bien ici, continue-t-il, tu verras qu'à la fin du jour nous serons obligés d'en sortir. » Ce pressentiment si bien motivé annonce fort adroitement ce qu'on voit au moment même, tant l'art de tout préparer est le fort de nos auteurs. Arrive Iris. On ne devine point pourquoi ce n'est pas plutôt Mercure, car c'est Jupiter & non pas Junon qui ordonne que l'Amour remonte aux cieux. Or celui-ci aime la terre.

I R I S.

La terre ! Eh ! qu'y fais-tu ?

(367)

L A F O L I E.

Ce qu'il a toujours fait , des heureux & des dupes.

L' A M O U R.

J'y suis devenu marchand.

I R I S.

C'est ce qu'on te reproche un peu.

Enfin Iris , en faisant de l'esprit , persuade à l'Amour d'obéir & lui promet que Jupiter lui rendra la vue. L'amour vaincu dit au public (qu'il espere sans doute retrouver là-haut :) » Je restois, Messieurs, mais je vais recouvrer les yeux. Il n'est permis de vous quitter que pour jouir du bonheur de vous voir. » Il chante ensuite : — *aux Dames.*

Air : De Florine : ce fut par la faute du sort.

O vous ! appui de mon pouvoir ,
Sexe toujours aimable & tendre ,
J'aurai la douceur de vous voir ,
Si Jupiter daigne m'entendre.
Cette grace du Roi des Dieux
Surpassera toutes les autres :
Ma peine est, quand je perds les yeux ,
D'être privé de voir les vôtres.

Et la Folie chante après , sur l'air : *de Florine.*

L'Amour retourne au Ciel , qu'il fuie :
Je reste ici pour ma santé.
Point de gaité sans la folie :

Point de bonheur sans la gaité.
 On prétend qu'à la gent humaine
 Je fers de guide, & pour toujours;
 Messieurs, si c'est moi qui vous mene;
 Vous viendrez ici tous les jours.

Toutes ces petites faillies qui ne s'en-
 tr'amenent nullement, & qui loin de moraliser
 suivant la manie régnante, finissent par chan-
 ger les loges de nos spectacles en autant de
 petites maisons de fous, ont formé deux sce-
 nes qu'il a plu au parterre de prendre pour
 un compliment de clôture.

Un ouvrage qui mérite particulièrement de
 vous être recommandé, c'est l'*Hiver*, *Épître à*
mes Livres, par M. Béranger, poète dont l'*Al-*
manach des Muses vous aura déjà fait entrevoir
 les talens, l'esprit agréable & le goût exquis
 de versification. Les éplucheurs de syllabes
 y feront peut-être quelques-unes de leurs ob-
 servations si utiles au progrès des lumieres;
 les lecteurs plus sensibles que puristes y trou-
 veront de délicieux morceaux, un tout fort
 intéressant, & beaucoup de vers qu'on peut
 donner hardiment pour les meilleurs qu'on ait
 faits depuis bien long-temps.

J'aime des hauts rochers la sauvage fierté,
 Leur front ceint de frimats, par le nitre argenté,
 Et le pin conservant sa verte chevelure
 Près du chêne honteux de se voir sans parure.

Quel vers est plus beau, plus heureux,
 mieux fait que ce dernier.

Un magique printemps regne-t-il en ces lieux ?
 L'albâtre des vergers peint des fleurs à mes yeux.
 La jeune Flore accourt de tant d'éclat surprise,
 Voit des bouquets de givre & pleure sa méprise.

Quel sentiment donné à tout ! où trouver
 des détails plus neufs , plus charmans , rendus
 avec plus de vérité poétique ? La peinture
 d'un canal sur lequel on glisse avec des pa-
 tins , est d'une légèreté , d'un goût , d'une grace
 qui me font bien regretter de ne pouvoir vous
 la donner ici. Mais les longues nuits d'hiver ,
 le jeu de cartes , les livres que l'auteur aime
 à lire , les douceurs de l'amitié , il faudroit
 tout copier.

COUPLET FAIT A TABLE.

A MADAME LA C. D E S.

Sur l'Air : *Lison dormoit , &c.*

On parloit de la plus aimable ,
 Je dis tout bas : je fais qui c'est.
 L'Amour ce juge irrécusable ,
 Ecrivoit tout ce qu'on disoit.
 Vertus , attrait , dons du génie ,
 Tout fut cité , tout fut écrit —
 » Fi , dit l'Amour , plein de dépit ,
 C'est un portrait de fantaisie. »
 Je vous nommai , le Dieu confus
 Dit : « on pouvoit m'en dicter plus. »

Par M. le Chev. de M.

De Paris , le 26 Mars 1782.

On a beaucoup parlé en divers temps , de gens , fripons ou non , qui se vantoient d'avoir la singulière faculté de découvrir les sources , gens que quelques écrivains ont trouvé à propos d'appeller des *fourciers*. Maintenant , à l'occasion du nommé *Bleton* , nous voyons se renouveler tous les propos si souvent rebattus pour & contre la baguette divinatoire , son usage , espece de phénomène dont plusieurs minéralogistes & physiciens , tels que Neuman , Diederich , Sigaud de la fond , &c. parlent de manière à ne laisser aucun doute sur sa réalité , & sur lequel cependant on ne sauroit tenter d'établir quelque théorie sans avoir à lutter tout à la fois contre les préjugés , contre la raison & contre l'autorité presque universelle de la philosophie & de la physique. Un auteur avantageusement connu comme chymiste , physicien , médecin même , par des ouvrages estimés , vient de nous donner les résultats de ses expériences sur cet objet qu'on éclaircira bien mieux par cette voie que par tous les raisonnemens hypothétiques dont il n'étoit encore résulté aucune lumière. Son *Mémoire physique & médicinal* a pour but de montrer qu'il y a de vrais rapports d'essence & de procédé entre la baguette divinatoire , le magnétisme & l'électricité. Doué de tout ce qui peut mériter à un observateur que la nature lui fasse quelque grande confiance , il prouve par d'intéressantes découvertes , une analogie très-

lumineuse entre cette sorte d'électricité hydro-terrestre & l'électricité atmosphérique , entre les impressions que peut produire certain fluide hydro-électrique en certains individus qui ont cette susceptibilité particulière qui distingue les *sourciers* , & les autres impressions que produit plus ou moins & si diversement l'électricité atmosphérique en tels corps mieux ou plus mal disposés. Les faits y attestent que le cours d'une eau souterraine a une influence, une action sur les sens du *sourcier* qui est soumise à des loix, des proportions, des principes comme celle du fluide électrique; qu'en isolant le *sourcier* par le moyen du gâteau, d'une toile cirée, &c., il n'éprouve plus aucune sensation relative à la source, & sa baguette n'a plus de mouvement. Ce médecin hydrologue joint au sujet principal de son excellent *Mémoire* , quelques considérations d'analogisme & des inductions prises d'autres phénomènes, tels que les sympathies & antipathies réellement physiques, les influences du soleil, de la lune, des intempéries, effets qu'on ne nie ni n'explique, & il en étaié si ingénieusement son système, il en forme un corps si puissant de preuves où la théorie & les expériences se font si bien valoir, qu'il paroît devoir amener bon gré, malgré, les incrédules qu'ont trouvé jusqu'à ce jour les *sourciers* & les baguettes divinatoires, à signer docilement sa profession de foi sur ce chapitre qu'il a eu l'art de rendre aussi piquant que s'il étoit neuf.

Les graves amateurs d'arithmétique politi-

que dont nos cercles foisonnent, ceux qui pour juger à coup sûr & en dernier ressort la police d'un pays, son gouvernement, les mœurs regnantes, les principes pratiques reçus, ne demandent que des relevés de registres baptistaires, mortuaires, matrimoniaux & autres, enfin des chiffres dont le rapprochement leur révèle, selon eux, les plus profonds mystères de la science *moralo-politico-civile*, dont la bonne compagnie s'occupe aujourd'hui presque autant que du jeu; de calomnies, de *Boniface Pointu*, du danseur *Faboudidou*, du *Petit Diable* & des débats d'Angleterre; ces Messieurs font de l'esprit & du génie à perte de vue sur ce qu'en 1781, il y a eu dans cette capitale cent septante-trois mariages de moins & quarante enfans-trouvés de plus qu'en 1780. Ces faits démontrent merveilleusement la vérité de tout ce qu'ils ne cessent de dire (même dans les soupers fins, tant la philosophie rend amusant!) touchant les trop funestes suites du célibat, des rentes viagères, des fréquens emprunts, du luxe, de la corruption, &c. Je ne fais mention de ceci, Monsieur, que pour que vous vous gardiez comme d'un meurtre, style du jour, de croire que nous n'ayons plus parmi nous de ces sublimes penseurs qui s'exercent utilement à ce qu'admiroit de si bonne foi l'ingénu Candide, à raisonner sur les causes & les effets.

Vive le brave champion de Madame la Comtesse de Genlis! il tient bien parole celui-là. Il défend de son mieux *Adele* & *Théodore* & tous les autres ouvrages de cette dame, passés,

présens & avenir , dans un livre , ou peut-être une bibliothèque , qui fait ? les premières parties paroissent déjà , & il est vraisemblable que cela ne finira pas sitôt , car il annonce qu'il donnera sur cette matière *un ou plusieurs volumes* , se réservant par-là un moyen assez sûr de triompher des critiques , d'autant que si , contre toute attente , ils ne succomboient pas sous la force des raisons , il restera toujours en sa disposition de les affommer sous le nombre des volumes. Or , à l'air résolu dont il s'y prend , d'après les talens qu'il montre , personne ne doute qu'il n'en soit très-capable. Cette défense unique en son genre , a pour titre : *Lettres de M*** à M. le Chevalier de *** , en Amérique , ou Observations sur les ouvrages de Madame la Comtesse de G** , sur l'état actuel de notre littérature & sur son influence à l'égard de la Religion , de la Philosophie & des Mœurs*. On croit généralement ici qu'à son retour en Europe , M. le Chevalier *** ne fera pas peu surpris de voir quelle opinion ont les gens sensés de ce que , d'après les lettres de son correspondant , il aura trouvé admirable en Amérique. Mais ce qui portera ce Chevalier à se tenir sur ses gardes pendant cette instructive lecture , c'est qu'on aura certainement eu la prudence de ne pas lui envoyer , le tout afin qu'il en juge mieux , le livre par excellence , ce traité rempli d'historiettes & contenant , ni plus ni moins , *tous les principes pour toutes les éducations possibles* , & que d'ailleurs l'auteur des lettres y donne une démonstration complète de l'absurdité de J. J. Rouf-

seau , de l'ignorance de cet écrivain si inférieur en logique & en style à Madame de Genlis ; de ce barbouilleur dont il prouve sans réplique & en ne parlant , dit-il , qu'en philosophe , ce qui est aussi modeste qu'exact , que *« tous les principes d'Education morale , je n'excepte , aucun , ajoute-t-il , sont ou impraticables ou pernicioeux »* quoique ces assertions aient fait dire à un plaissant : *« lorsqu'on écrit ainsi on fait bien d'adresser ses lettres en Amérique »* vous paroissent-elles propres à recommander , même dans cette autre partie du monde , cette suite de lettres qu'on prétend nous faire lire ici par occasion ? Il ne manquoit , hélas ! qu'un pareil éloge aux ridicules de la Comtesse-Pédagogue.

Les presses déjà si fameuses de Didot , rival des Elzévir & des Baskerville , ont imprimé , & Mrs Marillier & Delaunay ont orné de leurs dessins & de leurs gravures , un de nos ouvrages modernes auquel un mérite réel eût assuré les plus grands succès indépendamment de ces secours typographiques. C'est *Colomb dans les fers , à Ferdinand & Isabelle , après la découverte de l'Amérique* , épître qui a remporté le prix de l'académie de Marseille , précédée d'un *Précis historique sur Colomb* , par M. le Chevalier de Langeac. Ce n'est plus le temps, Monsieur , où de malins railleurs disoient des vers de ce jeune poète :

Ceux de Langeac sont bons & beaux ,
Signé Louis & plus bas Phelippeaux.

S'il étoit vrai que des couronnes académi-

ques obtenues par un auteur à peine sorti de l'enfance , n'eussent été décernées qu'en vertu de lettres de cachet ou par l'effet plus indirect d'une protection également abusive ; s'il étoit possible que de semblables couronnes eussent donné un aussi heureux effor à de si grands talens , l'aveugle prédilection d'un Ministre pourroit faire bien des grands hommes , & les prévarications des aréopages littéraires finiroient par concourir à leur commune gloire & à celle de la nation. Mais la calomnie est bien moins surprenante que ne le seroit un si singulier effet. Les premiers essais de M. le Chevalier de Langeac ont mérité les encouragemens qu'il a reçus , ils ont annoncé beaucoup & de très-bon esprit , & cette dernière production prouve infiniment plus encore. Nos plus illustres poètes s'honoreroient d'avoir fait cette belle épître , & le morceau de prose qui la précède présage à la France l'un des meilleurs historiens qu'elle puisse souhaiter , si M. de Langeac exerce ces éminentes dispositions dans une carrière aussi glorieuse.

Je ne fais comment j'avois oublié de vous parler de l'*Eclipse totale*, piece en vers & en un acte , mêlée d'ariettes , représentée à la comédie italienne dans les derniers jours de l'année théâtrale. Un vieillard , entêté de l'astrologie , veut épouser une jeune personne dont il est le tuteur & qui aime , comme à l'ordinaire , un jeune homme dont elle est aimée , cela va sans dire. Secondé de son oncle le bailli & d'un valet intrigant , l'amant s'introduit chez le tuteur de sa maîtresse & vous

devinez bien que c'est à titre d'amateur d'astrologie. Tandis que le vieux fou examine avec la plus grande attention une éclipse de lune, on escamote la clef de sa maison & on enlève sa pupille par une trappe pratiquée dans le mur d'un puits voisin du lieu où l'on s'est rassemblé sous prétexte d'observer l'éclipse. L'astrologue qui n'est pas si attentif à ce qui se passe dans les cieus qu'il ne permette à ses pensées de s'abaisser de temps en temps vers ce qui l'entoure, étonné du silence qui regne auprès de lui, l'interprete plus sûrement que les divers aspects des astres; il conçoit bien vite son malheur, veut courir après les ravisseurs & s'apperçoit qu'il est renfermé chez lui; il marche en tâtonnant, tombe dans le puits, d'où il crie au secours. Tous les personnages reviennent; & quand, après quelques façons, il a donné à l'union de ces jeunes amans un consentement qu'il ne rétractera point quoiqu'il ne l'accorde que par force, attendu qu'il faut que la piece finisse & finisse par ce mariage, on lui donne les secours qu'il a demandés; & tout cela on l'imagine aussi-tôt qu'on apperçoit l'astrologue & ce puits. L'intrigue, les moyens, la marche n'ont rien de neuf; mais la piece pétille d'esprit, les détails en sont charmans & la musique en est fort agréable. Le sextuor pendant lequel le vieillard observe, tandis que le bailli, la pupille, la suivante, l'amant & son valet s'échappent par la trappe à la faveur de la nuit, offre un heureux exemple d'intelligence réellement dramatique. A mesure qu'un des personnages

fort,
l'abse
vasio
de M
mérit
riere
Ma
losop
encon
que l
maris
loux
la biz
bourg
lebre
decin
sie, &
felle,
n'étoit
s'amuf
rien n'
alloit
une lie
de rete
de se
lui dit-
ferez n
chez l
blimes
motif c
aux pl
faillible
fidelle.
lui pro

fort, il fort de l'orchestre des instrumens dont l'absence fait une très-plaisante allusion à l'évasion du personnage. Cette ingénieuse idée de M. d'Aleynac donne lieu de croire qu'il méritera de grands éloges dans la nouvelle carrière où il vient d'entrer.

Malgré les progrès visibles de la morale philosophique, les gens d'une certaine classe sont encore loin parmi nous d'être de ces maris que Boileau crut nommer plaisamment des *maris bons chrétiens*. Un gros bourgeois fort jaloux de sa femme qui est jeune & jolie, eut la bizarre fantaisie d'aller consulter à Strasbourg, sur ce qu'il appelloit son cas, le célèbre comte Cagliostro. En arrivant chez ce médecin, il lui a dit qu'il étoit malade de jalousie, & qu'ayant oui vanter sa science universelle, il venoit le prier de juger s'il étoit ou n'étoit pas cocu. Le comte Cagliostro voulant s'amuser de cet original, lui a répondu que rien n'étoit plus simple, plus aisé à savoir; qu'il alloit lui donner une fiole qui contiendrait une liqueur qu'il devroit boire, lorsqu'il seroit de retour auprès de sa femme & au moment de se coucher avec elle. Si vous êtes cocu, lui dit-il, le lendemain en vous reveillant vous ferez métamorphosé en chat. Le mari revenu chez lui parle beaucoup à sa femme des sublimes talens du Comte. Elle veut savoir le motif du voyage, il se fait prier, enfin il cède aux plus vives instances, & lui détaille l'infailible moyen qu'il a de découvrir si elle est fidelle. On rit de bon cœur de sa crédulité, on lui proteste qu'il n'a rien à craindre; il avale

le fatal breuvage & les voilà tous deux au lit. Une heure après, cet époux se trouva dans un état qui surprit fort agréablement & lui-même & sa tendre moitié, tant ils étoient peu accoutumés depuis long-temps à pareille habitude. Ce fut une vraie nuit de noces. Ils s'endormirent assez tard en bénissant le Comte & sa liqueur, & la femme, en bonne ménagère, se leva le matin la première & laissa reposer son mari qui en avoit besoin. A dix heures cependant, voyant qu'il ne se levoit pas, elle alla pour le réveiller; mais quel fut son étonnement! Elle vit un gros chat noir; il étoit mort. Elle jette les hauts cris, appelle son mari : personne ne répond. Elle embrasse ce chat, & dans la première effusion de sa douleur, elle lui parle ainsi : » Faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour deux fois seulement que je lui ai été infidèle ! Ah, maudit conseiller ! je ne voulois pas ; vous m'avez séduite.... ô trop dangereux lieutenant ! avec votre air de héros, vos récits de combats, vos cajoleries, vos sermens & vos pleurs ! vous savez combien j'ai résisté... vous m'avez tourné la tête, vous avez abusé d'un instant de foiblesse pour.... Ah, mon pauvre mari ! mon cher mari ! tu es mort ! qui auroit pensé que tu mourrois de cela ! aurois-je pu croire que cette nuit étoit la dernière que je passerois avec toi ! hélas ! & quels adieux ! ce souvenir ne fait qu'augmenter mes regrets..... » Enfin, comme cette femme toute hors d'elle exprimoit ainsi son désespoir, le mari sort de dessous le lit : « Ah, ah, Madame, dit-il, je

fuis
Et
vous
voy
a pr
nage
peu
du jo
Mon
chat
avoir
couv
ignor
de ce

Q
Q

L' A

U

L'

C

Nos

Qu'é

Ce fure

Don

Qu'a

Com

Entaffan

Tous

fuis donc votre cher, votre pauvre mari!...
 Et le conseiller!.... Et le lieutenant!.... Il
 vous en a donc fallu deux...» La femme se
 voyant prise pour dupe, a avoué ses torts,
 a promis de n'y plus retourner. Mais ce mé-
 nage ne laisse pas, dit-on, d'être encore un
 peu brouillé, & cette aventure fait l'histoire
 du jour. Il n'est pas nécessaire de vous dire,
 Monsieur, que l'époux avoit fait étrangler un
 chat pour le mettre à sa place; peut-être même
 avoit-il feint le voyage à Strasbourg, pour dé-
 couvrir ce que, sans doute, il voudroit bien
 ignorer maintenant, car il ne paroît pas être
 de ceux qui disent :

Quand on l'ignore ce n'est rien,
 Quand on le fait c'est peu de chose.

L'ENVIEUX, L'AVARE ET LA FORTUNE.

Un Envieux, sur son chemin,

Fit rencontre d'un Avare.

L'espece n'en est pas rare.

Ces gens se trouvent sous la main.

Nos voyageurs n'eurent pas fait cent pas

Qu'étant venus bien vite à se connoître,

Ce furent sur le champ des propos, des débats,

Dont le ton dur faisoit assez paroître

Qu'assurément ces gens ne s'aimoient pas.

Comme ils étoient au plus fort de la crise,

Entassant à l'envi fortise sur fortise,

Tous deux soudain virent distinctement,

Non sans beaucoup d'étonnement,
 Une beauté peu commune
 Qu'à son toupet, sa roue & son air inconstant,
 Ils reconnurent à l'instant
 Pour ce qu'elle étoit, la Fortune.
 Voilà nos voyageurs surpris
 Qui se prosternent devant elle.
 » Laissez-là votre querelle,
 Dit la déesse avec un doux souris,
 Je veux, surpassant votre attente,
 Vous rendre l'ame contente.
 Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira,
 Foi de Fourtune, on vous l'accordera.
 Je n'y veux mettre qu'une clause:
 C'est, mes amis, que telle chose
 Que l'un de vous demandera,
 L'autre au même moment au double l'obtiendra. »
 L'Avare pensa: — soyons sage.
 Et tâchons d'être le dernier.
 Si l'autre est assez fou pour passer le premier,
 Qu'il demande beaucoup, nous aurons davantage..
 Le double! .. ce gain là n'est point à dédaigner.
 L'Envieux pensa: — bon, courage!
 L'Avare compte sur des biens;
 Je veux que mon vilain enrage.
 Il me cede le pas, le ladre! je le tiens.)
 Faisons-lui quelque grand dommage
 Puisqu'il m'en fournit les moyens.
 L'Avare gardant le silence,
 L'Envieux d'un air gai s'avance
 Et dit: Fortune, ton accueil

Autorise mon assurance.

Je suis sans avarice ainsi que sans orgueil;

Et je n'attends de ta puissance

D'autre bien, que de perdre un œil. »

De désespoir l'Avare beugle,

Et l'un est borgne & l'autre aveugle.

Par M. de L. F.

De Versailles, le 28 Mars 1782.

UN exprès arrivé en toute diligence de Hollande & porteur de dépêches dont on ignore encore le contenu, dit qu'on a arrêté au Texel, un gros navire hollandois, qui étoit prêt à faire voile avec une cargaison inconnue & une destination suspecte. Son capitaine interrogé & menacé de prison sur l'obscurité de ses réponses, avoua que son bâtiment étoit chargé de treize millions de livres sterling seulement ! pour le compte des Anglois, que ses papiers de mer étoient doubles; les uns annonçant une fausse destination pour Lisbonne, devoient lui servir dans le cas où il seroit visité par des vaisseaux françois, les autres vrais & sinceres étoient pour la Grande-Bretagne. Il déclara que le navire étoit freté & expédié par M. Hope & d'autres maisons de cette ville. On a beaucoup parlé de la conduite des négocians de Leide qui, pendant le siege de cette ville, vendoient de la poudre aux assiégés : il faut avouer que ce dernier trait est bien d'une autre force. Ces treize millions de louis ont été collectés dans toutes les villes de

la république , où tout en desirant des liaisons de commerce avec l'Amérique septentrionale, pour boucher la brèche terrible que la guerre actuelle fait à leur négoce ; les commerçans ne perdent pas de vue la perte énorme que la chute de l'Angleterre leur occasionneroit. C'est une maison chancelante qu'ils veulent soutenir pour ne pas perdre les avances qu'ils lui ont déjà faites , & à qui cependant ils cherchent à arracher ses meilleures pratiques.

Ce navire , ajoute-t-on , est encore à la rade du Texel , sans qu'on ait rien décidé sur son sort. On présume qu'une belle nuit , il disparaîtra pour aller à sa destination. Cette expédition est , à ce que l'on assure encore , connue & protégée par la Cour de la Haye. Ce seroit une bien bonne rencontre pour des Corsaires françois qui seroient instruits de la vérité.

Madame de Marigny a perdu son procès. La substitution de Madame de Pompadour a été déclarée valide ; ainsi , au lieu de cent vingt mille livres de rentes , la galante plaideuse en aura à peine douze mille : cette petite différence d'un seul zéro écartera bien promptement les adorateurs & les aspirans à sa belle main blanche , &c.

M. de Saint-foy n'est pas heureux non plus. La moitié des juges a voulu le décréter de prise-de-corps , l'autre moitié d'ajournement personnel , & comme en cause criminelle , les voix étant également partagées , on penche toujours pour la douceur , ce petit-mâitre se trouve entaché de cette dernière sentence ,

que cet
rend à-
l'autre

Voic
Grande
qui lui

» nouv

» rielle

» se bâ

» tas d

» l'un à

» procl

» nérer

» autre

» pas p

» tres

» me c

» tel e

» intes

» cour

» effe

» tend

» corps

» hère

» nerfs

» loure

» chées

» crati

» tact

Les p

attribue

puis l'en

le conf

suit , to

que cette circonstance que personne n'ignore, rend à-peu-près aussi flétrissante que l'eût été l'autre.

Voici l'un des articles du *status morbi* de la Grande-Bretagne, par un médecin consultant, qui lui a jetté le linceul sur la tête. « Tant de » nouveautés soit parlementaires soit ministérielles, ces convulsions, la manière dont elle » se bâte & se défend, depuis deux ans, un » tas de faits qui tiennent plus qu'on ne croit » l'un à l'autre, sont les symptômes d'une crise » prochaine qui tuera la malade, ou ne la régénérera qu'en la faisant passer dans une toute » autre situation sur laquelle la médecine n'a » pas plus de pouvoir que sur les morts. D'autres ministres ne feront que hâter cette même crise amenée avec tout l'art possible par » tel empirique, dont l'espoir est d'hériter *ab intestat* de la malade. Ils la hâteront en courant à en mieux déguiser les premiers » effets. Une forte infusion de machiavelisme » tend à purger & par haut & par bas ce » corps cacochyme, de vieilles humeurs adhérentes qui suspendent le jeu de certains » nerfs fortement rendus & procurera une douloureuse évacuation, peut-être avec tranchées, de ce qui y reste encore d'aristocratie & de démocratie viciées par le contact de métaux dangereux, &c. »

Les partisans de M. le Duc de Choiseul lui attribuent ici les succès que nous avons depuis l'entrée de M. le Marquis de Castries dans le conseil; ils retrouvent dans les plans qu'on suit, tous les projets de cet ex-Ministre pour

la guerre de 1770 , & disent qu'il a eu plusieurs conférences secrètes , depuis peu , avec le Roi , & qu'on cache ce retour de faveur pour des raisons politiques qu'on n'apprendra que lorsqu'elles n'auront plus lieu.

Le Roi ayant appris que quelques évêques s'assembloient entr'eux en secret , leur a fait dire par son grand Aumônier , qu'il ne vouloit point qu'il se tint de ces sortes de comités à moins qu'on ne l'instruisît des motifs qui y donnoient lieu. Ce qu'on a trouvé de plaisant , c'est que le grand Aumônier étoit lui-même le président de ces comités , & que le Roi a feint de l'ignorer en lui donnant la commission de les défendre.

On évalue à trente millions les sommes qu'on a fait passer d'ici en Angleterre & en Irlande. Quelques frondeurs croient que cet argent pouvoit être mieux placé. Les troubles cependant augmentent chaque jour en Irlande , & les braves gens que nous employons à les fomenter assurent que tout va aussi bien que nous pouvons le désirer.

Le Sr. Imbert , directeur du domaine , s'est brûlé hier la cervelle dans son bureau à l'hôtel du Domaine à Paris. On admire que cet homme ait pu déranger ses affaires ; il n'avoit qu'une maîtresse dans chaque quartier de la ville.

De Paris , le 3 Avril 1782.

Nos philosophes ont un mauvais moment à laisser passer , comme ils disent ; heureusement

men
ne
nôtr
raiso
tés r
tible
que
M. l'
ordin
c'est
l'étab
faveu
des.
y do
cette
cette
ressou
une se
mire d
milieu
lemen
ici la
active ,
la nati
nonce
c'est u
sentime
se défi
tres ,
beaux-
renier
portion
injures
mérite
Tome

ment pour eux que les plus fortes impressions ne durent guere dans des ames telles que les nôtres. Quel scandale pour les apôtres de la raison , que les succès mérités , que les beautés réelles , la subjuguante éloquence , l'irrésistible énergie de plusieurs endroits du sermon que l'un des quarante de l'académie françoise , M. l'abbé de Boismont , prédicateur très-peu ordinaire du Roi , vient de faire imprimer ! c'est celui qu'il a prononcé à l'occasion de l'établissement d'une *Maison Royale de santé* en faveur des ecclésiastiques & des militaires malades. Il est vrai que , comme leur confrere , il y donne un peu , au commencement , dans cette recherche de style , ce faux brillant , cette enflure , cet esprit qu'on fait , unique ressource de tant de gens qui se font encore une sorte de gloire , & que souvent on admire d'autant plus qu'on les entend moins. Au milieu de mauvais exemples on perd difficilement de mauvaises habitudes. C'est encore ici *la nation sensible* qu'on montre à *la nation active* , *la nation reconnoissante* qu'on montre à *la nation dévouée* ; c'est la légèreté qui prononce , & ce qu'elle prononce est un résultat ; c'est un peuple qui n'a aucun poids dans les sentimens ; ce sont des passions intéressées qui se désintéressent , &c. Oh , il est bien des nôtres , pouvoient à ces traits s'écrier nos beaux-esprits à brevet ! mais qu'ils ont dû le renier bien vite ! Et il est à craindre que proportionnant , selon leur coutume , la dose des injures à la force des raisons & au degré de mérite , ils ne le traitent plus mal un jour ,

que feu leur Coryphée n'a traité pendant quarante années tant d'autres qui avoient de bien moindres torts s'il faut les mesurer aux talens. Il est impossible de trouver dans aucun orateur soit ancien soit moderne, rien de plus pressant, de plus serré, de plus véhément, de plus victorieux que quelques passages que cet académicien a osé se permettre de prononcer & faire imprimer, dans ce siècle de lumière, en faveur de la religion, de la révélation, du sacerdoce, contre l'abus de la raison & les doctrines trop accréditées par quelques déclamateurs enivrés de cette célébrité que donnent les vices à ceux qui les déchainent. » Pensez-vous qu'un Dieu soit de trop pour en imposer aux passions?... Quelque imposans que soient vos noms, le pauvre ira-t-il avec succès, vos écrits à la main, sommer l'avarice & l'opulence de respecter ses droits?... Cette attendrissante idée de fraternité, vous n'en faites qu'un système, nous en faisons un ministère.... Dieu, l'éternel héritage des misérables, les venge seul de cette exhérédation civile à laquelle une providence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués.... La foi n'a point de malheureux.... » Ces pensées ou plutôt ces sentimens sublimes sont d'une originalité, d'une nouveauté étonnantes en une matière sur laquelle se sont évertués tant de génies, & feroient d'un grand prix même à ne les considérer que comme faisant partie d'une production purement littéraire. Je pourrois en extraire beaucoup d'autres de cet excellent discours, si je ne craignois, Monsieur,

d'abuser du droit que me donne peut-être cette quinzaine de vous entretenir de sermons. Tous ceux qui se piquent de raisonner, de penser, de parler, d'écrire, tous cèdent au torrent, tous veulent être des philosophes. Quiconque est trop inepte, ce qui est dire plus que vous ne croiriez, pour pouvoir leur être affilié, tient à grand honneur d'être leur singe dans la coterie où il brille, car *un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire*. Or, dans cette disposition presque générale, qu'un académicien se montre l'un des hommes les plus éloquens, & se place parmi nos orateurs sacrés du premier rang, cela ne pourroit-il point passer pour une piquante anecdote digne de fixer l'attention de l'observateur curieux? Les philosophes eux-mêmes paroissent en avoir jugé ainsi. M. l'abbé de Boismon prononça, l'année dernière, dans la chapelle du Louvre, en présence de l'académie françoise, une oraison funebre de Marie-Thérèse, soit qu'il eut peur de se singulariser, soit épidémie ou esprit de corps, il en fit presque un chef-d'œuvre de galimatias. Après ce sermon-ci, il aborda un de ses auditeurs qui, quoique son confrère, lui avoit bonnement avoué n'avoir rien compris à son oraison funebre : *Eh bien, lui dit l'abbé, avez-vous cette fois compris quelque chose à mon sermon ?* Oui, répondit l'académicien connu pour ses prétentions à de fines réparties dont le public, il est vrai, n'est pas toujours aussi content que lui ; *pour le sermon, je l'ai tout compris ; mais que l'un de nous l'ait fait, c'est ce que je ne comprends guere.*

Il est des noms d'auteurs dont on ne peut rapprocher les titres de certains de leurs ouvrages , sans exciter cette espece de sensation que produit un contraste. Peut-être l'éprouveriez-vous en lisant en tête d'une brochure : *Pieces fugitives* de M. le Mierre , celui de nos poëtes de qui l'on attendroit le moins des productions de ce genre , en le jugeant d'après ses tragédies & ses autres ouvrages. Presque toutes les pieces de ce recueil ont paru épar-ses çà & là , dans les journaux & les almanachs. L'auteur qui pense qu'*Apollon est un Dieu lorsqu'il invente & n'est qu'un forgeron lorsqu'il retouche* , ne les a que très-peu retouchées de peur de les gâter. On ne peut lui refuser le nom de poëte ; il pêche même souvent par un excès de verve originale qui rend son vers plus plein , plus fort que coulant & mélodieux , & fait en cela ressembler beaucoup sa maniere à celle de feu Piron. Un heureux emploi de la mythologie , le don de mettre en tableaux les idées les plus métaphysiques , n'excluent point en lui le vrai sel attique , les charmes du véritable esprit & le ton de la bonne compagnie. Voici une piece courte & vive où les pensées sont toutes en images absolument neuves. Elle n'avoit point encore été imprimée & c'est , ce me semble , la meilleure de toutes celles qu'offre cette édition. L'académicien , le bel-esprit s'y font moins appercevoir que dans les autres , on y voit davantage l'homme du monde & elle respire cette gaité cavaliere qui caractérise la valeur françoise. C'est une épître

à M. de Villepatour , inspecteur général de
l'artillerie.

A travers bombes & grenades,
Toi, qu'on a vu monter aux grades,
Et te faire un si grand renom;
Toi, pour qui le bruit du canon
Vaut les plus belles féréades;
Tu reviens du pays flamand
D'inspecter ces bronzes funestes,
Pires que les foudres célestes,
Et que tu braves si gaîment.
Mais c'étoit-là pour ton courage
Un amusement trop léger:
Tu n'as point couru de danger,
Tu n'as pas fait un bon voyage.
Quoi donc? ne te suffit-il pas
De plus de quarante ans de gloire;
Et que chacun ait en mémoire
Tes prouesses dans les combats?
De tes travaux opiniâtres
Mons & Fribourg font les théâtres;
Philincausen vit ta valeur,
Et tu portes sur ton visage
Plus d'un éclatant témoignage
De ton audace au champ d'honneur.
Noble ennemi des flatteries,
Brave & loyal Villepatour,
A ton Roi tu ne fis la cour
Qu'en présence des batteries.
De ta gloire unique artisan,

Habile autant dans les batailles
 Que tu fus mauvais courtifan ;
 Ton nom feul alloit à Versailles.
 C'est à toi, digne Chevalier,
 Si renommé par tes services,
 Que fied bien ce cordon guerrier,
 Plus brillant fur des cicatrices.
 Aux secrets d'un Art destructeur
 Initié dès ta jeunesse,
 Tu conferves dans la vieillesse
 Le feu de ta première ardeur.
 Vienne le cours des ans rapides
 Flétrir ce front fi belliqueux,
 Empreint des foudres homicides,
 Près de ces sillons glorieux
 On ne verra jamais les rides.

Une Dlle Aurore , de l'opéra , à peine âgée
 de 17 ans , est , depuis quelque temps en com-
 merce très-réglé avec ce vieux petit-maitre
 que Mlle Arnoud appelle le *pilier branlant des*
foyers , le Marquis de St. Marc. Comme il a
 près de cinq fois l'âge de la belle , cette petite
 différence est peu sensible , car l'une sort de l'en-
 fance & l'autre en approche. Cela réduit ce-
 pendant leur commerce réglé à certaine cor-
 respondance qu'ils font convenus de nommer
poétique. Le public est dans la confidence &
 cette grande affaire se traite de part & d'au-
 tre en prose rimée ou petits vers fort inno-
 cens. Mlle Aurore a commencé par louer l'au-
 teur d'Henriette dans un im-promptu fait à

loisir; le Marquis toujours à l'affut de ce qui peut fournir le moindre prétexte pour produire sa muse, n'a pas manqué de célébrer cette piece de vers. La jeune poëte alors trouve surprenant, admirable que

St. Marc, dans cet art si grand maître,

A ses essais daigne applaudir.

Il veut bien aider à fleurir

Le foible talent qui veut naître.

Notre Marquis a jugé ce dernier morceau excellent, *plein d'harmonie, de sens, de grace & certainement de vérité*, & prié dans sa réponse Aurore d'obtenir des Dieux qu'il soit rajeuni comme Titon. La jeune Aurore ou la personne qui compose pour elle (si ce n'est pas le Marquis lui-même,) fera désormais dispensée de chercher à faire de bons vers, puisqu'il est prouvé que de pareils fussent pour attirer des éloges dont la vanité se contente. Celle de M. de St. Marc n'aura pas été agréablement affectée du quatrain suivant qu'un de ses lecteurs a adressé à cette belle.

Gardez-vous bien, charmante Aurore,

De rajeunir ce vieux Titon,

De vous, hélas! que diroit-on,

Si pendant soixante ans il rimailloit encore!

Enfin le vaisseau volant de M. Blanchard, dont je vous ai quelquefois entretenu, est sur le point d'être achevé. L'inventeur & facteur de cette singulière machine se propose d'en

faire dans quelques jours publiquement l'essai en cette capitale. Plusieurs personnes ont été admises à voir ce vaisseau dans l'atelier de son auteur, rue Taranne, fauxbourg St. Germain. Les avis sont partagés, ce qui est déjà beaucoup en faveur de l'entreprise. Les uns croient au succès de cette nouvelle navigation, & rêvent déjà des flottes ou escadres aériennes. D'autres la regardent comme une extravagance & plaignent cet homme d'ailleurs fort ingénieux, de s'être si opiniâtrément attaché à un travail qui finira, selon eux, par le tuer, lui casser bras ou jambes ou qui du moins le couvrira d'un éternel ridicule. Ceux qui ne connoissent M. Blanchard & sa machine que par la voix publique, sont tous de cette dernière opinion. Quelques physiciens éclairés dans la mécanique-pratique attendent prudemment l'épreuve & pensent qu'il seroit téméraire de prononcer sur l'impossibilité du succès. On convient que jusqu'ici les essais en ce genre n'ont eu que de tristes suites & que ceux qui les ont faits s'en sont presque tous mal trouvés. Mais le pere Lana, italien, a employé tout le Chapitre VI de son très-curieux *Prodromo all'arte maestra*, à prouver que ce n'est point une chimere que l'exécution possible d'un vaisseau qui navigeroit dans l'air comme nos bateaux sur l'eau ou, pour mieux dire, comme les poissons les plus lourds nagent dans ce dernier élément. Une suite d'inductions tirées de la pesanteur spécifique de l'air, de la légèreté relative d'un vase qui en est purgé, & de deux démonstrations d'Eu-

clide, qui pourroient bien ne pas porter M. d'Alembert à demander une place dans le vaisseau volant de M. Blanchard, persuada au pere Lana que des globes de cuivre dont il armeroit le vaisseau qu'il décrit & dont il donne la figure à la fin de son volume, contrebalanceroient suffisamment, par leur légèreté, le poids de sa machine & le sien, & que le tout monteroit nécessairement dès qu'on couperoit les cables qui retiendroient ce bâtiment sur le chantier. L'objection à laquelle il ne trouve point de réponse, c'est celle qu'il se fait lui-même à la suite de plusieurs autres qu'il résout toutes par le calcul; c'est que la providence ne permettra jamais le succès d'une semblable machine vu les conséquences dangereuses qu'il résulteroit pour la société, de la funeste faculté qu'auroient de se chercher par air, pour se combattre, des hommes qui ne se poursuivent que trop facilement par mer & par terre pour s'entrégorger. J'ignore, Monsieur, si la Sorbonne ou la Cour de Rome auront levé pour le Sieur Blanchard ce scrupule qui n'est pas le seul que j'aurois à sa place. Roger Bacon avoit songé à un char volant, qui aura donné à M. des Mazures, chanoine d'Etampes, l'idée de son cabriolet volant qui, fort heureusement pour lui, est tombé dans le plus profond oubli au lieu de tomber, comme il l'auroit pu, de quelques toises de hauteur sur le pavé. Le pere Honoré Fabri avoit aussi imaginé un bateau volant, ainsi que plusieurs autres qu'indique George Paschius dans ses *Inventa nov.*

antiqua, Ch. VII, pag. 636. Edit. de 1700. in-4to, où est la traduction du Chapitre VI du *Prodromo*, & où l'on trouve réunies des observations curieuses sur tous ces divers émulles des oiseaux & sur quelques automates volans, tels que le pigeon de bois d'Archytas de Tarente, celui du jésuite Kircker, la Mouche de fer qui, peut-être à cause de la légèreté de sa matière, vola, dit-on, sur plusieurs personnes à Nuremberg, & l'Aigle qui après être allé fort poliment au-devant de l'Empereur Charles V, à une distance très-considérable de cette ville, y suivit ce Prince, planant toujours perpendiculairement au-dessus de sa tête, ayant, sans doute, appris par cœur tous les détours que formeroit la marche, le degré de vitesse ou de gravité de chaque pas & le plus ou moins de longueur des pauses; deux chefs-d'œuvre attribués au célèbre Regiomontanus. Le vaisseau volant du Sr. Blanchard & le cabriolet volant de l'abbé des Mazières, figureront sûrement un jour dans quelques chroniques, & nos neveux regretteront que le temps ait détruit ces monumens d'industrie auxquels des versions successives, & toujours un peu embellies, auront peut-être donné des garans d'une réussite dont nous ne nous ferons pas doutés. Et c'est ainsi que les hommes s'instruisent.

LE NÉANT DES PLAISIRS DE CE MONDE.

Dans ces derniers jours de Carême,
Un moine d'environ trente ans,

Qui
Ce

" Ou

" Ce

" Off

" Ce

" Nac

" On

" Héla

" Que

" Que

"

"

LA

le min

absolu

Ayant l'air de la santé même
 Malgré les rigueurs du saint temps ;
 Qu'œil brillant & face vermeille ,
 Levres de corail , belles dents ,
 Et bord rouge à petite oreille
 Distinguoient de ces pénitens

Qui sont moins dégoûtés qu'ils ne sont dégoûtans ;
 Ce moine enfin prêchoit sur le mépris du monde
 Et le néant de ses plaisirs ,
 Chez des Nonnains dont les desirs
 N'ont rien moins que la paix profonde
 Qu'annoncent leurs pieux loisirs.

- » Oui , mes très-cheres Sœurs , lorsque l'on confidère ,
 Leur disoit le Révérend Pere ,
 » Ce qu'à nos sens trompés ce monde corrupteur
 » Offre de plus piquant & de plus séducteur ,
 » Et quand on songe au peu que dure
 » Ce fugitif instant qu'une foible nature
 » N'accorde trop souvent qu'au prix de la santé.
 » A la plus grande volupté ;
 » On voit que ce n'est rien , presque rien , je vous jure.
 » Hélas ! pour vous porter à souffrir sans murmure
 » Quelques privations & quelqu'austérité ,
 » Que ne puis-je , mes sœurs , en dissipant vos doutes ,
 » Vous faire bien sentir à toutes
 » Cette importante vérité ! »

Par M. le Chevalier de M.....

De Versailles , le 10 Avril 1782.

LA révolution si inopinément arrivée dans
 le ministère anglois , nous oblige de changer
 absolument tout notre plan de campagne & de

retoucher à notre système politique ; afin de tenter les derniers efforts pour empêcher les Anglois : 1^o. de faire leur paix avec la Hollande : 2^o. de se reconcilier avec leurs Colonies. Deux émissaires qui viennent de nous arriver de Londres , nous assurent que les nouveaux Ministres n'effectueront pas tout ce qu'ils imaginent ; que Lord Bute aura toujours la même influence dans les affaires ; que le Roi ne fait & ne fera rien sans consulter ce favori , & qu'il en sera du cabinet de St. James, comme il en étoit du Parlement britannique. S. M. y conservant pour toutes les parties de l'administration la même prépondérance, que le Stadhouder conserve sur les délibérations de Leurs Hautes-Puissances.

Les lettres de Londres nous font entrevoir le plan du nouveau ministère anglois , & esquisser rapidement les divers caractères des personnages qui le composent. Voici ce qu'on y lit.

Le marquis de Rockingham , les lords Shelburne , Burke & Howe , méritent la confiance de la nation , & feront tout pour rétablir l'honneur du pavillon britannique.

Burke est le plus honnête des hommes , il a les meilleures intentions du monde , il est tout dévoué au bien public , & il a au plus haut degré , ce qu'on pourroit appeller *l'esprit de combinaison* , qu'on croit même qu'il porte quelquefois à l'excès.

Fox est un aigle , il auroit toutes les qualités que demande sa place , s'il ne lui manquoit ce que Burke a de trop.

Richemond a le cœur d'un vrai Breton ; mais il a aussi la tête trop angloise , sa violence lui fera souvent manquer le but en s'efforçant d'y atteindre à sa maniere.

Quant au plan qu'on se propose de suivre pour la campagne qui s'ouvre , on en écrit ceci :

1°. La paix avec l'Amérique , dût-on prononcer le mot affreux d'*indépendance*. On se persuade que le congrès y accédera d'autant mieux qu'on croit qu'il a de l'humeur contre la France , à cause de certaines propositions ou demandes touchant quelques districts de Chesapeack & autres objets tout faits , dont on tâchera de tirer parti , si l'on peut les tourner en preuves du peu de bonne-foi de cette puissante alliée envers les Etats-Unis.

2°. La paix avec la Hollande à quelque prix que ce soit.

3°. Toutes les forces maritimes seront rassemblées & dirigées contre la seule Maison de Bourbon.

4°. On redoublera d'économie : les plans de Burke seront exécutés , les avantages faits aux porteurs de contrats , &c. tous autres moyens dont l'Ex Ministère payoit la majorité , seront réduits , l'influence de la Couronne sera bornée autant qu'il sera possible , toute corruption sera bannie des élections de membres de Parlement , &c. mais ces grands mots , si faciles à proférer ou à écrire , n'ont malheureusement aucune vertu magique , de grands changemens ne sont souvent , en politique , que d'autres nous donnent aux mêmes mobiles

déguifés. Quelques jours encore & un coin du voile fera levé. Nous sommes seulement un peu fâchés d'avoir une fi grande partie de nos forces en Amérique. Mais nous laifſerons agir le comte de Graſſe & le Marquis de Bouillé aux Iſles du vent, où nous eſpérons n'être pas prévenus.

M. Rouſſeau, neveu du célèbre Jean-Jacques, Conſul de France à Baſſora, eſt parvenu à établir une poſte réglée; sûre & bien ſervie, au moyen de laquelle il fait paſſer en moins de quatre mois des lettres de Pondi-cheri à Paris. On aſſure que le Miniſtre a déjà reçu les premiers paquets par cette voie, nommément les dernières nouvelles qu'on ait publiées ſur Hyder-Ali, l'action où il a défait les Anglois, tué de ſa main le général Eyre-Coore, & la jonction de ſes forces à celles de Meſſieurs d'Orves & de Suffren.

De Paris, le 12 Avril 1782.

NE donnez commiſſion à perſonne d'acheter pour vous une *Histoire du Grand-Duché de Toſcane ſous le Gouvernement des Médicis, traduite* (ſi l'on en croit le titre) *de l'Italien de Riguccio Galluzzi*. Nos charlatans libraires ne manqueront pas d'en faire de très-appétifſantes annonces, rien néanmoins de plus mal écrit & de plus ennuyeux. On en promet neuf ou dix volumes & les deux premiers ſont déjà mis en vente. L'auteur y a preſque continuellement le ſecret de dire tout à la fois & trop & trop peu. Les faits importans y ſont, pour

ainsi dire , hachés , brisés , incomplets , incohérens & noyés dans une multitude de petits faits & de détails insipides qu'on jugeroit être de trop , même quand ils seroient aussi courts qu'on s'est complu à les étendre. Il seroit bien facheux que cette prétendue histoire empêchât d'en faire une bonne sur un si beau sujet. C'est cependant l'un des plus grands torts que fassent aux lettres les mauvais livres. Combien d'ouvrages excellens nous n'avons pas , uniquement parce qu'il en existe où la même matiere a été l'objet des travaux de quelqu'ignorant !

Le brave champion qui , comme vous le savez , s'est chargé de défendre envers & contre tous , *Adele & Théodore* , de la comtesse de Genlis , ce Chevalier anonyme qui avoit placé sur son écu les trois lettres initiales *L. M. D.* ne cesse de frapper à droite & à gauche , & ses lettres & brochures font tout le bruit qu'elles peuvent faire , mais on n'a point encore appris qu'il ait pourfendu ni occis personne , ou qu'il ait amené aucun captif aux pieds de la Dame de ses pensées. D'Indiscrets curieux ont osé tenter de lever la visiere de ce Dom Quichotte , & croient avoir apperçu dans ce valeureux redresseur de torts certains traits qu'on ne s'attendoit pas à y voir ; on se dit à l'oreille que c'est M. le Marquis du Crest , frere de la Comtesse ; & l'on s'écrie : *Vous êtes orfèvre , M. Joffe !* Quoi qu'il en soit , ce terrible homme va toujours démontrant par des lettres sans nombre & de la plus belle longueur , que rien au monde n'a été , n'est & ne sera jamais comparable à l'ouvrage du

Gouverneur-femelle ; que Fénelon , Rousseau , Locke , &c. ne sont que des écoliers auprès d'elle. Si je pouvois trouver quelqu'un d'éclairé qui eût la patience de lire le verbiage de ce Marquis , je vous manderois ce qu'on en pense ; mais personne n'y perd son temps , & l'on n'en fait en général que ceci , c'est que rien n'est plus insoutenable que toute cette rapsodie polémique.

Quelque pitoyable que soit le drame intitulé *Henriette* de Mlle Raucourt , cette actrice-auteur , d'abord assez singulièrement fameuse pour ses grandes prétentions à des talens qu'elle n'avoit pas , & ensuite plus fameuse encore par des mœurs trop notoires pour que personne ou les ignore ou les nie ; ce drame , dont je vous ai donné un extrait fort succinct , cette piece dont l'intrigue est si romanesque , dont les moyens sont si peu naturels , les caracteres presque tous dramatiquement mauvais , les mœurs si peu décentes , enfin cet ouvrage , tel qu'il est , est disputé à celle qui se donne publiquement pour son auteur. Qu'on soit surpris après cela que de beaux-esprits se disputent la propriété de quelque chef-d'œuvre propre à faire honneur ! On assure que le véritable auteur est M. du Rosoy , cet écrivain célèbre à force de disgraces littéraires. On prétend que depuis quatre ou cinq ans il avoit vainement cherché les moyens de faire représenter cette malheureuse piece , & que n'ayant pu venir à bout même de la faire imprimer , il a présumé qu'une femme protégée comme l'est Mlle Raucourt , seroit pour lui un favo-

rab
me
l'ab
sûr
son
pay
reg
Le
à se
les
de
blan
P
anon
dirai
l'opé
par
celui
rore
marq
bien
fraîch
ces d
M. G
jours
de pl
un pe
Le
ans à
déteste
n'y av
te , qu
sa retr
contre

nable prête-nom. La Demoiselle soutient fermement que le drame est à elle. Si elle a imité l'abbé Roquette qui achetoit ses sermons bien sûr qu'alors ils étoient à lui, elle a raison, son droit est incontestable. Elle n'aura pas dû payer fort cher ; on fait d'ailleurs comment se reglent les comptes entre auteur & actrice. Le plaissant est que du Rosoy veuille ajouter à ses ridicules celui de se vanter de ce dont les railleurs ne demanderont pas mieux que de pouvoir l'accuser avec quelque vraisemblance.

Puisque nous sommes sur le chapitre des anonymes ou pseudonimes découverts, je vous dirai en passant que M. Guillard, auteur de l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, mis en musique par Gluck, est violemment soupçonné d'être celui qui fait les petits vers de la jolie Mlle Aurore, surnuméraire de l'académie royale. Si le marquis de St. Marc vient à l'apprendre, il sera bien content d'avoir vu les beaux yeux, la fraîcheur & tous les charmes & toutes les graces de la brillante Aurore dans les vers d'un M. Guillard. On dit que celle qui veut toujours passer pour les avoir faits, a eu besoin de plus de six leçons pour parvenir à les lire un peu couramment.

Le vieux d'Auvergne qui étoit depuis deux ans à la tête de l'opéra, s'y est tellement fait détester par sa fausseté, ses tracasseries, qu'il n'y avoit plus qu'une seule voix sur son compte, que tous les sujets desiroient impatiemment sa retraite. De nombreux mémoires présentés contre lui, tant de démissions que la haine

qu'on lui portoit engageoit à donner , tout a forcé le Ministre de Paris à en faire justice. Enfin , il a reçu l'ordre de se retirer , & l'administration va être confiée aux premiers d'entre les sujets du chant & de la danse. Les comédies françoise & italienne ne se sont pas mal trouvées d'un pareil système ; elles n'auroient même eu qu'à s'en louer beaucoup si elles n'avoient trop inconfidèrement & on ne fait pourquoi , réclamé la protection d'une autorité qui a ensuite tout soumis à son influence directe. L'Académie Royale ne sauroit que gagner à l'admission de ce nouveau plan , si l'on pouvoit attendre quelque bon effet d'une régie confiée à d'aussi mauvaises têtes que celles qui vont composer le *Comité Lyrique* , qu'on peut garantir n'avoir pas le sens commun. En attendant des arrangemens ultérieurs , on garde *L'arrivée* moyennant dix-huit mille livres de traitement dont trois mille seront réversibles à ses deux filles. La Dlle le Vasseur qui doit à Gluck la réputation dont elle jouit sur le théâtre & à trois ou quatre jeunes Seigneurs celle qu'elle s'est faite dans ses loirs chez elle , obtient un traitement de neuf mille livres. Le jeune Vestris demande modestement , à son ordinaire , ou sa retraite ou dix mille livres. Il prétend qu'il lui est impossible de rester sans cette somme. On lui répond que certain congé qu'on lui a donné pour aller à Londres lui a fait gagner plus de cent mille livres ; il soutient qu'il est le premier talent de l'Europe & conséquemment des quatre parties du monde , ainsi que la danse est le pre-

mier & le plus sublime des arts, & dit qu'il rougiroit de honte pour la France si un homme comme lui ne jouissoit pas de deux mille livres de rente ; qu'au reste ce n'est point par intérêt qu'il en parle ainsi, qu'il ne considère en cela que ce qu'on lui doit, ce qu'il mérite & la gloire de la monarchie où l'on compte tant de Ministres, gens si faciles à remplacer, à qui l'on fait cependant tout un autre sort qu'à lui, &c. On connoît l'humilité exemplaire & les profonds raisonnemens de ce personnage vraiment unique. Mlle la Guerre qu'on avoit dit cinq ou six fois malade, morte, enterrée, reparoit dans le monde avec une santé à laquelle quatre heures de toilette donnent à peu près le même éclat qu'elle avoit auparavant sans cela. Quelques intimes amies de cette belle disent que sa maladie a été d'autant plus douloureuse qu'elle avoit une double cause & que c'est par contre-vérité que Mlle la Guerre portera désormais le nom d'un horrible fléau qui est l'un des plus grands ennemis de la population.

Les concerts spirituels ont attiré pendant la quinzaine une affluence de monde inconnue jusqu'ici, tant tout ce qui est spirituel a de vogue parmi nous ! deux virtuoses italiens y ont fait la plus grande sensation. L'un est M. Viotti, excellent violon, admirable pour la justesse, le fini, la facilité prodigieuse de son exécution, & plus encore par l'expression, l'âme qu'il fait donner à son instrument. Il a eu pour rival un jeune homme de 17 ans, nommé Eck, dont les dispositions s'annoncent de la manière

la plus avantageuse , mais que le public auroit peut-être dû ne pas mettre si lestement au niveau d'un artiste consommé comme le Sr. Viotti qui a en tout sur lui la juste supériorité du grand maître sur le meilleur écolier. L'autre virtuose est Madame Mara , cantatrice qu'on loue assez en la nommant. Elle a paru sans égale dans ce qu'on appelle les airs de bravoure ; le *Cantabile* ne lui a pas attiré autant d'admiration , mais elle se rapproche si heureusement de la charmante Madame Tody dans les morceaux d'expression , qu'elle va même jusqu'à la faire oublier quelquefois. On n'apperçoit qu'avec le plus vif regret que la voix de Madame Mara commence à perdre sa fraîcheur , qu'elle n'est pas toujours juste & que l'instant d'une honorable retraite est bien près d'arriver pour elle ; ce qu'une vanité mal-adroite ne dit presque jamais que trop tard à ces chanteuses du premier ordre. Madame Tody aura encore l'avantage d'enchante par l'intéressante beauté du plus touchant organe , quand il ne restera plus qu'un souvenir très-affoibli du chant de Madame Mara. Un Duc amateur & homme de beaucoup d'esprit , disoit dernièrement à celle-ci , en sortant du concert : *Madame , si vous pouviez faire une peinture fidelle de ce que nous venons d'entendre , vous laisseriez de riches héritiers & votre gloire seroit aussi durable que brillante.*

Les comédiens françois ouvrirent hier leur nouvelle salle royale du fauxbourg S. Germain : quoique peu chargée d'ornemens , elle n'en a pas moins offert un magnifique spectacle que

notre charmante Reine a honoré de son auguste présence. On s'y portoit, on y étouffoit, malgré les bancs, & le tumulte y a été continuel pendant la premiere piece. Le titre de cette piece est l'*Inauguration du théâtre françois*. Ce n'est qu'une suite de scenes épisodiques en vers qu'il a plu à M. Imbert d'appeller un acte, dans lesquelles paroissent Mercure, Apollon, Melpomene, Thalie, Moliere, Corneille, un auteur tragique, un auteur comique, la *Critique* & jusqu'à la *Cabale* en personne. Le peu qu'il a été possible d'en saisir a été vivement applaudi. L'auditoire ressembloit à un bruyant ramas de sourds qui étoient transportés de joie dès qu'ils pouvoient entendre quelques phrases. Cette bagatelle, qu'on n'a guere pu juger, a été suivie de l'*Iphigénie* de Racine.

C'est aussi par une nouveauté que s'est faite l'ouverture du théâtre italien. Elle est intitulée *le Public* & étoit précédée du *Poisson d'Avril*, prologue dont les personnages sont *Thalie*, dont on n'a jamais tant parlé que depuis qu'elle est veuve, *Momus* & le bienévolé *Public*. Celui-ci s'amuse à pêcher à la ligne en attendant l'heure du spectacle; *Thalie* & *Momus* préparent le compliment qu'ils doivent lui adresser. Le *Public* a laissé tomber par hasard son sifflet, dont on fait bien qu'il ne fait plus aucun usage; *Momus* le ramasse & le donne à *Thalie* qui ne le rend au *Public* qu'à condition qu'il ne sifflera pas en écoutant la piece, accord digne de nos auteurs modernes. Quant à la piece, c'est un monstre dramatique dont

il feroit fort difficile de donner une idée. En 1512, on donnoit & admiroit des chefs-d'œuvre tels que *la Nef de la Santé avec le Gouvernail du Corps humain*, moralité dans laquelle Madame Expérience jugeoit M. Banquet & M. Souper ; où M. Banquet se confessoit, étoit pendu & étranglé par le bourreau Diere ou Diepte, & M. Souper étoit condamné à porter des manchettes de plomb pour qu'il n'ait la force de servir que peu de plats, & étoit relégué à six lieues ou six heures de M. Diner. Ces sortes de drames nous font pitié maintenant, nous sommes surpris du mauvais goût du siècle qui y applaudissoit, & cependant ne voilà-t-il pas que nous nous rapprochons de ce pitoyable genre dans des pièces qu'il ne feroit nullement inutile de comparer à ces anciennes ? Aujourd'hui, dans le siècle appelé *philosophique*, on met sur le théâtre, Madame Opinion, Madame Caprice, M. Girouette, M. Paradoxe, M. Dramomane, M. Harmoniche, &c. Ces personnages & d'autres tout aussi ingénieusement choisis, ont élevé une barrière entre le Public & la Vérité, ce Public qui tout à l'heure s'amusoit à pêcher à la ligne & avoit perdu son sifflet, & cette Vérité qui, dit-on, est au fond d'un puits. Le Génie national s'est enfui ; le mauvais goût a régné, le Paradoxe & l'Amphigouri ont donné des loix, ce qui n'est pas régner, &c. Ne me demandez point, Monsieur, quel rapport a tout cela à cette barrière. Le Génie national, las de voyager, atteint peut-être de la maladie du pays, revient en France. Ce

Public l'accueillié , le Paradoxe & la Cabale sont exilés , & ce Public dont on fait ce qu'on veut , se reconcilie , sans qu'il y ait eu de brouillerie , avec la Vérité , les Ris , les Graces , & c'est tant pis pour qui ne sera pas émerveillé de tout ce galimatias. Nulle action , point de plan , quelques allusions satyriques , mais des couplets piquans que le Public auditeur a applaudi de toutes ses forces sans se douter le moins du monde que c'étoit se siffler bravement lui-même.

Un riche Américain & sa femme sont arrivés dernièrement & se sont logés dans l'un des plus considérables hôtels garnis de cette capitale , avec leurs nombreux domestiques & un grand singe dont les mœurs sont si douces , dont l'éducation , qui feroit honneur à la Comtesse de Genlis , a été si bien soignée qu'on lui laisse toute sa liberté & que jamais il n'en abuse. Dans cette même maison , logeoient depuis quelque temps , une jolie dame de Limoges à peine âgée de 16 ans & son jeune mari , couple charmant qui intéressoit tous ceux qui avoient occasion de le connoître. Le mari étoit dangereusement malade & son danger & la douleur de son épouse affligeoient toute la maison. Ces deux étrangers sensibles demandèrent à le voir , furent admis auprès de son lit & leur singe les y suivit sans qu'on s'en apperçût , tant on étoit pénétré du touchant spectacle dont on s'occupoit. Chacun indiqua son remède , comme cela se pratique ; on n'en négligea aucun & le malade mourut. Le lendemain de ses funérailles , les maîtres

du finge allant dîner chez le Dr. Francklin ; leurs gens se disperferent & laisserent l'animal domestique à la garde du petit garçon qui l'abandonnant à lui-même alla jouer dans le voisinage. Le finge parcourt tout l'hôtel , entre dans l'appartement désert où le malade étoit mort & qu'on aëroit. Il prend quelques hardes qu'il trouve là , un bonnet , un ruban , il imite de son mieux le défunt & va se mettre dans son lit. Une femme de chambre ayant quelque chose à chercher auprès de ce lit , voit la hideuse figure , pousse un cri & tombe évanouie. Un valet accourt , rappelle cette fille à la vie ; elle reprend l'usage de ses sens , pousse un nouveau cri en montrant le lit à ce valet préoccupé & dit : *l'esprit de Monsieur !* puis elle retombe sans connoissance. Le domestique s'enfuit , appelle ; la jeune dame arrive à ces clameurs , voit le bonnet de son mari , un visage affreux mais immobile , elle croit qu'on s'est permis un jeu abominable pour l'épouvanter & lui déchirer le cœur ; elle ne peut que faire les gestes muets de la plus énergique indignation. Mais le visage se remue , fait des grimaces , contrefait les mouvemens de son époux malade , la frayeur est au comble & générale ; on se heurte , on se précipite hors de cette chambre. Arrive le petit garçon qui craint d'être grondé & qui cherche par-tout le finge. Cet animal qui vraisemblablement s'attendoit à se voir choyé & servi comme il avoit vu que le malade l'étoit , & qui ne s'étoit couché là , selon toute apparence , que pour boire ou manger quelque chose de bon qu'on ne lui apportoit

apportoit pas , relève brusquement , quitte avec dépit manteau de lit , ruban , bonnet , & , avec les marques les moins équivoques d'un dessein formé , il va casser , briser tout ce qu'il peut rencontrer de porcelaines , glaces , faïence dont il avoit vu qu'on ufoit pour présenter ou du bouillon ou des médicamens au moribond & rejoint son gardien. La jeune dame est encore fort incommodée de l'effet de la frayeur , sa femme de chambre en a contracté un tremblement presque universel qui dure encore malgré les meilleurs remèdes ; le valet bon Limousin soutient qu'il a vu le diable , & l'on s'inscrit pour voir le singe.

T H A L I E

*Aux Comédiens François au sujet de l'ouverture
de leur nouvelle salle.*

Ecoutez , Messieurs les Acteurs ,

Ecoutez ma plainte folâtre :

Lorsque vous changez de Théâtre ,

Ne pourriez-vous changer d'auteurs ?

Melpomene ma sœur altière

Peut encor descendre chez vous ,

La Harpe , Ducis & le Mierre

Lui rendent des soins assez doux ,

Mais comment y suis-je traitée ?

Jadis on y suivoit ma loi ,

Et maintenant , ah ! je le voi ,

A peine y suis-je regrettée ,

A peine y songe-t-on a moi.

Tome XII.

S

Du lamentable la Chauffée
 Les lamentables successeurs
 De mes Etats m'ont expulsée
 Et noyé mes ris dans les pleurs.
 Quoique veuve encor très-jolie,
 D'un voile de mélancolie
 Par eux mon front fut revêtu;
 Hélas! Dans ma juste furie,
 Faudra-t-il que je me marie
 Avec Boniface Pointu?

De Paris, le 17 Avril 1782.

ON parle beaucoup dans nos cercles où
 l'on ne lit rien & où l'on juge de tout, d'un
 ouvrage qui n'a guère demandé que du temps,
 du loisir, de la patience pour l'écrire, & qui
 néanmoins n'exige pas qu'on en ait de reste
 pour le parcourir, parce qu'il joint à certain
 degré l'utile à l'agréable. Son titre est, *Pensées
 sur les femmes & le mariage, dédiées aux hommes,
 par un vieux militaire.* On a bien fait de dédier
 ces *Pensées* aux hommes; il est probable que
 le beau-sexe n'auroit pas accepté de bon cœur
 la dédicace. L'épigraphe de ce livre convient
 tellement à la plus grande partie de ce qu'il
 contient, que ceux qui l'entendent & qui ont
 quelque lecture, en font une sorte d'épigram-
 me : *Nihil dictum est, quod non sit jam dictum
 prius.* En effet, les trois volumes de cette com-
 pilation d'idées prises ça & là, qui contien-
 nent, le premier cinq cent huit, le second
 quatre cent quarante-cinq, le troisième trois
 cent cinq articles, c'est-à-dire, en tout mille

deux cent cinquante-huit morceaux séparés, qu'aucun lien commun ne réunit, qu'aucun ordre, aucune suite ne fait valoir, maximes, sentences, pointes, observations de trois ou quatre lignes, historiottes de demi-page, ces trois parties offrent peu de ces vérités qu'on n'a point lues, de ces traits qu'on voit pour la première fois. Plusieurs articles même sont une inutile répétition d'autres articles, soit en des termes différens, soit mot à mot. Après avoir dit, peut-être avec trop de prétention à de l'esprit : *la louange est l'ambrosie des femmes, sur-tout quand celui qui la donne a la perfidie d'y mêler la satire d'une autre femme.* Pourquoi dire ailleurs : *la femme entend avec plaisir dire du mal d'une autre femme ?* Et pourquoi la première pensée (106.) est-elle littéralement copiée encore dans l'article 439 du même volume ? il en est ainsi de plusieurs. Quelquefois l'auteur paroît méconnoître que rien n'est moins plaisant que certaines images où se glissent quelques expressions dégoûtantes. « Rien de si plaisant, dit-il, que l'attention » d'une vieille coquette à faire faire le manège » à une gorge indocile qui fait le plongeon » de temps en temps, & ne se remonte qu'a- » près bien du travail & de la sueur. » Un vieux soldat peut bien parler ainsi, mais ce n'est point le style de la bonne compagnie ; ces derniers mots ne sont ni d'un écrivain délicat, ni d'un bel-esprit de ruelle & de toilette. Au reste, on trouve de bonnes choses dans ce Salmigondis de pensées, dont les deux tiers au moins sont empruntés de livres trop con-

nus , pour que le rédacteur soit sérieusement accusé de plagiats , à l'égard desquels il s'exécute de fort bonne grace dans son avertissement ; & c'est sans doute l'une des causes des fréquentes répétitions d'une même idée. Je pourrois vous copier dans la suite quelques-uns des traits les plus saillans de cet ouvrage , en attendant & pour finir son article , ayant à vous entretenir d'autres nouveautés , j'en transcrirai ce peu de lignes : « Voici une épigramme qu'on a faite sur les Mariages à la mode : »
 » Mariez-vous. — *Réponse* : j'aime à vivre en » garçon : — J'aurois pourtant un parti , — » Dieu m'en garde ; — Tout doux , peut-être » il vous plaira ? — Chançons ! — Quinze » ans , — Tant pis ; — Fille d'esprit , — » Bavarde ; — Sage , — Grimace ; — Et » belle , — Autre danger ; — Grand nom , — » Orgueil ; — Le cœur tendre , — Jalou- » sie ; — Des talens , — Pour me faire enra- » ger ; — Et par de là cent mille écus , — » J'épouse. »

Je viens de recevoir une brochure , *le Pour & Contre les spectacles* , première édition , par M. l'abbé M. *** : *Est-ce un mal d'aller aux spectacles ?* Quelle question à traiter aujourd'hui ? nos Marquis , nos élégans des foyers vont faire des gorges chaudes du petit livre de M. l'Abbé , vont le trouver bien ridicule , bien sot , bien iroquois ! Les théâtres & les histrions , ces écoles de morale , ces hommes si nécessaires , si précieux , anathématisés de droit & de fait ! Eh ! dans quel temps , bon Dieu ! cet homme vient-il nous débiter de pareilles fornettes ?

N'est-ce point quelque capucin défroqué ? n'aurait-il pas hérité de l'ame, car on n'osera pas dire de l'esprit de peur d'équivoque, de quelque moine du douzieme siecle ? Et ses lettres sont adressées à Madame *** ! Nos peintres, nos graveurs devroient bien avoir à nous donner le portrait de cette femme unique ; on se l'arracheroit ; cela vaudroit de l'or ! quelque antiquaille bien conservée ! Et quel pendant que la figure de son Abbé ! Demander si l'on fait un péché en assistant à nos comédies où l'on prêche tant & si longuement ! à nos tragédies qui laissent nos sens dans un si parfait repos ! Mais observons bien que c'est par trente-quatre raisons que M. l'Abbé prouve que nos spectacles, que sûrement il n'a jamais vus, sont illicites & criminels ; M. Pince ne les auroit pas mieux comptées. Il nous dit que Corneille, Racine, Quinault, la Mothe, Gresset, &c. ont abjuré la scene & leurs chefs-d'œuvre, les ont détestés & baignés de leurs larmes. Que nous apprend-il ? que la Harpe, le Mierre & tant d'autres sont honteux des leurs ! Et il va nous citant les Conciles, les Peres, les Docteurs, des centaines de mandemens d'évêques, comme si on les lisoit, des rituels, des statuts synodaux, des Papes, des Pasteurs de toutes les communions, des Curés, la Sorbonne, des Arrêts du Parlement, dont les jeunes présidentes ont leurs petites loges, Fléchier, Massillon, Bourdaloue, qui étoient occupés de leurs sermons, Bossuet qui, dans sa jeunesse alloit au spectacle pour se former, comme nous l'assure M. d'Alembert dans l'é-

loge qu'il a fait de ce Prélat, St. François de Sales qui aimoit mieux tricher au jeu que de bâiller au piquet, le Franc de Pompignan si délicieusement, si honnêtement vilipendé par Voltaire, & ce J. J. Rousseau qui, lui-même, a été si indigné de ce qu'on lui refusa l'entrée à l'opéra, &c. Tant de mauvais sarcasmes répétés, commentés, applaudis par nos penseurs à l'ambre & nos philosophes-parfileuses, m'ont donné envie de lire l'ouvrage de cet Abbé, & j'ai trouvé beaucoup d'érudition, de très-solides raisonnemens, une sage & courageuse exposition de grands principes qui ne sauroient cesser d'être vrais, mais dont les conséquences semblent devenir chaque jour plus étranges, plus inadmissibles par les progrès de la corruption générale. Cet auteur rapporte le fait suivant qui détruira peut-être l'équilibre entre le *pour* & le *contre* sur ces matieres dans l'esprit préoccupé de quelque pere de famille.

» Un chirurgien-major d'un régiment fuisse en garnison à Mons, il y a six ans, avoit un garçon âgé de douze ou treize ans. Je ne fais par quel motif, il lui ordonna d'aller au spectacle. Le jeune homme n'y fut que par force, mais rien ne lui échappa pendant la piece. Quelques jours après, se trouvant en compagnie, il s'oublia un peu. Monsieur son pere, qui s'en apperçut, voulut lui faire sentir sa faute; mais ce fils, auparavant si obéissant & si respectueux, reçut fort mal la représentation. Le chirurgien-major offensé lui dit: *Savez-vous bien que je suis votre pere? — mon pere!* repliqua-t-il aussi-tôt. *Il n'y a plus de pere,*

ce sont des tyrans. » C'est la leçon qu'il avoit apprise à la comédie du *Pere de Famille*, piece où d'ailleurs on ne moralise que trop. Ce pere de Province ne put retenir ses larmes.

Veut-on faire un livre qui soit recherché, quels que soient son style & sa forme, qu'on fasse une histoire. *Historia quoquo modo scripta, placet.* Aussi nos libraires ne doivent-ils pas désespérer de vendre une *Histoire de la dernière Révolution de Suede, précédée d'une Analyse de l'histoire de ce pays, pour développer les vraies causes de cet événement*, par Jacques le Scène des Maisons. Ce que Voltaire peint si bien en six ou sept pages, dans son histoire de Charles XII, peut-être inexacte d'ailleurs, le climat, le gouvernement, les premiers âges de la Suede, tout cela s'étend outre mesure & sans qu'on y gagne rien, dans l'ouvrage que je vous annonce. Les accessoires y étouffent le principal, & par une incroyable mal-adresse, la dernière révolution spécialement annoncée comme le sujet pour lequel l'auteur a pris la plume, n'est qu'un des moindres épisodes, qu'un simple passage de son histoire entreprise pour en développer les vraies causes. Il est des infidélités, des distractions impardonnables en un historien. Celui-ci oublie net, en affectant beaucoup trop de ne vouloir rien omettre, la translation de la Couronne de Suede d'Ulrique-Eléonore au Prince de Hesse, son mari, & la révolution qui fit passer cette couronne à la maison qui la porte aujourd'hui; de maniere qu'après avoir vu élire une Reine, vous voyez agir, parler, signer un Roi, Adol;

phe Frédéric, sans qu'on ait jugé à propos de vous dire le moindre mot d'aucun changement. L'auteur auroit-il voulu ménager par-là à ses lecteurs le plaisir de la surprise? Ils seront en effet étonnés, mais ils le seront d'une faute à la fois de mémoire & de jugement aussi singulière que nouvelle. On sait que les deux partis dominant en Suede & qui lui ont causé tant de mal, étoient désignés par les dénominations triviales de *Chapeaux* & *Bonnets*. Cela étoit bon à dire, on auroit même mal fait de le négliger; mais quelle fantaisie a eu cet écrivain de répéter sans cesse, sérieusement & à tout propos, *les bonnets* & *les chapeaux*, comme on dit *les Guelphes* & *les Gibelins*, *les Lancastres* & *les Yoreks*! Ces noms ridicules lui font former à son insu & le plus gravement du monde des phrases si étranges & si risibles! il observe quelque part, sans se douter qu'il prête à rire, qu'on *décia* par-tout *les mesures des bonnets*. Nos faiseurs de calembours se féliciteroient de cette bonne fortune. L'immortel auteur de *Ah! que c'est bête!* n'auroit pas pu mieux rencontrer. La langue est si fort maltraitée dans cette histoire que les amphibologies y semblent souvent faites tout exprès. Après avoir dit qu'un morceau de mauvais pain fait de certaine écorce d'arbre est la nourriture du pauvre Dalécarlien qui est obligé de travailler seul pour son usage tout ce qui occupe ailleurs les différens métiers, cet écrivain ajoute : « Il façonne à sa manière tout ce qui sert à le couvrir, & la grossièreté de ses vêtemens répond à la pauvreté de sa diète. »

Est-ce *diète*, régime? Est-ce *diète*, assemblée? Si le fond de l'ouvrage étoit meilleur, ce seroit une entreprise à tenter que de le traduire en françois.

Mon colporteur m'apporte le plus mystérieusement possible, *le Ciel ouvert à tout l'Univers*, brochure in-8vo. de 163 pages. Comment se trouve-t-il des écrivailleurs capables de composer de pareilles platitudes & des gens assez oisifs & d'un goût assez dépravé pour les lire & les prôner! Le malheureux qui les colporte ne s'en chargeroit pas s'il les lisoit. La première section a pour titre : *Représentation d'un simple chrétien à l'auteur de la Requête des Fideles à Nosseigneurs les Evêques de l'Assemblée Générale du Clergé de France de 1779*. L'ouvrage a quatre autres sections uniquement, parce qu'il a plu à l'anonyme barbouilleur de le diviser en cinq parties, sans motif tiré de son sujet, car ce qu'on ne sauroit appeller ses idées n'a nulle suite, nul ordre, & son pitoyable pamphlet ne lui a pas coûté la peine de former un plan. On ne conçoit guere ce que veut ce prédicant sans mission, qui insulte à toutes les religions établies & de préférence à la nôtre, transporté du fanatisme de l'impie, qui a aussi le sien quoi qu'elle dise. Il gémit des ravages affreux de l'incrédulité; il soutient que les malheurs de la religion retomberont infailliblement sur l'Etat; que la morale chrétienne est la seule capable de nous rendre heureux; que hors de l'Eglise, hors de la vérité, hors de l'Evangile, point de salut, &c., puis il soutient en même temps, dans les mêmes pages, que

tout *Ecclesiastique* devient par état ennemi de la
 vérité ; que tout citoyen doit prêcher ; que l'Etat
 de Prêtre est contraire à la Religion & à l'humani-
 té ; il ne parle que de renverser les autels ,
 de supprimer tout culte ; il enseigne que le
 ciel est ouvert à tout l'Univers ; s'écrie : Plus d'en-
 fer ! grande nouvelle ! Il dit aussi philosophique-
 ment qu'élégamment , que ces grillades éternelles ,
 qu'il appelle ensuite des rôtisseries sempiternelles ,
 loin d'arrêter , ne font que multiplier les crimes ;
 il affirme que l'enfer n'existe plus que dans nos
 imaginations trompées ; que Dieu ne fit les hom-
 mes que pour les rendre tous heureux , & à ce
 propos : « ô belle Iris ! s'écrie-t-il , qu'un
 homme est heureux ! qu'une femme est aimable !...
 voir ce qu'on aime , ce qu'il y a de plus charmant
 dans la nature ! Deux yeux sensibles , un teint frais ,
 des levres vermeilles , une bouche qui appelle le
 baiser , un tendre regard qui dit qu'on peut oser ,
 que d'appas ! que d'attraits ! quelle jouissance !... »
 plus bas : *Venite ad me & ego reficiam vos* ; ailleurs : *Fac
 hoc , & vives* ; & tu l'as voulu , George Dandin ,
 dans la même ligne. Enfin , il entasse sans choix ,
 au hasard , sans discernement & comme un
 malade travaillé de la fièvre , les passages d'o-
 péra bouffons , les paroles de l'évangile , des
 vers latins , des vers françois , tout ce que
 présente sa mémoire à son esprit troublé par
 un accès de délire. Il condamne les philoso-
 phes incrédules & il admet toutes leurs con-
 séquences ; il feint de révéler l'évangile &
 l'interprete de manière à indigner tous ceux
 qui y croient , il exalte la religion & il en sape

tous les principes , en ridiculise fort gauchement tous les préceptes & toutes les pratiques. Au milieu de ce fatras sorti piece à piece du cerveau le plus mal organisé , ce qu'on voit le plus clairement , c'est un violent desir de faire du bruit par l'audace des assertions , un dessein formé de porter la puissance séculière à s'emparer de toutes les richesses des églises & du clergé ; & ce n'est guere qu'en épisode , vers la fin & pour alonger un verbiage déjà si peu soutenable , que cet impudent ressasseur de pensées mille fois prouvées aussi fausses que blasphématoires , de pensées entre lesquelles il n'y en a pas une seule qui soit à lui , ne sachant quel titre donner à son œuvre de ténèbres & voulant à tout prix lui en donner un assez singulier , assez frappant pour attirer l'attention des amateurs de tout ce qui est hardi , a ouvert le ciel à tout l'univers. Il prétend que le plus ou le moins de béatitude seront la seule différence de traitement qu'éprouveront dans un autre monde le parricide , le sacrilege & l'homme vertueux & pieux : « Quel est l'homme , dit-il , qui refusera d'entrer dans une lice où le plus mal-adroit sera couronné ? » & il s'écrie : *justus es , Domine !* le desir d'une plus grande portion de bonheur dans l'éternité , fera , selon lui , plus d'impression que la crainte d'un supplice sans fin , sur les méchans à qui il annonce de son chef , que , quoi qu'ils fassent , le bonheur les attend. Ce renovateur de vieilles impertinences dont il n'a pas le talent de faire un tout lisible , est un fou qui ôte la muselière à un animal féroce dans l'absurde

espoir qu'il nuira beaucoup moins. C'étoit bien la peine de braver l'exécration du public éclairé, pour avoir l'honneur de lui prouver qu'on n'a pas le sens commun ! Je n'ai un peu étendu cet article, Monsieur, que pour vous épargner la lecture du livre. Soyez bien sûr que le plus décrié de nos gens de lettres connus, rougiroit, comme écrivain, d'être soupçonné d'avoir eu quelque part à une aussi dégoûtante extravagance.

J'aurois dû vous parler plutôt de l'*Homme en Hollande* ou du *François observateur*. C'est une *Correspondance sur l'état présent de la République des Provinces-Unies, avec des Notes Historiques, Critiques, Politiques* ; ornée de cartes, plans & figures. Ces lettres, dont il est d'autant moins facile de faire un extrait succint qu'elles sont elles-mêmes un tissu d'extraits, contiennent quelques morceaux intéressans, sur l'établissement de la république, les révolutions qui y ont donné lieu, son état actuel, ses mœurs, la politique qui lui est propre, le commerce, le luxe & ses effets dans ces pays, les Etats Généraux, le Gouvernement, le Stadhouderat, &c. Les remarques qu'on y a ajoutées sont quelquefois curieuses. Dans l'une de ces lettres qui a pour titre : *des Médailles singulieres & à quelle occasion elles furent frappées* ; vous trouverez, entr'autres médailles que n'offrent pas les nombreuses collections de quelques souverains, celle qu'une envieuse malignité fit frapper en 1689, lorsque Louis XIV. dut faire d'humilians traités avec la Cour de Rome & le Dey d'Alger. D'un côté est une

tombe portant les trois fleurs de lys & que la poudre qu'elle contient fait éclater ; au-dessus sont écrits ces mots : *se ipsissimo*, & pour Exergue : *Imp. Gallic*. De l'autre côté, Louis XIV rendant un remède que le Pape vient de lui administrer. Le St. Pere tient d'une main la féringue & de l'autre le bassin sur lequel le Roi est assis & dont le bord porte cette inscription : *immunitas Ditionum Legatorum*, franchises des quartiers des Ambassadeurs ; tout auprès est un autre bassin sur lequel on lit *Avinio, Avignon* (que le Roi avoit dû rendre.) Un Algérien tient la tête de Louis qui vomit des piéces d'or, allusion aux sommes qu'il s'étoit obligé à payer au Dey. Autour de la médaille sont écrits ces mots : *necessitati nequidem Dii resistunt* ; les Dieux même ne résistent pas à la nécessité. Le mot *Dii* rappelle l'emblème du soleil, l'homme immortel & toutes les fastueuses épithètes que les courtisans & les beaux-esprits prodiguerent à ce Monarque. L'exergue est conçu en ces termes : *Ludovico magno XIV Ditionum legatorum immunitatem & Avinionem Papæ Alexandro VIII cedente etiamque auro pacem ab Algerinis petente 1689* — à Louis le Grand, Louis XIV cédant au Pape Alexandre VIII les franchises des quartiers des Ambassadeurs & Avignon, & demandant, à prix d'or, la paix à Alger.

De Paris, le 22 Avril 1782.

LA comédie françoise, malgré le titre pompeux de son habitation royale, commence à

s'appercevoir du mépris assez marqué du public pour de médiocres talens, de trop foibles efforts pour lui plaire, une vanité mal placée & de ridicules avantages accordés à des histrions au préjudice de sa bourse déjà tant pressurée. On parle de remettre le parterre à pied. C'est ainsi que l'inconséquence ne fait que pour défaire. Nos railleurs disent qu'il est plus difficile de trouver des cavaliers à quarante-huit sous que de simple infanterie à vingt ou vingt-quatre. La recette, cet infailible barometre de la gloire théâtrale, baisse à vue d'œil. Il faudra probablement cet été recourir à des presses telles que celles qui ont lieu en Angleterre, pour avoir du monde dans cette grange royale, qui ne sera guere plus aisée à remplir d'auditeurs qu'une flotte angloise à fournir de matelots.

Aux vices de constitution de la salle, se joint encore pour la rendre plus infailiblement déserte, une incroyable disette de nouveautés. Moliere, Regnard, Dufreny, Destouches, Corneille, Racine, Crébillon, la Mothe occupent la scene, & aucun nouveau venu n'ose inscrire son nom à côté de ces auteurs depuis si long-temps jugés. Ou plutôt, s'il ne faut pas douter qu'il n'y ait plus d'une piece mise à l'étude ou reçue par le sénat comique, on ne peut que lui savoir gré de sa lenteur à les produire, & nos auteurs sur-tout pourroient l'en remercier, car c'est prolonger pour eux fort obligeamment de douces illusions que quelques représentations ne dissiperont que trop vite.

La seule piece nouvelle qu'on ait donnée sur ce théâtre , après celle qu'a faite M. Imbert , cette *Inauguration* dont je vous ai parlé , c'est une autre comédie , aussi en un acte & en vers , dont le titre est : *Moliere à la nouvelle salle ou les audiences de Thalie*. Nos génies s'épuisent à produire un acte , encore le font-ils de *Scenes à tiroir*. Plus de plan , plus d'intrigue , plus de caracteres soutenus , plus de vraie comédie. Le moule en est perdu , peut-être brisé. Le principal mérite de cette dernière bagatelle est d'être relative à la circonstance. Thalie & Melpomene reçoivent Moliere dans le temple qu'on vient de leur élever. Elles l'instruisent des révolutions que les lettres , le goût , l'art dramatique ont éprouvées depuis qu'il a quitté la terre. Delà naît une diatribe à laquelle Melpomene n'auroit pris aucune part si elle se fût un peu plus respectée , diatribe quelquefois gaie mais plus souvent violente , contre les spectacles forains , les tragédies & les comédies modernes , les dictionnaires , les almanachs , les journaux & nommément le *Journal de Paris* sans contredit le plus innocent de tous. Les deux Muses se retirent & Thalie , en sortant , charge Moliere de tenir audience en son nom. Melpomene ne tient ni ne fait tenir les fiennes , selon le titre , ce qui fait un assez bizarre hors d'œuvre de son rôle dans cette piece. Alors paroissent successivement un garçon limonadier devenu auteur , un bourgeois misantrope qui a le petit malheur de ne rappeler Chrisale des *Femmes savantes* que pour qu'on en sente mieux com-

bien Chrifale lui est supérieur, lui est en tout préférable, ce qui n'est rien moins qu'un coup d'adresse en son auteur. Cette espece de bourgeois, frondeur acariâtre, dont le caractère intolérant indispose, impatiente trop pour pouvoir amuser, déclame *ab hoc & ab hac* contre tous ceux qui aiment les spectacles, qui les jugent & contre ceux même qui ne font qu'en parler. Ensuite vient un chef de cabale, un tapageur de parterre; puis arrivent le vaudeville & la muse du drame. Cette dernière est une intruse au parnasse dont peut-être vous n'aviez jamais entendu parler & dont le public n'avoit pas encore fait la connoissance. Il n'a pas paru se souvenir des mauvais tours qu'elle lui a joués, tant il est de bonne composition. Il y a de l'esprit, de la raison même dans les morceaux épisodiques, à la vérité souvent un peu longs, auxquels donnent lieu l'entrée & la réunion momentanée de ces divers personnages; mais le ton en est dur, tranchant, plutôt méchant que malin, plus caustique & satyrique que propre à faire rire. L'auteur qui y fait une si vigoureuse sortie contre les farces, n'a pas vu que les scènes du garçon limonadier auteur & de la soi-disant Muse du drame, sont des caricatures d'un assez mauvais goût, si l'on en excepte néanmoins la réponse de Moliere aux éloges que cette Muse surnuméraire prodigue au genre qu'elle protege. Pour faire parler Moliere l'auteur auroit dû se familiariser davantage avec ce grand maître; combien d'excellentes leçons il auroit pu en recevoir avant de s'exposer au juge-

ment du public ! que ne s'est-il rappelé ces deux vers :

On doit se regarder soi-même un fort long-temps
Avant que de songer à condamner les gens.

Malgré ses défauts , cet ouvrage a été favorablement accueilli de nos amateurs que de vieux chefs-d'œuvre font bâiller , & il est applaudi & prôné par nos beaux-esprits de coterie que la malignité console. On y a entrevu un zélé partisan des bons principes , plus faciles à prêcher qu'à suivre & qu'on aime beaucoup lorsque leur application fait épigramme. J'ajouterai que le ton chagrin , cet air de mauvaise humeur qui y domine , a été assez généralement pris pour la colere d'un homme indigné de la décadence manifeste des lettres & des ravages qu'y fait la dépravation du goût.

Les très-circonspects & très-patients rédacteurs du *Journal de Paris* ont à peine balbutié quelques mots sur cette piece & n'ont point répondu à la forte tirade qui les y concerne. Un de leurs bons amis , tels que les auteurs en ont le plus souvent , a arrangé là-dessus les rimes suivantes que je ne copie ici que pour ne pas me refuser à votre desir de savoir tout ce qui vient à ma connoissance :

O d'Uffieux, Cadet, Corancez !

Comme on vous a bernés ! comme on vous a tançés ?

Mais Corancez, d'Uffieux, Cadet

Ont toutes les vertus, le sang-froid du baudet;
 Et Cadet, Corancez, d'Uffieux
 N'en écriront pas moins, n'en écriront pas mieux.

Les misérables sont toujours plus miséricordieux que d'autres. Ce pauvre *Journal de Paris*, dit la bonne compagnie ! n'a-t-il pas sur les bras cet éternel *Journal des Savans* qu'on ne peut se résoudre à laisser mourir d'inanition ? Aussi le premier fait-il absolument tout au monde pour vivoter. Est-il rien de plus louable, de plus édifiant ! Les annonces des deuils, le nécrologue, toute l'intéressante vie du moindre cuistre de college, le foin, la luzerne, le beurre, les œufs, des recettes contre le mal aux dents ou les maladies des bêtes à cornes, des petits vers, des énigmes, tout lui sert ; encore est-il obligé de faire ressource de lettres de maris, de femmes qui se plaignent ou se reconcilient & d'insipides extraits d'ouvrages qu'on n'ose ni louer ni critiquer, &c. Malgré tout cela, il n'est que fort peu question de lui, si ce n'est dans la scène dont il s'agit plus haut & peut-être dans quelques propos impertinens de nos enfans mal morigénés, tels que celui qui a donné matière au petit conte suivant, que, par hasard, on vient de m'apporter au moment où j'allois terminer cet article.

Un honnête Bourgeois, grondoit très-vivement Monsieur son fils unique, un mauvais garnement, Joli fat, dont la mere, aveugle en sa tendresse, Caressa les travers, le luxe & la paresse,

Enfin qu'elle gâta pour qu'il fût plus charmant.
*» Tu lis , tu cours , tu ris , lui disoit ce bon pere ,
 Tu ne fais rien , mon fils , & ta défunte mere
 Ta légué son orgueil . . . que j'ai tant combattu !
 Mon travail te soutient ; mais j'en suis abattu.
 Tu n'as rien , ne fais rien ; cela me désespere.
 Ce pain qui te nourrit , que vaut-il ? le fais-tu ? » —
 » Non , répondit le fils ; aussi dans leur ouvrage
 Pourquoi les Rédacteurs du Journal de Paris
 Du pain que vous gagnez nous taisent-ils le prix ,
 Eux qui savent si bien ce que vaut le fourage ? »*

M. de la Veaux , celui à qui nos dames doivent une traduction fort agréable & justement recherchée , du charmant petit poëme Allemand ; *Musarion ou la Philosophie des Graces* , fruit des loisirs philosophiques du célèbre M. Wieland , vient d'achever de traduire *l'Eloge de la folie* , du latin d'Erasme , dont on prépare une superbe édition in-8vo. avec les figures de Jean Holbein , gravées d'après les originaux. Plusieurs écrivains se sont exercés à faire l'éloge de ce qui en paroïssoit être le moins susceptible. On feroit une bien singulière collection d'ouvrages de ce genre. Michel Psellus & Calcagnin ont fait l'éloge de la Puce ; Lipse a fait celui du chien ; celui de l'oie a été fait par Jules-César Scaliger ; celui de la boue par Majoraggius ; celui de l'ombre par Douza le fils ; celui de l'âne par Daniël Heinsius & par Passerat ; Caüter a traduit de diverses langues , dit Vossius , onze oraisons funebres , celles du cheval , du chien , du chat , de l'âne , du singe , du pou , de la pie , du

coq, du hibou, du pivert & du grillon; c'étoit avoir bien du temps de reste. Lucien & Pirekmeir ont fait l'éloge de la goutte; Gallifard celui de la fièvre quarte d'après Phavorin; Carnéades, Callicles & Thrasyllus celui de l'injustice; Isocrate celui de Busiris; Cardan celui de Néron; Linguet celui de Tibère; un Jean Bruno celui du diable. Un Abbé a fait l'éloge de rien & pour la première fois sans doute, le panégyrique valoit précisément autant que son héros. Un anonyme fort connu a fait dernièrement l'éloge du cheval nommé consul par Caligula. Mais quelque esprit qu'il y ait dans certains de ces éloges, aucun d'eux n'a mérité la réputation, n'offre la moisson d'idées qui distinguent celui de la folie par Erasme dont une bonne traduction ne sauroit que plaire infiniment aux curieux. On dit que M. de la Veaux s'occupe depuis long-temps des recherches nécessaires pour former & publier ensuite un volume d'extraits piquans & traduits également en françois, de tous ces autres opuscules épars que ne réunissent pas même nos plus nombreuses bibliothèques.

Puisque nous sommes sur un chapitre que la mode actuelle rend fort intéressant, celui de belles productions typographiques, je vous annoncerai la première livraison des estampes destinées à orner les œuvres de Voltaire, gravées d'après les dessins de M. Moreau, dessinateur & graveur du cabinet du Roi. Si notre temps est stérile en ouvrage de génie, du moins nous évertuons-nous à embellir ceux que d'illustres morts nous ont laissés : hon-

neur à la vérité, que nous accordons étourdiment à bien des sottises. Cette livraison consiste dans les dix estampes faites pour être placées au devant des dix chants de la *Henriade*. Dans le premier chant, l'auteur a pris pour sujet l'entretien de Henri IV avec le vieillard de l'isle de Jersey. Dans le second, la mort de Coligny. Dans le troisieme, celle de Joyeuse. Dans le quatrieme, la fermeté de Harlay.

Qui se présente aux Seize & demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

L'estampe du cinquieme chant représente les seize interrogeant le destin, par l'art des enchantemens, sur le sort de Valois & de Henri; le moment est celui où

Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparoit à leurs yeux sur un char de Victoire.

Dans l'estampe du sixieme chant, Henri monte avec Mornay sur la breche & plante son étendard sur les murs de Paris. Dans le septieme, ce héros accompagné de St. Louis, reconnoît dans le séjour infernal l'assassin de Valois, le fanatique Jacques Clément. Dans le huitieme, le jeune d'Ailly expire sous les coups de son pere. Dans le neuvieme, on voit Henri IV aux genoux de la belle Gabrielle d'Estrées, & dans le dixieme & dernier chant, il entre triomphant dans Paris. C'est ici qu'on voit combien il est avantageux de laisser à un ar-

tiste supérieur le choix libre des sujets, & qu'il adopte toujours les instans les plus favorables à ses talens & aux moyens de son art que les plus grands poètes ne sauroient connoître & mettre à profit comme lui. Il regne dans ces estampes un soin, un accord, une touche, on y sent une sorte de vie qui ne peuvent naître que d'un esprit vraiment créateur. Les très-petites éditions étant fort en vogue, on exécute dans ce format, les mêmes estampes de la Henriade.

Quel protégé que le génie ! Personne ne vous auroit-il dit que le trop fameux abbé Sabathier de Castres est aussi auteur d'un petit roman ? Il l'a fînement intitulé : *les Bizareries du Destin*, pour avoir le droit d'être une bonne fois tout aussi absurde qu'il peut l'être, à l'abri d'un titre qui lui servît d'excuse ou lui en imposât même la très-commode nécessité. Il a rêvé qu'en 1769, on avoit épuisé, en trois mois, ou trois semaines, ou trois jours, ou trois heures (ce qui est à peu près égal pour la gloire de l'auteur des *Trois Siècles*, puisqu'il ne s'agit que d'un rêve) toute une édition de ses bizarreries qu'il met poétiquement sur le compte du Destin, ou *Mémoires de Miladi Kilmar*. Le voilà maintenant qui nous en donne une nouvelle qui n'aura sûrement coûté à l'imprimeur Mourard que de nouveaux frontispices. Que je vous esquisse en quatre coups ces mémoires, pour n'y plus penser. Betsi, jeune & jolie Angloise, a été élevée par sa nourrice & ne connoît pas ses parens. Un vieux pêcheur veut en abuser à l'aide d'un faux ma-

riage , ruse toute neuve. Mais un aimable Lord arrive à point nommé pour la préserver de ce danger & il n'a garde de manquer d'en tomber amoureux. On dispaçoit avec la nourrice. Rencontre de deux Lady , dont l'une prend soin de l'orpheline errante. Le jeune Lord se déguise & Betfi est enlevée. Elle est renfermée à l'hôpital & c'est avec tout l'honneur possible qu'elle sort de cette prison , assure l'abbé , grand connoisseur en fait d'honneur de petites filles. Force courses en France , en Angleterre , en Hollande. Deux mariages ou peu s'en faut , car l'un est célébré & non consommé & l'autre fort bien consommé & fort lestement célébré ; si cela n'en fait pas deux , du moins c'est-il beaucoup plus qu'un. Un accouchement vient ensuite prouver les connoissances variées & profondes de l'abbé , & un nouvel amoureux se charge de l'enfant dont nous n'aurions su que faire. Betfi se travestit en paysan. Son enfant est renvoyé au pere & enlevé ensuite pour être rendu à sa sage mere. Puis des reconnoissances par douzaines , mille aventures merveilleuses font retrouver à Betfi des parens qu'elle avoit vus cent fois ; son mariage s'acheve & c'est Ladi Kilmar. Ce qu'on voit clairement en tout ce fatras , c'est que M. Sabathier a lu beaucoup de romans ; que les réminiscences viennent singulièrement à faire un livre ; qu'en copiant cà & là on fait du neuf qui ne ressemble à rien , que ce n'est pas la faute de M. l'Abbé s'il n'intéresse pas , qu'il y emploie , comme on dit , le vert & le sec , qu'il est

aussi sensé, aussi vrai qu'à son ordinaire, lorsqu'il avance dans sa préface, que ces mémoires n'offrent rien de romanesque; enfin que sans savoir ni dessiner un caractère, ni raconter, sans rien imaginer & sans connoître même sa langue, on peut être auteur, abbé, romancier, & que le public peut admirer les *Bizarries du Destin* d'un pareil personnage, sans en lire les rapsodies, s'en fit-il vingt éditions.

VERS A UN MYRTE.

Bel arbre, je viens effacer
Ces noms gravés sur ton écorce,
Qui par un amoureux divorce
Se reprennent pour se laisser.
Ne parle plus d'Éléonore,
Rejette ces chiffres menteurs,
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

Par M. le Chevalier de Parny.

Fin du Tome douzième.

lori-
emoi-
que
racon-
même
, ro-
er les
nage,
gt édi-

E.

de Parny.